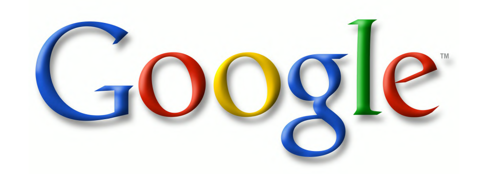


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

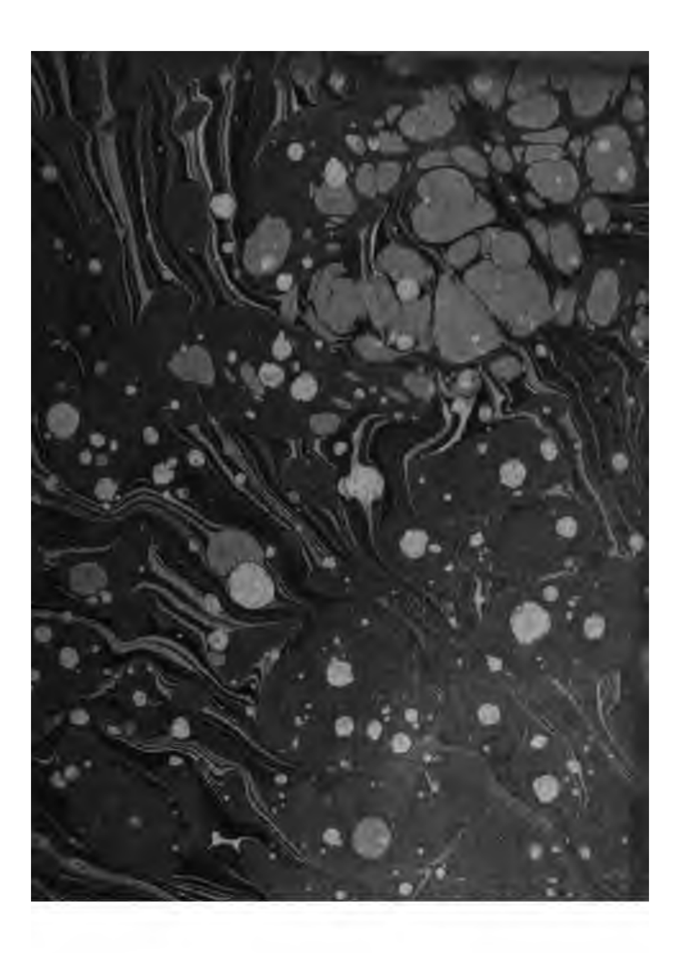
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

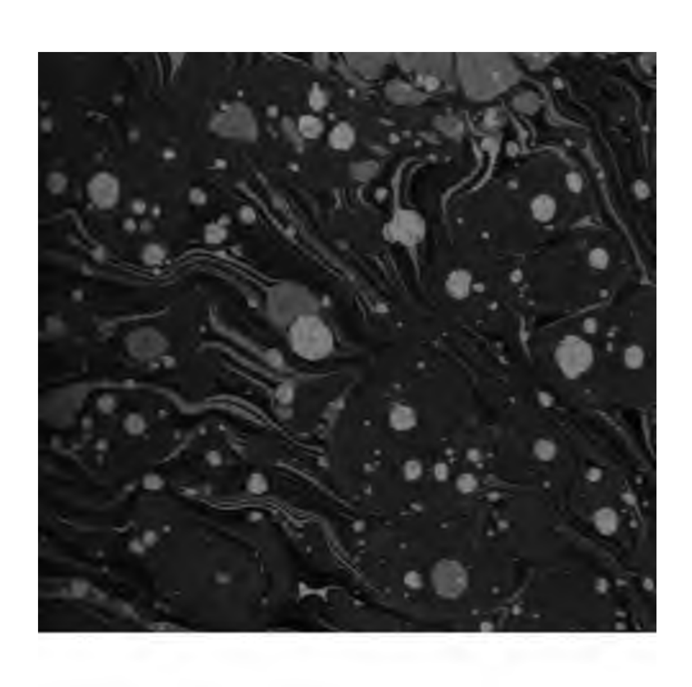
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

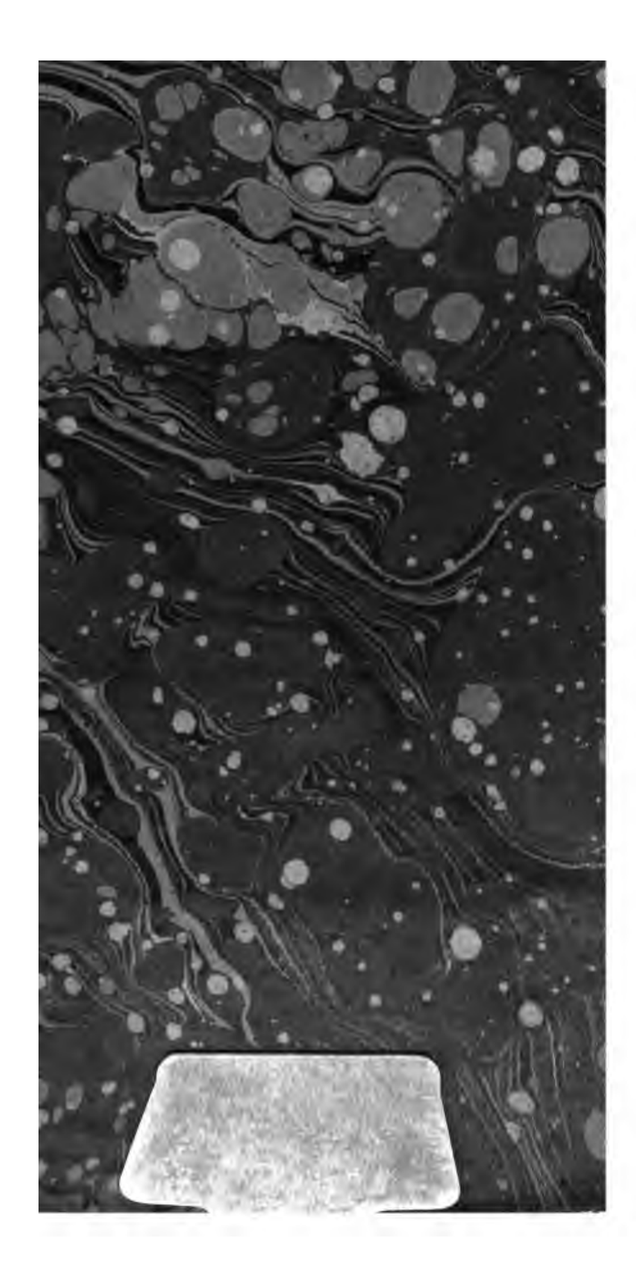


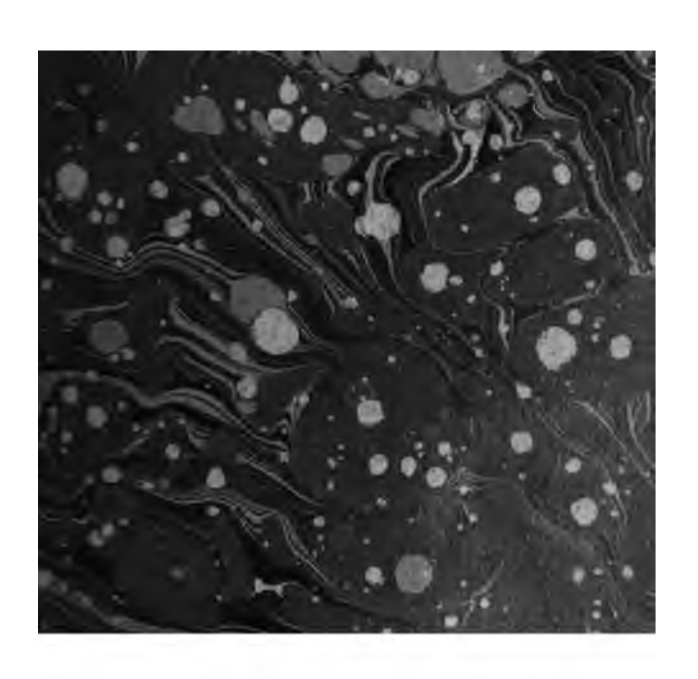












# HISTOIRE IMPARTIALE

DES

## *ÉVÉNEMENS MILITAIRES* ET POLITIQUES DE LA DERNIERE GUERRE, DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE.

*PAR M. DE L.*

TOME SECOND.

*Parcere subjectis, & debellare superbos.*
Virgil. Eneid. l. 6.




*A PARIS,*
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques.

1785.

226 k. 358.



# HISTOIRE IMPARTIALE

## *Des Événemens militaires & politiques de la derniere Guerre, dans les quatre Parties du Monde.*

1779.

Préparatifs des Anglois pour la campagne prochaine. Leur convoi est retardé par une tempête.

CEPENDANT l'Angleterre faisoit des préparatifs immenses & ruineux pour la campagne prochaine. Un convoi de trois cens navires se disposoit à mettre à la voile sous l'escorte de dix-sept vaisseaux de ligne, de sept frégates, & de trois flûtes armées. Lord Shuldam avoit ordre de les accompagner jusqu'à une certaine latitude, où le Commodore Rowley devoit le remplacer, & prendre le commandement général de la flotte. Elle attendoit le signal de quitter la rade, lorsqu'elle fut dispersée par une tempête qui

1779. submergea plusieurs vaisseaux, & força Shuldam à relâcher dans la baie de Torbay. Ce même coup de vent avoit contraint M. de la Touche Tréville à gagner la rade de Brest avec sa division; mais à l'exception du lougre l'Espiegle, violemment endommagé dans sa mâture, tous ses vaisseaux furent bientôt en état de reprendre leur croisière.

Le désastre de la flotte angloise retardoit nécessairement les secours attendus aux Indes occidentales, & causa de grandes allarmes parmi les négocians intéressés au commerce des Isles angloises. Pour les calmer, l'Amirauté fit annoncer le départ de trois autres convois; mais ces vaines promesses ne rassuroient personne. Les besoins étoient pressants, & le moindre retard pouvoit décider le succès des opérations du Comte d'Estaing, qui, disoit-on, venoit de toucher à la Martinique. Quoique douteuse encore, cette nouvelle allarmoit les Anglois; ils avoient lieu de tout craindre, par là même qu'ils ne savoient rien de positif.

Conjectu- Clinton venoit d'écrire à Lord

Germaine qu'il n'avoit aucunes lumieres sur la position respective de l'Amiral Byron, du Général Grant & du Commodore Hatam. Les deux vaisseaux de ligne, & les onze autres voiles en station dans les Indes occidentales, sous les ordres de l'Amiral Barrington, n'étoient point en état de faire tête à nos forces navales, si le Comte d'Estaing y devançoit l'Amiral Byron. D'ailleurs le bruit déjà répandu que la frégate angloise la Rose avoit coulé bas dans les parages des Antilles, après un combat de plusieurs heures contre une de nos frégates, venoit de se confirmer dans les ports de Brest & de Ports-Mouth. On apprit en même tems qu'un autre vaisseau de quarante canons s'étoit rendu, dans les parages de Saint-Domingue, à notre frégate le *Triton*, (1) qui n'en montoit que trente.

1779. res sur leur position dans les Indes occidentales.

(1) On ne confondra pas cette frégate avec *le Triton*, vaisseau de ligne de soixante-quatre canons, ci-devant commandé par le Comte de *Ligondès*, & qui le sera désormais par M. *de la Clocheterie*. Ce brave défenseur de *la Belle-Poule*, avoit obtenu que l'Etat-Major & l'Equipage de cette frégate, serviroient sur *le Triton*.

1779. M. de Caluélan qui la commandoit, bleſſé dangereuſement au milieu de l'action, fut obligé de deſcendre pour ſe faire panſer. On vint lui dire que ſon équipage commençoit à foiblir; quoique mourant, il ſe fit reporter ſur le tillac, où il harangua les Soldats & les Matelots : *Mes enfans*, leur dit-il, *vous voyez l'état où je ſuis; j'ai peu d'heures à vivre; mais que je n'aie pas la douleur de mourir ſans vous voir maîtres de la frégate angloiſe, il ne vous reſte plus qu'un coup de force à donner pour avoir pleine victoire.*

Ces paroles ranimèrent leur courage; & après un choc des plus violens, la frégate angloiſe amena pavillon. Le brave Caluélan mourut le lendemain des ſuites de ſa bleſſure.

Priſe de Sainte-Lucie. M. le Comte d'Eſtaing eſſaye de la reprendre.

Tous ces événemens ne préparoient point les Anglois à la nouvelle de la conquête de Sainte-Lucie. Ils l'apprirent avec d'autant plus de joie, que des bruits ſemés par les émiſſaires de l'oppoſition, ne laiſſoient entrevoir que des malheurs, toutes les fois qu'on ſe livroit aux conjectures ſur les iſles angloiſes.

de l'Amérique. Les nouveaux rapports venus de ces isles mirent fin pour quelques momens à ces cruelles inquiétudes. On sut que l'Amiral Byron étoit parti de Rhode-Island le 14 Décembre avec son escadre, composée de onze vaisseaux de ligne, & du sloop le *Star*; qu'il avoit touché à la Barbade le 4 Janvier, & qu'avec neuf vaisseaux il étoit allé joindre Barrington à Sainte-Lucie, dont le Général Grant venoit de s'emparer. Suivant les relations, cette isle sans défense avoit capitulé à la premiere sommation du Général anglois, qui s'y vit bloqué presqu'aussitôt, par le Comte d'Estaing. Le Vice-Amiral, arrivé de Boston au Fort-Royal de la Martinique le 8 Décembre, apprit le 14 du même mois, que dix Régimens anglois, sous le commandement du Général Grant, avoient débarqué depuis deux jours à l'isle de Sainte-Lucie, sous la protection de sept vaisseaux, aux ordres de l'Amiral Barrington; il appareilla sur le champ pour aller attaquer l'ennemi, & tenter de reprendre cette isle. Son escadre s'y rendit 1779.

1779. le 15 avec quatre mille cinq cens hommes de troupes, & environ mille Volontaires. Les vaiſſeaux anglois étoient emboſſés dans le grand cul-de-ſac de Sainte-Lucie, & protégés par des batteries diſtribuées ſur la côte, dont l'aſſiette naturelle ajoutoit encore à la force de leur poſition. D'ailleurs un calme preſqu'abſolu ne permettoit pas de les combattre avec avantage. Nos troupes mirent à terre dans le deſſein de s'emparer des ouvrages préparés pour la défenſe de l'Iſle; mais l'ennemi s'en étoit rendu maître, & il fut impoſſible d'y forcer le Général Grant.

Retraite du Comte d'Eſtaing.

Le 18, il y eut deux actions très-vives; dans la premiere, nos Grenadiers & nos Chaſſeurs formés ſur trois colonnes au nombre d'environ quatre mille hommes, vinrent attaquer la *vigie du Carenage*, ce qu'ils firent avec tant d'activité, qu'ils enlevèrent en un inſtant la premiere redoute; mais la peur ayant ſaiſi les guides, ils conduiſirent ſi mal notre armée, que les trois colonnes ſe trouvèrent engorgées.

Dans la seconde action, nos troupes se formèrent en plusieurs corps au débouché d'un bois, sous le feu d'une mousqueterie dominante, d'une nombreuse artillerie de campagne & de plusieurs pièces de gros canon, qui, tirant à mitraille, y faisoient le plus grand ravage. Pendant trois heures, les François soutinrent ce feu avec leur bravoure ordinaire; mais les Anglois arrêtoient par-tout leurs efforts, avec d'autant plus de facilité, que deux vaisseaux auxquels M. le Comte d'Estaing avoit donné ordre de venir s'embosser sous les batteriers des ennemis, ne purent exécuter cette manœuvre à cause du calme qui nuisit infiniment au succès de notre attaque. A cet obstacle se joignit celui d'une pluie continuë qui nous laissoit à peine l'usage du fusil, la seule arme que nous eussions, pour ainsi dire, à opposer au feu de l'artillerie angloise. Cependant, le combat se soutint pendant quatre heures & ne cessa que faute de munitions. Enfin nos troupes se retirèrent à la demi-portée du

1779.

canon de l'ennemi qui n'ôſa les
1779. pourſuivre; leur retraite ſe fit dans le meilleur ordre, ainſi que leur embarquement; notre eſcadre vint mouiller le 19 au Fort-Royal, avec tous ſes vaiſſeaux en bon état. Le Comte d'Eſtaing étoit informé de l'arrivée prochaine de l'Amiral Byron avec douze vaiſſeaux de ligne, & dans cette conjonćture critique, il n'y avoit point à délibérer; le ſeul parti ſage étoit de regagner la Martinique. Quoi qu'il en ſoit, notre Vice-Amiral, ainſi que MM. de Bouillé & de Lowendal avoient ſignalé leur prudence & leur valeur dans ces deux actions peu importantes en elles-mêmes, quoique vives & meurtrières. Nous y perdîmes cent ſoixante-douze hommes tant Officiers que Soldats; & le nombre de nos bleſſés fut de quatre cens cinquante hommes. La perte des ennemis égala preſque la nôtre; mais ils eurent la gloire de garder leur conquête, ſi l'on doit appeller de ce nom la priſe d'une iſle mal fortifiée, que cent hommes de garniſon ne pouvoient

défendre contre une flotte royale équipée à grands frais pour cette expédition. 1779.

Capitulation de Sainte-Lucie.

La capitulation de Sainte-Lucie fut honorable pour les habitans & pour la garnison, qui sortit de ses postes avec les honneurs de la guerre. Le Chevalier de Micaud, Lieutenant-Gouverneur de l'isle eut la permission d'y séjourner tout le tems nécessaire pour mettre de l'ordre & de la sûreté dans le transport de ses effets. On lui refusa la liberté de continuer son service, & il fut censé prisonnier de guerre jusqu'au moment de l'échange. Les Soldats emportèrent leurs bagages, & les habitans eurent le choix, ou de rentrer en possession de leurs domiciles, en prêtant le serment d'allégeance au Roi d'Angleterre, ou d'être transportés à ses frais, soit en Europe, soit à la Martinique.

Utilité des croisières du Comte d'Estaing dans les parages de la Martinique.

La prise de Sainte-Lucie fut avantageuse aux Anglois, en ce qu'elle retarda l'expédition de M. d'Estaing, contre l'isle de la Granade; ce fut d'ailleurs un bien foible dédommagement des pertes qu'ils faisoient chaque jour dans ces pa-

rages. Le Vice-Amiral retiré ſous le
1779. canon du Fort-Royal, ne pouvoit ſans imprudence, riſquer alors une affaire générale avec l'Amiral Byron, dont les forces réunies à celles de Barrington étoient de beaucoup ſupérieures aux nôtres; il attendoit pour cela, la jonction de l'eſcadre de M. de Graſſe, & faiſoit croiſer en conſéquence ſes frégates, qui ne pouvoient manquer de la rencontrer & d'informer à tems le Comte d'Eſtaing de l'approche de ce renfort. Un autre avantage de ces croiſières étoit d'intercepter les communications avec Sainte-Lucie, & de s'emparer des bâtimens qui tentoient de la favoriſer.

L'Amiral Byron ne peut empêcher la jonction des eſcadres françoiſes.

Le nombre & l'importance de ces priſes furent conſidérables & balançoient au moins le dernier triomphe des Anglois dans les Indes occidentales, où le ſcorbut exténuoit les Matelots & les Soldats de leur flotte, tandis que la fièvre faiſoit d'affreux ravages parmi les troupes qui compoſoient la nouvelle garniſon de Sainte-Lucie; dans ce même tems, le Comte d'Eſtaing n'avoit pas plus de cent

huit malades ſur ſon eſcadre. Celle de Byron, toujours maltraitée par les vents, & dont les équipages incomplets avoient ſouffert conſidérablement, ne pouvoit mettre en mer tous ſes vaiſſeaux. On ne préſumoit pas qu'elle ſe montât à plus de vingt, même depuis la jonction du Commodore-Rowley, dont l'eſcadre étoit arrivée d'Angleterre, le 12 Février. Ces vingt vaiſſeaux étoient ſi foibles d'équipages & de munitions de guerre, qu'ils ne pouvoient faire tête aux forces combinées de M. d'Eſtaing & de M. de Graſſe qui venoit enfin d'entrer au Fort-Royal avec quatre vaiſſeaux de ligne, quelques frégates & pluſieurs navires d'approviſionnement. L'Amiral Byron avoit détaché le Commodore, avec huit vaiſſeaux de ligne, pour intercepter la flotte du Comte de Graſſe; mais après une croiſière aſſez longue, il lui fit expédier l'ordre de rejoindre l'armée; Rowley eût à peine quitté ſa ſtation, que le Commandant françois paſſa avec ſes vaiſſeaux & ſes tranſports; il ne perdit pas un ſeul bateau.

1779.

1779. Echecs des Anglois sur mer.

Cette réunion, même en laissant à l'ennemi l'avantage du nombre, nous donnoit la prépondérance des forces ; & l'on ne doutoit pas que le Vice-Amiral françois ne se hâtât d'attaquer l'armée britannique, & ne forçât les Anglois à reconnoître enfin notre supériorité sur ces mers, dont ils avoient si longtems usurpé l'empire. Mais c'étoit dans l'Amérique proprement dite, que des échecs répétés leur apprenoient chaque jour qu'ils n'étoient point invincibles sur un élément, dont ils se disoient les Souverains. En moins de trois mois, les corsaires américains avoient conduit dans les ports de Salem, de Marblehead, de Piscataqua & de Boston, près de soixante voiles angloises, qui pour la plupart étoient d'une grande valeur.

Ils sont plus heureux dans leurs expéditions de terre. Journée de Savannah.

Les Anglois avoient été plus heureux dans leurs expéditions de terre ; & leur défaite à quelques milles de Beaufort dans la Caroline méridionale, où le Général Moultrie, avec neuf compagnies de troupes continentales, battit complettement un corps de troupes

royales tirées de l'infanterie ; & les
trente-huit prisonniers & les sept 1779.
déserteurs qu'ils perdirent à la retraite de Horseneck dans le Connecticut; & l'invasion inutile d'Elisabeth-Town que le Général Maxwel sut tourner contre eux par une manœuvre habile qui leur enleva près de quatre cens hommes, & plusieurs autre actions vives & meurtrières où les Américains se mesurèrent glorieusement avec les troupes britanniques ne compensoient point la prise de Savannah, capitale de la Georgie. Le Lieutenant-Colonel Campbell & le Commodore Parker eurent la principale gloire de cette expédition imprudemment hasardée ; mais que le succès justifia. Ils ignoroient quelles pouvoient être les forces militaires de la Province & les dispositions faites pour sa défense ; cependant après avoir passé la barre avec toute leur escadre, & pris quelques informations sur l'état de Savannah, ils firent leur descente dans la matinée du 27 Décembre, au poste de Guerridoé, à deux milles de la place. Une partie de l'armée ayant

1779. pris terre ſur la riviere Dam, s'empara d'une éminence que cinquante Américains diſputèrent courageuſement à l'infanterie légere ; mais les montagnards fondant ſur eux avec impétuoſité, les forcèrent bientôt à s'enfoncer dans les bois, & facilitèrent ainſi le débarquement du reſte de l'armée. De cette éminence le Colonel Campbell découvrit l'armée américaine, commandée par le Major-Général *Robert-Howe*, & formée environ à un demi-mille à l'Eſt de Savannah. Elle avoit en front pluſieurs pièces de groſſe artillerie ; cela n'empêcha pas Campbell de marcher à l'ennemi avec toutes ſes troupes, ne laiſſant qu'un bataillon du Régiment de *Delancy* & une autre compagnie pour couvrir le lieu du débarquement. Elles s'avancèrent du côté de la ville dans l'ordre ſuivant : L'infanterie légere, débarraſſée de ſes havreſacs, formoit l'avant-garde, les Volontaires de *New-York* ſuivoient pour la ſoutenir : le premier bataillon du ſoixante-onzième Régiment marchoit après les Volontaires avec deux pièces de ſix, & le bataillon

hessois de *Wellworth* venoit ensuite avec deux autres pièces ; une partie du bataillon hessois de Wissenbach formoit l'arrière-garde. L'armée de *Campbell* arriva sur les trois heures après midi en pleine campagne, près de la plantation de *Tatnal*, & fit halte sur le grand chemin, environ à deux cens pas de la barriere qui conduisoit à la plantation du Gouverneur *Wright*. 1779.

Suite de cette expédition.

L'ennemi étoit formé en travers du grand chemin, à la distance de huit cens verges de cette barriere, avec deux Régimens des troupes de la Caroline commandés par le Colonel *Eugée*, & les quatre premiers bataillons de la brigade de Georgie sous le Colonel *Elbert*. Sa droite portoit sur le chemin, & sa gauche sur la riviere de la plantation du Gouverneur ; de ce côté, le fort de l'éminence Savannah lui servoit de second flanc, & c'étoit par-là que les Américains desiroient d'être attaqués. Le Colonel Campbell s'en apperçut à leurs mouvemens, & par une feinte heureuse que favorisoit la pente du terrein, il fut porter toute l'attention de

l'ennemi à ſon aîle gauche ; mais les
1779. Anglois ſe diſpoſoient à l'attaquer d'un autre côté. *James Baird*, qui commandoit l'infanterie légere, reçut ordre de pénétrer dans un marais, dont la vue étoit dérobée par des bois, & de gagner les derrieres du flanc droit de l'armée de Savannah; le Colonel *Tunbull* devoit le ſoutenir avec les Volontaires de New-York. Tandis que ce mouvement s'exécutoit, l'artillerie angloiſe ſe porta ſur une éminence à l'inſu des Américains qui s'amuſoient à de vaines canonnades ; les troupes royales attendoient pour faire feu, que l'infanterie légere eût gagné les derrieres de l'ennemi. Alors le Colonel Campbell fit avancer la ligne ; le ſignal du combat fut donné, & les Géorgiens furent diſperſés à l'inſtant par les troupes de *James Baird*, & par celles que Campbell commandoit en perſonne. Ainſi fut décidé le ſort de la journée de Savannah, où les Américains perdirent trente-huit Officiers de grades différens, & quatre cens quinze tant Soldats qu'Officiers ſans brevet, un drapeau, quarante huit

pièces de canon, vingt-trois mortiers, quatre-vingt-quatorze barrils 1779.
de poudre, le fort & tout ce qu'il contenoit de munitions, en un mot, la capitale de la Géorgie, & les vaiſſeaux qui ſe trouvoient dans ſon port. S'il faut s'en tenir à la relation du Colonel Campbell, cette importante expédition ne lui coûta qu'un Officier & deux Soldats.

Suivant le même rapport, l'armée royale s'empara en moins de quatre jours, de tous les poſtes intermédiaires entre Savannah & la ville d'Ebenezer, dont elle prit poſſeſſion le 2 Janvier. Elle pénétra bientôt juſqu'à cinquante milles au-deſſus de la capitale, ſans trouver la moindre oppoſition de la part de l'ennemi, dont l'armée, ou plutôt ſes débris s'étoient réfugiés à *Two-Siſters*. Ayant privé en grande partie cette Province des troupes républicaines, & gêné la communication de ſes habitans avec la Caroline méridionale, Campbell & Parker firent publier une proclamation & la forme du ferment que devoient prêter les Géorgiens,

1779. qui, s'il faut en croire ces Commandans, se rangèrent en foule sous les drapeaux britanniques.

Prise de Dumbury.

Le Colonel Campbell se disposoit à gagner *Dumbury* où deux cens hommes de l'armée de Robert Howe s'étoient retranchés, lorsqu'il apprit que cette ville venoit de se rendre à discrétion au Général Prevost qui, après avoir mis une garnison dans le fort, annonçoit son arrivée à Savannah; il y devoit reprendre la conduite de l'armée victorieuse, dont Campbell n'avoit le commandement que par *interim*. Avant de se rendre maître de Dumbury, le Général Prevost avoit eu à soutenir un choc très-vif avec la milice rassemblée sous les ordres du Colonel *Screven*, qui fut tué dans cette action d'une manière tout-à-fait barbare. Cet Officier ayant reçu un coup de feu étoit tombé de cheval; aussitôt plusieurs Soldats anglois se précipitent de son côté, & le reconnoissant à son uniforme pour un Officier de distinction, se disputent l'honneur de l'achever, en déchargeant sur lui leurs mousquets.

Quoique très-malheureuses, les deux expéditions de Dumbury & de Savannah ne découragèrent point la Milice de la Géorgie qui, ayant reçu des renforts de la Caroline méridionale, se rassembla de toutes parts, & prit des mesures vigoureuses, non-seulement pour faire échouer les desseins de l'ennemi, mais pour lui couper sa retraite. Déjà même le bruit se répandoit que Washington étoit arrivé sur les frontières de la Province; &, suivant d'autres nouvelles mieux accréditées, il y avoit eu dans la Géorgie entre les Généraux *Prevost* & *Lincoln*, deux escarmouches où l'avantage étoit resté à ce dernier. On sut bientôt après qu'un corps de troupes angloises s'étant engagé trop avant dans les terres, avoit été forcé de reculer en désordre jusqu'à Savannah, avec perte de tous ses bagages, & d'environ cent cinquante hommes, non compris les blessés & les prisonniers, dont le nombre étoit considérable. On ajoutoit que Washington, informé des desseins de Clinton, avoit fait avertir les Etats de Virginie & de Ma-

1779.

Que les Géorgiens ne sont point découragés.

Position fâcheuse de Clinton, qui ne peut renforcer le Général Prevost

ryland de ſe tenir ſur leurs gardes ;
1779. & que ſur cet avis, les milices de ces provinces ſe diſpoſoient à bien recevoir l'ennemi, & brûloient de ſe meſurer avec les troupes angloiſes. Mais le fait eſt que ce Général ne méditoit point alors de nouvelles tentatives, que la flotte & l'armée manquoient de tout à New-York, & particulièrement des choſes néceſſaires à l'équipement des navires ; que les bateaux plats deſtinés au tranſport des Soldats avoient été détruits par les glaces, que les voitures de terre étoient dans un délabrement affreux, & que les troupes, hors d'état de rien entreprendre, ôſoient à peine, vu leur petit nombre & leur épuiſement, s'écarter de New-York pour ſe procurer des vivres & du fourrage.

Cependant le Général Prevoſt avoit beſoin d'être renforcé dans la Géorgie, & Clinton ne pouvoit détacher une ſeule compagnie de ſon armée. Ce fut par ſes ordres que le Colonel Campbell entreprit le voyage d'Angleterre, pour aller repréſenter au gouvernement ce beſoin & cette impoſſibilité. A ces repréſentations, le Colo-

nel devoit ajouter que les forces des Américains ſe portoient dans la Caroline méridionale, que lors de ſon départ, elles ſe montoient à plus de douze mille hommes, que le Congrès ſe propoſoit d'y faire paſſer de nouvelles troupes, & que malgré l'effet prétendu ou du moins très-exagéré des proclamations, le peuple de *Charles-Town* étoit moins diſpoſé que jamais à la ſoumiſſion ; qu'en un mot l'opinion générale étoit qu'il falloit ou renoncer au ſuccès de cette campagne, ou porter tout l'effort de la guerre dans les parties méridionales de l'Amérique, & ſe tenir ſur la défenſive à New-York. 1779.

Embarras de Clinton. Washington eſt puiſſamment ſecondé par ſes concitoyens.

Dans cet état de criſe, Sir Henri Clinton flottoit entre deux partis également extrêmes, celui d'abandonner le Général Prevoſt, & de rendre nulle, par cette inaction, la conquête d'une grande partie de la Géorgie, ou de s'y tranſporter en perſonne avec un corps de troupes conſidérable, au riſque de voir paſſer New-York & ſes dépendances ſous la domination du Congrès. Tandis qu'il balançoit entre ces deux réſolutions, Washington plus

1779. ferme dans ses desseins, méditoit des projets moins impraticables, & se voyoit heureusement secondé par l'ardeur de ses concitoyens, qui tous brûloient de concourir aux succès de leur Général. Ils ne pouvoient se dissimuler l'affront qu'ils avoient reçu dans la Géorgie; pour réparer ce malheur, il falloit une armée formidable, & les treize Colonies envoyèrent des renforts à cette armée. Ce concours généreux de toutes les provinces démentoit bien les bruits accrédités en Angleterre de la prétendue mésintelligence des Américains.

Contestation élevée entre MM. Lée & M. Silas Déane. Elle donne lieu à des suppositions de mésintelligence entre les différens Membres du Congrès.

Ces bruits n'eurent d'autre fondement qu'une contestation élevée entre M. Silas Déane, ci-devant Commissaire de l'Amérique à la Cour de Versailles, & MM. Williams, Arthur & Richard-Henri Lée, Membres du Congrès, ou ses Commissaires à la même Cour. Dans une adresse très-prolixe aux Américains ses compatriotes, M. Déane, inconsolable de sa disgrace (1) qu'il imputoit à MM. Lée, s'é-

(1) Les engagemens que M. *Déane* avoit

toit

toit permis contre eux des insinuations odieuses, où il les représentoit comme ennemis de la Patrie; il les accusoit indirectement d'avoir négligé ses intérêts en France, & de les avoir trahis en Angleterre. Cette imputation donna naissance à quelques troubles intérieurs, &, pour ainsi dire, à des querelles domestiques, dont le scandale n'auroit point passé l'enceinte des Etats-Unis, si M. Paine n'eût pris parti dans cette affaire. Il répandit sous la signature ordinaire de *Common Sense*, une espèce d'apologie de MM. Lée, & la publicité de son ouvrage en donna beaucoup à ce procès. Quelques-unes des Parties étoient Membres du Congrès; il n'en fallut pas davantage aux Royalistes pour faire courir le bruit 1779.

contractés en France, étoient d'une nature si embarrassante & si onéreuse pour le Congrès, que ce Corps se vit dans la nécessité de le rappeller, tant pour lui demander compte de ses opérations, que pour le soustraire à une chaîne de conséquences désagréables qui en pouvoient résulter, s'il eût séjourné plus longtems en France.

1779. que ce corps étoit entièrement défuni, que des troubles inteſtins fermentoient ſourdement dans les Treize Etats de l'Amérique, qu'il s'y formoit des partis, des complots & des ſéditions ; qu'en un mot, cette République, à peine créée, alloit ſe déchirer de ſes propres mains, & par tous les déſaſtres d'une guerre civile, épargner aux Anglois les frais de ſa deſtruction. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'à cette même époque tous les Membres du Congrès étoient parfaitement d'accord ; il régnoit parmi eux une harmonie qui ſe réfléchiſſoit dans les provinces, dont ils étoient les repréſentans. Le patriotiſme & la fidélité y donnoient chaque jour des exemples de cette vertu républicaine, dont l'héroïſme conſiſte dans le ſacrifice de ſes intérêts propres aux intérêts de la cauſe commune.

Traîtres exécutés.

Parmi ces vrais Citoyens, il ſe mêloit ſans doute quelques faux frères ; mais le Gouvernement mieux affermi ne craignoit plus d'en ordonner le ſupplice. Aux aſſiſes de *Glouceſter* dans le Jerſey

occidental, dix-ſept de ces lâches furent condamnés à perdre la vie pour crime de haute trahiſon, & leur exécution fixée au 29 Janvier ſuivit de près cette ſentence. Ces exemples d'une ſévérité néceſſaire étoient plus efficaces que les belles promeſſes énoncées dans les proclamations du Miniſtere britannique. La République Américaine ſe vit bientôt purgée de ces traîtres, & l'Angleterre eut beau exagérer les effets de ſes proclamations, ce qu'elle appelloit ſoumiſſion fut déſormais regardé chez toutes les nations comme une lâcheté, dont les coupables même cherchoient à ſe laver dans l'opinion publique. Entre autres chefs d'accuſation intentés contre le Général Arnold, on lui reprocha d'avoir fait entrer à l'inſçu de l'Etat, dans un des ports de la République, un navire appartenant à des perſonnes mal intentionnées pour l'Amérique inſurgente. Ce fait bien prouvé étoit un indice des ſecretes diſpoſitions de ce Général, & n'en étoit point une démonſtration. Cependant quoique bien réſolu ſans doute d'aban-

1779.

donner honteusement la cause qu'il
1779. pouvoit défendre avec tant de gloire, Arnold rougit du soupçon qu'il se promettoit de justifier un jour; il demanda un Conseil de Guerre, dans l'espérance de se disculper d'un crime qu'il vouloit commettre, & d'éloigner ainsi de quelques mois, l'opprobre d'une défection déshonorante même à ses propres yeux.

Moyens adoptés de rétablir le papier-monnoie.

La politique du Congrès s'étoit particulièrement exercée à modifier l'opinion générale en faveur de sa cause ; ce fut le grand ressort de la révolution d'Amérique, & le principe de tous ses succès. Cette opinion lui fit trouver des ressources dans la confiance & les richesses de l'Europe, &, par une espèce de magie, donna de la valeur à ce papier-monnoie que des altérations & des fraudes multipliées sembloient devoir décréditer absolument, mais qui devint un des nerfs de la guerre la plus glorieuse, dont il soit fait mention dans l'Histoire moderne. Le Congrès devoit trop à ce papier, pour négliger d'en conserver le crédit ; le plus sûr moyen étoit d'ar-

rêter la circulation des billets contrefaits par les Anglois, & notamment de ceux en date du 20 Mai 1777, & du 11 Avril 1778; qui s'étoient répandus avec profusion dans toutes les parties des Etats-Unis. En conséquence il fut résolu que jusqu'au premier Juin 1779, les effets portant ces dates seroient reçus au trésor continental & aux bureaux d'emprunt; qu'à ce terme on les échangeroit, dans l'espace de soixante jours, pour des billets de la même teneur préparés à cet effet, & que les billets enlevés à la circulation, seroient biffés & percés avec un poinçon d'un pouce de diamêtre, pour être ensuite examinés & brulés suivant les instructions données par le Congrès. Il suit des rapports impartiaux concernant les affaires de l'Amérique à cette époque, que celles du Congrès n'étoient point aussi désespérées qu'on vouloit le faire entendre, & que s'il régnoit de la division entre quelques Membres de ce corps, sur des objets étrangers à la liberté, tous s'accordoient à préférer la gloire de

1779.

1779. l'Indépendance la plus orageuse, au repos honteux d'une soumission désormais flétrissante ; & cette résolution étoit celle de tous les Officiers de l'armée, de tous les Membres de l'Etat, de toutes les classes du Peuple, qui même au sein des horreurs de la guerre, commençoit à goûter les délices de la liberté. L'enthousiasme républicain étoit à son comble, & rien ne pouvoit le refroidir, pas même les nouvelles fâcheuses qu'on venoit de recevoir de la Virginie.

Projet d'une descente dans la Virginie. Prises de Ports-Mouth & de Suffolk.

Clinton ayant jugé qu'une descente dans cette Province étoit un moyen sûr de restreindre le commerce des Américains, fit partir de New-York, sous les ordres de Sir George Collier & du Major-Général Mathew, les vaisseaux le Raisonnable & le Raimbow, les sloops le Otter, le Diligent & le Haerlem, la galère le Cornwallis, & vingt-deux bâtimens de transport. Les Grenadiers & les compagnies légeres des Gardes, le quatrième Régiment, les Volontaires royaux d'Irlande, & le Régiment Hessois du Prince Charles, composoient

les troupes de terre destinées à cette expédition. Elles s'embarquèrent le 5 Mai, & dans la soirée du 9, la flotte jeta l'ancre entre les basses de Willoughby-Point, dans la Virginie. Le lendemain elle remonta la rivière Elisabeth, laissant le Raisonnable dans la rade d'Hampton, parce qu'il tiroit trop d'eau & que la rivière n'étoit pas assez profonde. Les autres vaisseaux allèrent jeter l'ancre une seconde fois à cinq milles de l'endroit où la descente devoit s'effectuer ; mais comme l'ennemi pouvoit recevoir des renforts, ou faire des préparatifs de défense, on prévint ces obstacles en faisant embarquer à la hâte la première division de l'armée sur des bateaux plats, couverts & précédés par la galère le Cornwallis & par deux chaloupes canonnieres. Elle prit terre à trois milles de la ville, & à deux milles & demi du fort de Ports-Mouth. Un vent frais amena les vaisseaux, & le reste des troupes débarqua sans trouver presqu'aucune opposition. Après quelques coups de canon sans effet, les Américains aban-

1779.

1779. donnèrent la place, dont ils ne pouvoient prolonger la défenſe ſans la plus grande témérité. Mais avant que d'évacuer Ports-Mouth, ils brûlèrent quelques-uns de leurs vaiſſeaux, entr'autres deux grands navires françois, dont le chargement étoit d'environ mille tonneaux de tabac.

Avantages de ces priſes. Fanfaronade du Général Collier.

Les Anglois ne s'arrêtèrent point à cette première expédition. Après avoir établi les poſtes néceſſaires, & s'être mis en poſſeſſion de la ville & du fort de Ports-Mouth, le Général Mathew fit marcher vers Suffolk un détachement qui détruiſit les vivres deſtinés à l'armée de Washington; & tandis que le Raiſonnable, demeuré en ſtation devant la ville d'Hampton avec quelques pataches armées, bloquoit ce port & rendoit impraticable aux Américains la navigation de la riviere James; des vaiſſeaux détachés ſous la direction du Capitaine Creyk, leur fermoient en quelque ſorte l'entrée & la ſortie de la Chéſapéak. On doit convenir que le ſuccès de ces expéditions ſurpaſſa de beaucoup l'eſpérance même des

Généraux qui les dirigèrent. Ports-Mouth offroit aux vaisseaux du Roi d'Angleterre un asyle sûr contre les entreprises de l'ennemi, un attelier de marine vaste & commode pour la construction des navires, d'abondantes provisions de bois prêts à être employés, & une grande quantité d'autres approvisionnemens ; c'étoit le port de l'Amérique dont l'acquisition promettoit le plus d'avantages à la couronne. En le conservant, elle pouvoit anéantir tout le commerce de la Chésapéak, & détruire ainsi les principaux ressorts de l'insurrection américaine ; mais pour tirer de cette position tout le parti qu'on en devoit attendre, il falloit des renforts considérables, & Clinton qui n'en recevoit point d'Angleterre, ne pouvoit en envoyer au Général Mathew. Faute de secours, l'armée royale se vit dans l'impossibilité de poursuivre ses avantages. Le courage & le patriotisme des habitans de la Virginie, conservèrent cette province aux Américains, & Sir George Collier s'exagéroit les effets de son triomphe, 1779.

1779. lorsqu'il écrivoit à Clinton. « S'il » y a quelque fond à faire sur les » comptes rendus au Général Mathew & à moi, on peut se livrer » à l'espérance de voir bientôt la » majeure partie de la Virginie » rentrer dans l'obéissance envers » son Souverain. Le peuple semble porter jusqu'à l'impatience le » desir de voir arborer l'étendard » royal, & l'on nous donne les assurances les plus positives, que » les habitans de tous les Etats » sont au moment de se rendre ».

Résolution du Congrès de ne faire la paix qu'avec l'agrément du Roi de France.

Ces vaines conjectures étoient démenties chaque jour dans les divers comités des treize Provinces confédérées, par des actes plus ou moins solemnels, qui confirmoient la résolution prise au Congrès général, de ne conclurre ni trève ni paix avec l'ennemi commun, sans l'agrément du Roi de France, & le consentement préalable de l'auguste allié des Etats-Unis. Ils prévoyoient avec raison que cette alliance ameneroit tôt ou tard le triomphe de la liberté en Amérique, & malgré les avantages momentanés des troupes royales, le

Congrès ne laissoit échapper aucune occasion de manifester sa reconnoissance envers les François, pour le bienfait d'une révolution désormais infaillible, dont l'événement alloit être en partie leur ouvrage. L'intrépidité de M. de Tousart, Officier d'Artillerie du Régiment de la Fere, s'étoit signalée dans la derniere expédition de Rhode-Island, où il avoit perdu le bras droit. En considération de sa bravoure & de son zèle, il fut élevé au grade de Lieutenant-Colonel, & le Congrès lui accorda sur le trésor des Etats, une pension de trente dollars par mois. Le Président joignit à ce brevet une lettre où les sentimens de la plus haute estime étoient exprimés dans les termes les plus flatteurs pour cet excellent Officier.

1779.

Sa reconnoissance envers les Officiers françois.

MM. de la Neuville, Despinier, Sematte, & beaucoup d'autres Officiers françois, emportèrent dans leur patrie des témoignages non moins honorables de leur valeur & de leur bonne conduite; mais aucun d'eux ne les obtint à de plus justes titres que le Chevalier

Eloge du Chevalier Mauduit du Plessis.

Mauduit du Plessis, à qui le Doc-
1779. teur B. Rush, l'un des Membres du Congrès, rendit cet hommage distingué dans une lettre imprimée, dont on va détacher ce fragment.
« La promotion de cet Officier, » (le Chevalier Mauduit) qui, du » rang de Lieutenant d'Artillerie, » a été élevé au grade de Colo- » nel, est d'autant plus honorable, » qu'il ne le doit qu'à son mérite. » Si je voulois rendre compte de » tous ses vaillans exploits, ce se- » roit la matiere non d'une lettre, » mais d'un mémoire. Je dirai seu- » lement qu'il a eu la plus grande » part à la défaite du Colonel » *Donop* à *Red-Bank* : qu'à la ba- » taille de Germantown, il s'est » avancé presque seul sous le feu » de tout un Régiment des troupes » britanniques ; & enfin qu'il avoit » l'honneur de commander l'aîle » droite de l'artillerie qui fit tant » d'*exécution* à la bataille de Mont- » mouth..... Le nom du Cheva- » lier du Plessis est enrolé parmi » ceux des illustres Héros qui ont » élevé une fabrique de liberté dans » ce nouvel hémisphère ».

1779.

**Départ du Marquis de la Fayette. Hommages rendus à ce jeune Héros.**

Le Général *Conway* & le Marquis de la *Fayette*, avoient sur-tout des droits à la reconnoissance des Etats, & si quelque chose porta le découragement dans les Provinces américaines, ce fut la retraite de ces Officiers Généraux, dont l'absence devoit affoiblir considérablement le parti républicain. Les circonstances honorables qui accompagnèrent leur départ pour la France, méritent d'être rapportées. Le premier avoit donné sa démission jusqu'à trois fois; elle ne fut acceptée qu'à la quatrième, & toute l'armée en témoigna ses regrets; sa brigade refusa longtems de servir sous un autre chef. Quant au Marquis de la Fayette, son retour en France étoit motivé, de maniere à ne laisser aucun prétexte aux difficultés de la part du Congrès. Sa demande se trouve énoncée en ces termes dans la lettre qu'il écrivît à ce sujet à M. Henry Laurens, Président de cette auguste assemblée. « MONSIEUR,
» Quelqu'attentif que je dusse être
» à ne pas employer les instans
» précieux du Congrès à des con-

1779. » ſidérations particulières, qu'il me » ſoit permis de lui expoſer les » circonſtances dans leſquelles je » me trouve, avec cette confiance » qui naît naturellement de l'affec- » tion & de la reconnoiſſance : il » n'eſt pas poſſible de parler plus » convenablement des ſentimens » qui m'attachent à mon pays, » qu'en préſence des Citoyens qui » ont tant fait pour le leur ! Tant » que j'ai cru pouvoir diſpoſer » de moi-même, mon orgueil & » mon plaiſir ont été de combat- » tre ſous les drapeaux améri- » cains pour la défenſe d'une cau- » ſe, que j'oſe d'autant plus par- » ticulierement appeller *nôtre*, que » j'ai eu le bonheur de verſer mon » ſang pour elle. Actuellement, » Monſieur, que la France eſt en- » gagée dans une guerre, le de- » voir, l'amour de mon pays, me » preſſent également de me pré- » ſenter devant mon Roi, pour » ſavoir de quelle maniere il jugera » à propos d'employer mes ſervi- » ces; la plus agréable de toutes » ſera toujours celle qui me mettra » à portée de ſervir la cauſe com-

» mune, parmi ceux dont j'ai eu » le bonheur d'obtenir l'amitié & » de ſuivre la fortune, dans des » tems où les perſpectives ſourioient » moins qu'aujourd'hui ; cette rai» ſon & quelques autres que le » Congrès appréciera, m'engagent » à lui demander la liberté de re» paſſer dans ma patrie l'hiver pro» chain. Tant que j'ai pu eſpérer » que la campagne ſeroit active, » je n'ai pas penſé à quitter le champ » de Mars ; actuellement que tout » eſt calme & paiſible, je ſaiſis cet» te occaſion de ſolliciter le Con» grès.... Vous trouverez ci-in» cluſe une lettre de Son Excel» lence le Général Washington, » par laquelle il conſent à ce que » j'obtienne la permiſſion de m'ab» ſenter. Je me flatte qu'on me » regardera comme un Soldat ab» ſent par congé, & deſirant ar» demment de rejoindre ſes dra» peaux, ainſi que ſes camarades » eſtimés & chéris, &c. »

1779.

La lettre de Washington au Congrès, eſt une expreſſion bien ſentie de la haute opinion qu'avoit ce Général, des qualités héroïques

du Marquis de la Fayette. Voici
1779. comme il la termine. « Ce qu'il
» m'en coûte pour me séparer d'un
» Officier qui, à tout le feu militai-
» re de la jeunesse, unit une rare
» maturité de jugement, m'enga-
» geroit, si la chose dépendoit de
» moi, à desirer, de préférence,
» que son absence fût sur le pied
» d'un congé. Je m'estimerai tou-
» jours heureux de pouvoir rendre
» à ses services les témoignages
» auxquels il a des droits par la
» bravoure & la conduite qui l'ont
» distingué dans toutes les occa-
» sions ; & je ne doute pas que le
» Congrès ne lui exprime encore
» d'une maniere convenable, com-
» bien il sait apprécier son mérite,
» & lès regrets que lui cause son
» départ ».

L'espoir de Washington ne fut point déçu, & le départ de M. de la Fayette fut marqué par des regrets & par tous les honneurs dûs à la qualité, au dévouement, & sur-tout au mérite de ce jeune Héros. Pour le ramener en France, le Congrès fit équiper l'*Alliance*, frégate de trente-six canons, dont

e commandement fut donné à 1779.
ın Capitaine Malouin, attaché au service des Etats-Unis. Plusieurs Officiers françois, entr'autres M. de Raymondis, Capitaine de Pavillon, & MM. de Broves & Duplessis, Officiers d'Artillerie, s'étoient embarqués sur le même vaisseau, qui arriva à Brest le 6 Février, après une traversée de vingt-trois jours. Peu s'en fallut qu'elle ne devînt bien funeste à l'équipage de la frégate. Pour le completter, on s'étoit vu forcé d'employer vingt-cinq déserteurs anglois; ces scélérats avoient formé l'horrible complot d'égorger tous les Officiers françois, à l'exception du Marquis de la Fayette, qu'ils se proposoient de conduire en triomphe à Londres, avec la partie de l'équipage américain qui ne seroit point entrée dans la conspiration. Ce fut le vingtième jour de la traversée que cette conspiration fut découverte. Il étoit midi, & le signal étoit donné pour quatre heures; le Capitaine aussi prudent que résolu, fait contenir son indignation; il monte sur le pont, prend

Conspiration contre les Officiers françois, à bord de la frégate l'Alliance.

1779. ſa lunette & dit qu'il apperçoit une voile ennemie ; il demande ſi les armes ſont en état, & ſe les fait apporter dans ſa chambre, ſous prétexte de les examiner. Ses ordres ſont exécutés ponctuellement, & les factieux perdent ainſi leur principale reſſource. Alors il arme ſept ou huit de ſes gens les plus braves & les plus affidés ; les mutins ſont appellés les uns après les autres ; on les force au ſilence en leur mettant l'épée ſous la gorge, & on les charge de fers ; plus de trente étoient déjà à fond de cale, lorſque leurs camarades commencèrent à ſe douter de ce qui ſe paſſoit ; ceux-ci voulurent faire quelques mouvemens ; mais les Soldats armés les tinrent en reſpect, & ils furent mis aux fers comme les autres. Alors le Capitaine monta ſur le pont, où il apprit au reſte de l'équipage le danger qu'il avoit couru ; il loua les autres Matelots de ce qu'ils avoient réſiſté aux ſollicitations de leurs camarades. Quarante-cinq hommes ou environ, les ſeuls dont il fut ſûr, ne ſuffiſoient pas pour la manœuvre de la frégate, & le

moindre navire armé pouvoit la forcer à se rendre ; le Capitaine passa trois jours dans cette inquiétude ; mais il eut le bonheur d'entrer dans la rade de Brest sans avoir rencontré un seul bâtiment ennemi.

1779.

Réception faite au Marquis de la Fayette. Le Docteur Franklin prend le titre d'Ambassadeur.

Le Marquis de la Fayette arriva le 12 à Paris, d'où il se rendit à Saint-Germain pour y jouir des embrassemens de sa famille, qui s'y trouvoit rassemblée en grande partie. On a prétendu qu'il y fut exilé pendant quelques jours, pour avoir servi dans les armées américaines sans une mission spéciale de la Cour de France ; mais l'accueil flatteur qu'il reçut du Roi, semble démentir cette anecdote. Quoi qu'il en soit, rien ne prouva mieux notre bonne intelligence avec les Etats-Unis, que le nouveau titre dont le Docteur Franklin fut décoré lors de l'arrivée des Officiers françois ; il prit, à cette époque, le rang d'Ambassadeur extraordinaire à la Cour de Versailles ; & ce fut en cette qualité qu'il exécuta la résolution du Congrès, en remettant au Marquis de la Fayette, une épée enrichie de diamans.

1779. Prises de Sir Peter Parker, dans les mers de la Jamaïque. Naufrage d'une escadre angloise.

A ce tableau des événemens de l'Amérique, dont la plupart furent confirmés par les rapports des Officiers nouvellement débarqués, on ajoutera qu'il se faisoit de grands préparatifs de guerre à la Jamaïque, & que l'escadre du Vice-Amiral Sir Peter Parker, s'étoit emparée de cinquante navires dans les mers de cette isle. Mais on apprenoit d'ailleurs le désastre d'une autre escadre angloise sortie d'Hallifax, dont un coup de vent avoit fait périr tous les vaisseaux, sans qu'il échappât un seul des dix-huit cens hommes qui composoient ses équipages. D'un autre côté, on débitoit, sans fondement, que l'Amiral Barrington venoit de mourir, que faute d'être secouru, le Général Prevost avoit subi dans la Géorgie le sort du Général Burgoyne, & que Clinton, au désespoir de n'avoir pu lui faire passer des renforts suffisans, demandoit son rappel en Angleterre.

Plan de la campagne d'Amérique, par le Général Clinton.

On assuroit que ce Commandant avoit mis pour condition à la continuation de ses services en Amérique, l'exécution d'un plan envoyé à Lord Germaine pour la

campagne de 1779. Il exigeoit, disoit-on, cinq mille hommes pour agir dans les Colonies méridionales, douze mille pour attaquer, comme Burgoyne, en arrivant du Canada, dix mille pour former le siége de Boston, & une armée principale de vingt-cinq mille hommes pour faire face aux circonstances tant dans la Pensylvanie que dans les Jerseys. Sans le total de ces cinquante-deux mille hommes effectifs, Sir Henri déclaroit qu'il étoit inutile de songer à réprimer la rebellion en Amérique. 1779.

A ce plan trop dispendieux, M. Jenkinson, le nouveau Ministre de la Guerre, opposoit celui-ci : Rester sur la défensive ; en cas d'événemens, construire quatre forts imprenables, un sur la riviere de *New-York*, un second en *Géorgie*, le troisieme à *Crown-Point*, & le dernier à *Pittsburgh* sur le *Ohio* ; avoir dans ces places de fortes garnisons & les approvisionnemens nécessaires ; entretenir des forces considérables à *Long-Island* & dans le Canada ; brûler & ravager, au moyen de la flotte, toute la côte des pro-

Plan du nouveau Ministre de la Guerre, M. Jenkinson.

1779. vinces révoltées, y porter ainsi les allarmes & la désolation, anéantir leur Marine ou la rendre inutile; en un mot, épuiser toutes les ressources de la rebellion, & soumettre l'Amérique après avoir détruit la Marine de France.

Ce plan étoit d'une exécution aussi difficile & beaucoup moins réfléchi que le plan attribué à Clinton, en ce qu'il supposoit l'éternelle neutralité de l'Espagne. Cependant cette Puissance faisoit de grands préparatifs de guerre, dont l'objet n'étoit plus douteux pour les vrais spéculateurs, & tout annonçoit dans ses arsénaux & dans ses ports, que cette guerre alloit avoir pour théâtre l'élément, dont les Anglois affectoient la souveraineté; déjà même l'Espagne faisoit escorter tous ses vaisseaux; mais l'Angleterre se rassuroit sur la prospérité de ses armes dans les deux Indes.

L'Espagne se prépare à la guerre.

On a vu que dans le continent & dans les isles de l'Amérique, les hasards de la guerre se balançoient entre les Puissances belligérantes; il en étoit à-peu-près ainsi dans les Indes orientales. Cependant le

Expédition contre Poonnah, capitale du gouvernement des Marattes.

bruit ſe répandit que le Brigadier-Général *Leſlie* étant parti de Bengale avec ſix bataillons de troupes nationales & une compagnie d'artillerie pour une expédition contre *Poonnah*, capitale du Gouvernement des Marattes, n'avoit fait ce trajet de douze cens milles à travers des contrées brûlées par les rayons du ſoleil, que pour ſe voir enveloppé lui & ſes gens, ſans qu'aucun d'eux put échapper à la captivité. On comparoit cette avanture de *Poonnah* à celle de *Saratoga*; mais comme on le verra dans la ſuite, le Général Leſlie n'eut aucune part à cette expédition, dont le déſaſtre fut ſans doute exagéré par les agioteurs de la Bourſe de Londres. 1779.

Quoi qu'il en ſoit, la nouvelle de la priſe de Pondichéry ne tarda pas à conſoler les Anglois. Informé de l'arrivée prochaine d'une eſcadre françoiſe, le Major-Général *Munro*, Commandant en chef les armées britanniques dans les Indes, preſſoit le ſiége de cette ville depuis deux mois & dix jours, à dater du moment où la place

Priſe de Pondichéry.

1779. fut investie ; elle se rendit par capitulation le 17 Octobre 1778. Entrons dans quelques détails sur cette prise.

Détails de cette expédition.

Le 8 Août, une partie des troupes destinées à cette expédition vint se porter sur le *Mont-Rouge* à quatre milles de *Pondichéry*, & le 21 elles commencèrent à tenter les approches; ce jour-là même elles prirent possession de la borne du *Buisson*, & coupèrent ainsi toute communication par terre avec la ville. L'intention du Général Munro étoit de faire une double attaque ; en conséquence, il fit travailler aux tranchées tant du côté du Nord que du côté du Midi, & le 18 ses batteries furent ouvertes avec vingt-huit pièces de grosse artillerie & vingt-sept mortiers. Si le feu des Anglois fut des plus vifs, celui de la forteresse assiégée ne le fut guère moins, pendant près de douze heures ; il ne se ralentit que sur le soir. Cependant on continua les approches avec la célérité & les précautions qu'exigeoit l'intrépide résistance de la garnison. Le Général *Munro* avoit pratiqué au Midi un chemin

chemin couvert qui conduisoit au fossé de la ville; il avoit détruit les parties extérieures de plusieurs bastions, & son intention étoit de passer le fossé sur un pont de bateaux construit à cet effet, & de livrer l'assaut de ce côté-là; mais l'abondance des pluies qui duroient depuis trois jours, avoit tellement grossi les eaux du fossé, qu'elles s'étoient ouvert un passage dans le chemin couvert, & avoient endommagé les bateaux employés à la construction du pont: on s'occupa deux jours à réparer les dommages; alors tout étant prêt pour l'assaut, il auroit eu lieu le 17, si M. de Belle-Combe, Gouverneur de Pondichéry, n'eût envoyé M. de Vilette, son Aide-de-Camp, au Général Munro, avec une lettre relative à la capitulation qui fut signée le lendemain; les conditions en furent honorables pour le Commandant françois, & telles qu'elles devoient être après une défense qui le couvroit de gloire. Cependant on n'épargna pas les critiques indirectes à ce brave Officier, au sujet de la capitulation de Pondichéry, qu'on

1779.

Capitulation.

1779. disoit être plus favorable aux individus assiégés, qu'avantageuse à la nation françoise. Par les articles I, II, XII & XIX, les seuls vraiment essentiels, il fut convenu que la garnison auroit les honneurs de la guerre ; mais que les troupes françoises n'emporteroient point leurs armes, qu'elles seroient conduites en France & non pas à l'Isle-de-France ; qu'à l'égard des fortifications & des édifices publics de Pondichéry, dont M. de Belle-Combe avoit demandé la conservation, on se conformeroit par la suite aux ordres de l'Europe. Quant aux papiers du Gouvernement & de l'Intendance, on promit d'abandonner ceux qui, après un mur examen, seroient jugés indifférens aux intérêts de la Grande-Bretagne.

On n'épargne pas les critiques à M. de Belle-Combe.

Observations d'un Censeur, au sujet de la capitulation de Pondichéry.

» Ainsi, dit à ce sujet un des » censeurs de la capitulation, les » Anglois se réservant la faculté de » raser la place, & ne permettant » à M. de Belle-Combe, d'emporter que les papiers du Gouvernement qui paroîtroient leur » être inutiles, ont pourtant accordé » que la garnison ne seroit point

» prisonniere ; mais n'est-il pas
» clair que six ou sept cens hommes 1779.
» retenus prisonniers n'eussent fait
» que les embarrasser dans un pays
» où ils voudroient ne plus voir la
» trace d'un françois. S'ils se sont
» chargés de les conduire, non pas
» à l'Isle-de-France, sur laquelle
» l'Angleterre pouvoit avoir des
» vues ultérieures, mais en France,
» où ce nombre d'hommes ne peut
» influer en rien sur les affaires gé-
» nérales, n'est-il pas évident que
» par l'ensemble & les résultats de
» cette disposition, ils se sont ha-
» bilement assuré un autre avan-
» tage ? Tous les vaisseaux de leur
» compagnie, quel qu'en soit le
» nombre, n'ayant besoin que
» de foibles équipages, pourront
» cette année revenir des Indes
» avec pavillon parlementaire. Aux
» termes convenus, quatre vais-
» seaux seront affectés aux transports
» des Commandans, Administrateurs
» & Etat-Major ; mais il restera cinq
» à six cens François de tous états,
» qui étant directement repartis sur
» la flotte ennemie devront la mettre
» en totalité dans le cas d'arriver

1779. » en Europe avec les plus riches » cargaifons, fans courir aucun rifque de guerre. Les obfer- » vations ci-deffus démontrent » à-peu-près que les claufes de » cette capitulation, ne pouvoient » être plus adroitement combinées » par l'ennemi, auquel elles font » infiniment plus avantageufes, que » s'il eût pris la ville à difcrétion ».

Réponfe aux obfervations.

On répondoit à ces obfervations que les bâtimens parlementaires ne pouvoient fe charger d'aucune efpèce de munitions, marchandifes & & autre cargaifon, que celle qui étoit néceffaire à l'équipement & à la fubfiftance des Soldats & des Matelots; que nos corfaires s'empareroient légalement des vaiffeaux parlementaires en contravention à cet égard; que l'Amirauté avoit le droit de les fouiller à leur arrivée en France & d'en confifquer les marchandifes, fauf à renvoyer en Angleterre les bâtimens & les équipages.

Réplique des Cenfeurs.

Les Cenfeurs répliquoient que les avis étoient partagés fur ce droit; mais qu'en le fuppofant inconteftable, les Anglois étoient cenfés en avoir prévenu les rifques, en remettant

à leur flotte parlementaire des ordres ſimulés oſtenſibles pour venir directement dans les ports de France, quoi qu'elle dût ſe rendre en droiture dans ceux d'Angleterre. » Que » de tels bâtimens, ajoutoient-ils, » euſſent été rencontrés par nos » corſaires beaucoup plus circonſ- » pects que ceux des Anglois, » c'eſt un fait conſtant que ſur dix, » il n'y en a peut-être pas un ſeul » qui, ſans ordres exprès, eût ôſé » prendre ſur lui d'arrêter, fouiller » & amariner ces bâtimens, dont » la cargaiſon ſeroit pourtant de » bonne priſe ». 1779.

Que M. de Belle-Combe ne pouvoit mieux faire, & que la capitulation ne fut point dure.

Au reſte, quand bien même les Anglois auroient eu en vue de ſe ménager par cette capitulation, des avantages clandeſtins d'une certaine importance, il n'en eſt pas moins vrai que la capitulation de Pondichéry, conſidérée en elle-même, fut honorable dans preſque tous ſes articles; mais ne l'eût-elle pas été, les obſervations des critiques n'en ſeroient pas moins étrangeres à M. de Belle-Combe, qui n'eut pas le choix des conditions, & qui, après avoir fait tout ce qu'on pou-

1779. voit attendre d'un bon Officier, dut enfin subir la loi impérieuse de la nécessité. Quoi qu'en dise l'Auteur des observations, ces conditions ne furent point dures : dans une place ouverte de tous côtés, & qui, bien fortifiée, auroit exigé une garnison de six mille hommes, que pouvoit demander de plus M. de Belle-Combe à la veille d'un assaut, que de conserver la liberté à cinq ou six cens hommes accablés des travaux d'un long siége, & de les rendre au service de la Patrie, pour tout le reste de la guerre ?

Que la perte de Pondichéry étoit inévitable.

Par l'état des morts & des blessés, il parut que la conquête de Pondichéry avoit coûté cher aux Anglois; mais cet état ne fut jamais bien constaté de part ni d'autre. L'armée britannique étoit composée de dix mille cinq cens hommes, dont quinze cens Européens. On ne comptoit que huit ou neuf cens François parmi les trois mille hommes chargés de défendre la place, & qui l'auroient conservée, s'ils avoient été secondés par l'escadre de M. de Tronjolly. Mais

après une action très-vive, où cet Officier avoit eu l'avantage sur le Capitaine Vernon, il tenta vainement d'engager l'escadre angloise dans un second combat auquel elle se refusa toute la journée du 21 Août, malgré la supériorité de ses forces accrues des trois vaisseaux le *Southamton*, le *Nassau* & le *Boshorough*, qui, joints au Rippon, au Coventry, au Seahorse, au Cormorant & au Valentine, formoient à Sir Edward Vernon une escadre de huit vaisseaux, tandis que celle de M. de Tronjolly n'étoit composée que du Brillant, de la Pourvoyeuse, du Lauriston, du Brisson & du Sartine; encore ce dernier fut-il jeté par un coup de vent dans l'escadre ennemie qui s'en empara. Cette circonstance ne déconcerta point le Commandant françois; avec ce qui lui restoit de vaisseaux, il continua de porter sur l'escadre angloise, offrant toujours le combat qu'on refusoit d'accepter. Enfin, il prit le parti d'aller joindre deux vaisseaux de soixante canons qui mouilloient à Trincomale, où se trouvoient onze cens hommes, dont

1779.

ſept cens de troupes réglées. Si le
1779. vent & la fortune avoient favoriſé le mouvement de ces forces, il eſt probable que Sir Edward Vernon eût été défait & que Pondichéry étoit ſauvé; mais la perte de cet établiſſement ſi difficile à conſerver & preſque inutile au commerce en tems de guerre, fut un malheur inévitable pour la France, & qu'on pouvoit tout au plus éloigner jusqu'à l'arrivée de la flotte récemment appareillée de la rade de Sainte-Helen pour les Indes orientales. Cette priſe enviſagée ſous un certain point de vue, fut d'ailleurs fatale à l'Angleterre en ce qu'elle donna de l'ombrage aux Puiſſances rivales; les politiques de Londres, de Paris & de Madrid avoient prévu qu'elle hâteroit le rappel de Lord Grantham & du Marquis d'Almodavar, & le Duc de Richmond qui préſageoit les ſuites de ce triomphe plus impoſant que réel, dit à la Chambre des Pairs: « On fait » ſonner bien haut la priſe de Sainte- » Lucie & de Pondichéry: j'appelle » tout cela des bagatelles, en com- » parant ces conquêtes à la perte

» de Gibraltar & de Minorque, perte
» inévitable & différée ſeulement 1779.
» juſqu'au moment où l'Eſpagne ſe
» déclarera contre nous ; & cet évé-
» nement eſt néceſſaire & prochain,
» à moins que pour acheter la
» neutralité précaire de cette Puiſ-
» ſance, on n'ait arrêté dans le Ca-
» binet qu'on lui feroit hommage
» & de Minorque & de Gibraltar ».

Conquête du Sénégal.

La moitié de cette prédiction eut ſon effet, & ſi Gibraltar n'étoit imprenable, l'autre moitié ſe feroit effectuée infailliblement. Quoi qu'il en ſoit, la perte de Pondichéry, même en y donnant toute l'importance qu'elle n'avoit pas dans cette circonſtance, fut au moins compenſée par l'acquiſition du Sénégal, l'établiſſement le plus important des Anglois ſur la côte d'Afrique. Cette iſle qui nous avoit appartenu, fut cédée à l'Angleterre par le traité de Paris, en 1763. Le commerce de Sénégal conſiſte en gomme, ivoire, coton, cire, ambre gris, indigo, negres & poudre d'or. La chaleur de ce climat eſt exceſſive, & les hivers y ſont plus brûlans que nos étés. Entre une infinité de

1779. plantes qui croissent au Sénégal, dans une perfection égale à leur abondance, on distingue l'ananas, la figue, la grenade & le raisin. Il n'est point de contrée sur la terre où la volaille se multiplie avec autant de succès, & où elle soit plus exquise; on vante sur-tout les dindons du Sénégal, ses pintades, ses oies & ses canards. Le gibier d'eau y est excellent, & la pêche n'y laisse rien à desirer pour la quantité & la qualité du poisson. Telle est l'isle si bornée quant à son étendue, puisqu'elle n'a que onze cens cinquante toises de long, sur deux cens de largeur, mais importante par son commerce & ses productions, qui vient de rentrer sous la domination de ses anciens possesseurs. Le fort Louis est la principale défense du Sénégal, & sert, pour ainsi dire, de clef au grand établissement de Gorée, dont il devint le refuge, lors de l'évacuation de cette isle où les Anglois ne trouvèrent pas un canon, lorsqu'ils y débarquèrent au mois de Février suivant.

Prise du fort James.

Les François ne s'en tinrent point

à la conquête du Sénégal, ils détachèrent deux frégates de quarante canons, & deux petits navires armés pour aller attaquer le fort James sur la riviere Gambie; ce fort n'étoit point en état de défense, il capitula à discrétion le 11 Février. Le Gouverneur avoit eu précédemment l'intention de nous chasser de la riviere, & pour cet effet, il avoit assemblé tous les Marchands anglois établis sur les bords de la Gambie. Tandis qu'ils délibéroient ensemble sur les moyens d'effectuer ce projet, les François parurent, firent main-basse sur les Marchands & sur leurs navires & n'épargnèrent point ceux des Nationaux qui avoient des connexions avec le fort, dont ils détruisirent tous les ouvrages. Ils en envoyèrent l'artillerie à Sénégal, qu'ils fortifièrent de leur mieux & où ils laissèrent une garnison d'environ trois cens hommes. Cette expédition valut aux François pour neuf mille livres sterling de richesses enlevées aux Marchands anglois qui tous reçurent ordre d'évacuer le pays. Nos troupes dirigèrent

1779.

Autres avantages des François en Afrique.

enſuite leur marche vers la côte, 1779. avec le projet de ruiner, chemin faiſant, les fortifications de l'iſle-Bance ; tous les navires pris ſur la riviere Gambie, furent équipés en conſéquence de ce projet. Ainſi, par la ſuite d'une négligence totale, fut perdu pour l'Angleterre l'un des pays les plus riches du monde connu.

On apprit qu'à cette même époque, M. de Vaudreuil, en longeant la côte du Sénégal, s'étoit emparé de vingt-deux navires négriers appartenans aux Anglois; ces priſes furent eſtimées ſept ou huit millions. Ce Commandant n'ayant plus rien à faire dans ces parages, ſe diſpoſoit alors à mettre à la voile, pour aller joindre M. le Comte d'Eſtaing.

On peut mettre au rang de nos avantages en Afrique, la riche priſe de l'*Oſterly*, vaiſſeau de la Compagnie angloiſe, dont la cargaiſon fut eſtimée trois cens mille livres ſterling. Ce bâtiment parti de l'Inde le 16 Décembre, fut apperçu le 22 Février par deux frégates françoiſes, qui s'en emparèrent à la vue du Cap de Bonne-Eſpérance.

Telle fut au commencement ou à la veille de la campagne de 1779, la position respective des Puissances belligérantes dans ces trois parties du monde, l'Afrique, l'Asie & l'Amérique. Les préludes de cette campagne étoient encore plus formidables en Europe. Déjà les flottes de Brest & de Ports-Mouth se disposoient à sortir du port. L'escadre du Chevalier de Ternay sembloit n'attendre qu'un vent favorable pour faire voile vers les Indes orientales; la légion de Lauzun devoit servir sur cette escadre. Une maladie très-grave survenue au Commandant, fit changer la destination de sa flotte & le commandement en fut donné à M. de la Motte-Piquet, qui vint attendre de nouvelles instructions dans la rade de Brest. Sa destination étoit encore un mystere, lorsqu'il sortit de cette rade, pour se rendre à la hauteur de la Rochelle, où le convoi assemblé à l'isle d'Aix, se rangea sous l'escorte de l'Annibal, que montoit le Commandant, & des quatre autres vaisseaux le Diadême, l'Artésien, l'Amphion & le Réfléchi qui com-

1779.

Leurs préparatifs de guerre, en Europe, sont encore plus formidables que dans les autres parties du monde.

posoient la division. Il appareilla
1779. le 8, accompagné d'environ cens voiles, parmi lesquelles on comptoit plusieurs frégates & corsaires américains. On le perdit de vue le 10, & bientôt on apprit qu'il avoit heureusement débouqué avec tout son convoi, & qu'il emmenoit une frégate angloise, dont il s'étoit emparé. Le 28 il étoit à plus de cent lieues à l'Ouest du cap Finisterre.

Destination de l'armée navale, aux ordres du Comte d'Orvilliers.

A cette même époque, la grande armée navale aux ordres du Comte d'Orvilliers avoit été rencontrée à quarante lieues de Brest. Ce Commandant étant allé en personne recevoir de nouveaux ordres de la Cour, en étoit parti le 4 de Mai pour se rendre à sa destination; il n'attendit pour mettre en mer que les trois vaisseaux le Scipion, le Pluton & l'Hercule partis de Rochefort & retenus quelques tems à l'isle d'Aix par des vents contraires. Les vaisseaux de Toulon la Bourgogne & la Victoire devoient aussi se joindre à la grande flotte déjà composée de vingt-huit vaisseaux de ligne, de neuf frégates, de six corvettes & de trois brulots; mais

on ſut par des lettres d'Eſpagne, que les vaiſſeaux de Toulon avoient relâché à Malaga avec la frégate angloiſe le Montréal de trente-deux canons dont ils s'étoient emparés. Ce retard obligea le Comte d'Orvilliers d'appareiller ſans la Bourgogne & la Victoire, qu'on préſumoit devoir rejoindre l'armée à une certaine hauteur. On ignoroit encore ſa deſtination ; mais on croyoit généralement qu'elle alloit au-devant de la flotte eſpagnole. Les cocardes rouges & blanches des équipages étoient regardées comme un témoignage déciſif de la vérité de cette conjecture. Quoi qu'il en ſoit, on ne doutoit pas que ſous des chefs tels que MM. d'Orvilliers, de Guichen & de la Touche Treville, les trois diviſions de la flotte françoiſe ne fiſſent naître une prompte occaſion de ſe ſignaler par quelque expédition éclatante. 1779.

On avoit le même eſpoir en M. de Sade, nommé pour commander, à la place du Chevalier de *Fabry*, la nouvelle eſcadre qu'on armoit à Toulon. M. le Chevalier Gras de Préville ſon Capitaine de pavillon inſpi-

Belle manœuvre de M. le Chevalier Gras de Préville.

roit ſur-tout la plus grande confiance.
1779. Cet habile Officier s'étoit déjà rendu recommandable par ſa manœuvre ſavante dans la conduite de la flotte nouvellement arrivée de la Martinique. Ce convoi auroit été ſauvé en entier, ſi l'ennemi plus avide de gloire que de butin, s'étoit attaqué aux frégates & non pas aux vaiſſeaux marchands. Pour témoigner leur reconnoiſſance à M. de Préville, les Négocians de Bordeaux lui avoient écrit la lettre ſuivante :

» MONSIEUR, malgré l'injuſte » préjugé qui, le plus ſouvent, » n'attache la gloire qu'aux ſuccès, » la reconnoiſſance de la patrie n'eſt » pas moins due au militaire intré» pide qui fait tous ſes efforts pour » prévenir des revers & ſecourir ſes » compatriotes ; c'eſt à ce titre que » le commerce s'empreſſe de vous » faire ſes juſtes remerciemens du » zèle & des talens que vous avez » développés dans la conduite du » convoi de la Martinique. C'eût été » le premier depuis les hoſtilités, qui » ſeroit arrivé à bon port, ſans la » rencontre funeſte des vaiſſeaux

» ennemis; votre habile manœuvre » en cette occasion, ayant mérité » les plus grands éloges, nous nous » sommes fait un devoir de l'annon- » cer à M. de Sartine, & de prier » le Ministre de reconnoître ce ser- » vice par quelque faveur éclatante; » nous apprenons avec une véri- » table satisfaction que notre recom- » mandation n'a pas été stérile, & » que vous avez agréé le témoigna- » ge de notre vive reconnoissance ».

1779.

Prémices de la Campagne. Différentes prises faites par les François.

Tous ces apprêts annonçoient de grandes expéditions sur mer & le projet bien médité de faire respecter notre marine, à l'ouverture de la campagne. Déjà nos vaisseaux en croisière en avoient signalé les prémices dans ces combats particuliers qui sont comme le prélude des entreprises plus décisives. Dès le mois de Janvier, on écrivoit de Toulon que deux de nos frégates s'étoient emparées de cinq bâtimens, dont un vénitien étoit chargé de ballots de soie pour le compte des Anglois. Le Capitaine voyant qu'on lui donnoit la chasse, avoit jeté ses papiers à la mer, & perdu de cette manière le privilege de la neutra-

lité. Cette riche prise fut évaluée
1779. à plus de deux millions. Le seul corsaire le Duc de Mortemart, n'ayant à bord qu'environ quatre-vingt-dix hommes, douze canons & des pierriers, fit rencontre, à cette même époque, d'une flotte non convoyée de quarante navires anglois; il en prit cinq des plus richement chargés, & si trente de ses gens n'avoient pas déserté dans un relâche qu'il avoit fait à *Cherbourg* avant l'action, il se seroit emparé de la moitié de cette flotte marchande. Le Capitaine la Cocardiere, commandant le corsaire l'Américaine de vingt-quatre canons & de deux cens cinquante-sept hommes d'équipage, rentra dans le port de Granville accompagné ou suivi de six bâtimens anglois qu'il avoit pris. Cent cinquante-six prisonniers débarquèrent avec lui, sans compter les ôtages de cinq autres navires qu'il avoit rançonnés. Il chassoit vivement un corsaire de seize canons auquel il avoit tué quinze hommes sans perdre un seul de ses gens, lorsqu'il fut arrêté par un calme qui suspendit sa pour-

ſuite & ſauva le bâtiment anglois. Cette croiſière fut, ſans contredit, une des plus brillantes de la campagne. La priſe du corſaire la Marquiſe de Granby fut remarquable par la belle défenſe du Capitaine, jeune homme de vingt-deux ans, qui, après un engagement de trois heures & demie où il avoit perdu la moitié de ſon équipage, ſe rendit enfin à notre frégate la Senſible, commandée par M. de Kergarion, dont tout le dommage ſe réduiſit à cinq hommes tués ſur ſon bord. Le Prince de Montbarrey, corſaire de vingt canons, s'empara, le 19 Avril, après un combat très-vif, du navire le Montagu, venant de Livourne avec un chargement pour l'Angleterre, eſtimé cinq cens mille livres. Mais toutes ces priſes & beaucoup d'autres non moins conſidérables, ne pouvoient ſe comparer pour la richeſſe à celle du paquebot le Prince d'Orange rencontré ſur la route d'Oſtende, par MM. de Rocquefeuil & de Clonard, Commandans des cutters le Mutin & le Pilote, qui l'amenerent dans le port de Dunkerque. L'état des

1779.

1779. ſeules eſpèces d'or & lingots trouvés à bord du paquebot, fut porté à plus de ſept cens cinquante-cinq marcs.

Naufrage de la frégate angloiſe l'Aréthuſe. Humanité des François.

Comme on l'a dit, l'Angleterre eut à regretter dans ce même tems beaucoup d'autres pertes, & entr'autres celle de l'Aréthuſe, la même frégate qui avoit commencé les hoſtilités en attaquant la Belle-Poule. Elle s'étoit perdue ſur nos côtes entre des rochers affreux, d'où il fut impoſſible de la relever. Quatre cens Soldats envoyés de Breſt pour s'emparer du canon & des munitions de la frégate échouée, trouvèrent que l'équipage anglois s'étoit rendu à trente Grenadiers du Régiment de Foix. Le Capitaine Charles Holmes Everett, dans ſa lettre à M. Stephens, Secrétaire de l'Amirauté d'Angleterre, rend compte de cet accident en des termes qui juſtifient bien l'idée qu'on s'eſt faite avec raiſon de l'humanité des François envers leurs ennemis malheureux. » Il nous eſt, dit-il, impoſſible de » rendre toute la juſtice qui eſt » due à l'empreſſement des Fran-

çois pour nous arracher des bras de la mort, à l'attention avec laquelle tous les Officiers qui » se trouvent ici, depuis l'Amiral & » l'Intendant, jusqu'au dernier Garde, ont cherché à adoucir notre » situation, & à nous la rendre » supportable ».

1779.

Belle défense de notre frégate l'Oiseau.

Lors de cet accident, l'Aréthuse venoit d'escorter un convoi de plusieurs bâtimens, & de soutenir un combat de quelques heures contre notre frégate l'Aigrette, commandée par M. de la Bretonniere, Lieutenant de vaisseau. Il étoit onze heures du soir, lorsqu'un coup de vent sépara les deux frégates également endommagées dans leurs agrès & dans leur mâture; elles avoient fait de vains efforts pour s'éloigner de la côte, & suivant le rapport de l'équipage anglois, l'Aréthuse se croyoit à quarante lieues au large, lorsqu'elle fut jetée sur l'isle de Moleine près Saint-Mathieu. Ce vaisseau doublé en cuivre étoit un des meilleurs voiliers d'Angleterre, il portoit trente-six canons de douze, & sa perte ne fut point compensée par la prise

de l'Oiseau qui n'en montoit que
1779. vingt-six d'un calibre inférieur.
Chargé de l'escorte d'un convoi de Brest à Saint-Malo, il fut approché le 31 Janvier par l'Apollon, frégate angloise de trente-deux canons, dont les gaillards étoient percés à douze sabords. Cette disposition donnoit à l'ennemi la faculté de combattre avec l'avantage d'un vaisseau de trente-huit. Malgré la disproportion de ces forces, M. de Tarade, Capitaine de l'Oiseau, arbora pavillon françois, & tandis que son convoi faisoit route pour l'isle de Brehat sous l'escorte du cutter l'*Expédition*, il s'engagea dans un combat inégal qui dura depuis une heure jusqu'à quatre, presque toujours à la portée du pistolet. Son feu se soutint avec une vivacité incroyable, tant qu'il lui resta assez de monde pour servir la batterie, & qu'elle ne fut pas entierement désarmée. Mais les gaillards ne pouvoient plus fournir aux remplacemens, & M. de Tarade y combattoit presque seul, lorsque l'Apollon héla la frégate françoise, pour savoir si elle étoit rendue : ce brave Offi-

cier ne répondit rien ; mais le silence de la batterie lui prouva que ses forces ne secondoient plus son zele & sa bravoure, & l'Oiseau fut amariné. Cette frégate avoit perdu son grand mât de hune & son mât d'artimont ; ses autres mâts étoient absolument hors de service ; le corps du bâtiment fut criblé de boulets, & il eût été impossible de la conduire en Angleterre, pour peu que le vent eût soulevé les flots. M. de Tarade arriva à Plymouth comblé de gloire & couvert de blessures. Trente-cinq hommes de son équipage avoient perdu la vie dans le combat, & le nombre des blessés étoit de beaucoup supérieur à celui des morts. Cette action ne fut gueres moins sanglante pour l'équipage de l'Apollon ; le Capitaine anglois, M. Pownall, y reçut un coup de feu dans la poitrine, & pendant plusieurs jours on eut lieu de tout craindre pour la vie de cet Officier.

1779.

Expédition manquée contre l'isle de Jersey. Résultat de cette tentative.

La belle défense de la frégate l'Oiseau, signala d'une maniere si frappante l'intrépidité de nos braves Marins, qu'on a cru devoir se per-

mettre ces détails ſur le combat
1779. du 31 Janvier. Quoique ſuivi d'une défaite que les circonſtances rendoient inévitable, ce combat n'en fut pas moins honorable pour notre marine ; & ſi le ſang françois n'eût coulé dans cette journée, j'oſerois la citer parmi les événemens heureux de cette guerre. Le ſuccès n'eſt pas l'unique meſure de la gloire dans les entrepriſes militaires ; il eſt des circonſtances où l'on peut échouer ſans honte, reculer avec honneur & ſe glorifier de ſa retraite. L'expédition projetée contre l'iſle de Jerſey manqua ſon effet direct, & cependant la France dut s'applaudir de l'avoir tentée. Le Prince de Naſſau attendoit, à Saint-Malo, un vent favorable, & le 30 Avril il mit à la voile entre cinq & ſix heures du ſoir. Sa flottille étoit compoſée de deux frégates, d'une gabarre, du navire la Valeur, de deux bateaux-cutters, du corſaire le Duc de Mortemart, de deux autres bâtimens armés, & d'environ ſoixante bateaux-pêcheurs. Son armée conſiſtoit en ſeize cens hommes tant Volontaires que Soldats de ſa légion.

légion. C'en étoit bien assez pour réduire cette isle, dont la garnison étoit foible & les fortifications mal entendues. L'ardeur de nos troupes ne pouvoit être plus vive; elles vouloient effectuer la descente à quelque prix que ce fût; mais au moment le plus décisif, les vents & la marée contrarièrent ce projet si bien concerté, & ce ne fut pas le seul obstacle que rencontra le Prince de Nassau. A l'approche des François, le Lieutenant-Gouverneur de l'isle avoit expédié un navire armé, pour en donner avis au Gouverneur de Ports-Mouth; cet exprès rencontra l'Amiral Arbuthnot, qu'il instruisit du péril où se trouvoit Jersey. Au lieu de continuer sa route vers New-York, & sans en attendre l'ordre, l'Amiral anglois fit relâcher sa flotte marchande à Torbay, & vint au secours de l'isle avec ses vaisseaux de guerre & les troupes destinées pour l'Amérique. Des forces aussi considérables & si rapidement détachées contre la flottille françoise, lui faisoient une nécessité de la retraite. Le Prince de Nassau reprit la route 1779.

de Saint-Malo, & vint attendre à
1779. Sézambre des circonstances plus favorables au succès de son expédition.

Ces circonstances ne devoient plus renaître. La flottille s'étoit refugiée dans la baie de Concale; elle y fut attaquée le 13 Mai par six vaisseaux anglois, dont un étoit de cinquante-quatre canons. La mer étoit malheureusement très-basse; après une défense courageuse, nos vaisseaux se virent obligés d'échouer; mais tous les équipages se sauvèrent à la faveur des canots. A la marée montante les Anglois s'emparèrent de la frégate la Danaé, & les autres bâtimens françois furent tous brûlés à l'exception de la Guespe, dont le salut fut l'ouvrage du régiment Royal-Roussillon, qui s'étant posté sur la côte avec de l'artillerie, la servit avec autant d'activité que de précision. L'ennemi ne s'éloigna de cette côte, qu'après avoir tiré environ deux mille coups de canon sur les maisons du bourg de Concale; il n'y eut que peu de dommages & pas un homme de tué. Le Prince de Nassau se vit donc

obligé de renoncer à ſon entre- 1779.
priſe, qui, heureuſement, n'avoit pas coûté un Soldat à la Nation. Il reparut à la Cour, y reçut les applaudiſſemens dûs à ſa valeur & à ſon intelligence, & obtint pour ſa légion, les graces qu'il étoit venu ſolliciter. On lui tint compte, avec juſte raiſon, comme d'un ſervice important, d'avoir retenu dans nos mers l'Amiral Arbuthnot. En effet, la diverſion occaſionnée par la petite expédition de Jerſey, fut plus funeſte à l'Angleterre que ne l'eût été le ſaccagement de deux iſles. L'Amiral anglois toujours arrêté par les vents contraires, & par la néceſſité de ſe renforcer, depuis que la grande flotte françoiſe avoit mis à la voile, étoit encore à Torbay le 27 du mois de Mai, & il paroiſſoit impoſſible qu'il arrivât en Amérique aſſez-tôt pour y favoriſer les opérations de la campagne. Ce contre-tems offroit d'ailleurs un autre inconvénient en ce qu'il retardoit le départ de la flotte de Ports-Mouth, qui pour mettre en mer, étoit forcée d'attendre le retour des onze vaiſſeaux aux or-

1779. dres de l'Amiral Darby, destinés à fortifier Arbuthnot jusqu'à la hauteur du cap Finisterre, où, suivant de nouveaux avis, une partie de la flotte de Brest croisoit pour l'intercepter.

Lord Sandwich & ses fauteurs, appuyoient avec complaisance sur cet obstacle au départ de la grande flotte; mais on écrivoit de Ports-Mouth, qu'il manquoit encore huit mille hommes pour completter son équipement. Cependant la conduite d'Arbuthnot fut examiné dans la Chambre des Pairs, & toutes les voix se réunirent pour l'approuver, sans excepter celle du premier Lord de l'Amirauté qui ne mit aucune restriction aux éloges de ce Commandant. Il déclara que l'Amirauté en corps avoit témoigné par écrit à l'Amiral sa satisfaction au sujet de la diversion de Jersey. Cet aveu du Comte de Sandwich servit de texte à de nouvelles réflexions du Duc de Richmond contre l'Administration actuelle. » La réponse, » dit-il, du premier Lord de l'A- » mirauté, signifie-t-elle que le » Gouvernement approuve l'Amiral

Conduite d'Arbuthnot approuvée. Inductions qu'en tire le Duc de Richmond.

» Arbuthnot, de ce qu'il a passé 1779.
» par-dessus ses ordres? Il faut
» croire que non; cet exemple seroit
» trop dangereux. Ayant eu l'hon-
» neur de servir dans les troupes
» de Sa Majesté, je connoîs la dis-
» cipline, & je serois bien fâché
» d'y trouver un relâchement tel
» que l'indiqueroit l'usage d'accor-
» der des louanges à un Général
» ou à un Amiral qui auroit enfreint
» ses ordres, qui auroit perdu de vue
» le service auquel il étoit destiné,
» pour exécuter un autre projet
» comme plus avantageux que ce-
» lui, dont on lui avoit confié l'exé-
» cution. En m'exprimant ainsi, je
» ne prétends point inculper la con-
» duite de l'Amiral Arbuthnot; tout
» ce que je sais de lui tend à me
» convaincre qu'il est un digne
» homme & un excellent Officier;
» il est possible que dans la cir-
» constance actuelle il ait rendu un
» service essentiel à la Nation, que
» peut-être il l'ait sauvée; en un
» mot, il s'en faut de beaucoup que
» je prétende hasarder la plus légere
» insinuation au préjudice de M. Ar-
» buthnot; ce que je veux établir

1779. » en principe, c'est que la sûreté d'un
» Royaume ne peut dépendre entie
» rement de la sagesse des Officier
» employés à son service, sans qu
» ce Royaume soit mal gouverné
» cela suppose que les Administra
» teurs sont d'une ignorance ou d'un
» négligence, impardonnable ; &
» dans l'un ou l'autre cas, ils ne son
» pas propres à manier le timon d
» l'Etat. Dans un Royaume bie
» gouverné, le devoir des Ministre
» est de former des plans, celu
» des Officiers de terre & de me
» est de les mettre à exécution
» par-tout où ces derniers ont l
» liberté d'agir à discrétion,
» n'existe plus de discipline, &
» est probable que la ruine totale
» la destruction absolue de ce Gou
» vernement, vont être les suite
» immédiates d'un pareil désordre ».

Emeute à bord de la Défiance.

Ainsi l'opposition souvent injust dans ses imputations, rendoit le Ministres responsables des événe mens les plus étrangers aux délibé rations du Ministere. Et de quo n'inculpoit-on point l'administra tion ? Il s'étoit élevé une espèc d'émeute à bord de la *Défiance*

vaisseau de soixante-quatre canons qui faisoit partie de l'escadre de l'Amiral Arbuthnot. Peu s'en fallut que cet incident particulier ne fournît la matiere d'une enquête contre le premier Lord de l'Amirauté. On concluoit de ce fait particulier, que l'esprit de mutinerie infectoit toute la marine anglaise, que c'étoit le crime du Comte de Sandwich, & que pour prévenir la révolte générale, il falloit se hâter d'écarter un Ministre indigne de sa place, la confier à un homme de mer, dont l'expérience sût pressentir les séditions & les étouffer dans leur germe.

1779.

Quoi qu'il en soit, cette émeute, à laquelle plusieurs Membres de la Chambre des Pairs donnoient tant d'importance, fut appaisée au premier signal d'assembler les Capitaines à bord de l'Amiral. Les plus mutins étoient rentrés dans le devoir lorsqu'Arbuthnot & Darby mirent enfin à la voile. Ils surent éviter l'un & l'autre la rencontre de la flotte ennemie, & ce dernier rentra sans accident à Ports-Mouth. On prétendit qu'il devoit le salut de ses onze vaisseaux à la précaution

Départ d'Arbuthnot.

1779. qu'il avoit eue de ranger de très-près la côte d'Irlande; il avoit accompagné l'escadre d'Arbuthnot & son convoi de quatre cens cinquante bâtimens, jusqu'à cent lieues à l'Ouest de Madere. Il rejoignit l'Amiral Hardy dans la baie, & son retour ne laissa plus de prétextes à l'Administration, pour justifier le retard de la flotte de Ports-Mouth. Mais les obstacles, qui, jusqu'alors, l'avoient comme enchaînée dans le port, subsistoient encore pour la plupart; les équipages n'étoient point complets, & plus de six cens Matelots venoient de s'échapper des vaisseaux du Roi. Pour suppléer à la désertion, on s'étoit vu forcé de mettre les prisons à contribution, & d'employer au service de la Marine un grand nombre de vagabonds détenus pour crimes non capitaux.

Découragement des Ministres britanniques; cause de leur indolence.

Ce défaut d'activité dans l'équipement des flottes, prenoit sa source dans la défiance secrette & le découragement réel des Ministres. L'Administration avoit beau exagerer ses ressources, & produire dans le public des états illusoires & simulés de ses escadres & de leurs

approvisionnemens, états nécessairement contestés, & presque toujours démentis par les vérifications du Parlement; elle avoit beau grossir le nombre de ses vaisseaux, en supposer quarante-deux dans la flotte de Ports-Mouth, en fortifier les équipages, en multiplier l'artillerie au gré de sa politique mensongere; ce phantôme d'une puissance vaine & d'une supériorité chimérique, pouvoit bien en imposer au peuple ignorant & crédule, mais ne pouvoit tromper des observateurs éclairés. Un illustre Membre de la Chambre des Pairs, avoit dit publiquement que la derniere campagne s'étoit terminée à l'avantage de la France; même en contestant cette assertion du Duc de Richmont, les Ministres laissoient percer leur défaut de confiance sur le succès des opérations de la campagne prochaine. Lord Sandwich s'étoit vu forcé d'avouer en pleine Chambre que, depuis la guerre d'Amérique, on avoit pris ou détruit cinquante-six vaisseaux de la Marine royale d'Angleterre; & dans la même séance, il n'avoit

1779.

pas craint d'énoncer cette propo-
1779. sition. « C'est pour moi une dé-
» monstration mathématique, que
» le 27 Juillet (au combat d'Oues-
» sant) la flotte angloise a été plus
» battue que la françoise. » Cette
déclaration étrange de la part du
premier Lord de l'Amirauté, n'est-elle
pas une démonstration de la justice
de nos prétentions à la gloire de
ce fameux combat ?

13 Avril. Un autre aveu de ce Ministre, ou ce qui revient au même, son embarras & son silence, lorsque le Duc de Richmond dans un rapprochement fait à la Chambre des Pairs, de la puissance navale de l'Angleterre & de celle de la France, porta l'état de cette derniere à quatre-vingt-trois vaisseaux de ligne prêts à mettre à la voile, n'étoient point sans doute un encouragement pour la Marine angloise. Cet aveu tacite de l'infériorité des forces britanniques, étoit de nature à ralentir les efforts de la Nation, & dut retarder par conséquent l'équipement de la flotte de Ports-Mouth. D'ailleurs, le tableau des frais énormes qu'alloit entraîner la

Aveu tacite de l'infériorité des forces britanniques.

campagne, devoit naturellement en éloigner l'ouverture. M. Burke avoit démontré à la Chambre des Communes, que ces frais ne pouvoient aller à moins de vingt millions sterling; & les subsides votés, le produit de la caisse d'amortissement, les revenus exagérés de la Compagnie des Indes, en un mot toutes les ressources de l'Etat, même en les appréciant suivant les suppositions du Ministre des Finances, laissoient un *deficit* que ses spéculations ne pouvoient remplir. L'intérêt de la dette nationale contractée depuis le commencement de la guerre d'Amérique, absorboit une partie de cette somme; l'Angleterre étoit obérée, & les dépenses d'une nouvelle campagne suffisoient pour achever de l'écraser.

1779.

Que toutes les ressources de l'Angleterre ne peuvent suffire aux frais de la campagne.

Les Ministres ne pouvoient se dissimuler l'épuisement extrême de plusieurs provinces. La misere portée à son dernier période en Irlande y faisoit craindre un soulèvement général, & l'on ne s'accordoit point encore sur les moyens de soulager ce Royaume. Dans un moment d'émotion compatissante, la Cham-

Requête de Lord Newhaven en faveur de l'Irlande.

bre des Communes avoit promis
1779. ſolemnellement, de prendre en
conſidération les loix relatives au
commerce des Irlandois. Dans la
ſéance du 12 Février, Lord Newhaven lui reprocha ſa négligence à
cet égard. Il anima ſa requête en
faveur de ces malheureux inſulaires,
par un tableau pathétique de l'état
d'affaiſſement & de langueur auquel
ils ſe trouvoient réduits. Il peignit
leur déſeſpoir & ſes funeſtes effets.
» Les émigrations, dit-il, ſont l'u-
» nique reſſource de ces infortunés.
» Dans une ſeule année ſeize mille
» habitans ſe ſont embarqués pour
» l'Amérique, où ils forment dans
» ce moment l'armée du Général
» Washington. Les fideles Irlandois
» ſont réduits à la cruelle extrémité,
» ou de ſe laiſſer conſumer par
» la famine, ou de porter les armes
» contre la Grande-Bretagne :
» quelle horrible alternative » !

Détreſſe de l'Angleterre oppoſée à celle de l'Irlande.

Lord Newhaven avoit établi d'abord, qu'il n'eſt point de pays dans
le monde qui ſubſiſte des produits
de ſon exportation, ſi l'importation
lui eſt interdite. Depuis le règne
de Charles II, la ſeule Irlande étoit

ns ce cas; le noble Lord demanda
i'elle fût rétablie dans ses anciens 1779.
oits. Sir Thomas Egerton & Sir
eorge Yonge furent les premiers
rejeter cette motion. Ils opposè-
nt à la détresse de l'Irlande celle
: la Grande-Bretagne, dont les
:érêts leur étoient plus chers en-
re. Ils rappellèrent les troubles
l'Ecosse, les émeutes de la ville
Londres, le déclin de ses manu-
ɛtures, & l'impuissance où étoit
Angleterre de se secourir elle-
ême. » Nous n'avons rien à don-
ner, ajoutèrent-ils, & tout ce
que nous pouvons faire, c'est de
lutter contre la ruine absolue ».
Pour un Ministre des Finances,
Angleterre étoit plus à ménager
ie l'Irlande, aussi Lord North ne
anqua-t-il pas de seconder les
pposans. Il appuya sur le danger
i'il y avoit de considérer l'état du
mmerce de l'Irlande. Mais le plus
oquent orateur de la bienfaisance,
célebre M. Burke, prit en main
cause de ce déplorable Royaume.
Il est vrai, s'écria-t-il, en cher-
chant à guérir le mal, on ne fe-
roit que l'envenimer; notre état

Que l'Angleterre n'a point le droit d'assujettir l'Irlande.

1779. » est désespéré ; l'Angleterre est
» dans un *délabrement* qui annonce
» sa destruction ; le moindre mou-
» vement peut entraîner sa chûte.
» Grace à notre politique étroite
» & *mesquine*, l'Amérique nous est
» enlevée pour toujours, & les
» restes de l'Empire britannique sont
» peut-être au moment de crou-
» ler tout-à-fait. L'Angleterre
» convient de sa décadence, de sa
» détresse & de son impuissance
» absolue ! Et d'où vient donc cet
» orgueil de mendians qui nous fait
» parler en souverains, qui nous
» fait traiter l'Irlande en sujette ?
» Quoi, dire à un peuple, vous
» êtes mon sujet ; mais arrangez-
» vous, passez-vous de moi, je ne
» puis rien pour vous ! Bon Dieu,
» quelle honte ou quelle extrava-
» gance ! Mais que vous demande
» l'Irlande ? De la laisser vivre en
» paix, de consentir qu'elle pros-
» pere sans notre assistance.... »

Menaces en partie effectuées.

Les Lords Nugent & Beauchamp appuyèrent la motion. Le premier s'éleva contre les villes manufacturieres les plus intéressées à l'anéantissement du commerce d'Irlande;

ils déclarèrent que ſi on ne lui faiſoit pas juſtice, elle ſe la feroit elle-même. Cette menace, en partie effectuée depuis plus d'un an, avoit déjà fait baiſſer de ſix cens ſoixante-dix mille livres ſterling la maſſe des effets importés d'Angleterre en Irlande; & la réſolution énoncée dans cette lettre d'un Gentilhomme irlandois à un de ſes amis de *Salisbury*, faiſoit préſager l'anéantiſſement abſolu de toute importation. 1779.

» Les Irlandois ne porteront point » d'habits faits du drap de vos » manufactures, ils ne boiront point » des liqueurs que vous buvez, ils » n'auront plus en commun avec » la Grande-Bretagne que vos » femmes & le portrait de votre » Roi, empreint ſur des eſpèces » d'or, d'argent ou de cuivre : telles » ſont les réſolutions priſes dans » toute l'étendue de ce Royaume ».

Progrès des troubles, du déſeſpoir & de l'anarchie des Irlandois.

La rupture entre les Anglois & les Américains avoit eu des commencemens plus foibles. Cette menace de ne rien tirer des manufactures angloiſes, pouvoit avoir les plus terribles conſéquences, & combler la meſure des calamités

de l'Angleterre. Pour prévenir ce
1779. malheur, il falloit des secours immédiats à l'Irlande, & comme l'observa le Marquis de Rockingham, il n'y avoit pas un jour, pas une heure à perdre. Affaissée sous le joug de l'oppression, elle ne connoissoit déjà plus l'empire de la raison, le seul désespoir dirigeoit ses conseils, & venoit d'armer quinze mille hommes dans ses parties intérieures. Tout ce que la langue angloise peut fournir d'expressions séditieuses, étoit prodigué dans l'énoncé des résolutions de *non-importation* prises par les comtés de Galway, de Mayo, de Corke & de Dublin. Tous les excès, avant-coureurs d'une guerre civile, faisoient regner l'anarchie dans cette capitale. Les plus riches propriétaires, impunément dépouillés par des brigands affamés, y partageoient les horreurs de la famine avec la derniere classe du peuple; & les moins malheureux des habitans végétoient dans une affreuse indigence. Des émeutes populaires faisoint craindre à tout moment une combustion générale. Les marchandises angloi-

ſes, que cette ville déſolée recéloit encore dans ſes magaſins, étoient 1779.
le principal aliment de la révolte; le peuple furieux s'acharnoit à les détruire, & ce genre de violence ſignaloit particulièrement le déſeſpoir des Ouvriers ſans emploi. Pour arrêter le déſordre, on fit marcher les Volontaires de Dublin, on s'aſſura des plus mutins, & bientôt les priſons regorgèrent; mais on ne manquoit pas de Tribuns qui fomentoient l'eſprit de révolte parmi le peuple; & ce fut d'après les conſeils de ces perturbateurs, que les Ouvriers de Nottingham n'eſpérant plus que le Parlement *fît droit* à la requête par laquelle ils ſollicitoient l'augmentation de leurs gages, ſe portèrent à des excès qui firent craindre un maſſacre général. Pluſieurs des Officiers municipaux perdirent la vie dans ce tumulte qu'ils vouloient appaiſer; les autres n'échapèrent à la mort qu'en laiſſant un libre cours au déſordre. Ces tragiques ſcènes étoient une répétition de ce qui s'étoit déjà paſſé, tant à Dublin que dans la petite ville d'Ardée, l'année précédente.

1779. Depuis un an, on n'avoit encore pris aucune meſure afin d'arrêter les progrès d'un mal déſormais ſans remede, pour peu qu'on différât d'employer le ſeul efficace, je veux dire, la franchiſe du commerce d'Irlande, & l'anéantiſſement des reſtrictions qui en obſtruoient les canaux.

Lenteurs funeſtes du gouvernement d'Agleterre relativement à l'Irlande.

Entre les premières remontrances des Américains & leur déclaration d'indépendance, onze mois à peine s'étoient écoulés, tant la marche du mécontentement eſt rapide. Cet exemple devoit apprendre à l'Angleterre, qu'il eſt des circonſtances où le moindre délai peut avoir les conſéquences les plus funeſtes. Cependant l'adminiſtration agit avec tant de lenteur dans l'affaire d'Irlande, qu'on parla de remettre à la ſeſſion prochaine la conſidération de ce Royaume, & par conſéquent de laiſſer ſes habitans ſept ou huit mois de plus dans la ſituation la plus déplorable où puiſſe ſe trouver une Nation. Seulement, dans un meſſage adreſſé à la Chambre des Communes, Sa Majeſté Britannique crut devoir

suggérer à cette Chambre une résolution en vertu de laquelle les six Régimens soudoyés aux frais de l'Irlande & servant hors de son territoire, seroient désormais à la charge de l'Angleterre ; ce fut tout l'adoucissement qu'on apporta d'abord aux rigueurs d'une Administration oppressive & tyrannique. Mais si des considérations frivoles empêchoient la Grande-Bretagne de secourir & de pacifier l'Irlande, elle ne pouvoit plus fermer les yeux sur le danger de l'oppression ; & les mesures à prendre pour triompher avec le moins d'inconvénients possibles de la résistance des Irlandois, durent nécessairement occuper sa politique & ralentir par conséquent les opérations ou les préparatifs de la campagne.

1779.

Cette résistance d'abord partielle & séditieuse étoit devenue générale, & pour ainsi dire légitime, par la sanction qu'y donnèrent les représentans des Villes & des Comtés. Dans leur séance du 12 Octobre, dont l'objet fut de représenter au Roi d'Angleterre que le seul moyen de sauver l'Irlande étoit d'ouvrir dans

Quarante-deux mille Volontaires armés pour assurer la liberté du commerce en Irlande.

tous ses ports un commerce libre
1779. & illimité, les Communes osèrent parler en corps de nation indépendante; parce qu'elles se sentoient appuyées de quarante-deux mille hommes qui, sous le nom de volontaires associés, se formoient publiquement aux exercices & à la discipline militaires. Le Duc de Leinster & Lord Shannon étoient à leur tête, & n'en faisoient point mystère. Le 13 du même mois, le premier chef des associations libres fit distribuer dans toute la Ville une invitation en forme de billet circulaire, dont voici la traduction.

« Sa grace, le Duc de Leinster » vous prie de vous rendre demain » à midi & demi précis à l'Hôtel de » Leinster avec tous vos accoutre» mens, à l'effet de former une » double haie le long des rues par » lesquelles les membres du Parle» ment doivent passer en se rendant » de la Chambre des Communes » au Palais de Son Excellence le » Lord-Lieutenant, pour lui pré» senter l'adresse relative à un com» merce libre ».

Tous les Volontaires de Dublin

ſe portèrent en conſéquence au lieu aſſigné, où ils rendirent les honneurs militaires aux membres de la glorieuſe adreſſe. Les choſes en étoient au point, qu'il n'y avoit plus d'eſpérance de voir fléchir l'Irlande. Le 4 Novembre, un corps de mille citoyens parfaitement diſcipliné ſe forma en bataillon quarré autour de la ſtatue de College-Green, tandis que la cavalerie légère voltigeoit ſur les flancs & protégeoit l'infanterie. La ſtatue nouvellement peinte étoit ornée de rubans couleur d'orange. L'objet ou le prétexte de cette fête étoit de célébrer l'anniverſaire du débarquement du Prince d'Orange à Torbay. Sur chacune des quatre faces du piedeſtal de la ſtatue, on liſoit ces inſcriptions: *Que l'Irlande ſoit ſoulagée.* —— *Cinquante mille volontaires prêts à mourir pour leur pays.* ——*Un bill pécuniaire à terme court.* ——*Un commerce libre, ou bien ... la glorieuſe révolution.* Le ſoir du même jour, toute la Cité fut illuminée, & cette fête, ou plutôt ce tumulte, dura juſqu'au lendemain matin.

1779.

1779. Bill pécuniaire borné à six mois. Grand tumulte à ce sujet.

Tandis que les Irlandois prenoient des mesures vigoureuses pour assurer la liberté de leur commerce, plusieurs villes de la Grande Bretagne mettoient tout en œuvre pour en perpétuer les restrictions; mais ces mesures étoient bien combinées, & l'une des plus décisives fut de borner à six mois la durée du bill pécuniaire, qui, suivant l'usage, devoit être de deux ans. Le cri populaire étoit universel à cet égard, & toutes les villes & comtés avoient donné pour instruction à leurs représentants de voter pour cette résolution; mais la multitude ne voulut point attendre que le Parlement eût prononcé; elle prit sur elle la décision de cette affaire, & le résultat de ses premières délibérations fut de massacrer ceux dont l'autorité pouvoit contrarier ces mesures. Le Procureur-Général de Sa Majesté Britannique fut une des victimes dévouée; dans la matinée du 15 Novembre, la foule des conjurés se porta devant sa maison avec l'intention de la renverser, & d'écraser ce Magistrat sous ses ruines. Ayant

fu qu'il étoit au Palais, elle s'y précipita, bien résolue de le poignarder. Il échappa heureusement à la rage de ces furieux qui, s'étant répandus dans les environs du Parlement, exigèrent de tous les membres qui s'y rendoient, le serment d'être fidèles à l'Irlande & de voter pour un bill pécuniaire de courte durée. Les membres des Communes se crurent engagés par ce serment forcé ; ils passèrent un bill pour la durée de six mois seulement, & malgré la proclamation du Lord Lieutenant, les excès du 15 Novembre restèrent impunis. 1779.

Le Parlement d'Angleterre s'en prend aux Ministres, de tous ces désordres. Effets de leur négligence à cet égard.

Le Parlement d'Angleterre s'occupa des troubles de l'Irlande, moins pour y porter remède, que pour en dénoncer les auteurs ; & ce fut aux Ministres qu'il s'en prit de tous ces désordres. Suivant le comte de Shelburne, tout le mal venoit des lenteurs, de la négligence, & de l'insensibilité du premier membre de l'administration britannique. En prêtant l'oreille aux justes plaintes des Fabricans irlandois, en cherchant à dissiper leurs préventions, à calmer leurs allarmes, il eût été facile de

conjurer l'orage dans sa naiss
1779. Lorsqu'au mois de Mai de cette
me année, Lord Shelburne
sollicité auprès des Ministres
ques adoucissemens en faveu
commerce de l'Irlande, il s'en
loit bien qu'elle présentât le
tacle allarmant qu'elle offrit six
après. On y comptoit alors to
plus quinze mille hommes a
pour la défense de la Patrie,
nombre s'étoit accru depuis ju
quarante-deux mille Volontair
sociés contre leurs ennemis do
tiques. Ils se seroient contentés
bord qu'on affranchît leur
merce de quelques entraves i
lérables, & maintenant ce n'
point assez de la liberté illimité
ce même commerce; ils se
gnoient de beaucoup d'autres gr
dont le redressement ne pou
avoir lieu sans un bouleverser
total dans la constitution de l'
pire britannique. Pour préveni
plus grands malheurs, il eût
dans la première effervescence
Irlandois, que le ministère sorti
moment de son engourdissemen
bituel, & qu'il accordât alors c

me une grace ce qu'ils alloient obtenir par la force, & pour ainsi dire à la pointe de l'épée. Lord Shelburne finit par *réciter* sa motion, dont la substance fut de proposer un vœu de censure contre les Ministres, qui par négligence ou par incapacité avoient laissé s'envenimer les mécontentemens de l'Irlande au point de menacer la connexion des deux Royaumes d'une dissolution évidente. 1779.

Plan de Lord North, relatif au commerce de l'Irlande.

En effet, le soulèvement étoit à son comble, & particulièrement à Dublin. Dans la soirée du 22 Novembre, une foule armée se porta chez un Négociant de cette capitale, força ses magasins, & sous prétexte que ses marchandises étoient de fabrique angloise, emporta ce qui s'y trouvoit de toiles & d'étoffes de laine, avec une somme considérable, tant en espèces qu'en billets de banque. Cette violence exercée contre un simple particulier, manifestoit de la part des habitans la résolution bien formée de ne tolérer aucune espèce de commerce avec l'Angleterre; & ce fut dans cette circonstance que Sir *Ri-*

1779. *chard d'Heron* ôſa propoſer
Communes d'Irlande un ſu
extraordinaire de ſix cens mill
ſterling. Cette propoſition du
niſtre fut rejetée comme inſi
avec les témoignages d'une
gnation univerſelle. Enfin le
niſtère britannique comprit
falloit céder à l'orage, &
North fut chargé de rédig
plan de modification relatif au
merce de ce royaume, ce qu'il
manière à contenter les préte
des plus exigeans. Dans la s
du 13 Décembre, il ſoumit l
ſolutions ſuivantes à la conſ
tion du Parlement d'Anglete

1°. *Qu'il eſt expédient* de
quer l'acte qui prohibe en I
l'exportation des laines & de
ſes de laine manufacturées da
Royaume; celle du verre
tout ce qui ſe fabrique en
matière tant en Europe que
les Colonies angloiſes de l'
rique, & dans les établiſſeme
glois ſur la côte d'Afrique.

2°. Qu'il ſoit permis aux
dois de faire le commerce d'e
tation & d'importation avec

les Colonies angloises, sans que le- 1779.
dit commerce soit assujetti à d'au-
tres droits & restrictions que ceux,
dont le Parlement d'Irlande avoue-
a la légitimité.

Comment ce plan est accueilli des Irlandois.

Le plan de Lord North, dont les
propositions qu'on vient de lire sont
a substance, obtint, sinon l'appro-
bation du moins l'acquiescement de
out le comité; mais quoique très-
avorables aux Irlandois, ces pro-
ositions ne furent point d'abord
ccueillies à Dublin comme elles
uroient dû l'être. Le Lord Lieu-
enant les ayant reçues, en fit part
u Lord Maire, & lui persuada qu'il
toit de la bienséance d'engager le
euple à faire des illuminations ; &
ur le champ, il se forma des comités
le volontaires où il fut résolu qu'il
n'y auroit point de réjouissances jus-
qu'à nouvel ordre. Le Parlement
l'Irlande sentit mieux le prix de la
révolution qui alloit s'opérer en fa-
veur du commerce de ce Royaume.
La Chambre des Pairs voulant re-
connoître le bienfait de la Grande-
Bretagne, s'engagea, par différentes
motions faites au nom du peu-
ple, à soutenir de tout son pouvoir

l'intérêt, l'honneur & la dignité de
1779. l'Empire britannique. La Chambre des Communes témoigna le même zèle & la même reconnoissance. MM. Forster, Gratham, Metge & vingt autres Membres de la Chambre, payèrent aux Ministres d'Angleterre le tribut d'éloges qui leur étoit dû pour l'affranchissement du commerce irlandois, & l'on peut dire que le 21 Décembre, jour de cette séance, fut un des plus beaux jours de la vie de Lord North; mais en témoignant à ce premier Membre de l'administration britannique la gratitude de la nation Irlandoise, M. Metge ne crut pas devoir lui accorder tout l'honneur de cette heureuse révolution. Son discours vraiment éloquent fut une expression vive & précise de la sorte de reconnoissance qui animoit l'assemblée; on nous saura gré de l'extrait qu'on en va présenter. « Nous » devons à la postérité, dit cet Orateur, une mention honorable des » personnages illustres qui ont soustrait ce pays à l'oppression d'une » infinité de loix dictées par le pouvoir arbitraire, & qu'une aveugle

»politique a maintenues pendant un
»siècle entier. Cette postérité fera 1779.
»retentir les louanges des Ministres
»britanniques, lorsqu'en lisant l'his-
»toire, elle verra l'Angleterre pro-
»diguer son sang & ses trésors pour
»subjuguer un peuple mâle & cou-
»rageux, mais infidèle & révolté,
»& se prêter à la même époque aux
»justes pétitions de l'Irlande, pé-
»titions trop longtems éludées par
»une politique non moins aveugle
»que barbare. On ne peut dissimu-
»ler combien nous sommes rede-
»vables aux talens, aux conseils, à
»la sagesse de Lord North; mais en
»reconnoissant toute son influence
»dans cette révolution heureuse, je
»doute cependant que nous eussions
»obtenu le redressement de nos
»griefs sans l'interposition du peu-
»ple; la gloire de Lord North est
»d'avoir puissamment secondé cette
»interposition louable. Comme mé-
»diateur entre les deux nations, il
»a des droits égaux à la reconnois-
»sance de l'une & de l'autre; car
»enfin l'Angleterre va tirer un avan-
»tage immédiat de cette heureuse
»conciliation. L'Irlande est une na-

1779. » tion brave, généreuse, & suscep- » tible d'affection. Quel en sera dé- » sormais l'objet? Sa sœur; en dé- » tresse, la Grande-Bretagne son » aînée. Cinquante mille hommes » déterminés à verser jusqu'à la der- » nière goutte de leur sang pour » établir leurs droits constitutionels, » ont à regret tourné leurs armes » contre une sœur injuste; du mo- » ment où elle cesse de l'être, ils » tournent ces mêmes armes contre » l'ennemi commun. Oui, la cause » de la Grande-Bretagne devient » aujourd'hui la cause de l'Irlande; » sa situation la met dans l'impossibi- » lité d'ouvrir à sa sœur des trésors » qu'elle n'a pas; mais elle lui prê- » tera ses héros, elle en a ».

L'Irlande pacifiée pour un moment.

La tranquillité momentanée du Royaume d'Irlande fut le résultat heureux de la conciliation des deux Royaumes; mais il restoit d'autres troubles à pacifier au sein de la Grande Bretagne.

A quels excès se porte le fanatisme des Presbytériens d'Ecosse.

Au commencement de cette année, l'intolérance des Presbytériens d'Ecosse s'étoit portée à des excès inquiétans pour l'administration, & non moins faits que les troubles de

l'Irlande pour détourner l'attention du Gouvernement, & la porter sur des objets étrangers à la guerre présente. Ce nouvel obstacle à l'activité des préliminaires de la campagne, eut son principe dans le fanatisme, & devoit par conséquent ensanglanter l'Ecosse; mais il fut surmonté dès son origine, & il n'y eut que peu de sang répandu. Les actes passés l'année précédente en faveur des Catholiques romains d'Angleterre & d'Irlande, avoient fort allarmé le Clergé d'Ecosse. Pour arrêter les progrès de cette espèce de tolérance, il présenta requête au Parlement. La réponse se fit longtems attendre, & la secte dominante dans cette partie septentrionale de la Grande-Bretagne se persuada qu'on n'avoit aucun égard aux pétitions de son Clergé. Il n'en fallut pas d'avantage pour enflammer son fanatisme; & dans les derniers jours de Janvier, on vit circuler à Edimbourg des milliers de billets, par lesquels on invitoit les habitans à renverser les colonnes du Papisme. Ces colonnes étoient une pauvre chapelle nouvellement 1779.

construite par les Catholiques. Le
1779. Lord Prevost allarmé de cette fermentation naissante, enjoignit aux différents corps de métiers, de ne point laisser sortir leurs ouvriers respectifs le 3 Février, jour fixé pour cette grande expédition. Le même jour un parti des gardes de la ville fut posté autour de la chapelle; mais au lieu de la protéger, ces lâches Soldats favorisèrent l'entreprise des assaillans. Dans le premier moment on n'avoit pas songé à faire marcher les troupes contre ces fanatiques; mais comme les séditieux étoient répandus en divers quartiers de la ville, on en saisit douze ou quinze à une certaine distance. Les assaillans informés de leur détention, firent dire au Lord Prevost qu'ils alloient se retirer, s'il consentoit d'élargir les prisonniers; ayant obtenu ce qu'elle demandoit, cette populace forcenée se livra bientôt à de nouveaux excès. La chapelle étoit à moitié incendiée, lorsque le Lord Prevost, les Magistrats inférieurs, tout le corps des gardes de la ville & un parti du régiment de *Buccleug* se

portèrent ſur les lieux où triomphoit le déſordre. On lut à haute voix l'acte contre les attroupemens & le tumulte. L'Officier qui commandoit le détachement des troupes réglées, pria le Magiſtrat de l'autoriſer à faire feu ; les mutins le défioient de tirer, & le Lord Prevoſt n'ôſa le permettre. Sur les dix heures & demie du ſoir il ſe retira lui & ſa troupe, & la ville fut abandonnée à la diſcrétion de trois mille forcenés. A peine avoit-il diſparu, que dévorée par les flammes, la chapelle croula, & ce fut un moment de triomphe pour les ſéditieux. Le déſordre n'alla pas plus loin cette nuit ; mais dès la pointe du jour les maiſons de quiconque étoit Catholique ou ſoupçonné de l'être, furent livrées au pillage. Ce brigandage dura juſqu'à onze heures du matin, que les Magiſtrats reparurent avec des forces plus impoſantes ; l'arrivée de quelques compagnies de Dragons qui étoient en quartier à Haddington, intimida les ſéditieux qui commencèrent enfin à ſe diſperſer. Mais la ville d'Edimbourg ne dut pas uniquement ſon

1779.

salut à leur crainte. Pour calmer
1779. ces fanatiques, le Lord Prevost s'étoit vu contraint de faire publier à son de trompe une proclamation qui annulloit, du moins pour l'Ecosse, la révocation des loix pénales contre les papistes. Ainsi les Catholiques romains furent privés des adoucissemens que la sage tolérance du Parlement leur destinoit.

Indemnités accordées aux Catholiques Ecossois.

Tandis que l'autorité cédoit au fanatisme dans Edimbourg, en paroissant le soumettre ou l'intimider par la force des armes, les Catholiques écossois gémissoient dans plusieurs autres villes, de tous les excès qu'on vient de décrire. Les Presbytériens de Glasgow s'étoient portés à des violences, qui vingt fois exposèrent leur ville aux horreurs d'un incendie général. Ces enthousiastes, armés de torches ardentes, visitoient les maisons de leurs concitoyens soupçonnés de Papisme, & sur le moindre indice, un prompt embrâsement leur faisoit justice des malheureux habitans de ces maisons dévouées aux flammes; plus de quarante furent réduites en cendres dans un même

jour. Le Gouvernement ne pouvoit tolérer de pareils excès ; & si, 1779.
dans la position critique où se trouvoit l'Angleterre, il y avoit des ménagemens à garder avec l'Ecosse, la politique ne permettoit pas à George III, de retirer, dans cette circonstance, sa protection aux Catholiques romains. L'humble pétition qu'ils présentèrent contre leurs persécuteurs écossois, fut appuyée de Lord North, qui la recommanda spécialement à la considération de la Chambre des Communes. On ignore quel eût été le résultat de cette affaire, si, dans le cours des débats occasionnés par la pétition, M. Dundas, & Lord Frédéric Campbell n'eussent informé la Chambre, des résolutions de la cité d'Edimbourg & de celle de Glasgow. Ces villes offroient aux Catholiques romains des indemnités proportionnées aux dommages qu'ils avoient essuyés. Ce n'étoit pas le moment de se montrer difficile, & l'avis de la Chambre fut de renvoyer après les fêtes de Pâques, la considération ultérieure de cette pétition ; c'étoit

dire assez clairement qu'on se proposoit de civiliser cette affaire.

1778.

Embarras du ministere pour le choix d'un Commandant en chef de la grande flotte de Ports-Mouth.

Quoique très-allarmans par le défaut d'harmonie qu'ils supposoient entre les trois Royaumes, les troubles d'Ecosse & d'Irlande n'étoient pas ce qui inquiettoit le plus le Ministere dans la circonstance présente. Au défaut de l'Amiral Keppel, dont le fameux procès n'étoit point terminé, on ne savoit sur qui jeter les yeux pour le commandement en chef de la grande flotte de Ports-Mouth. On étoit à la veille de la campagne, & ce choix n'étoit point encore fixé. Plusieurs Amiraux des plus capables, mettoient pour condition à leurs services, le renvoi préalable du Comte de Sandwich, aux instigations duquel ils attribuoient la conduite de Sir Hugh Pallifer, à l'égard de l'Amiral Keppel. Ils accusoient le Ministre d'une infâme collusion avec le Vice-Amiral, & cette imputation odieuse prouve à quel point la haine étoit envenimée contre le premier Lord de l'Amirauté. Ce reproche hasardé sans preuves, fut moins une inculpa-

tion qu'une insinuation offensante ; il tomba de lui-même, & ne devint point la matiere d'une discussion sérieuse. Mais Lord Sandwich eut à se défendre contre des imputations tout aussi graves & beaucoup mieux fondées en apparence. L'Amirauté fut accusée publiquement d'avoir distrait, la premiere année de l'administration du Comte de Sandwich, deux cens mille cinq cens vingt-cinq livres sterling, des sommes destinées à la solde des Matelots. Après avoir établi que cette assertion téméraire ne le regardoit pas & ne portoit aucune atteinte à son privilége de Pair du royaume, il déclara que l'accusation étoit fausse, parce que le délit étoit impossible. « Tout le monde sait, ajou- » ta-t-il, que l'Amirauté n'a » rien de commun avec le ma- » niement des deniers publics, ni » avec le bureau du trésor : tou- » tes les sommes destinées au ser- » vice de la Marine, sont directe- » ment versées dans la caisse du » Trésorier, qui en fait l'emploi » sans la participation du bureau » de l'Amirauté. Il est vrai que

1779.

Lord Sandwich accusé de malversation.

» dans les eſtimations des dépenſes
1779 » relatives à ce ſervice pour l'an-
» née courante, on exagere fré-
» quemment ſur les états, le nom-
» bre des matelots employés; le
» fait eſt arrivé la premiere année
» de mon adminiſtration; mais la
» diſtraction du ſurplus des deniers
» n'en eſt pas réſultée. Les eſtima-
» tions ou apperçus de dépenſe ne
» peuvent jamais être exacts: on
» y porte, par exemple, la paie
» de chaque Matelot, à quatre li-
» vres ſterling par mois; or, per-
» ſonne n'ignore que cette ſomme
» n'eſt pas ſuffiſante; ſi l'on éco-
» nomiſe quelque choſe ſur d'autres
» articles, le produit de cette éco-
» nomie eſt employé à acquitter
» une portion des dettes de la
» Marine».

Sa défenſe jugée irréguliere. Diſcuſſions à ce ſujet.

Cette réfutation étoit contraire à l'ordre, en ce qu'on y ſuppoſoit des faits non conſtatés, & qui pouvoient être démentis dans le cas d'une diſcuſſion légalement conduite: l'avis du Duc de Richmond fut de la rejeter comme irréguliere. Il fit à ce ſujet diverſes motions, qui toutes avoient pour objet de prou-

ver que le Miniſtre de la Marine s'étoit rendu coupable de malverſation. Celle de M. Fox, à la Chambre des Communes, tendoit à peu près au même but ; quoi qu'en termes plus ménagés, il établit que la négligence, pour ne pas dire l'infidélité du premier Lord de l'Amirauté, avoit mis la Grande-Bretagne à deux doigts de ſa perte. M. Temple Lutrell, qui le premier avoit accuſé Lord Sandwich d'avoir diſtrait les deniers de l'Etat, pour bien diſcuter cette motion, conſidéra les moyens qu'avoit eu le noble Lord d'entretenir & d'augmenter la Marine, examina l'uſage qu'il avoit fait de ces moyens, compara ſon adminiſtration avec celle de ſes prédéceſſeurs, & ſes déclarations faites au Parlement, avec l'état actuel de la Marine royale. Suivant les calculs de M. Lutrell, pendant les quatre dernieres années de l'adminiſtration de Lord Hawke, les ſommes accordées annuellement pour l'entretien de cette Marine, n'excédèrent pas un million cinq cens cinquante mille livres ſterling. Il faut pourtant excepter l'année

1779.

1779. 1770, qui fut néceſſairement plus diſpendieuſe que les autres, à cauſe des préparatifs de guerre contre l'Eſpagne, des treize mille Matelots levés au-delà du nombre voté par le Parlement, & de l'équipement des nouvelles eſcadres. Au commencement de Janvier 1771, le Comte de Sandwich ſuccéda à Lord Hawke; il trouva vingt-huit mille tant Matelots que Soldats de Marine, quatre-vingt-un vaiſſeaux de ligne parfaitement équipés, & les arſénaux complettement fournis de leurs divers approviſionnemens; mais quinze jours s'étoient à peine écoulés depuis la promotion de Lord Sandwick, que le Prince Maſſerano & Lord Rochfort ſignèrent à Londres la convention qui rendoit tous ces préparatifs inutiles. C'étoit le moment de diminuer les dépenſes de la Marine; mais comme le Parlement venoit de voter quarante mille Matelots, ſur le pied de quatre livres ſterling par mois pour chaque tête, le bureau du Tréſor & celui de l'Amirauté ne jugèrent pas à propos d'épargner les deniers publics; dès la

;miere année de l'adminiſtration 1779.
noble Comte, la caiſſe du Tré-
verſa dans celle de l'Amirauté
: ſomme de deux millions huit
ıs quatre-vingt mille livres
:ling. Si l'on conſulte les Jour-
ıx de 1770 & de 1771, l'état
; dépenſes de la Marine prouvera
; de cette ſomme énorme, il
eut pas un ſchelling d'employé
ı liquidation des dettes contrac-
s par Lord Hawke en 1770; &
ette époque, les arſénaux, les
gaſins, & la Marine en général,
trouvoient dans un état infini-
nt ſupérieur à tout ce que l'hiſ-
re de la Marine angloiſe offre
plus floriſſant. Dans les trois
ıées antérieures aux troubles ſur-
ıus en Amérique, les ſommes
:ées pour l'entretien de la Ma-
e, excédoient de beaucoup ce
on devoit accorder en tems de
x; & les dettes s'accumulèrent
proportion de la profuſion des
ımes votées ! Depuis cette épo-
e, il eſt impoſſible de calculer
ec la même préciſion; mais on
peut nier que le Parlement n'ait
cordé les ſommes demandées pour

le service de la Marine. Ont-elles été fidèlement employées à leur destination ? Non, répondit M. Temple Lutrell ; & pour le prouver, il entra dans un dédale de calculs & de citations où nous craindrions de nous perdre. Plusieurs autres Membres appuyèrent la motion qui tendoit à faire nommer un successeur à Lord Sandwich. L'Amiral Keppel déclara qu'il n'accepteroit aucun commandement, tant que le noble Lord présideroit au bureau de l'Amirauté.

1779.

L'Amiral Keppel lui reproche sa négligence & ses lenteurs dans les préparatifs de la derniere campagne.

Cet Amiral étoit plus instruit qu'un autre des torts de Lord Sandwich, & s'il n'avoit pas à lui reprocher des malversations qui ne furent jamais bien prouvées, il pouvoit du moins l'accuser de négligence & de lenteur dans les préparatifs de la derniere campagne. Peu s'en étoit fallu qu'elles n'eussent compromis sa gloire & celle de la Marine angloise ; pour ne plus courir le même risque, il demanda l'expulsion du premier Lord de l'Amirauté. Son intérêt & celui de l'Angleterre, l'autorisoient à mettre cette condition aux services

qu'il brûloit de rendre à la patrie, dès qu'il auroit triomphé des imputations téméraires de Sir Hugh Pallifer. Le procès de ces deux Amiraux étoit enfin au moment d'être jugé dans un Confeil de guerre. Voici le précis très-fuccinct de cette grande querelle, qui fut pour l'Angleterre un objet d'intérêt national, & dont l'Europe entiere attendoit la décifion avec la plus grande impatience. 1779.

Procès de cet Amiral & de Sir Hugh Pallifer.

On fe rappelle que fur le vu de l'accufation intentée contre l'Amiral Keppel, l'Amirauté avoit ordonné une enquête & la tenue d'un Confeil de Guerre. En conféquence de cet ordre, le 7 Janvier de cette année, fur les neuf heures du matin, l'Amiral Pye, comme Préfident du Confeil, hiffa fon pavillon à bord du *Britannia*. Un quart-d'heure après, le pavillon d'union fut hiffé fur les haubans d'artimon à babord; c'étoit le fignal du Confeil de Guerre; & en même tems l'étendard royal fut arboré fur les haubans d'artimon à ftribord, ce qui annonçoit qu'un Amiral alloit être jugé dans ce

1779. Conseil. A dix heures le *Britannia* tira un coup de canon ; & le pavillon de beaupré fut hissé au petit mât de hune, signal pour tous les Amiraux & les Capitaines de se rendre à bord de ce vaisseau. Ils s'y rendirent à dix heures & demie. Alors on appella par leurs noms les treize Amiraux & Capitaines les plus anciens, & ces treize Officiers constituèrent la Cour. Les Membres du Conseil de Guerre ayant prêté serment, s'ajournèrent à l'hôtel du Gouverneur de Ports-Mouth, où s'étant assemblés, ils entendirent la lecture de l'accusation intentée contre l'Amiral Keppel, & dont voici les principaux chefs.

Principaux chefs de l'accusation intentée contre l'Amiral.

1°. Que dans la matinée du 27 Juillet 1778, cet Amiral commandant une flotte de trente vaisseaux de ligne, & se trouvant en présence d'une flotte françoise d'égale force, il n'a pas fait les préparatifs nécessaires pour le combat ; que sa flotte étant déjà dispersée, il a fait signal pour que les vaisseaux du Vice-Amiral de l'escadre bleue chassassent au vent, ce qui a aug-

le désordre, & n'a pas em- 1779.
l'Amiral de s'avancer vers
ni & de donner le signal
e combat. Que la flotte fran-
étoit alors formée en ligne
ère de bataille, & que tous
uvemens annonçoient le des-
e combattre, ce qu'elle exé-
ans qu'il fut possible d'enga-
ie affaire générale. De cette
ite indigne d'un Amiral, il
la plus grande confusion;
ırs vaisseaux ne prirent au-
part à ce combat; d'autres
feu sur la flotte britannique,
'ice-Amiral de l'escadre bleue
ssé seul & dut combattre sans

Que les divisions de l'avant-
& du centre de la flotte bri-
ue ayant dépassé l'arriere-
françoise, l'Amiral ne vira
e bord sur le champ pour
er l'ennemi avec ces deux
ons, qu'il ne les rassembla pas
nière à pouvoir renouveller
mbat; qu'au contraire il se
à une grande distance de
mi, avant qu'il virât vent
e pour l'approcher une se-

conde fois, laissant ainsi le Vice-
1779. Amiral de l'escadre bleue en danger d'être coupé au premier moment.

3°. Que le Vice-Amiral de l'escadre bleue se trouvant dans les eaux de l'ennemi, & attendant que l'Amiral avançât avec tous ses vaisseaux, l'Amiral n'avança point, mais diminua de voiles & baissa le signal du combat; que dans ce moment ni dans aucun autre tems, il n'a point rassemblé les vaisseaux pour renouveller l'attaque, comme il le pouvoit, vu particulièrement que le Vice-Amiral de l'escadre rouge, dont la division avoit reçu peu de dommage, se trouvoit alors au vent, pouvoit virer vent arrière, & attaquer n'importe quelle partie de la flotte françoise, si l'on n'eût pas baissé le signal du combat, ou si l'Amiral Keppel eût fait usage du signal indiqué par l'article XXXI des instructions relatives aux combats sur mer. Ce signal, propre à la circonstance, eût fait renouveller le combat avec avantage, après que la flotte françoise avoit été battue,

& que sa ligne avoit été forcée & mise en désordre ; dans sa position l'Amiral n'a pas fait ce qui étoit en son pouvoir, pour enlever, couler bas, brûler ou détruire la flotte françoise, qui avoit attaqué la flotte britannique. 1779.

4°. Qu'au lieu d'avancer pour renouveller le combat, comme il eût dû le faire, l'Amiral vira vent arrière, gouverna directement en s'éloignant de l'ennemi, ce qui lui donna l'occasion de se rallier sans être molesté, de se former de nouveau en ligne de bataille, & de poursuivre la flotte angloise ; manœuvre déshonorante pour le pavillon britannique, qui avoit l'air d'une retraite forcé, & qui fournit à l'Amiral françois un prétexte pour réclamer la victoire & publier que la flotte britannique avoit pris la fuite, qu'il l'avoit poursuivie avec la flotte françoise & lui avoit offert le combat.

5°. Que dans la matinée du 28 Juillet, on s'apperçut que la flotte françoise, à l'exception de trois vaisseaux, ne gardoit plus la posi-

1779. tion de la veille, & qu'au lie
la poursuivre dans sa fuite &
donner la chasse aux trois vaiss
qui la suivoient, l'Amiral avoi
prendre à la flotte angloise
route directement opposée à
de l'ennemi. Ainsi par ces trai
mauvaise conduite & de négl
ce, on a perdu l'occasion de
dre à l'Etat un service essen
& l'honneur de la Marine ang
a été flétri.

Les témoins sont entendus. Après avoir entendu la le
de ces différens chefs, l'A
Keppel requit qu'il fût ord
aux maîtres des vaisseaux de
vrer à la Cour leurs livres de
& que ces journaux restassen
la table, afin que chaque Mer
du Conseil de Guerre put en p
dre communication. Ensuite la C
s'ajourna pour le lendemain ma
jour auquel on commença l'
men des témoins. L'instruction
ce fameux procès occupa le C
seil de Guerre pendant plus
mois; on n'entreprendra point
suivre la marche, & d'extraire
longues séances qui ne sont gu
que des répétitions les unes
aut

autres; il suffira d'observer que dans ces interrogatoires si multipliés & si fastidieux, le seul maître du *Robuste*, & les seuls Officiers du *Formidable*, répondirent favorablement aux questions de Sir Hugh Palliser; mais le premier étoit une créature du Vice-Amiral, & le Capitaine Buzeley & son premier Lieutenant James Kinnear, étoient subordonnés au Commandant de l'escadre bleue, ainsi que les deux autres Lieutenans, Hill & Waller, dont les dépositions furent au moins très-suspectes de complaisance & de partialité. Tous les autres témoins déposèrent en faveur de l'Amiral Keppel. Cependant Lord Mulgrave, Capitaine du *Courageux*, n'ôsa répondre positivement à la question de l'Amiral Montagu, qui lui demanda s'il étoit de sa connoissance personnelle que l'Amiral Keppel eut rempli négligemment son devoir, ainsi que le portoit l'accusation. Il dit qu'il étoit venu pour déposer, & non pour juger; & se voyant pressé de répondre plus catégoriquement: «Si » j'entends ma langue, ajouta-t-il,

1779.

1779. » j'ai parfaitement compris le sens » de la question ; qui dit négli- » gence en pareil cas, dit crime ; » un seul Membre du Conseil n'est » pas en droit de me faire expli- » quer sur un point aussi délicat, » & le serment que j'ai prêté ne » m'impose pas cette obligation. » D'ailleurs, il m'est arrivé quel- » quefois de penser que l'Amiral » Keppel avoit tort, & en y ré- » fléchissant mieux, de trouver en- » suite qu'il avoit raison. La Cour » me pressera-t-elle encore de » communiquer à cet égard mon » opinion qui peut changer au pre- » mier moment ».

En éludant la question de l'Amiral Montagu, l'intention de Lord Mulgrave étoit de ne se compromettre ni avec Keppel, ni avec Pallifer. Mais ces ménagemens devenoient inutiles ; toute l'Angleterre étoit déjà du parti de l'accusé, & les viles manœuvres employées dans cette affaire, avoient éclairé le Conseil sur les motifs odieux de l'accusateur. Dans l'examen des livres de loc, on en trouva plusieurs de falsifiés, &

es-uns, dont on avoit arra-
s feuillets. Cette fraude in- 1779.
le Keppel fut généralement
e à son adversaire. Quoi
n soit, la partie de cette
ure relative à l'accusation, se
 dans la séance du 29 Jan-
llifer avoit demandé la per-
d'en faire la clôture en li-
 discours apologétique de
luite. Cette grace ne lui fut
ccordée, & l'on s'ajourna
ntendre la défense de l'Ami-
pel. Cette pièce éloquente
raisonnée, est un chef d'œu-
modération & de bonne foi
ut ce qui a trait au procès
x Amiraux; mais on y de-
plus d'exactitude & de vé-
ans quelques détails relatifs
bat d'Ouessant. Quoi qu'il
voici le préambule de cette
éfense, où l'Amiral Keppel
ne avec l'énergique sim-
qui convient à l'innocence
e.

ONSIEUR, (en s'adressant Préambule de la défense de Keppel.
ésident) après quarante ans
oyés au service de ma pa-
je ne m'attendois pas à me

1779. Suite du préambule.

» voir cité devant un Conseil de
» Guerre, pour y répondre à des
» accusations de mauvaise conduite, de négligence & de flétrissure par moi imprimée sur l'honneur de la Marine angloise; tels
» sont les différens chefs avancés
» par mon accusateur, & sur lesquels la Cour doit prononcer.
» Avant que de me citer à ce Tribunal, il eût sans doute été plus
» honnête de ne point dissimuler
» avec moi, d'écarter les démonstrations de la bienveillance, de
» se dépouiller, en un mot, des
» apparences de l'amitié, quand
» on étoit mon ennemi dans le fond
» de l'ame, & que bientôt on alloit être mon délateur. Au
» reste, Monsieur, cette mauvaise
» conduite; cette négligence criminelle, cette tache imprimée à
» notre Marine, n'ont point empêché Sir Hugh Palliser de faire
» voile une seconde fois avec l'homme qui avoit trahi son pays; il y
» a plus, tout le tems que nous
» avons été à terre, non-seulement
» il a entretenu avec moi les correspondances de l'amitié; il a

ıpprouvé par des lettres
condamne aujourd'hui, 1779.
é des éloges à cette même
nce qu'il a dénoncée de-
e n'étois pas, il faut en
.r, préparé à cette démar-
mon accusateur par sa
e antérieure, & je n'avois
raison de supposer que
nculpoit la mienne.
on retour, Sa Majesté me
avec des applaudissemens
ės; & le premier Lord de
ıuté lui-même applaudit,
)utes les apparences de la
é, au zèle que j'avois té-
ś pour le service: tout cela
choit pas qu'il ne se tra-
ès-lors un complot contre
:. Sans que j'en eusse reçu
s léger avis, cinq chefs
sation furent produits con-
moi par Sir Hugh Palli-
ui, malheureusement pour
se, étoit prévenu lui-mê-
ıne accusation de désobéis-
ıux ordres, dans le moment
m'accusoit de négligence
t, il faut en convenir, une
re assez ingénieuse de pren-

Suite du préambule.

1779. Suite du préambule.

» dre les devants ſur moi ; une ac-
» cuſation intentée contre un Com-
» mandant en chef, étoit faite pour
» diſtraire l'attention du public
» ſur la conduite d'un Officier in-
» férieur. Avant que l'inſtruction de
» mon procès commençât, je ſup-
» poſois à mon accuſateur quelque
» raiſon pour ſe conduire comme
» il l'a fait ; mais d'après la dépoſi-
» tion même des témoins les mieux
» diſpoſés à juſtifier ſa conduite
» dans la journée du 27 Juillet,
» je m'apperçois de mon erreur ; le
» cours de l'inſtruction a laiſſé Sir
» Hugh Palliſer ſans excuſe; & main-
» tenant on remarque en lui les
» ſymptômes qu'il plaira toujours
» à Dieu d'imprimer ſur le front
» des accuſateurs de l'innocence.

» Je déſirerois, Monſieur, que
» la Cour voulût bien conſidérer
» que dans les grandes opérations
» navales & militaires, les diverſes
» manœuvres peuvent avoir une
» apparence étrange aux yeux d'un
» obſervateur mal inſtruit des in-
» tentions de celui qui les ordonne.
» On a appellé des maîtres d'équi-
» page pour donner leur opinion

» ſur les départemens ſupérieurs du
» commandement; il eût fallu s'ap- 1779.
» puyer d'autorités plus élevés, elles Suite du préambule.
» ne ſont pas rares; j'ai la ſatisfac-
» tion de pouvoir déclarer que ja-
» mais Nation n'a été ſervie par des
» Officiers de mer plus braves &
» plus habiles que ceux dont l'An-
» gleterre s'enorgueillit actuelle-
» ment. A l'égard de cette Cour,
» je vous ſupplie, Meſſieurs, qui
» la compoſez, de vous rappeller
» qu'elle eſt une Cour d'honneur
» auſſi bien que de juſtice; que vous
» y ſiégez en cette double qualité,
» & que je parois devant vous, non
» dans l'unique vue de ſauver ma
» vie, mais rempli d'un objet bien
» plus important, celui de laver ma
» réputation.

» Mon accuſateur s'eſt fait les
» idées les plus fauſſes des obliga-
» tions d'un Commandant en chef;
» mieux inſtruit, il eût donné à ſon
» accuſation une forme plus adroite.
» Dans un engagement général, les
» Officiers ſubordonnés ſont ou
» doivent être trop occupés de leur
» devoir, pour obſerver les manœu-
» vres des autres; & à peine eſt-il

1779. Suite du préambule.

» possible qu'un même objet s'y
» présente sous un même aspect
» aux Commandans de deux vaisseaux
» différens ; l'inégalité des
» distances & des positions, les nuages
» ou la fumée interceptent ou
» changent le point de vue. De-là
» vient la différence qui se remarque
» dans l'opinion des Officiers sur
» telle ou telle autre manœuvre,
» sans que leur jugement soit soumis
» à l'influence d'une partialité
» volontaire. Ai-je conçu les objets
» tels qu'ils étoient? Les ai-je vus
» avec les yeux de l'expérience, ou
» d'une manière indigne d'un Commandant,
» comme il plaît à mon
» accusateur de l'avancer? Tous ces
» points sont encore à décider; mais
» j'ôse le dire, ce que Sir Hugh
» Pallifer impute à ma négligence,
» étoit l'effet de la délibération &
» du choix. J'ajouterai que lorsque
» je mis à la voile, je n'étois point
» limité dans mes pouvoirs ; on laissoit
» à ma discrétion d'agir comme
» je le jugerois convenable, pour le
» bien du service. J'ai manœuvré,
» j'ai combattu, toujours de mon
» mieux. Si mes talens n'étoient

» pas proportionnés à l'importance » du commandement, j'ai la satisfaction de penser que je ne l'ai » point sollicité, que je n'ai pas traité » pour l'obtenir. Il y a plus de deux » ans, qu'au mois de Novembre » 1776, je reçus du premier Lord » de l'Amirauté une lettre dans laquelle il observoit que, vu les » mouvemens des Cours étrangères, il pourroit devenir nécessaire de préparer une flotte d'observation ; ma réponse à cette » lettre fut que j'étois prêt à recevoir de Sa Majesté les ordres, dont » elle daigneroit m'honorer. Je n'entendis plus parler de rien jusqu'au » mois de Mars 1778, époque à laquelle j'obtins deux ou trois audiences de Sa Majesté; je lui dis » que je n'avois aucune liaison avec » ses Ministres; mais que je plaçois » ma confiance dans sa protection & » dans son zèle pour le bien public. » Dans tout cela il n'entroit point » de vues ambitieuses ou bassement » intéressées; je n'y gagnois rien, je » cédois seulement au désir qui me » pressoit de servir ma patrie. Il y » a plus, ce ne fut qu'avec répu-

1779. Suite du préambule.

1779. Suite du préambule.

» gnance que j'acceptai le com-
» mandement en chef ; je craignois
» de n'être pas soutenu par le Gou-
» vernement. Plus le commande-
« ment étoit éminent, plus ma ré-
» putation étoit exposée ; je pré-
» voyois que s'il m'arrivoit quelques
» revers de fortune, on ne man-
» queroit pas de me les imputer
» comme des crimes. Pendant qua-
« rante ans de service je n'avois reçu
» aucune faveur particulière de la
» Couronne ; seulement dans les
» tems de danger public, j'avois
» été honoré de la confiance de
» mon Souverain. On n'avoit en-
» core déféré ni mon insuffisance,
» ni mon inconduite ; sans doute
» que mon accusateur étoit dès-
» lors instruit de mon incapacité,
» & il paroît étrange que dans
» ce cas, il ait pris sur lui de m'ap-
» porter le message qui me char-
» geoit du commandement de la
» flotte, & qu'en me l'annonçant, il
» ait témoigné la plus vive satisfac-
» tion : il existoit alors ou il n'exis-
» toit pas de raison de se défier de
» mes talens ; s'il en existoit, com-
» ment Sir Hugh a-t-il pu desirer

» de me voir accepter un comman-
» dement dont j'étois incapable ? Et 1779.
» s'il n'en exiſtoit pas il y a ſeize Suite du préambule.
» mois, depuis ce tems ai-je
» donné quelque ſujet de les révo-
» quer en doute ?

» A mon retour de l'expédition,
» je ne me ſuis plaint de rien ; j'ai
» même fait tout ce qui a dépendu
» de moi pour prévenir l'éclat des
» murmures ; je me ſuis ouvert au
» premier Lord de l'Amirauté com-
» me je l'euſſe fait avec mon ami :
» cela pouvoit être imprudent &
» dangereux ; mais je ſuis naturel-
» lement ſans défiance, & je ne m'at-
» tendois pas aux piéges où l'on de-
» voit chercher à me prendre ſur
» l'autorité de mes paroles.

» On m'avoit dit au mois de Mars
» 1778, que la grande flotte de
» Ports-Mouth n'attendoit que moi
» pour mettre à la voile ; je m'y ren-
» dis auſſitôt, & ne trouvai que
» ſix vaiſſeaux prêts, encore étoient-
» ils d'une *condition* à ne point ſou-
» tenir l'examen d'un homme de
» mer. Enfin, j'appareillai le 30
» Juin avec vingt vaiſſeaux de ligne
» équipés à la hâte. Je rencontrai

» heureusement la Belle-Poule &
1779. » quelques-autres frégates fran-
Suite du préambule. » çoises, à bord desquelles il se
» trouva des lettres & des papiers
» qui ont été d'un service impor-
» tant à l'Etat. A la vue de ces
» frégates, j'avois balançé quelque
» tems sur le parti que je devois pren-
» dre. Si, d'une part, l'incident étoit
» favorable à l'Angleterre, de l'au-
» tre je craignois les conséquences
» de ces premieres hostilités contre
» la France, & qu'on ne mît sur
» mon compte la guerre qui pou-
» voit en résulter. C'est ce qui peut
» encore arriver; car au moment
» où je parle, ma conduite n'a reçu
» à cet égard, ni approbation ni
» censure; on peut réserver cette
» circonstance pour fournir contre
» moi un nouveau sujet d'accusa-
» tion. Lorsque je fis voile avec
» vingt vaisseaux de ligne, une flot-
» te françoise de trente-deux vais-
» seaux, sans y comprendre les fré-
» gates, mouilloit dans les eaux de
» Brest. Devois-je chercher à com-
» battre une force supérieure? Je
» sais ce que des hommes & des
» vaisseaux peuvent faire; si la flot-

» te que je commandois étoit dé-
» truite, les François restoient maî- 1779.
» tres de la mer. Je me vis donc Suite du préambule.
» obligé de tourner le dos à la
» France, je quittai ma station, &
» jamais le courage d'un Anglois
» ne fut mis à une plus cruelle
» épreuve.

» On me permit de faire voile
» une seconde fois, & je partis sans
» avoir reçu ni louange, ni blâme
» au sujet de ma conduite. Ce dé-
» couragement ne m'affecta pas
» d'une certaine maniere; je n'étois
» occupé que des moyens de re-
» mettre en mer le plutôt possible;
» mais à mon retour, je fus étran-
» gement surpris de me voir accusé
» de lâcheté & menacé du sort de
» l'Amiral *Byng*.

» Au commencement de Juillet,
» j'appareillai avec trente vaisseaux
» de ligne, & la flotte de Brest ap-
» pareilla avec trente-deux. Lors-
» que les deux armées furent en
» vue l'une de l'autre, les François
» durent s'étonner de me trouver
» si fort. Mon intention n'est pas
» de hasarder la plus légere impu-
» tation sur le courage de leur Ami-

1779. Suite du préambule.

» ral que je crois un très-brave » homme; mais il fut en son pou» voir de m'attaquer pendant quatre » jours, & il évita constamment » le combat j'étois d'autant plus » déterminé à l'y forcer, que je le » croyois au moment de recevoir » quelque renfort considérable, & » que nos flottes des Indes pou» voient être interceptées, & leurs » convois traversés. Qu'il me soit » permis de rappeller que sous le » règne de Guillaume, le brave » Amiral *Russel* fut deux mois en » vue d'une flotte françoise, sans » pouvoir l'engager au combat. Il » n'est donc pas extraordinaire que » j'aye tenu la même position qua» tre jours, avant d'en venir à une » action. Si le vent n'eut changé le » 27, je n'aurois pu sans doute en» gager les François à combattre » ce jour là.

» Quoique j'aye combattu, & » j'ôse dire battu mon ennemi (1) le

(1) Il est singulier que l'Amiral Keppel, obligé de prouver que la plupart de ses vaisseaux étoient désemparés, & qu'une

27 Juillet, quoique je l'aye réduit à chercher un asyle dans son port, il est pourtant vrai que cet avantage n'a répondu en aucune maniere à mes desirs. J'ai forcé de voiles pour renouveller l'attaque: les témoins que je produirai expliqueront pourquoi je n'ai pas rempli mon dessein. Il est certain que j'aurois pu chasser les trois vaisseaux qu'on découvrit dans la matinée du 28 Juillet, mais avec si peu d'apparence de succès, que je préférai de retourner à Plymouth avec ma flotte désemparée, pour me mettre en état de reparoître en mer; cependant je n'oubliai pas de laisser deux vaisseaux en croisiere pour la protection de nos flottes marchandes, qui, Dieu merci, sont toutes arrivées sauves.

1779. Suite du préambule.

» A mon retour, j'évitai soigneusement de prononcer un mot de plainte; cela pouvoit suspendre nos opérations navales qu'il étoit

de ses divisions n'avoit pu le suivre, dise au milieu de tous ces aveux : *j'ai combattu & battu mon ennemi.*

1779. Suite du préambule.

» important de continuer. Je ne de» vois pas m'occuper de Conseils » de Guerre, lorsqu'on avoit de plus » grands objets en vue.

» La *seconde édition* du livre de » loc du *Formidable*, paroît avoir » été plutôt fabriquée pour disculper mon accusateur, que pour » m'inculper moi-même; je passe» rai donc par-dessus, & je permets » à l'accusateur d'en tirer le meilleur » parti qu'il pourra; mais je ne puis » être aussi civil à l'égard des alté» rations & des additions faites au » livre de loc du *Robust*; la con» duite du Capitaine Hood a dû » frapper d'étonnement les Mem» bres de ce conseil.

» On a cru, Monsieur, tirer » un grand avantage de ma lettre à » l'Amirauté; il s'y trouve un pas» sage d'où il résulte que j'ai ap» prouvé indistinctement la con» duite de tous les Officiers de la » flotte: la Cour voudra bien ob» server que je ne devois pas infor» mer l'Europe entiere qu'un Vice» Amiral sous mes ordres, s'étoit » rendu coupable de désobéissance, » tant qu'il a paru possible qu'il justi-

ſa conduite. Quant aux Con- 
de Guerre, celui-ci ne peut 1779.
: qu'un très-mauvais effet, & Suite du préambule.
ûter tout Officier d'accepter
mmiſſion de Commandant en

yant fait mention de mes let-
, j'obſerverai que celle du 30
et, a été pour moi une tâche
iment déſagréable ; au reſte
cris mal, je me flatte que je
uis bien battu ».
:ès ce début, l'Amiral de-
. que le Juge-Avocat fit lec-
es chefs d'accuſation, & il y
lit article par article, tou-
de la maniere la plus triom-
:. L'interrogatoire des té-
produits par l'accuſé, confir-
it ce qu'il avoit déclaré dans
lique. Sept ſéances furent
yées à cet interrogatoire,
t plutôt une apologie qu'un
n de la conduite de l'Ami-
ans celle du lundi 8 Février,
fia qu'il n'avoit plus de té-
à produire, & le Conſeil
na au lendemain pour enten-
lecture des dépoſitions. En-
: 11 du même mois, George

Jackson, Juge Avocat, prononça
1779. au nom du Président, la Sentence
que voici.

Sentence du Conseil de Guerre.

» La Cour, en vertu d'un
» ordre des Lords-Commissaires de
» l'Amirauté, en date du 31 Dé-
» cembre 1778, & adressé à Sir
» *Thomas Pye*, a procédé à l'exa-
» men de l'accusation intentée par
» le Vice-Amiral Sir *Hugh Palli-*
» *ser*, contre l'honorable Amiral
» *Augustus Keppel*, à raison
» de mauvaise conduite & de né-
» gligence de la part dudit Ami-
» ral, à remplir son devoir les 27
» & 28 Juillet 1778, en diverses
» occasions mentionnées dans un
» papier annexé audit ordre. Ayant
» instruit, en conséquence, le pro-
» cès dudit Amiral, ayant entendu
» les témoins & la défense du pri-
» sonnier, considéré le tout mure-
» ment & sérieusement, la Cour
» est d'opinion que l'accusation est
» malicieuse & mal fondée, vu qu'il
» a paru que, dans les deux jour-
» nées dont elle fait mention, loin
» d'avoir, par mauvaise conduite
» ou négligence dans le devoir,
» perdu l'occasion de rendre un ser-

»vice essentiel à l'Etat, & flétri 1779.
»en conséquence l'honneur de la marine angloise, ledit Amiral s'est conduit comme il convenoit que le fit un Officier judicieux, brave & expérimenté.

» En conséquence la Cour décharge unanimement & honorablement ledit Amiral *Augustus Keppel*, des différens chefs contenus dans l'accusation intentée contre lui ; & conséquemment, par la présente Sentence, IL EST PLEINEMENT ET HONORABLEMENT DÉCHARGÉ ».

Alors le Président adressa le discours suivant à l'Amiral en lui présentant son épée.

» AMIRAL KEPPEL, la Cour que j'ai l'honneur de présider, m'ordonne de vous rendre votre épée, & de vous féliciter de ce qu'elle vous est rendue si honorablement ; elle espere qu'avant peu vous en ferez encore un noble usage pour la défense de la patrie ».

Triomphe de Keppel, Hommages publics rendus à cet Amiral.

Tandis que ces choses se passoient dans l'hôtel du Gouverneur, une multitude immense en assié-

geoit les avenus; & dès que le mot
1779. *honorablement déchargé* se fit entendre au dehors, la satisfaction publique se manifesta par des acclamations répétées; la voix du canon fit retentir au loin cette heureuse nouvelle, & chaque vaisseau qui mouilloit dans la rade de *Spithead*, salua l'Amiral par dix-neuf volées. Sa sortie de l'hôtel du Gouverneur fut un véritable triomphe. Dès qu'il parut, une troupe nombreuse de Musiciens qui l'attendoit à la porte se mit en mouvement pour l'accompagner chez lui. Il s'y rendit entouré des plus grands Seigneurs d'Angleterre, parmi lesquels on distinguoit Son Altesse Royale le Duc de Cumberland. Tout le monde étoit découvert, & chacun portoit à son chapeau qu'il tenoit à la main, une cocarde bleu-célestè, sur laquelle le nom de *Keppel* étoit tracé en caracteres d'or. Rentré dans son hôtel, l'Amiral crut devoir à l'empressement du Peuple, de se montrer sur son balcon; il s'y tint quelques minutes avec le Duc de *Cumberland* & Sir *Robert Harland*. Il reçut ensuite les com-

ns de la Noblesse & de la
e ; mais au milieu de tous 1779.
ommages, sa joie n'étoit point
lette, lorsqu'il songeoit au
r qui menaçoit ses braves ca-
les, tant que leur honneur
ainsi livré au caprice, à l'en-
à la noirceur du premier su-
ne qui voudroit y porter at-
. La Sentence du Conseil de
re fut reçue à Londres avec
ème enthousiasme qu'à Ports-
h. Il y eut le même soir une
ination générale, dont person-
e put se dispenser, car le
le se dispersant dans tous les
iers de la Ville, y fit selon son
, la police à coups de pierres.
son délire il se permit de fra-
les fenêtres de la maison de
Hugh Pallifer, parce qu'elles
ient point illuminées, & peu
fallut que cette maison ne fut
olie sur le champ ; mais les
es du Roi s'opposèrent à cette
ence, ce qui ne put se faire sans
er un grand nombre de ces per-
ateurs.
e Corps Municipal de la Cité
lit en cette occasion un hom-

1779. mage plus décent & plus flatteur à l'innocence de l'Amiral, & prit la résolution de lui faire présenter ses remerciemens, sur la bonne conduite qu'il avoit tenue dans l'affaire d'Ouessant. A ce premier acte de reconnoissance, la Cité ajouta l'offre honorable de l'associer aux priviléges de ses habitans; & le titre de Citoyen lui fut présenté dans une boîte de cœur de chêne, enrichie d'or. Les deux Chambres du Parlement crurent aussi devoir en cette circonstance un suffrage solemnel à l'Amiral victorieux des imputations téméraires de Sir Hugh Pallifer, & le 18 Février, cet Amiral ayant repris sa place à la Chambre des Communes, l'Orateur lui adressa un long discours, dont voici la substance. « La Chambre est » convaincue de la sagesse de votre » conduite aux journées du 27 » & du 28 Juillet. Vous avez fait » le plus grand honneur & rendu » les services les plus signalés à la » nation, soit en donnant de la » protection & de la sûreté au » commerce de votre pays, soit en » le préservant de l'invasion qui

le menaçoit. La Chambre se réjouit de voir qu'il existe encore au sein de l'Angleterre un zèle & des talens égaux à ceux qui ont le plus illustré la patrie, & faits pour assurer sa défense dans cette crise alarmante ». 1779.

La Chambre des Pairs ne fut s moins prodigue de louanges vers l'Amiral Keppel, & le Roi -même, à qui il fut présenté le Février, lui témoigna de l'af- ction & la plus grande estime de talens & de son zèle pour le vice de l'Etat. A tant d'éloges, complimens & d'honneurs, ppel répondit comme il le de- it, en appellant au partage de gloire les Officiers & les équi- ges de la flotte.

Honneur de Sir Hugh Palliser entaché. Il ne peut se laver que dans un Conseil de Guerre. Difficultés à ce sujet.

La Sentence du Conseil de Guer- imprimoit à l'honneur de Sir ugh Palliser une tache, dont il pouvoit se laver que dans un ouveau Conseil. Pour se soustraire ix premiers effets de l'indignation ublique, il s'étoit vu forcé d'a- andonner *incognito* la ville de orts-Mouth, de fuir comme un roscrit, & de prévenir une desti-

tution flétrissante, en abdiquant sa
1779. place de Commissaire de l'Amirauté, celle de Lieutenant-Gouverneur des troupes de la Marine, & son gouvernement de Scarboroug. C'étoit renoncer à de grands honneurs & se dépouiller d'une fortune immense ; mais cette retraite de Sir Hugh avoit l'air d'être volontaire, & pour satisfaire à la *vindicte* publique, il eût fallu congédier Palliser, le déclarer incapable de servir l'Etat, lui ôter son pavillon, le priver du titre de Vice-Amiral, le seul titre honorable qui lui restât encore. Tel fut du moins l'avis de M. Fox, & de plusieurs autres Membres de la Chambre des Communes. Cette affreuse situation ne laissoit de ressources à Palliser que dans le nouveau Conseil de Guerre qu'il sollicita ; encore étoit-il douteux que cette épreuve dangereuse pour sa vie, lui ménageât une voie pour recouvrer l'honneur. L'instruction d'un nouveau procès, même en le déchargeant de toute imputation relative au combat d'*Ouessant*, ne pouvoit annuller l'accusatio

ition téméraire & malicieuse qu'il voit intentée contre son Officier 1779.
ipérieur. D'ailleurs, où trouver es témoins pour ou contre Sir *Hugh Palliser?* La Marine entière étoit réunie en faveur de Keppel, :, comme l'observa l'Amiral Pigot, tous les témoins dont on avoit éjà les dépositions, étoient sensés icompétens pour un nouveau Conseil de Guerre. Cependant M. Fox, amené à des sentimens de commiration pour le Vice-Amiral, finit ar retirer sa motion, & le nouveau Conseil de Guerre ne trouva lus d'obstacles dans les objections e la Chambre des Communes. La Chambre des Pairs fut plus difficile à ramener. Le Duc de Richmond objectoit contre la nouvelle instruction du procès de Sir Hugh, ue c'étoit une manœuvre du Ministere pour tromper la nation, n arrangeant une Sentence. Il 'appuya d'abord sur le défaut l'accusation spécifique antérieure u procès; & il en concluoit que cette instruction ne feroit que pour a forme. « Ce qui me confirme » dans cette idée, ajouta-t-il,

» c'est que je ne puis me dispen
1779. » ser de regarder les Commissair
» de l'Amirauté comme les inst
» gateurs du procès fait à l'Amir
» Keppel ».

Le Comte de Sandwick étc absent, & le Lord-Chancelier trou va dans cette circonstance mên de quoi fonder le reproche d'in décence contre la motion du nob Duc. « Je ne vois pas, dit-il « » finissant, que la collusion ent » le moins du monde dans l'in » truction du procès dont il s'agi » mais quelle que soit la positi » de Sir Hugh Pallifer, j'ôse avou » la compassion qu'il m'inspire, » j'espere que dans le cours de » nouvelle instruction, il sera d » montré que si la flotte anglo » n'a pas réussi dans l'affaire du : » Juillet, on ne peut attribuer » défaut de succès qu'à des ac » dens inévitables ».

Nouveau Conseil de Guerre.

Le Duc de Richmond consen enfin à retirer sa motion, & il r eut plus d'opposans à la tenue Conseil de Guerre. Le Vice-Am ral Darby en fut nommé Présider & le lundi 12 Avril à huit heu

& demie du matin, on donna le signal pour que tous les Capitaines se rendissent à bord du *Sandwich*. Lorsque les treize Membres du Conseil eurent prêté serment, ils procédèrent à l'audition des témoins, parmi lesquels on distinguoit l'Amiral Keppel. Il fut le premier entendu, & son interrogatoire occupa trois séances. Il avoit témoigné la plus grande répugnance à paroître dans ce nouveau procès, & il n'y eut rien dans ses dépositions qui annonçât le ressentiment ou le desir de la vengeance. On remarqua la même impartialité dans les réponses de tous ceux qui déposèrent avant que Sir Hugh Pallisser eût produit ses moyens de défense ; mais ils ne l'en accusèrent pas moins unanimement d'avoir désobéi aux signaux du Commandant en chef. Sa défense prolixe & diffuse se réduisit à tout nier, à crier au mensonge & à la calomnie. Ses témoins furent entendus dans la séance du Samedi premier Mai, & l'on se doute bien que le Capitaine Bazeley, John Bickerson, Charpentier du *Formidable*, le sieur 1779.

Kinnear, & trois autres Lieutenans
1779. du même vaiſſeau, ne parurent pas ſur la ſcène avec l'intention de charger leur Amiral. L'objet de toutes leurs déclarations fut de prouver que Sir Hugh n'avoit point déſobéi, par là même qu'il étoit dans l'impuiſſance d'obéir. S'il falloit les en croire, le Formidable étoit, lors des ſignaux, la parfaite image d'un vaiſſeau naufragé. Mais dans cette ſuppoſition même, il reſtoit toujours contre l'accuſé, deux objections auxquelles il n'y avoit point de réponſes. Pourquoi Sir Hugh Palliſer n'avoit-il pas détaché un bateau pour informer le Commandant en chef de la ſituation où il ſe trouvoit ? Pourquoi n'avoit-il pas tranſporté ſon pavillon à bord d'un vaiſſeau qui fut en état de manœuvrer ? Le Vice-Amiral eſſaya de répondre à ces queſtions, dans un ſupplément à ſa défenſe ; mais la Cour ne ſe paya point des ſubtilités qu'il employa pour ſe diſculper à cet égard, & malgré l'indulgence qui préſidoit à ce Conſeil de Guerre, elle crut devoir appuyer ſur une de ces ob-

jections dans la Sentence qu'elle rendit le Mercredi 5 Mai, & dont voici la traduction. 1779.

Sentence du Conseil de Guerre.

» Quoique très-exemplaire & » très-méritoire en beaucoup de » points, la conduite du Vice-Ami» ral de la bleue, dans les journées » du 27 & 28 Juillet dernier, nous » a paru répréhensible en ce qu'il » n'a pas informé l'Amiral com» mandant en chef, de l'état de » détresse où il se trouvoit; ce » qu'il pouvoit faire, soit par l'en» tremise du *Fox*, soit par d'au» tres moyens qu'il avoit en son » pouvoir.

» En conséquence, ne pensant » pas qu'il ait mérité d'être censuré » à d'autres égards, la Cour l'*ac*» *quitte*, & il est par la présente » acquitté en conséquence ».

On s'attendoit à plus de rigueur de la part du Conseil de Guerre; cependant en *acquittant* le prisonnier, cette Sentence impliquoit une censure directe; elle ne l'*acquittoit* ni *unanimement*, ni *honorablement*. Le mot *absout* étoit le mot propre, si on eût eu l'intention de laver entièrement le Vice-Amiral.

1779. La maniere, dont son épée lui fut rendue n'eut rien de plus flatteur. Le Président lui dit fort sechement : *Monsieur, la Cour me charge de vous rendre votre épée.* Ainsi furent évanouies les espérances que Sir Hugh avoit peut-être conçues. Ce malheureux Officier resta toujours *entaché* ; mais la Sentence du Conseil de Guerre pouvoit être bien plus flétrissante ; & pour courir les risques d'un second procès, il avoit fallu à Pallister beaucoup de courage & d'intrépidité.

Enquête sur la conduite de la guerre en Amérique. Les freres Howe sont accusés de négligence.

Cependant Sir Hugh conserva son grade de Vice-Amiral, & Lord Sandwich continuoit de présider au bureau de l'Amirauté ; c'est dire assez que l'Amiral Keppel ne devoit point commander la flotte de Ports-Mouth. Son refus avoit jeté la Cour dans un tel embarras, que pour lui trouver un successeur, on songea quelque tems à rappeller l'Amiral Byron, & par conséquent à négliger la guerre d'Amérique, pour s'occuper uniquement de la guerre d'Europe. Cette question tant de fois agitée dans les Chambres du Parlement, s'étoit renouvellée à

l'occasion de l'enquête sur la conduite des Généraux dans les campagnes précédentes. A son retour de New-York, le Gouverneur Johnstone avoit rendu compte à la Chambre des Communes, de l'état où il avoit laissé l'Amérique, & fait des observations d'où il résultoit indirectement que les moyens de la réduire, étoient au pouvoir des freres Howe, s'ils avoient su profiter des circonstances; que l'expédition dans les parties méridionales avoit nécessité la capitulation de Sara-Toga; que celle de Pensylvanie étoit généralement regardée comme une mesure extravagante & ruineuse; « mais, ajouta-» t-il, dussé-je me tromper dans » cette maniere de voir, il est du » moins certain que la perte de » l'Amérique exige une enquête, » & je la demande comme Mem-» bre du Parlement ». Il n'est qu'un » moyen, dit William Howe, de » faire tomber ces assertions, c'est » de produire ma correspondance » avec le Sécrétaire d'Etat au Dé-» partement de l'Amérique ». Tel

1779.

fut l'objet de sa motion, que seconda Lord Howe son frère.

1779.

Le Général Burgoyne demande que la capitulation de Sara-Toga soit comprise dans l'enquête.

Le Général Burgoyne se mit aussi sur les rangs; il demanda que l'enquête fût générale, & qu'elle embrassât en entier la guerre d'Amérique, de maniere que la capitulation de Sara-Toga s'y trouvât comprise. On eut beau lui répondre comme on l'avoit toujours fait, que dans sa position il ne pouvoit être examiné; il cria à l'injustice, selon son usage, & saisit cette occasion de récapituler encore toutes les circonstances de son expédition, l'ordre péremptoire qu'il avoit reçu de forcer son passage jusqu'à Albany, la nécessité de capituler, lorsqu'avec trois ou quatre mille hommes en état de combattre, il s'étoit vu enveloppé par vingt mille Américains. Lord George Germaine nia que les ordres eussent été péremptoires, & répondit avec beaucoup de force & de clarté à toutes les imputations du Général; mais en approuvant la motion en ce qu'elle avoit de relatif à l'administration, il la désapprouva dans les rapports qu'elle pouvoit avoir

'ec la conduite irréprochable des
›norables Commandans. 1779.
Cependant les pièces de ce nou-
:au procès étoient déjà ſur la
ble ; & le Jeudi 29 Avril, la
hambre s'étant formée en comité
enquête, Sir William Howe ſe
va & demanda que Lord Corn-
allis fût appellé. L'interrogatoire
e cet Officier commença l'enquê-
:, & toutes ſes réponſes furent
la décharge des Commandans.
ı Lord Cornwallis ſuccèderent le
lajor Général *Gray*, Sir *Edward*
*lammond* & le Colonel *Montreſor*,
ngénieur en chef de l'armée de
Villiam Howe. Voici la ſubſtance
e leurs dépoſitions.

Dépoſitions favorables aux freres Howe.

De tous les pays du monde,
Amérique ſeptentrionale eſt le
ıoins favorable aux opérations de
ı guerre ; remplie de côteaux &
le défilés, couverte de bois,
oupée de rivières, à chaque pas
lle préſente de nouveaux obſta-
:les. Dans un tel pays la guerre
ıe peut être qu'une guerre de
›oſtes ; & chaque poſte doit être
:mporté par la ſupériorité du nom-
›re, & chaque attaque expoſe né-

ceſſairement l'aſſaillant à des tra-
1779. vaux infinis, à beaucoup de haſards & de dangers.

Au mois de Mai 1777, la grande armée n'avoit ni marmites, ni cantines, ni tentes, articles eſſentiels pour conſerver la ſanté du Soldat, & maintenir les troupes en de bonnes diſpoſitions. C'étoit une aſſez bonne raiſon pour différer juſqu'au mois de Juin l'ouverture de la campagne, quand il ne ſeroit pas démontré d'ailleurs, que la ſaiſon convenable eſt celle où la terre ſe couvre de verdure.

Si au lieu de porter le théâtre de la guerre dans les parties méridionales, on l'eût porté ſur les bords de la riviere d'Hudſon, de deux choſes l'une, ou Washington ſe ſeroit emparé des hauteurs avec des forces aſſez conſidérables pour fixer entierement l'attention de Sir William Howe, & l'empêcher de former ſa jonction avec le Général Burgoyne; ou bien, en ſuppoſant que le Commandant en chef eût pu s'ouvrir le chemin d'*Albany*, les Rebelles étoient aſſez en force pour lui couper toute communi-

cation avec ses magasins, ses vivres, ses recrues & peut-être avec 1779.
la riviere ; mais en admettant que Washington n'eût eu d'autre objet que d'empêcher la jonction, Sir William Howe auroit bien été forcé de diviser ses troupes, pour se rendre maître des deux côtés de la riviere d'Hudson ; car en laissant un des rivages à l'ennemi, il n'étoit plus possible de faire remonter les provisions nécessaires. D'un autre côté, diviser l'armée royale, c'étoit exposer chaque division à faire face à l'armée américaine. Porter la guerre sur les bancs de la riviere d'Hudson, étoit donc un parti dangereux sous quelque point de vue qu'on l'envisage ; la ruine de l'armée pouvoit en être le résultat, soit que Washington se fût emparé des hauteurs, soit qu'il eût pris possession d'un côté du rivage, soit qu'il se fût porté entre New-York & l'armée royale, soit enfin qu'il eût opposé de la résistance sur les hauteurs, en même tems qu'il interceptoit ses approvisionnemens sur la riviere. Ce Général avoit un des côtés de la riviere ouvert, il

pouvoit la paſſer au bac du Roi,
1779. fondre ſur le pays cultivé, en tirer toutes les proviſions dont il eût eu beſoin, tandis que l'armée angloiſe n'auroit eu pour elle que les fournitures précaires attendues de New-York. Tout conſidéré, ſi l'on pouvoit ſe promettre quelque ſuccès des opérations de la campagne, c'étoit en débarquant à la ſource de l'*Elke*, dans la *Cheſapeak-Bay*, & non pas dans la *Delawarre*. A *New-caſtle* les difficultés étoient inſurmontables, & plus haut la tentative étoit trop périlleuſe; l'armée auroit eu à braver le feu des galeres & des brûlots diſpoſés ſur ſon paſſage, & celui des troupes ennemies formées ſur le bord de la riviere. En prenant cette route, il falloit paſſer neuf criques & de rapides courans. On évitoit tous ces obſtacles en débarquant à la ſource de l'*Elke*.

Le Major-Général Gray termina ſon interrogatoire en déclarant que dans cette campagne, les freres Howe avoient fait tout ce qu'il étoit poſſible de faire, que leurs forces étoient inſuffiſantes pour ſubjuguer l'Amérique, & que le défaut

de succès avoit dû suivre nécessairement le défaut de moyens. « En 1779.
» m'exprimant ainsi, je ne prétends
» pas insinuer, ajouta-t-il, qu'avec
» des forces plus considérables, on
» eût pu réduire l'Amérique; je
» suis bien loin de le penser! Les
» Américains sont des ennemis re-
» doutables & désormais invinci-
» bles; ils ont donné des preuves
» multipliées de courage & d'habi-
» leté; sans les chercher ailleurs,
» la défaite même de *Brandy-*
» *Wine* justifie suffisamment mon
» assertion. Vaincus, chassés de la
» Capitale, crus dispersés, errans
» & privés de toute ressource, ils
» eurent l'intrépidité de reparoître,
» & la gloire d'attaquer une armée
» victorieuse ».

Les réponses de Sir Edward Hammond, furent à-peu-près les mêmes que celles du Général Gray; Elles tendoient à prouver que le débarquement dans quelque partie de la Délawarre, ne pouvoit s'exécuter sans exposer la flotte & l'armée à un péril manifeste. Dans le cours de l'interrogatoire, il ne laissa pas échapper un seul mot qui

ne fut à la louange du Général
1779. Howe & du Vice-Amiral son frere.

Les dépositions du Colonel Montrésor furent également à l'avantage du Général. Suivant les observations de cet habile Ingénieur, les lignes des Américains à *Long-Island* étoient fortes & parfaitement bien tracées. Les troupes angloises n'avoient ni fascines, ni échelles, ni aucune des choses nécessaires aux coups de main vigoureux; il étoit donc impossible d'emporter d'assaut ces ouvrages, dont la disposition exigeoit d'ailleurs que les approches fussent regulieres; mais quand on feroit parvenu à forcer l'intérieur des lignes, comment s'y maintenir, tandis que l'ennemi étoit en possession des redoutes qui les flanquoient?

Quant au poste qu'occupoit Washington sur la montagne au-dessus de *Quibbleton*, il n'y avoit pas moyen de le forcer, ou du moins la probabilité du succès n'étoit point assez séduisante pour dérober le danger aux yeux de la prudence. La nature & l'art concouroient

à fortifier le camp des Américains sur cette montagne; & pour obliger Washington à évacuer ce poste, il eût fallu que le Général Howe prît une nouvelle position, qui, en exposant New-York, lui coupât toute communication tant avec cette ville qu'avec la nouvelle riviere, dont la navigation lui étoit inconnue. Washington pouvoit la passer à *Kings-Ferry*, & il étoit impossible de pénétrer sur les hauteurs dans le cas où l'ennemi se fût mis en devoir de les défendre. 1779.

Ce fut ainsi que l'Ingénieur en chef de l'armée de Howe, justifia graduellement toutes les opérations de ce Général; mais il fallut entendre les témoins de Lord George Germaine, qui après avoir fait l'impossible pour éluder l'enquête, passa tout-à-coup d'une extrémité à l'autre, & vouloit maintenant qu'on interrogeât l'Univers entier. Jusqu'ici les témoins avoient déposé en faveur des freres Howe; on en trouva qui déposèrent en faveur des Ministres. Les Généraux continuèrent à se plaindre qu'on ne leur eut point envoyé des forces

Inutilité de cette enquête.

1779. proportionnées à ce que la nature du service exigeoit. Lord Germaine prétendit le contraire ; mais personne n'eut gain de cause, & selon l'usage l'enquête n'aboutit à rien.

Défense préliminaire du Général Burgoyne.

Cependant le Général Burgoyne s'obstinoit à vouloir être examiné, & malgré l'opposition de Lord Nugent & de M. Digby, sa requête fut admise ; il obtint la promesse d'être entendu dans la séance du Jeudi suivant. Ce jour préfix, la Chambre se forma en comité d'enquête, & le Général ouvrit la séance par un discours préparatoire, où ses moyens de défense furent indiqués avec beaucoup de précision & d'éloquence. Il y justifia sa correspondance avec le Ministre au département de l'Amérique, & se plaignit amèrement de l'usage pervers qu'en avoit fait Lord Germaine, en le représentant comme un ambitieux qui avoit brigué le commandement de l'armée du Nord au préjudice de Sir Gui Carleton. Il établit que dans le plan du Ministere, ce Général ne devoit point être employé au-delà des limites du Canada, & que par conséquent

20 Mai.

il n'avoit pu être supplanté. Burgoyne s'étendit sur les ordres péremptoires qu'il avoit reçus de s'ouvrir, à tout événement, un passage jusqu'à *Albany* ; ordres énoncés en termes absolus, qui disoient assez que le Ministre vouloit être obéi sans exception d'aucune circonstance. Ici le Général anglois retraça les différentes opérations de sa malheureuse campagne, depuis le moment où il passa les frontieres du Canada, jusqu'à celui de sa capitulation. On avoit reproché à ce Général le train considérable d'artillerie qu'il avoit pris avec lui en sortant de Ticondérago, comme un obstacle à la célérité de sa marche, à la précision de ses mouvemens, & par conséquent au succès de son entreprise. Burgoyne se justifia sur cet article en disant, que le siége de Ticondérago devoit naturellement exiger une nombreuse & forte artillerie ; qu'en sortant de cette place, il n'avoit emmené avec lui que trente canons & trois ou quatre mortiers ; qu'il s'étoit conduit à cet égard, d'après les avis du

1779.

Général Phillips, & sur l'exemple de
1779. Sir Gui Carleton, qui l'année précédente & pour la même expédition, avoit pris à sa suite le même train d'artillerie; que, vu les dispositions des ennemis & la nature de leur défense, le canon lui avoit paru d'une nécessité indispensable, & seul capable d'inspirer à des milices indisciplinées une terreur, dont la mousqueterie ne les eût jamais frappées. « Ce n'est pas, » ajouta-t-il, que je veuille rien » insinuer au désavantage de la » bravoure des Américains. Je ne » connois point de meilleurs Soldats que ceux dont leurs troupes » continentales sont composées, & » quant à leurs milices, elles sont » propres à tout, & valent de vieux » corps dans tous les cas où il ne » s'agit point de tenir ferme dans » une ligne. Il est fâcheux qu'ayant » de pareils ennemis à combattre, » les troupes que je commandois » n'ayent pas été complettement » angloises. Les Allemands sont » lents dans leurs mouvemens; » j'en puis fournir une preuve bien » convaincante : si le détachement

Ordres du Colonel Breymor, ait deux milles dans le cours vingt-quatre heures, le dé- e de Bennington ne fût jamais vé ».

1779.

ous ces faits avancés dans la se préliminaire du Général oyne, furent heureusement at- par les dépositions de Sir Carleton, des Comtes de ras & d'Harrington, du Ma- all, du Capitaine Bloomfeld Colonel Kingston, Adjudant- al dans l'armée de Burgoyne. Officier produisit les extraits usieurs lettres du Général, i Guy Carleton qu'à Lord e Germaine, d'où il résul- ie Burgoyne avoit toujours é ses forces comme insuffi- , & s'étoit plaint amérement, outes les occasions, des ex- xquels se portoient les fau- , & particulierement de leur :issance affectée & de leurs és inutiles lors de l'affaire de igton. La déposition du Co- ut plus détaillée, plus com- & encore plus honorable au al, que toutes celles qui l'a-

Sa conduite n'est point justifiée ; il se démet de tous ses emplois.

voient précédée. Lorsqu'il se
1779. retiré, Burgoyne déclara qu'il n
voit plus de témoins à faire entend
& pour voir la fin de ce procès,
ne manqua plus que la défense
Lord George Germaine, qui
garda bien de la produire. Ainsi l'
quête demeura imparfaite, la condu
te de Burgoyne ne fut point justifi
légalement & les choses restèrent
son égard, dans l'état où e
étoient avant son apologie ; c'est
dire, qu'il se vit soumis comme
paravant à toutes les disgraces
lui suscitoit la mauvaise humeur
Ministres. Ses emplois militaire
tenoient dans une dépendance
leur fournissoit de fréquentes o
sions de satisfaire leur ressentim
il y renonça par une démission
lemnelle, dont les motifs sont
taillés avec beaucoup d'éne
dans une longue adresse du
Octobre, aux Gentilshomm
Membres du Clergé & autres E
teurs de la ville de Preston
le *Lancashire*.

Les contestations du Minis
& des Généraux employés en A
rique, forment une espèce

régé de l'Hiſtoire d'une guerre
qui longtems a fixé l'attention des 1779.
quatre parties du monde ; & cette
obſervation ſert à juſtifier les détails
qu'on s'eſt permis à ce ſujet. On
a dû voir que la continuation de
cette guerre en Amérique pouvoit
entraîner la ruine de la Grande-
Bretagne, que l'impoſſibilité du
ſuccès étoit démontrée par les té-
moignages unanimes des Officiers
nouvellement débarqués ; que les
moyens de Lord North pour faire
face aux dépenſes de la campagne
étoient inſuffiſans, quand ils n'au-
roient pas été impraticables ; en un
mot, qu'il n'y avoit de reſſources pour
l'Angleterre que dans une prompte
réconciliation avec l'Amérique, ou,
ce qui revient au même, dans une
renonciation formelle à toute pré-
tention ſur les treize Etats nouvelle-
ment confédérés. Cette démonſtra-
tion tant de fois conteſtée dans les
débats du Parlement, ſembla
triompher des ſophiſmes & de l'op-
poſition des Miniſtres ; l'Angle-
terre ſe crut au moment de con-
centrer tous ſes efforts en Europe ;
& pour en aſſurer le ſuccès, on

parloit de sacrifier Lord San
1779. au ressentiment de l'Amiral Ke
de rouvrir ainsi à cet Amir
voie honorable au command
de la flotte, qu'il ne pouvo
prendre sous l'administration
premier Lord de l'Amirauté
nommoit déjà les successeu
Comte de Sandwich; & tandis
le désignoit pour remplacer le C
de Suffolk (1) dans le Départe
des Affaires du Nord, on
geoit le Ministere de la M
entre Lord *Hillsborough* & le C
de *Buckinghamshire*, alors V
Roi d'Irlande. Mais tous ces b
n'avoient d'autre fondement q
vœu général de l'Angleterr
cette considération n'entroit
rien dans les délibérations du C
seil de Saint-James. Sa Majesté
plus éloignée que jamais de re
cer à la souveraineté de l'Amér
& les Ministres redoutoient
l'Amiral Keppel un censeu
leur administration auquel il

(1) Le vendredi 5 mars Henri Ho
Comte de Suffolk & Berkshire étoit
aux eaux de Bath d'une goutte rem

oit être sage & glorieux de con- 1779.
er les intérêts de la patrie, mais
u'il falloit écarter pour l'avan-
ge particulier du Ministere.

Cependant la grande flotte de Ports-Mouth ne pouvoit se passer d'un Commandant en chef, & sur le refus de plusieurs Amiraux, parmi lesquels on distinguoit l'Amiral Mann & Sir George Pocock, la Cour fit choix de Sir Charles Hardi, Gouverneur de l'Hôpital de Greenwich; ce qui fournit au Duc de Richmond la matiere de quelques plaisanteries. » J'admire » dans ce choix, disoit-il, le dis- » cernement de nos Ministres; tan- » dis qu'ils éloignent du service, des » Officiers tels que Lord Howe, » & l'Amiral Keppel, pour com- » mander la grande flotte du » Royaume, ils vont déterrer un » Invalide relégué dans un Hôpi- » tal, & qui n'a pas vu la mer » depuis vingt ans ».

La Cour fait choix de Sir Charles Hardy pour commander à la place de l'Amiral Keppel

Sir Robert Harland avoit accepté le commandement en second dans l'armée navale; mais il le résigna peu de jours après, & l'on donna pour motif de cette retraite

Les Amiraux Darby Ross & Digby sont choisis pour commander les trois autres divisions

1779. de la flotte composée de vingt-huit vaisseaux de ligne, de six frégates & de cinq brulots.

subite, sa répugnance à servi
une flotte où l'on prétendoit
Sir Hugh Pallifer alloit repre
ses fonctions de Vice-Amiral;
crainte chimérique n'avoit d'a
fondement que des bruits p
laires, & ne fut pas sans dout
vraie cause de la démission d
Robert. Quoi qu'il en soit, l'A
ral Darby eut le commande
de la seconde division, & la
sieme fut confiée à l'Amiral R
enfin, on jeta les yeux sur l'A
ral Digby, pour commande
quatrieme escadre. Il montoi
Prince-George de quatre-ving
canons. William Henry, trois
fils du Roi, devoit s'embar
sur ce vaisseau, & il appa
effectivement avec la flotte q
voile de Spithead, dans la ma
du mercredi 16 Juin. Les q
divisions réunies composoient
armée navale de vingt-huit
seaux de ligne, de six frégat
de cinq brulots. Le Victory
Britannia & le Royal-George
toient cent canons, & six a
vaisseaux en montoient quatre-v
dix. Mais quelque formidable

ut cet armement, jamais l'Angleterre ne s'étoit vue dans une position aussi critique ; le seul parti qu'elle eût pu tirer de cet appareil imposant, étoit de rendre les conditions de la paix supportables, même en se livrant à la discrétion de ses ennemis. 1779.

Adhésion de l'Espagne arrêtée entre les Cours de Versailles & de Madrid.

Malgré les assertions de Lord North, qui supposoit toujours à l'Espagne les dispositions les plus amicales pour l'Angleterre ; quoique le Vicomte de Stormont se fut mis en frais de rassurer la Chambre des Pairs, sur la réalité de ces dispositions, en donnant pour garans de l'éternelle neutralité des Espagnols, la sincérité, l'honneur & la politique de cette nation ; quoiqu'elle eût interposé de très-bonne foi sa médiation entre les Puissances belligérantes ; l'opiniâtre résistance du Cabinet de Saint-James, des griefs sans cesse renouvellés & des réparations toujours éludées, des engagemens sacrés avec la France, & les instances répétées d'y satisfaire, obligèrent enfin la Cour de Madrid d'abandonner le rôle de conciliatrice ; & le Marquis d'Almodavar reçut Le 17 Mai.

1779. ordre de notifier au Gouvernement d'Angleterre, que le Roi son maître n'étoit plus médiateur. D'abord ses instructions ne s'étendirent pas plus loin ; mais l'adhésion de l'Espagne venoit d'être arrêtée irrévocablement entre cette Cour & celle de Versailles, & l'on vit bientôt paroître le manifeste que l'Ambassadeur Espagnol eut ordre de communiquer aux Ministres de Sa Majesté Britannique.

Manifeste du Roi d'Espagne.

Le Roi d'Espagne y déclare qu'à titre de médiateur entre la France, l'Angleterre & les Colonies américaines, il avoit pris les mesures les plus décisives pour amener ces Puissances désunies à un accommodement honorable ; mais que ces moyens avoués de la Cour de Londres en d'autres circonstances, ont été rejetés de maniere à ne laisser aucun doute sur le peu d'inclination de cette Cour à rendre la paix à l'Europe ; que pendant la négociation, le Cabinet britannique n'a eu d'autre objet que de la traîner en longueur, tandis qu'il autorisoit les insultes faites au pavillon espagnol, les excès commis

les territoires de Sa Majesté C., 
aisie des propriétés de ses sujets, 1779.
oillage ou l'incendie de plusieurs
leurs vaisseaux. » On a porté
e désordre, est-il dit dans ce
nanifeste, jusqu'à mettre en pièces
des registres & des lettres de la
Cour trouvés à bord des paque-
bots de Sa Majesté. Les Etats
Espagnols en Amérique, ont été
menacés, & les Anglois n'ont
pas rougi de susciter les nations
indiennes, appellées Chatcas,
Cherokees & Chicackas contre
les habitans de la Louisiane, qui,
sans doute, auroient été les victimes
de la barbarie de ces Sauvages,
si le remords des Chatcas eux-
mêmes n'eut révélé toutes les
horreurs de la séduction britan-
nique. Les Anglois ont usurpé
la souveraineté sur la province
de Darien & sur la côte de *Saint-Blas*, & un Indien rebelle a été
nommé Capitaine-Général de ces
provinces. Dans la baie d'Hon-
duras ils ont violé récemment
les droits de Sa Majesté; ils y ont
exercé des vexations contre les
Espagnols, dont plusieurs se sont

1779. » vous emprisonnés & dépouillés de » leurs propriétés ; la Cour de » Londres a d'ailleurs négligé de » remplir la stipulation faite rela» tivement à cette côte, par l'ar» ticle 16 du dernier traité de Pa» ris. Ces griefs motivoient les » justes plaintes détaillées dans les » mémoires délivrés aux Ministres » de Sa Majesté Britannique ; mais » en même-tems qu'on répondoit » à ces plaintes avec les expressions » de l'amitié, on réitéroit les in» sultes déjà portées au nombre de » cent. Le Roi avoit déclaré for» mellement à la Cour de Londres, » dès le commencement de sa que» relle avec la France, que la con» duite de l'Angleterre seroit la » regle des conseils de l'Espagne ; & » dans le plan dressé à ce sujet, & » communiqué depuis à Lord Gran» tham, Sa Majesté Catholique, » disoit en termes exprès que, vu les » atteintes portées à ses droits, elle » se verroit forcée de prendre un » parti décisif dans le cas où la » négociation seroit rompue, ou ne » produiroit pas son effet. Les ou» trages faits à Sa Majesté n'ayant

» point cessé, & la Cour de Lon-
» dres ne marquant aucune inten- 1779.
» tion de les réparer, le Roi a
» notifié, par ses Ambassadeurs,
» que l'honneur de sa couronne, sa
» dignité personnelle & la protec-
» tion qu'il doit à ses sujets, ne
» lui permettent pas de souffrir la
» continuation de ces insultes, ou
» de négliger plus longtems de s'en
» procurer la réparation; que dans
» cette vue, malgré ses dispositions
» pacifiques & son inclination par-
» ticuliere à cultiver l'amitié de Sa
» Majesté Britannique, il se trouve
» dans la nécessité désagréable d'em-
» ployer les moyens que le Tout-
» puissant lui a donnés de se faire
» lui-même la justice qu'il a vai-
» nement sollicitée. Sa Majesté es-
» pére qu'elle ne sera responsable
» ni à Dieu, ni aux hommes, des
» suites de cette RÉSOLUTION, &
» que les nations étrangeres s'en
» formeront une idée convenable,
» en comparant le traitement que
» Sa Majesté a reçu du ministère
» britannique, avec celui qu'elles
» ont éprouvé de la part de ce
» même ministere ».

1779. Comment cette pièce est reçue à la Chambre des Pairs.

Cette pièce foudroyante avoit été communiquée au Vicomte de Weymouth, le mercredi 16 Juin. Le lendemain 17, ce Ministre se rendit à la Chambre des Pairs avec une copie du manifeste & le message du Roi qui l'accompagnoit. On en fit la lecture, qui fut suivie de cette motion du Vicomte : » Qu'il soit » présenté une humble adresse à Sa » Majesté, pour la remercier de » son gracieux message ». « Oui, » s'écria Lord Abingdon, en proposant un amendement à l'adresse, » dans l'espoir & l'humble confiance » qu'éveillée enfin, à l'approche » de la ruine, dont l'état est me- » nacé, Sa Majesté verra la néces- » sité d'éloigner les Ministres; uni- » que moyen qui lui reste de pré- » server l'existence politique de cet » empire, grand jadis, expirant » aujourd'hui ».

Quoique plus modéré, l'amendement que proposa le Duc de Richmond n'en peignoit pas moins fidelement l'état désespéré de l'Angleterre. Dans le tableau des forces comparées de la Grande-Bretagne & de la Maison de Bourbon, il

opposa les soixante vaisseaux de
ligne tant françois qu'espagnols, aux 1779.
trente vaisseaux qui composoient
la flotte de Hardy ; & pour ne pas
conclure de cette inégalité prodigieuse la ruine inévitable de l'Angleterre, il fut obligé de recourir à des suppositions qui transformoient les Anglois en autant de Héros, & qui faisoient revivre en eux le patriotisme des anciens Romains. « Tant qu'il restera, dit-il, » un shelling dans le Royaume, il » appartient de droit au service public ; chaque Anglois lui doit sa » fortune & sa vie, & si la nature » des événemens l'exigeoit, une » moitié de la nation prendroit les » armes, tandis que l'autre moitié » pourvoiroit à la subsistance de la » premiere. Au reste, ajouta-t-il, » dans ce moment de crise & de » danger le plus imminent qu'ait » éprouvé la Grande-Bretagne, ce » seroit tromper Sa Majesté de ne » pas lui représenter que l'unique » moyen de sauver la patrie est de » changer totalement le systême de » l'administration, tant en l'Amé-

» rique que dans les trois Royau-
1779. » mes ».

Grande rumeur à la Chambre des Communes. On y parle de décréter Lord North.

Les choses se passoient avec moins de tranquillité à la Chambre des Communes ; un orage terrible s'élevoit dans cette Chambre, & Lord North, chargé d'annoncer le manifeste espagnol, eût à peine achevé ce mot fatal, que M. Burke, se livrant à toute l'impétuosité de son génie, s'écria, dans un violent accès de patriotisme : » Le prestige » se dissipe enfin, & le voilà délivré » ce manifeste auquel on ne vou- » loit pas croire ! . . . . Le mo- » ment de crise, le moment si vai- » nement prévu, est enfin arrivé ! » Oh ! Messieurs, quelle nuit lon- » gue, quelle triste & funeste nuit » a couvert cette session entiere, » & quel moment choisit-on pour » y mettre un terme ? Celui où » nous nous trouvons à la fois sur » les bras la France, l'Espagne & » l'Amérique. Quelle sera l'excuse » du ministere ? . . . . On me de- » mande une motion ! Oui, j'aurois » une motion à faire ; ce seroit de » décréter le Ministre !

ces mots, il s'éleva de toutes
arties de la Chambre, un cri 1779.
is de *faites la motion*, *faites*
*otion*. Sir George Savile fut
s de ne point passer outre,
t que la Chambre eut infligé
Ministres les châtimens qu'ils
toient. MM. Turner & Baker
sèrent les choses encore plus
en demandant cette satisfaction
me un préalable nécessaire de
blissement d'un nouvel impôt.
ans la séance du lendemain,
ge parut se calmer un peu. Ce-
lant M. Thomas Townshond
porta, jusqu'à dire qu'il y avoit
Cour & dans le Cabinet, des
res dont la vile occupation,
rennant un prix stipulé, étoit
niner & détruire jusqu'à l'exis-
:e de la Grande-Bretagne con-
rée comme nation. Ces invec-
s s'adrèssoient à Lord North,
e silence du Ministre pouvoit
donner de la consistance; il
ma M. Townshond de nommer
traîtres dont il falloit purger le
inet. L'impétueux Townshond
a s'expliquer davantage, & Lord
:th répondit à quelques objec-

1779. La motion pour le doublement des Milices passe unanimement.

jections contre la motion qu'il avoit faite pour le doublement des milices, & que M. Fox appelloit énergiquement le *cri d'allarme*. Cette mesure contre l'invasion supposée instante des François en Angleterre étoit indispensable dans l'état de péril imminent où se trouvoit l'Angleterre, aussi la motion passa-t-elle unanimement ; & dans cette même séance, le bill relatif aux milices eut une premiere lecture. Mais des milices ne suffisoient pas pour conjurer la tempête qui menaçoit la Grande-Bretagne ; pour la rassurer sur une autre partie de la défense nationale, il falloit de puissans renforts à l'Amiral Hardy ; & des ordres furent expédiés pour hâter l'équipement de cinq ou six vaisseaux qui étoient encore dans les ports britanniques. Ce surcroît de forces n'eût point mis l'Amiral anglois en état de se mesurer avec les flottes combinées de Brest & de Cadix ; mais la difficulté de réunir ces flottes éloignoit pour quelque tems le danger, & Lord North ne manquoit pas d'exagérer cette difficulté. » Pour effectuer cette jonction, il

faudroit, disoit-il, que la flotte
» françoise fût sortie du port de 1779.
» Toulon; on n'a point d'exemple
» du contraire, & changer l'ancien
» systême, c'est conserver à la
» flotte angloise la supériorité sur
» les flottes ennemies prises sépa-
» rément; c'est lui fournir l'occa-
» sion & le moyen de les battre
» l'une après l'autre ».

Autres mesures indiquées contre l'invasion des François en Angleterre.

A ces motifs de consolation & d'encouragement, plusieurs Membres de la Chambre opposoient des motifs mieux fondés d'abattement & de terreur; cependant tous convenoient qu'il falloit céder à la nécessité qui parloit en faveur du bill pour doubler les milices du Royaume; mais ce moyen de défense ne paroissoit suffisant à personne, & l'avis de George Younge fut que tout le royaume se mît sous les armes, qu'on formât un cordon le long de la côte, & que des partis établis de tous côtés donnassent l'allarme à la nation. L'expédient de Sir W. Meredith étoit de soumettre chaque citoyen au contingent d'un homme armé pris dans la classe de ses do-

mestiques. M. R. Whitworth an-
1779. nonça qu'il avoit prévenu cet avis patriotique, & qu'une lettre circulaire venoit de porter l'ordre à chacun de ses trente Fermiers de fournir un homme à cheval; » que » tout Seigneur, ajouta-t-il, que » tout Propriétaire foncier en fasse » autant, & l'on aura bientôt une » armée ».

Suivant le Général Burgoyne, un des moyens de sauver l'Angleterre, étoit de rappeller les Officiers réformés à demi-paie, de former des postes sur toutes les avenues, de diviser l'armée par pelotons, de les distribuer dans la campagne, & de hérisser les grands chemins d'artillerie, ainsi que les côtes & les défilés. » Songeons, dit Sir » *Charles Bunbury*, à repousser » l'ennemi & non à le recevoir, & » pour cet effet rendons la flotte » de l'Amiral Hardy plus formi- » dable, s'il est possible, que les » flottes combinées de la France » & de l'Espagne. J'approuve la » résolution de lever trente mille » hommes; mais au lieu de les » employer au service de terre,

» il faut en convertir quinze mille » en Matelots, & les quinze mille » autres en Soldats de marine ». 1779.

Le Patriotisme avoit dicté ces avis différens ; mais enfin, ce n'étoit que des avis, & les désastres dont on se croyoit ménacé, exigeoient des effets aussi prompts que décisifs. Tout retentissoit en Angleterre comme en France des menaces effrayantes, dont les ports de Bretagne & de Normandie offroient l'appareil formidable. On y comptoit quatre cens vaisseaux ou bateaux équipés pour le service du Roi. Quarante mille hommes campés sur les côtes, attendoient l'ordre de s'embarquer pour une expédition secrete, dont la direction générale alloit être confiée, disoit-on, à M. le Comte de Vaux. Le Marquis de la Fayette avoit accepté, dans la nouvelle armée, l'emploi d'Aide-Major-Général, ce qui démentoit le bruit de son prochain retour en Amérique, où le Chevalier de la Luzerne, qu'il devoit accompagner, alla remplacer M. Gérard, en qualité de Ministre plénipotentiaire auprès des

On en fait les préparatifs, tant en Bretagne qu'en Normandie.

1779. Etats - Unis. Rien n'égaloit l'ardeur avec laquelle on travailloit aux préparatifs de ce redoutable armement. A Rouen, six cens Ouvriers étoient employés jour & nuit à préparer des cartouches, dont le nombre devoit être porté à deux millions. De toutes parts, on voyoit s'avancer vers la Normandie, des chevaux de remonte, des trains d'artillerie & de munitions de guerre. Déjà les troupes rassemblées en corps se croyoient au moment d'appareiller; & pour donner le signal de l'embarquement, on paroissoit n'attendre que la présence du Général, dont l'arrivée étoit fixée au 24 Juin.

Efforts héroïques des Anglois. Méprise de Lord Nugent.

Tandis que la France jouissoit par anticipation, des triomphes qu'elle se promettoit d'une invasion en Angleterre, cette nation développoit les efforts d'un patriotisme héroïque, & déployoit toutes les ressources de son génie républicain. Ce dévouement général, annoncé par le Duc de Richmond, se manifestoit particulierement dans l'unanimité des opinions sur les moyens de sauver la patrie;

& s'il ne réunissoit pas d'ailleurs les partis opposés, il les accordoit au moins sur ce point, que la fortune & le sang des véritables citoyens, devoient être prodigués dans ce moment de crise. Cette disposition de tous les Anglois, avoit trompé Lord Nugent jusqu'à lui faire croire que l'opposition & le ministère alloient enfin se rapprocher. » Si l'Angleterre, dit-il à la Chambre des » Communes, n'a point d'alliés » étrangers, elle vient de contracter la plus heureuse des alliances, » par la réunion des partis qui la » divisoient ».

1779.

Violente sortie de M. Fox contre le parti ministériel.

A ce mot de *réunion*, M. Fox partit comme un éclair. « L'opposition, l'alliée des Ministres, s'écria-t-il ! Non, l'idée seule en » fait horreur : non ! jamais membre » de l'opposition n'a pu s'allier avec » ceux dont *la trahison a vendu ce* » *pays à la perdition !* Quand je » dis *trahison*, j'employe ce terme » dans son acception la plus stricte... » Une alliance avec des hommes » qui se sont alliés eux-mêmes avec » l'opprobre & la ruine, qui, laissant le cœur du royaume sans

1779. » protection, au moment d'une » invasion qui menace l'existence » de la patrie, ont fait partir l'A» miral Arbuthnot pour l'Améri» que avec sept vaisseaux de ligne, » & Sir Edward Hughes, avec un » pareil nombre pour les Indes » occidentales, où il n'y a point » d'ennemis à combattre; qui n'ont » pas craint d'opposer les trente » vaisseaux de Sir Charles Hardy, » aux soixante vaisseaux des flottes » combinées de la France & de » l'Espagne ! Une alliance avec des » hommes qui ont dégoûté du ser» vice tout ce que nous avions » d'Officiers précieux à la nation, » pour leur expérience & leur pa» triotisme! Dont la foiblesse & l'or» gueil ont forcé l'Europe à nous » abandonner dans ce moment d'hu» miliation & de détresse, à nous » contempler sans daigner nous » offrir le moindre secours ! Non! » non, encore une fois, s'allier avec » de pareils hommes, ce seroit s'al» lier avec la ruine & l'opprobre »!

Généreux dévouement

Toutes ces déclamations ne donnoient pas un Soldat, pas un Matelot de plus à l'Angleterre, &

omme M. Fox en étoit convenu ii-même, dans ce moment critique, 1779.
zèle de la patrie devoit éclater de la Compagnie des Indes.
ar des effets & non par des paoles. Fortement convaincue de ette néceſſité, la Compagnie des ndes eut la gloire de donner la remiere un exemple effectif de on dévouement patriotique; & le 13 Juin, il fut réſolu dans une Cour générale de cette Compagnie, u'elle offriroit une gratification de eux ou trois guinées aux ſix premiers mille Matelots qui ſe feroient nregiſtrer volontairement, pour ervir à bord de la flotte royale; u'en outre elle feroit conſtruire à es frais avec toute la diligence oſſible, trois vaiſſeaux de guerre le ſoixante-quatorze canons, leſuels ſeroient délivrés à l'Officier ommé pour les recevoir. Le lenlemain il ſe tint à *Guildhall*, une ſſemblée compoſée du Lord Maire, le la majeure partie des *Aldermans* & de cent cinquante Membres du Conſeil commun. L'Alderman *Newham* y repréſenta que dans cet tat de criſe, il falloit ouvrir la Chambre de Londres, & faire des

quel opposition parlementair
d'abord répondu qu'elle ne f
roit pas un shelling, avant qu
congédié les Miniſtres.

Que l'Angleterre avoit aliéné toutes les Puiſſances de l'Europe.

On ne peut qu'admirer dan
circonſtance les efforts génér
la nation angloiſe; mais ſon
ment étoit extrême, & ce
produiſirent de plus heûreu
de renforcer ſa marine euro
de quelques vaiſſeaux foib
équipés; & dans cette criſe t
que les Miniſtres appelloie
moment difficile, un orage
ger, Lord Sandwich ôſoit pr
que l'Angleterre n'avoit jan
une marine plus reſpectable. 
cette aſſertion ridicule du p
Lord de l'Amirauté, il fall

main armée, ou n'employassent de secretes négociations en sa faveur; 1779.
mais, comme on l'a dit, sa conduite altière & ses procédés irréguliers avoient aliéné l'Europe. Sous prétexte d'empêcher la contrebande, & en vertu de la loi qui, suivant les prétentions de l'Amirauté d'Angleterre, interdit aux Puissances neutres le droit de charier les effets appartenans aux ennemis de cette nation, elle avoit en plus d'une occasion déclaré de bonne prise des vaisseaux *capturés*, au mépris des traités qui autorisoient un pareil commerce. Les réclamations des propriétaires de ces vaisseaux & les menaces des Souverains offensés dans la personne de leurs sujets, avoient souvent forcé la Cour de Londres à des restitutions humiliantes qui la compromettoient sans la corriger. Ces vexations se répétoient chaque jour, & quoiqu'en pure perte pour les Anglois, c'étoit toujours au préjudice des neutres. Les Danois eurent beaucoup à souffrir de ces violences britanniques; ils s'en plaignirent à l'Amirauté d'Angleterre, & les réparations qu'ils ob-

furent plus complettes & les
moins continuës. Pour veille
ment à la protection du con
de ce royaume, Sa Majesté
doise avoit fait équiper, 
port de *Carlscron*, dix vaiss
ligne & six frégates. Le 29
Roi vint passer en revue cett
d'observation; & les frégates
la destination étoit d'escorter
vires marchands, eurent ordr
pécher la visite de ces bât
& dans le cas de violence e
par les vaisseaux étrangers
permettre les représailles
de telles hostilités. La Co
Suede avoit déclaré que dé
les munitions navales ne 
point comprises dans la li

reuſes de Sa Majeſté Suedoiſe impoſoient à la fierté britannique & la contenoient d'autant plus que M. *Sayre*, Député du Congrès américain, réſidoit alors à Stockholm ; de nouvelles conteſtations entre l'Angleterre & la Suede pouvoient décider le ſuccès de ſa négociation. 1779.

La France prend de l'ombrage contre les Hollandois.

Malgré les réſolutions vigoureuſes & les réclamations menaçantes des Etats-Généraux, l'Angleterre toujours perſuadée que les Hollandois avoient tout à perdre en ſe déclarant contre elle, ne ceſſoit de les vexer dans l'eſpérance de les contraindre à ſe déſiſter en ſa faveur d'une neutralité, dont ils retiroient ſi peu d'avantages. Leurs Hautes - Puiſſances ne pouvoient ſe diſſimuler les inconvéniens d'une rupture avec la Grande - Bretagne ; avant que de s'y réſoudre, elles voulurent épuiſer toutes les reſſources de la négociation ; il en réſulta des correſpondances ſecretes, dont l'objet fut ſouvent ignoré des autres Cours. Celle de France prit de l'ombrage, & ſon inquiétude n'étoit pas ſans quelque fondement. Les Etats-Gé-

néraux intimidés par les menaces
1779. de la Cour de Londres, s'étoient montrés peu jaloux de conserver au pavillon des Provinces-Unies la liberté, dont il devoit jouir par une suite de leur indépendance, & de maintenir leur commerce dans cette intégrité que les traités lui garantissoient. Ils avoient retiré les convois aux flottes marchandes & restreint le commerce avec la France à certaines branches qui excluoient toute espèce de provisions navales. Cette conduite des Etats parut, dans les circonstances présentes, un acte de partialité dérogatoire aux principes d'une absolue neutralité. En conséquence, M. le Duc de la Vauguyon, Ambassadeur de Sa Majesté Très-Chrétienne auprès des Etats-Généraux, eut ordre de leur présenter un mémoire, où il demandoit à Leurs Hautes-Puissances une explication claire & précise des caracteres essentiels de la neutralité qu'elles se proposoient d'observer; il leur faisoit entendre qu'une résolution concernant les droits réclamés par leurs sujets, d'où il résulteroit des restrictions

ntageuſes aux ſeuls ennemis de Majeſté, ſeroit regardée par comme un acte de partialité nifeſte, & la forceroit d'annuller liberté conditionnellement proſe aux ſujets de Leurs Hautesiſſances par la déclaration du 26 llet 1778, relative au commerce nations neutres. Il finit par ttre ſous les yeux des Etats-Géaux le projet d'un nouveau réglent concernant la navigation & le nmerce des ſujets de la républie : réglement qui ſoumettoit aux ciens droits tous les Hollandois, à ception des ſeuls habitans domiiés des villes d'Amſterdam & de rlem, dont les efforts patriotiques toient ſignalés pour aſſurer à leur villon une liberté illimitée. 1779.

Cette diſtinction accordée aux égocians de ces deux villes, donna l'inquiétude aux Anglois; ils aignoient avec raiſon, que le mécontentement des provinces exclues s privileges, n'occaſionnât une fermentation utile au parti de la France, & ne le fit triompher ſinon la *Haye* du moins dans les aſſemées particulieres des provinces

L'Ambaſſadeur d'Angleterre eſſaie de les brouiller avec la France.

1779. res, en vertu de telles commissions, & d'en partager les gains & les pertes, sans en avoir eu préalablement la permission de leurs Hautes-Puissances.

Raisons qui devoient les décider pour la France.

Ces précautions annonçoient encore les dispositions pacifiques de la Hollande ; la prétention des Anglois étoit qu'elle renonçât à la neutralité, & à force d'outrages, ils parvinrent à l'y déterminer ; à leur grand étonnement, ce ne devoit point être en faveur de l'Angleterre. La politique des Etats-Généraux ne leur permettoit pas de balancer entre les Puissances belligérantes, & dans le nouvel état des choses, il étoit de l'intérêt des Provinces-Unies, de se décider pour la France ; mais en les supposant incertaines sur le choix d'un allié, pour fixer cette indécision, il leur suffisoit d'envisager les procédés si contrastans des nations rivales. On a vu ce qu'ils étoient dans la conduite générale de la guerre ; les traits particuliers manifestoient également le caractere national & la politique distinctive de la France & de l'An-

rre. Si l'indignation de la vertu roit toujours les acceptions iouverains, il est mille de ces qu'on pourroit citer comme :t de causes du soulevement de ope contre la Grande-Bretag & de l'affreux abandon où la verrons réduite jusqu'à la e la guerre. 1779.

abandon fut tel, qu'elle s'hu- jusqu'à solliciter l'alliance du de Maroc. Elle offrit à Sa sté Maure des troupes, de lerie, des Ingénieurs, & les tions de guerre, dont elle au- besoin pour faire la conquête présides espagnols sur la côte ique. Le Roi de Maroc rejeta ffres avec un généreux désin- ement, & refusa à M. Logie, ul britannique dans ses Etats, rmission d'en exporter des bois les fascines & les pallissades Gibraltar, dont le blocus été décidé dans le Conseil ladrid.

L'Angleterre sollicite en vain l'alliance du Roi de Maroc.

cette même époque, la Reine ortugal interdit à ses sujets, espèce de commerce avec place; & bien loin de comp-

Peu s'en faut que la Reine de Portugal ne rompe avec la Grande-Bretagne.

ter sur les secours de cette Puissance, les Anglois avoient lieu de craindre que le Conseil royal de Castille, alors occupé de l'examen du dernier traité avec la Cour de Lisbonne, n'en fît valoir certaines clauses pour la sommer de rompre avec la Grande-Bretagne. Sa Majesté Très-Fidele desiroit de conserver la neutralité, & le Conseil ne prononça point sur l'étendue de ses derniers engagemens avec Sa Majesté Catholique. D'ailleurs, la France & l'Espagne n'avoient pas besoin de nouveaux alliés pour se maintenir dans l'état de supériorité qui leur assuroit les honneurs de cette campagne.

1779.

Jonction des escadres françoise & espagnole.

Le 23 Juin, trente-deux vaisseaux avoient appareillé sous les ordres du Lieutenant-Général Don Louis de Cordova, & huit autres attendoient au Ferrol le signal du départ, que Don Antonio de Arze différoit sous de vains prétextes, disoit-on, qui laissoient percer sa répugnance à reconnoître le Comte d'Orvilliers pour Commandant en chef de l'armée navale, dont l'escadre espagnole

ɔit faire partie. Après la jonc-
, il fut accusé d'avoir désobéi 1779.
signaux, & le bruit se répan-
que Don Solano alloit prendre
ommandement de sa division;
s au mois de Janvier de l'an-
suivante, Don Tomasino fut
laré seul coupable du retard de
:adre, & destitué en conséquen-
de la place de Major-Général
la Marine espagnole. Quoi qu'il
soit, le 21 Juillet, à la hau-
r de la Corogne, cette division
it joint notre flotte, nouvelle-
ıt fortifiée de deux vaisseaux
ıus de la Méditerranée; & le
, douze vaisseaux détachés des
adres aux ordres de Cordova,
tèrent jusqu'à cinquante le nom-
des vaisseaux de ligne qui
npofoient l'armée combinée. Le
néral espagnol en garda seize
s son pavillon; mais cette esca-
: d'observation naviguoit à la
e des escadres réunies, & le 6
ûût, elles arrivèrent ensemble sur
le d'Ouessant, où se fit la jonc-
n de la totalité de l'armée, qui
montoit à soixante-six vaisseaux

de ligne, diſpoſés dans l'ordre que voici.

1779.

Ordre dans lequel ces flottes sont diſpoſées.

Le Comte d'Orvilliers formoit le corps d'armée avec quarante-cinq vaiſſeaux tant eſpagnols que françois. M. de Cordova, commandant l'eſcadre d'obſervation, devoit marcher en échiquier ſur la ligne oppoſée à l'ordre de bataille, & au vent de la grande armée, en obſervant de prendre le vaiſſeau le *Citoyen*, placé à l'extrémité de la ligne, pour point de relèvement.

M. de la Touche-Tréville, commandant l'eſcadre légère de cinq vaiſſeaux de ligne, devoit ſuivre dans ſa marche l'ordre de l'échiquier, ſur la ligne oppoſée à l'ordre de bataille, à la droite de la grande armée, ſe tenir au vent, ayant pour point de relèvement le vaiſſeau le *Pluton*, placé à l'extrémité de la ligne de bataille. Par cette diſpoſition, M. d'Orvilliers ſe trouvoit au centre, M. de Guichen à l'avant-garde, & Don Gaſton à l'arriere-garde de l'armée.

Harmonie entre les Chefs de l'ar-

La confiance & l'harmonie qui régnoient entre les chefs & les

équipages de la flotte combinée, étoient d'un heureux augure pour les opérations de la campagne. Au moment de la jonction, les Matelots espagnols avoient témoigné leur joie par des acclamations répétées de *vive le Roi de France, vive M. d'Orvilliers*. A leur premiere entrevue, M. de Cordova déclara au Général françois, que les deux armées n'auroient plus qu'un seul Chef, parce qu'il avoit laissé ses titres & ses patentes en Espagne. Ce concert dans les deux flottes se soutint jusqu'au retour de l'hiver, & l'on devoit en attendre les plus heureux effets dans un jour de bataille; mais autant nous avions d'empressement à faire naître l'occasion d'une affaire générale, autant l'Amiral Hardy mit de constance à l'éviter. Quoique sa flotte l'emportât sur la nôtre, quant au nombre des vaisseaux du premier rang, elle n'en étoit pas moins inférieure de vingt-trois vaisseaux de ligne, & d'environ quinze cens canons. Cette inégalité ne laissoit point à l'Amiral anglois la liberté d'accepter le combat. Ses instruc-

1779.

mée combinée. Infériorité des escadres angloises

1779. tions portoient qu'il ne s'éloignât pas des côtes de la Grande-Bretagne, où l'on se croyoit toujours menacé d'une descente.

Que l'unique objet de nos armemens est de concentrer les forces britanniques en Europe.

En effet, tout annonçoit dans les ports de France, le départ instant des troupes destinées pour cette expédition. Le Prince de Montbarrey, Secrétaire d'Etat au département de la Guerre, étoit parti le 19 Juillet pour aller visiter le Hâvre, Honfleur & Saint-Malo, lieux marqués pour l'embarquement de ces troupes. La présence de M. de Vaux sembloit en hâter l'instant. MM. le Marquis de Langeron, le Comte de Melfort, le Marquis de Vaubecourt, le Duc du Châtelet, le Duc d'Ayen, le Marquis de Lugeac, le Marquis de Caraman, le Marquis de Crussol, le Duc d'Harcourt, le Comte de Durfort, & le Comte de Walhs, devoient commander, sous le Général en chef, les quatre divisions de l'armée, dont chacune étoit de douze bataillons. Une partie de la Légion de Lauzun, & six bataillons de Grenadiers & de Chasseurs, for-

moient l'avant-garde aux ordres du Comte de Rochambeau. Deux 1779.
régimens d'Artillerie, deux bataillons du régiment de Paris destinés à la servir, quatre cens Hussards & autant de Dragons de la Rochefoucault & de Noailles, devoient completter cette armée. Plus de cinq cens bâtimens de transport se tenoient prêts à la recevoir avec des approvisionnemens assortis à l'importance de l'expédition.

Pendant ce tems, on préparoit d'autres bâtimens à Dunkerque, à Calais & à Boulogne, pour les dix-huit mille hommes, dont la destination paroissoit être de seconder les opérations de l'armée de M. de Vaux, sous la conduite de M. de Chabot. Mais tous ces préparatifs n'avoient d'autre objet que de concentrer les forces britanniques en Europe, & d'occuper tellement l'Angleterre de sa propre défense, qu'elle fût hors d'état de rallentir les progrès de la révolution d'Amérique. En effet, quoiqu'on pressât toujours les embarquemens, & qu'il y eut des communications établies

entre nos armées de terre & de
1779. mer, le Comte d'Orvilliers étoit entré dans la Manche sans autre dessein que d'intercepter la flotte de la Jamaïque, de jeter l'allarme sur les côtes angloises, de tenir en échec Sir Charles Hardy, de le forcer à l'inaction, ou de l'engager dans un combat inégal; il est du moins certain que vers la mi-Août la flotte combinée s'étant approchée de Plymouth, établit sa station entre la côte d'Angleterre & l'armée de Sir Charles, sans rien entreprendre de bien décisif.

L'apparition de cet immense armement avoit occasionné dans la ville une consternation générale; les habitans prirent la fuite avec leurs effets les plus précieux, & Plymouth se vit abandonné à la garnison, qui consistoit tout au plus en quatre mille hommes effectifs. Mais après une station de deux jours, l'armée prit le large, & le 3 Septembre elle étoit à deux ou trois lieues d'Ouessant. Le premier de ce mois à la pointe du jour, elle avoit découvert, sous le vent, près des Sorlingues, l'armée

angloiſe, qui, s'il y eut eu deux heures de nuit de plus, ſe feroit trouvée engagée de maniere à ne pouvoir éviter le combat. Elle fut à tems de s'y refuſer, & ſa chaſſe dura juſqu'à cinq heures du ſoir, toujours hors de la portée du canon. Elle vint mouiller devant Plymouth d'où elle fit voile pour Spithéad, dans l'intention d'y prendre des vivres & de remettre en mer le plus promptement qu'il feroit poſſible.

1779.

La retraite de Sir Charles Hardy dans la rade de Ports Mouth eſt regardée comme un affront. Inſultes faites aux Officiers de la flotte angloiſe. Murmures injuſtes des Négocians contre le miniſtère.

Cette retraite ou plutôt cette fuite de Sir Charles Hardy, fut regardée à Ports-Mouth comme un affront pire qu'une défaite. On y diſoit publiquement : « Sir » Charles auroit mieux fait de » reſter dans la baie de Biſcaye ; il » eût ſans doute été mortifiant » pour nous d'apprendre de loin » que nos ennemis le pourſuivoient, » & qu'il fuyoit devant eux ; mais » préſenter un tel ſpectacle ſur nos » propres côtes, mettre ainſi notre » honte ſous nos yeux, eſt une » inſulte trop forte pour être ſup» portée ».

Les Officiers de la flotte qui

ôsèrent se montrer dans les rues de
1779. Ports-Mouth eurent à dévorer des outrages, dont le moindre fut de se voir traités de lâches, de fuyards & de poltrons. Les plus modérés s'en prenoient au ministère, de l'inaction & même de la fuite de l'Amiral, qui, vu son infériorité, n'eût pas manqué de succomber dans une affaire générale. Mais étoit-il au pouvoir de l'administration d'égaler les forces navales de l'Angleterre à celles de la France & de l'Espagne réunies ? Non, sans doute, & s'il y avoit de l'impudence dans les insultes faites aux équipages de Sir Charles Hardy, il y eut au moins de l'injustice dans les invectives qu'on se permit en cette occasion contre les Ministres. Dans ces momens de crise, le trouble & l'inquiétude ne laissoient point de place à la modération & au raisonnement ; les Négocians surtout étoient en de vives allarmes sur la destinée des flottes marchandes de la Jamaïque, de New-York & de Saint-Christophe. On craignoit aussi pour la riche flotte des Indes orientales, dont les onze

ſſeaux venus du Bengale ou de
Chine, étoient à neuf journées 1779.
la Manche dans les premiers
ırs de Septembre. Dès que la
mpagnie en fut informée, elle
›édia ſur le champ un navire
n voilier, pour donner avis à
vaiſſeaux du danger qui les me-
;oit, & leur enjoindre de pren-
: la route de Cork, & d'y reſ-
jusqu'à nouvelle ordre. Quant
k deux cens voiles de la Jamaïque,
ſut qu'elles avoient paru à la
ıteur de Plymouth le 22 Sep-
nbre; que vingt-ſept bâtimens
cette nombreuſe flotte étoient
trés depuis dans le port de
iſtol, & que ceux deſtinés pour
Tamiſe venoient de relâcher à
ırk avec les vaiſſeaux de l'Inde.
fin, l'Angleterre fut bientôt raſ-
'ée ſur le ſort de ſes autres con-
is, par la nouvelle inattendue que
eſcadres combinées venoient
rentrer dans nos ports le 12 &
14 Septembre.

Vingt-cinq vaiſſeaux de ligne ou frégates, tant eſpagnols que françois, oient d'abord gagné la rade de eſt; & le reſte de l'armée les joi-

Rentrée de la flotte combinée. Impatience des équipages qui

1779. gnit deux jours après. MM. d'Orvilliers & de Cordova en formoient l'arriere-garde ; ils parurent les derniers, & leur présence redoubla l'ardeur des équipages impatiens de reprendre la mer & d'achever la campagne moins infructueusement qu'ils ne l'avoient commencée ; ils aspiroient à la gloire de combattre & de vaincre les Anglois au milieu des périls & des obstacles ; la sage politique des Cours alliées étoit de les réduire à moins de frais, & de ménager le sang espagnol & françois pour des occasions encore plus décisives. Quoique sûrs & nécessaires, comme on le verra dans la suite, les effets de cette politique paroissoient trop lents à nos équipages, & ils murmuroient secretement contre le plan d'une campagne qui, sans prodiguer leurs vies, épuisoit les ressources de l'Angleterre, & ménageoit de solides triomphes aux Puissances confédérées. Pour des Matelots & des Soldats, il n'y a de vraie gloire que dans l'éclat & le danger d'une expédition; & jusqu'à la premiere rentrée de nos

brûlent de remettre à la voile.

escadres, il n'y avoit eu d'action imposante pour le grand nombre, 1779.
que la prise de l'*Ardent*, vaisseau de ligne, dont s'emparèrent nos frégates la *Junon* & la *Gentille*. La supériorité de ce vaisseau sembloit promettre à l'équipage anglois, un autre issue de ce combat, dont voici la relation.

Prise de l'Ardent par M. Le Chevalier de Marigny.

Le 17 Août, l'armée navale combinée étant dans les parages de Plymouth, le Chevalier Bernard de Marigny, Capitaine de vaisseau, Commandant la frégate du Roi la *Junon*, après avoir donné la chasse à deux voiles angloises, faisoit route avec le vent à l'Est, pour se rallier à la grande flotte, lorsque sur les huit heures du matin, il découvrit deux autres bâtimens qui venoient vent arrière. L'un de ces vaisseaux d'inégale grandeur, étoit un danois, qui fuyoit devant un anglois. Le Chevalier de Marigny s'en étant assuré, fit aussitôt le signal, qui fut apperçu de M. de Tréville, Commandant l'escadre légère de l'armée combinée ; & sans perdre de tems il parvint, à force de voiles, à se mettre dans

les eaux de l'ennemi. Le vaisseau
1779. anglois essaya différentes allures
pour échapper à la frégate ; mais le Chevalier de Marigny suivit tous ses mouvemens, & les indiqua par des signaux au Commandant de l'escadre, qui la faisoit manœuvrer d'après les indications de la frégate. Enfin, l'ennemi se décida à faire route vent arriere, & le Capitaine françois manœuvra pour lui couper chemin. Cette apparente sécurité fit craindre un moment à M. de Marigny, que ce ne fut un des vaisseaux de l'escadre d'observation, sous le Commandement de Don Louis de Cordova. Pour s'en assurer, il fit les signaux de reconnoissance, arbora la flamme & le pavillon françois, l'assura d'un coup de canon tiré du bord opposé au vaisseau, qui, sans se faire connoître, ouvrit les sabords de sa premiere batterie du côté de babord, qu'il présentoit à la *Junon*. Le Chevalier de Marigny ne doutant plus que ce ne fut un vaisseau ennemi, lui envoya deux volées. L'Anglois n'arbora son pavillon, que lorsque tous ses sabords furent ou-

l se disposoit à canonner la
; mais le Chevalier soup- 1779.
: ce vaisseau qui avoit été
, de n'être préparé au com-
: d'un seul côté, manœuvra
ient pour abandonner le
de l'ennemi & porter son
sur celui de stribord. En
nt sa manœuvre, il envoya
ordées dans la hanche &
poupe du vaisseau. Il vit
, en découvrant le côté de
l, que la batterie basse n'é-
int encore préparée, & il
de cette circonstance. En
nent la frégate la *Gentille*,
ndée par le Baron de Men-
le la Hage, Lieutenant de
, arriva assez tôt pour com-
l'*Ardent*, avec un feu très-
ors le vaisseau anglois com-
à tirer sur les frégates, &
on essuya deux bordées qui
sement ne lui blessèrent pas
l homme. L'*Ardent* se vit
d'amener son pavillon sur
e heures & demie du ma-
tte action se passa dans le
id-Ouest de Plymouth, en-
six lieues de la côte. Le

1779. vaisseau anglois de soixante-quatre canons, commandé par le sieur Philippe Boteler, avoit cinq cent vingt-trois hommes d'équipage; il n'en perdit que cinq dans le combat; les autres furent emmenés prisonniers à Brest, & la prise de l'Ardent fut un échec très-sensible dans l'armée navale, dont il faisoit partie. Ce vaisseau peu endommagé passa bientôt de la flotte de Hardy, dans celle du Comte d'Orvilliers, & Sa Majesté en donna le commandement au brave Chevalier de Marigny.

La flotte combinée réduite à un moindre nombre de vaisseaux.

M. le Comte Duchaffault désigné pour succéder à M. le Comte d'Orvilliers.

Cependant les flottes ennemies étoient occupées à Spithéad & dans la rade de Brest, à renouveller en partie leurs équipages qui avoient souffert plus ou moins du séjour de la mer, à rafraîchir leurs vivres & même à réparer quelques-uns de leurs vaisseaux; mais tandis que l'Amiral Hardy représentoit au Ministère la nécessité d'augmenter le nombre des siens, les Chefs de l'armée combinée sacrifioient quelques-uns des leurs pour mieux fortifier les autres; & quoique moins nombreuses, les escadres françoises & es-

ignoles n'en parurent pas moins doutables, lorsqu'elles appareillè- 1779.
nt pour la seconde fois. Leur périorité constamment soutenue, laissoit d'espoir à l'Amiral anois que dans la possibilité d'éviter combat trop inégal, & dans les ostacles de la saison qui, déjà rt avancée, faisoit présumer que s flottes ne remettroient point à voile. D'ailleurs, on savoit que I. le Comte d'Orvilliers venoit de retirer dans ses terres, après voir donné sa démission; mais on noroit en Angleterre qu'il étoit mplacé par M. le Comte Duaffault, & que ce grand Génél, l'honneur de la Marine franoise, pressoit le départ des escaes soumises à son commandeient. Quant à l'Amiral Hardy, lusieurs lettres de Ports-Mouth suroient que Lord Sandwich y voit apporté lui-même l'ordre 'appareiller au premier vent favoible; on se flattoit ailleurs que la ampagne étoit finie pour cette nnée. Ce n'étoit pas le vœu de i France, & ce devoit être celui les Anglois toujours plus allarmés

1779. des préparatifs de l'invasion, dont ils se croyoient ménacés; ils n'ignoroient pas qu'une descente sur leurs côtes, devoit être précédée d'un combat général, & dans l'état présent des choses, les probabilités sur l'événement de ce combat, n'étoient pas pour leur escadre. En augmentant le nombre de ses vaisseaux, ils s'étoient vus forcés d'en affoiblir les équipages, & comme on l'a dit, la flotte combinée s'étoit fortifiée par des moyens contraires. Quoique moins nombreuse qu'elle ne l'étoit d'abord, elle n'en conserva pas moins sa premiere supériorité, & cette considération suffit au Comte Duchaffault pour fixer son départ aux derniers jours d'Octobre, & de tromper ainsi l'espoir des Anglois, qui se croyoient au terme de la campagne, & peut-être de la guerre.

On parle de la médiation de la Russie.

On parloit à cette époque d'une négociation entamée sous la médiation de la Russie; plusieurs Papiers anglois confirmoient ce rapport, & voici ce qu'on écrivit de Douvres à ce sujet. « Quoique toute » communication soit fermée entre

port & celui de Calais, il n'y
point de jour que nous ne 1779.
yons passer des dépêches de
ris à Londres ; elles arrivent
r la voie de Flessingue, &
tte circonstance fait présumer
'il s'entame quelque négocia-
ɪn de paix ; dans ce cas il n'y
roit point de combat entre
tre grande flotte & l'armée
mbinée de France & d'Espa-
e ».

Blocus de Gibraltar. Notification faite aux Puissances maritimes de la part de l'Espagne.

e bruit accrédité parmi le peu-
fut regardé chez les personnes
uites comme un ressort politi-
mis en jeu par le Gouverne-
t d'Angleterre, pour favoriser
qu'emprunt. En effet on s'oc-
ɔit moins que jamais des voies
ɪacification. Le Comte Duchaf-
t & l'Amiral Hardy attendoient
ɪoment d'appareiller, & le blo-
de Gibraltar se faisoit de ma-
e à laisser croire qu'il se chan-
ɔit bientôt en siége. Huit mille
ɪmes venoient de se joindre aux
s mille qui étoient déjà dans
lignes de Saint-Roch, & ce
ɪp avoit pour Commandant en
f Don Alvarez, Lieutenant-

Général de grande réputation.
1779. Antonio Barcelo, commando
vaisseaux destinés au blocus
forteresse du côté de la mer;
comme le nombre n'en étoit
d'abord suffisant, son escadre a
été renforcée de trente bâtim
de guerre, avec lesquels il se
en état de remplir les intentions d
Sa Majesté Catholique, énoncé
dans une lettre circulaire aux Am
bassadeurs espagnols dans les diffé
rentes Cours de l'Europe. L'obje
de cette lettre étoit de les infor
mer du blocus, & de notifier au
Puissances étrangères, que l'entré
du port de Gibraltar seroit désor
mais interdite à tout vaisseau d
guerre ou de commerce, sous quel
que pavillon que ce put être, &
que Sa Majesté déclaroit de bonn
prise, ceux qui seroient rencontré
suivant une direction contraire
l'objet du blocus.

Détresse des Anglois à Gibraltar. Que cette place est imprenable.

Cette résolution de la Cour d
Madrid fut exécutée à tems; l
place étoit mal approvisionnée, &
dès la mi-Août plusieurs lettre
annoncèrent que les habitans e
étoient réduits à manger leurs che

aux. Ce qu'il y a de certain, c'est que le Gouverneur reçut ordre de 1779.
renvoyer les prisonniers françois, & de ne point toucher aux vivres de la garnison. Dès le commencement d'Octobre, la ration du Soldat n'étoit que de trois livres de pain & d'une livre de viande pour deux jours. Faute de soufre & de charbon on ne fabriquoit dans la ville que de la poudre inférieure, qui, pour brûler, avoit besoin d'être mêlée avec de la poudre de la premiere qualité. Ces derniers rapports se trouvoient confirmés par le ralentissement des Anglois dans le service de leur artillerie. Ils cessèrent tout-à-coup d'inquiéter les travailleurs espagnols, & le silence absolu des batteries élevées à Gibraltar, tant sur la pointe d'Europe, que dans beaucoup d'autres endroits, leur laissa tout le loisir d'entamer la construction des ouvrages depuis la ligne jusqu'à la distance d'environ cinq cens toises de la place. Il paroissoit facile, sinon d'empêcher ces travaux, au moins de les rendre très-périlleux; mais tandis que les Espagnols fai-

1779. soient sous les yeux des Anglois, tous les préparatifs d'un siége, suivant les projets d'attaque du célèbre de Valliere, ces derniers se tenoient tranquilles ou faute de munitions de guerre, ou parce qu'ils les ménageoient pour une autre occasion. Ils se contentoient de transporter de l'artillerie sur la montagne de Gibraltar, d'y élever des batteries & de miner de tous côtés. Ils montroient d'ailleurs beaucoup d'assurance, & l'on se persuada que leur intention étoit de ne tirer sur les Espagnols, que lorsque ceux-ci auroient ouvert leur feu. Mais le Dimanche 12 Septembre, à sept heures du matin, ils firent l'essai de trois batteries construites dans la nuit sur la partie la plus élevée du rocher qui fait face à la porte d'Espagne; leurs boulets ne purent atteindre les Espagnols, & cette canonnade n'eût d'autre effet que de blesser un Soldat à la cuisse. Les jours suivans, leur feu se rallentit tellement, que les travaux du camp en furent à peine troublés. Pour le faire cesser entierement, on construisoit

construisoit à Algézire des batteries flottantes & vingt chaloupes canonnieres. Mais on ne peut trop répéter que Gibraltar est une forteresse imprenable, & que l'unique moyen de réduire cette place, étoit de l'affamer, & de lui couper toute communication avec les vaisseaux anglois. On pouvoit se fier d'un tel soin à l'activité de Barcelo; aucun des navires chargés de vivres & de munitions qui tentoit de s'introduire dans Gibraltar, n'échappoit à la poursuite de ses chasseurs attentifs; & un grand nombre de prises importantes signalèrent la vigilance de ce brave Chef d'Escadre. Cependant, comme on s'occupoit en Angleterre des moyens de rompre le blocus & d'approvisionner la place, & que Don Barcelo n'étoit point assez en force pour opposer une supériorité constante au développement des efforts projettés, sept vaisseaux de ligne & deux frégates sortis de Cadix & du Ferrol, vinrent fortifier l'escadre du Détroit, & la mettre en état de canonner la forteresse du côté de la mer, dès

1779.

que les batteries de terre auroient
1779. commencé leur feu. On se croyoit au moment de voir perfectionner les travaux du camp de Saint-Roch; tout sembloit disposé pour le siége de Gibraltar, & le 19 Novembre M. de Cordova parut à Algézire avec douze vaisseaux détachés de la flotte combinée, dans l'intention de s'arrêter au détroit & d'y protéger le siége encore éloigné, dont nous renvoyons la description, pour ne point anticiper.

On fait monter à quarante-six vaisseaux de ligne, la flotte de l'Amiral Hardy.

Quarante bâtimens partis du Levant, & convoyés par deux frégates étoient arrivés dans les premiers jours de Juillet avec d'immenses richesses; ils fournirent d'excellens matelots au département de Toulon qui en manquoit absolument, pour completer les équipages de l'escadre de M. de Sade, composée des vaisseaux le Lion, le Souverain, le Hardi, le Jason, le Héros & le Triomphant. Cette escadre, sortie de la Méditerranée au commencement d'Octobre, devoit croiser quelque tems à l'entrée du détroit, & se joindre en suite à la grande flotte de Brest, qui, toujours en rade, pa-

roissoit n'attendre que le moment d'appareiller. Le 13 Novembre, rien ne faisoit croire qu'on songeât à désarmer; mais les vents contraires tenoient constamment notre armée oisive; la flotte angloise avoit osé les braver dans la matinée du 22 Octobre, & s'étoit portée à Torbay avec toutes ses forces, qu'on évaluoit à quarante-six vaisseaux de ligne, dix frégates & onze brûlots. L'objet de l'Amiral anglois n'étoit pas de rencontrer & de combattre l'armée combinée, mais d'assurer le retour de huit vaisseaux des Indes orientales qu'on attendoit depuis longtems, & qui arrivèrent en effet dans les Dunes vers la mi-Novembre, d'où ils se rendirent heureusement dans la Tamise. Quatre vaisseaux de ligne espagnols avoient été détachés sous la conduite de Don Antonio de Ulloa, pour aller croiser sur le passage des vaisseaux de la Compagnie angloise. Ce Lieutenant-Général fut accusé de les avoir laissé passer comme vaisseaux de guerre, contre l'avis de tous ses Officiers qui les reconnoissoient pour des navires de l'Inde, & qui vou-

1779.

**Huit vaisseaux des Indes arrivent dans les Dunes. Disgrace de Don Antonio de Ulloa. Il finit par se justifier.**

1779. loient les approcher; mais on lui imputoit sur-tout la perte de la hourque la Manille, à laquelle il avoit parlé, disoit-on, sans la faire convoyer, sans même l'avertir que les Espagnols étoient en guerre avec les Anglois. Cette croisière, censée inutile par la négligence de Don Antonio de Ulloa, ne pouvoit que lui attirer une disgrace; S. M. Catholique lui envoya l'ordre de se démettre de son commandement, & de se préparer à justifier sa conduite devant un Conseil de Guerre, qui, après un délai de vingt mois, la jugea irréprochable & conforme aux instructions qu'il avoit reçues de la Cour.

L'approche de l'hiver oblige les flottes de rentrer dans les ports. Cantonnement des troupes de terre.

Cependant l'approche de l'hiver ne permettoit plus de tenir la mer, & le 18 Novembre un Exprès fut expédié pour Torbay, avec ordre de notifier à l'Amiral Hardy celui de ramener la flotte dans les ports. Pareils ordres furent signifiés aux Chefs de l'armée navale de France & d'Espagne. Les troupes de terre n'avoient point encore désarmé; celles de Bretagne & de Normandie allèrent prendre

leur quartier d'hiver dans l'intérieur de ces Provinces ; mais leur cantonnement fut disposé de maniere, qu'elles pouvoient être rassemblées en moins de trois jours, si les circonstances l'exigeoient. On avoit pris les mêmes précautions en Angleterre, & des lettres de Plymouth assuroient que les troupes ci-devant campées dans les environs de cette place pouvoient s'y réunir au besoin en moins de vingt-quatre heures. Ces mêmes lettres ajoutoient que six cens ouvriers employés aux travaux des fortifications de Plymouth devoient s'y livrer sans interruption pendant tout l'hiver, & les terminer avant le retour du printems.

1779.

Si l'Angleterre s'occupoit des apprêts d'une défense vigoureuse, on ne négligeoit point en France les moyens de rendre ces préparatifs inutiles ; tout annonçoit pour l'année prochaine une campagne de mer beaucoup plus active que celle dont on vient d'esquisser les principaux traits, & dont on va completter le tableau en les récapitulant sans omissions, & suivant l'ordre des dates qu'il n'étoit gueres possi-

ble d'obſerver dans un premiei
1779. poſé. Ce ſecond précis eſt extrai
la lettre d'un Officier françois
barqué ſur un des vaiſſeaux d
flotte combinée ; ce qu'il fa
remarquer pour juſtifier les
tradictions apparentes qu'on p
roit relever dans quelques dé
de ces deux relations.

Récapitulation de la campagne du Comte d'Orvilliers.

Trente vaiſſeaux, dix frégat
d'autres bâtimens armés attend
à Breſt l'ordre d'appareiller ; ce
dre fut donné le 3 Juin, & le m
jour la flotte mit à la voile pa
vent très-favorable. A peine a
on perdu de vue les côtes de Fra
que le Général fit ſignal de mar
ſur trois colonnes; il indiqua p
autre ſignal qu'il alloit faire r
pour l'Eſpagne. Juſques-là on
voit formé que des conjecture
une jonction avec la flotte de C
va. Le tems continua d'être b
& le lendemain la flotte françoi
riva ſur l'iſle de Ciſarga, où elle
en panne. Le Comte d'Orvillie
ſignal d'ordre, manda tous les
pitaines de vaiſſeaux, & leur
nonça que le point de réunion
fixé ſur ces parages, & qu'il fall

attendre les alliés. L'armée ne devoit point relâcher; des raisons qu'on ignore, avoient fait donner à ce sujet des ordres rigoureux. Il y avoit à la Corogne huit vaisseaux espagnols & quatre frégates; ils parurent le 22 Juin sous le commandement du Comte d'Arze. Les vents contraires firent longtems attendre ceux de Cadix. La saison étoit précieuse, les maladies commençoient à gagner les équipages, & les Anglois pouvoient intercepter la jonction des deux armées. Cependant celle d'Espagne n'arrivoit point, & l'on ne savoit à quoi attribuer ce retard, lorsqu'on en fit le signal le 22 Juillet; elle étoit composée de trente-six voiles, sous la conduite de son Excellence Don Louis de Cordova. Ce Général avoit ordre de sa Cour de fournir des vaisseaux au Comte d'Orvilliers, & de le reconnoître pour Commandant en chef de l'armée combinée. Les deux flottes s'incorporèrent, & le 26 Juillet, le Général françois eut cinquante vaisseaux sous ses ordres. L'escadre d'observation étoit de seize vaisseaux; Don Louis de Cordova en prit le commandement.

1779.

Cinq vaisseaux détachés de l'armée
1779. combinée formoient l'escadre légere
sous les ordres de M. de la Touche-Tréville. Depuis longtems on n'avoit point vu déployées sur nos mers des forces aussi imposantes. Le 29 elles furent dirigées vers la Manche. L'armée se forma sur trois colonnes; l'escadre légere & les frégates chassoient en avant, avec ordre de fouiller & de vérifier les bâtimens neutres. Les côtes d'Angleterre sembloient s'éloigner à mesure que l'armée en approchoit, tant l'impatience de les découvrir étoit extrême parmi les équipages. Des cris de joie les annoncèrent dans la matinée du 14 Août. Le Général fit former la ligne de bataille à l'armée combinée, & MM. de Cordova & de Tréville se tenant au vent, marchèrent en échiquier; le premier ayant pour point de relèvement le vaisseau de queue, & le second le vaisseau de tête; ces deux Commandans pouvoient, au moyen de cet ordre de marche, couper l'ennemi, le mettre entre deux feux, & se replier en tous les sens. L'instant du signal fut celui de l'exécution; la flotte se

porta ſur Plymouth, & ſe déploya ſur trois colonnes à peu de diſtance 1779.
de ce port. Aux premiers ſignaux de ſes frégates de découverte, l'armée angloiſe quitta ſa croiſière & s'enfonça dans la baie; les bâtimens chargés de l'obſerver vinrent rendre compte à M. d'Orvilliers qu'ils n'avoient encore pu diſtinguer que dix-ſept vaiſſeaux. L'intention du Général étoit de diriger ſes mouvemens du côté de Portland ou de Torbay, & d'y mouiller en attendant de nouvelles forces; mais un vent d'Eſt forcé déconcerta ſes projets, & l'armée ſe vit inſenſiblement entraînée hors de la Manche; elle ne s'étoit maintenue que deux jours ſur les côtes de la Grande-Bretagne. On avoit eu quelques avis d'une flotte ennemie; après de vaines recherches, on déſeſpéra de la rencontrer.

Cependant les équipages s'affoibliſſoient par la maladie, les remèdes manquoient abſolument, & l'on avoit beſoin de rafraîchir les vivres; l'armée de terre ſous les ordres du Comte de Vaux n'arrivoit point; les vents contraires retenoient les

1779. que la saison étoit trop avancée, & qu'ayant forcé l'Angleterre à concentrer ses forces en Europe, la politique françoise avoit parfaitement rempli l'objet qu'elle s'étoit proposé dans ce formidable armement.

Autres avantages des croisières du Comte d'Orvilliers.

Un autre avantage des croisières menaçantes du Comte d'Orvilliers, car c'est le nom qu'il faut donner à sa seconde campagne, fut de protéger & de favoriser le retour de nos flottes marchandes. Celle des vingt-trois voiles venant de Saint-Domingue, étoit évaluée de dix-huit à vingt millions, & destinée pour Nantes & Bordeaux; elle entra dans ces ports avec ses riches cargaisons dès les premiers jours de Juillet. Le 2 du même mois, vingt-un navires du Port-au-Prince arrivèrent à Brest, sous l'escorte de la frégate la Charmante, commandée par M. de Mac-Namara. Cette flottille chargée de sucre, de coton & d'indigo, n'étoit gueres moins riche que la précédente; on en portoit la valeur à quinze ou seize millions. L'heureux retour de ces quarante-quatre bâtimens redonna quelque vie au com-

merce de nos ports situés sur l'O-
céan. A cette même époque, M. le 1779.
Roi de la Grange commandant le vaisseau de ligne le Hardy, parut dans la rade de Toulon avec vingt-huit navires venus des Echelles du Levant. L'arrivée de ce convoi fut un évenement favorable au commerce de la Méditerranée, & l'un des plus heureux de toute cette campagne, dont les opérations les mieux combinées ne produisoient rien de bien décisif aux yeux de la multitude.

Affaires particulières. Combat du Chevalier de Couëdic.

Des affaires particulières signalèrent la bravoure & l'intelligence de nos illustres marins, & n'eurent point de résultats importans. Une des plus remarquables fut le combat de la *Surveillante*, commandée par le Chevalier de Couëdic Lieutenant de vaisseau, & du *Quebec*, commandé par le Capitaine George Farmer. Ces deux frégates étoient d'égale force, & portoient chacune trente-deux canons, dont vingt-six de douze liv. de balle en batterie. La première avoit appareillé de la rade de Brest le 2 Octobre, avec le Cutter l'*Expédition* aux ordres de M. de

furent redevables de la vie. Mais ce
1779. n'étoit point assez d'être humains;
les François donnèrent en cette occasion un exemple de générosité, dont on ne peut trop exalter la noblesse. Le Ministre de la Marine ne crut pas devoir regarder comme prisonniers de guerre ces braves anglois qui, échappés à tant de périls, auroient moins senti le prix de la vie, si en la recouvrant ils avoient cessé d'être libres. Ils furent renvoyés sans échange & sans rançon en Angleterre, & nos fiers ennemis accordèrent à cette belle action de l'admiration & des éloges.

Le Capitaine Farmer avoit promis de ramener une frégate de la force du Québec; sa mort le dispensa de tenir parole. La Surveillante rentra le 8 Octobre à Brest, remorquée par le cutter l'Expédition, qui ayant réduit son adversaire, l'abandonna pour voler au secours de notre frégate. M. de Roquefeuille se couvrit de gloire ainsi que M. de Couëdic, & les Anglois ne se firent pas moins d'honneur; mais ils furent plus malheureux dans ce combat si juste-

ment célebre. Il y eut de notre côté trente-six hommes tués pendant l'action. Le nombre de nos blessés fut d'environ cent hommes, parmi lesquels on distingua le Chevalier de Lostange, & M. de la Bintinaie ; ce dernier avoit eu le bras emporté d'un coup de canon. 1779.

Prouesses du Capitaine Royer.

Nos braves corsaires signalèrent aussi leur intrépidité dans plusieurs combats trop peu connus pour la gloire de la nation françoise. Les prouesses du Capitaine Royer eurent pourtant assez d'éclat, pour en donner aux témoignages de la reconnoissance publique. La prise du bâtiment anglois le *Commandant de Dunkerque*, avoit mérité à ce courageux marin l'attention de Sa Majesté, qui lui fit don d'une épée. Ce fut pour le sieur Royer un encouragement à de nouveaux exploits, & ce vaisseau, dont il eut le commandement, fut dans la suite le théâtre & l'instrument de tous ses triomphes. La ville de Dunkerque, sa patrie, s'honoroit d'un tel citoyen; & lorsqu'après une croisière triomphante, il reparut vers la mi-Juillet devant ce port

avec toutes ſes priſes, il y fut reçu
1779. aux acclamations des habitans &
de la garniſon, dont les fanfares
l'accompagnèrent juſqu'à l'hôtel de
M. le Prince de Robecq, qui lui
fit l'accueil le plus diſtingué. Les
Matelots ne voulurent pas ſouffrir
qu'il s'y rendît à pied, & ils le portèrent en triomphe ſur leurs épaules.
De toutes les courſes du brave
Royer, la plus glorieuſe fut celle du
mois de Septembre; il y rançonna
treize navires, & le nombre des
priſes fut encore plus conſidérable.
Parmi ces derniers, il s'en trouvoit un,
dont le Capitaine avoit juſtifié,
par une conduite atroce, la vengeance terrible que Royer ſe permit
contre l'équipage anglois. Après
un combat aſſez opiniâtre, ce Capitaine s'étoit rendu; mais voyant
venir la chaloupe françoiſe, avec
onze hommes chargés d'amariner
ſon vaiſſeau, il leur lâcha toute ſa
bordée chargée à mitraille, & coula
bas la chaloupe. Par cet artifice,
il ſe flattoit d'avoir aſſez affoibli le
Capitaine françois, pour tenter l'abordage; mais Royer indigné, le
prévient, l'aborde, encourage ſes

gens à venger la mort de leurs camarades, & passe au fil de l'épée tout l'équipage ennemi. 1779.

Expédition de M. de Flotte devant Alger.

L'expédition de M. de Flotte, commandant la frégate l'*Aurore*, mérite aussi d'être citée parmi les faits de guerre qui soutinrent l'honneur du pavillon françois dans cette année d'inaction. Ce brave Officier mouilloit à Alger, par un très-mauvais tems, lorsque le Consul anglois se permit un propos, dont la substance étoit que quatre corsaires de sa nation croisoient à deux lieues en mer, avec l'intention de s'emparer de l'Aurore, s'ils pouvoient la rencontrer. Cette fanfaronade revint à M. de Flotte, qui se rendit sur le champ à son bord, fit couper le cable, & malgré l'orage, gagna la haute mer, & se mit à la poursuite des quatre corsaires. Comme il avoit le vent, il fut bientôt sur eux. Ceux-ci ne voyant qu'une frégate, l'attendirent & se rangèrent en ordre de bataille. Sans s'étonner du nombre, le brave Capitaine les approche à demi-portée du canon, & leur lâche sa bordée. Les corsaires furent percés,

1779. & se rendirent sur le champ sans tirer un coup de fusil. M. de Flotte retourna à Alger, reprit son ancre, & fit voir au Consul britannique comment les frégates du Roi de France savent punir la témérité des corsaires anglois.

Combat de trois frégates espagnoles contre trois frégates angloises. Désolation des commerçans de Liverpool.

Les Espagnols se signalèrent également dans ces combats particuliers. Outre les vingt-quatre prises faites dans le détroit par Don Barcelo, il y eut, à la fin d'Août, un combat très-meurtrier à la hauteur de Cadix, entre trois frégates angloises & autant de frégates de l'escadre de Don Langara. La durée de l'action fut d'environ vingt heures, & après un grand massacre de part & d'autre, les frégates espagnoles réussirent enfin à s'emparer des bâtimens ennemis, qui furent traînés à Cadix dans un si mauvais état, qu'on désespéra de les pouvoir réparer.

Ces échecs répétés de la marine britannique, & particulierement de la marine marchande, étoient un juste sujet d'allarmes pour les villes commerçantes d'Angleterre. Une lettre écrite de Liverpool, dans

les derniers jours de Juillet, atteste & motive en ces termes la désolation de cette place de commerce, qui, depuis quarante ans, étoit devenue l'une des plus florissantes de la Grande-Bretagne. » Ne vous attendez plus » est-il dit dans cette lettre, dont voici l'extrait » au » pompeux étalage de captures » faites sur l'ennemi. Les succès de » l'automne & de l'hiver derniers » avoient tourné la tête à la plupart » de nos habitans, & multiplié à » l'infini le nombre de nos Armateurs; mais les tems sont bien » changés. Depuis l'ouverture de » cette campagne, les François » font une guerre particuliere à nos » corsaires, à nos lettres de marque, » & rien ne leur échappe. Aussi ne » voit-on plus à la bourse de » physionomies riantes; la consternation & le désespoir sont peints » sur tous les visages. Plus de marée qui ne soit l'avant-coureur » de quelque disgrace. Les vaisseaux » françois employés aux représailles, » sont des frégates de quarante, de » trente-six & de trente-deux canons; quel moyen de leur résis-

1779.

1779. » ter avec nos corsaires, dont la » plûpart sont des bâtimens mar» chands, construits pour la traite » sur la côte d'Afrique? Des bou» lets enchaînés ou ramés, des » boulets de vingt-quatre livres de » balle, détruisent leurs agrès, ba» layent leurs ponts, traversent » leurs flancs d'outre-en-outre. Tel » est le tableau de la misere actuelle » de notre marine marchande, tel » est le contraste de l'état florissant » qui la distinguoit autrefois ».

Exploits de Paul Jones.

L'intrépidité toujours active & toujours heureuse du redoutable Paul Jones, justifioit sur-tout les allarmes des Négocians-Armateurs d'Angleterre. Cette année fut particulierement marquée par les exploits répétés de ce fameux Commodore américain. Il étoit sorti le quatorze Août du port de l'Orient, avec la frégate le Bon-Homme Richard & six autres bâtimens, dont les équipages se montoient à seize ou dix-huit cens hommes. On apprit bientôt que cette escadre s'étoit portée sur les côtes d'Irlande, & que ce Commandant avoit ordre de serrer de près le rivage, d'exa-

ce qui se passoit dans les
, d'en donner avis aux flottes 1779.
inées, & de se tenir prêt à
der une grande tentative
e ce royaume. En conséquence
s instructions, Paul Jones at-
it dans la baie de Balinnske-
le moment d'agir, lorsqu'un
de vent souflant du Nord-Est,
assa de cette baie le 26 Août.
it jeté le lendemain au Nord
l'Ecosse, où il fit une prise
idérable, destinée pour Qué-
, & chargée d'approvisionne-
s militaires; il prit aussi une
e de marque de Liverpool, &
a bas plusieurs autres navires
de Whitby. Il avoit croisé six
entre Berwick & la riviere
ber, & son intention étoit
ctuer une descente sur quel-
partie de la côte, lorsqu'il
ntra la flotte angloise de la
ue, escortée par deux vais-
armés, dont un de quarante
s & l'autre de vingt. Paul
ne laissa point échapper une
lle occasion d'acquérir de la
r, & voici la relation très-
ate, mais bien authentique du

1779. combat qu'il livra sur le cl
au Capitaine Pearson, commar
de la Serapis. Quoi qu'extrait
lettre du Commodore améri
ce rapport atteste que le Com
dant anglois n'eut guere moir
part que Paul Jones, à la gloi
ce fameux combat.

Combat de de la Serapis & du Bon-Homme Richard.

Le 23 Septembre, le Bon-Ho
Richard ayant eu connoissanc
la flotte angloise, hissa le
pour une chasse générale, &
tôt tous les navires marchand
étoient sous l'escorte de la Se
& de la Comtesse de Scarboro
forcèrent de voiles pour gagn
rivage, tandis que ces deux
seaux de guerre qui les p
geoient, prenoient le large
disposoient au combat. En ap
chant de l'ennemi, toutes v
dehors, Paul Jones fit le
pour former la ligne de bat
mais quelqu'empressé qu'il
d'engager une action, il ne pu
teindre la Serapis qu'à sept h
du soir. Le Bon-Homme Ric
la voyant à la portée du pist
lui lâcha sa bordée complette.
commença le combat, qui se so

avec une fureur égale de part & d'autre. Cependant les manœuvres 1779.
supérieures de la Serapis lui procuroient souvent des positions plus heureuses que celles du Bon-Homme Richard. Pour compenser cet avantage ou même le rendre nul, l'intention de Paul Jones étoit d'attacher sa frégate au vaisseau ennemi; il y réussit à la faveur d'un mouvement qui les approcha de maniere, que le beaupré de la Serapis vint donner dans la dunette du Bon-Homme Richard. Alors l'action du vent sur les voiles de l'une des frégates, ayant porté son arriere sur l'avant de l'autre frégate, elles se touchèrent dans toute leur étendue; leurs vergues se croisèrent, & les bouches de leurs canons furent tournées respectivement sur les flancs opposés. Il étoit huit heures du soir, lorsque les deux vaisseaux se trouvèrent dans cette position. Quelques minutes auparavant, le Bon-Homme Richard avoit reçu plusieurs boulets de dix-huit au-dessous de la flottaison; sa batterie étoit presqu'entierement réduite au silence, & de six vieux canons du premier

pont, deux avoient crevé au pre-
1779. mier feu & tué presque tous les hommes employés à les servir. Il ne restoit à Paul Jones que trois pièces de neuf livres de balle en état de jouer sur l'ennemi. Le feu d'un de ces canons, chargé à boulets ramés, fut dirigé contre le grand mât de la Serapis, tandis que les deux autres tiroient à mitraille, pour faire taire la mousqueterie de ce vaisseau & balayer ses ponts; ce à quoi on réussit parfaitement. Cependant trois Officiers subalternes se persuadant que le Bon-Homme Richard couloit bas, ôsèrent demander quartier à l'insu de leur Capitaine; mais l'intrépide Paul Jones les démentit avec un redoublement de courage, qui fit bien voir au Capitaine anglois qu'on n'étoit point encore à la fin de ce terrible combat. Jusques-là, le Bon-Homme Richard l'avoit soutenu seul contre un ennemi supérieur, qui, de son propre aveu, eût pris le parti de fuir, s'il avoit pu se dégager des liens qui l'enchaînoient à la frégate ennemie. Le feu qui avoit déjà pris à la Serapis venoit de se commu-

niquer au vaiſſeau de Paul Jones, qui, ayant cinq pieds d'eau dans ſa cale, ſe voyoit réduit à la cruelle alternative, ou de ſauter en l'air, ou d'être ſubmergé. Dans ce moment d'horreur, parut l'Alliance, une de ſes frégates, qui par une mépriſe incroyable, lâcha ſa premiere bordée dans l'arriere du Bon-Homme Richard. On eut beau faire le ſignal de reconnoiſſance & lui crier qu'elle prenoit un vaiſſeau pour l'autre, elle continua ſon feu ſur l'avant, ſur l'arriere & par le travers de la frégate de Paul Jones, à qui elle tua plus de vingt hommes. Le Capitaine de l'Alliance s'apperçoit enfin de ſon erreur, & ſa fureur ſe tourne auſſitôt contre la Serapis qui n'avoit pas un ſeul coup de canon à lui rendre, & dont l'incendie faiſoit des progrès effrayans. Le Bon-Homme Richard étoit dans une ſituation encore plus déplorable, en ce que les pompes ne ſuffiſoient plus aux voies d'eau qu'il falloit étancher. L'avis des plus braves Officiers étoit d'amener pavillon; mais l'intrépide Américain perſiſta toujours à ne

1779.

1779. point abandonner la partie, quoique son vaisseau ne fut, pour ainsi dire, qu'un amas de débris enflammés ou submergés. Enfin, sur les deux heures & demie du soir, le brave Capitaine de la Serapis voit chanceler son grand mât; il est forcé d'amener pavillon & de passer sur le Bon-Homme Richard où il apprend que c'est à Paul Jones qu'il vient d'avoir affaire, que la Pallas aux ordres du Capitaine Cottineau a pris la Comtesse de Scarborough après deux heures de combat, & que l'escadre américaine a déjà fait plus de trois cens prisonniers anglois. Quant au Bon-Homme Richard, il le trouva en si mauvais état, que sur le rapport unanime des Charpentiers, il fut jugé incapable de se soutenir à flot assez longtems pour gagner le rivage. Cependant on ne l'abandonna que le surlendemain, après en avoir retiré tous les blessés. Personne ne périt avec ce vaisseau qui coula bas sur les dix heures du matin, à la vue & au grand regret de Paul Jones, qui ne put sauver aucun des approvisionnemens. L'équipage de

gate étoit de trois cens
·quinze hommes avant le
il y en eut trois cens six
ou de blessés, suivant la
lu Capitaine anglois, dont
beaucoup moins considé-
bornoit à quarante-neuf
: à soixante-huit blessés.
ue terminé par la défaite
on & la prise de la Serapis
Comtesse de Scarborough,
at envisagé sous un certain
ffrit à l'Angleterre une com-
n de ces pertes, en ce qu'il
convoi de la Baltique, &
t fin, sur ces parages, à la
du redoutable Paul Jones.
voir erré dix ou douze jours
er du Nord, sans trouver
port commode, il arriva le
re au Texel, où il relâcha
deux mois avec ses deux pri-
; six autres bâtimens de son
, savoir l'Alliance, la Pallas,
nche, deux cutters, & l'ar-
françois le *Monsieur* de
x canons. Mais Paul Jones
en sûreté dans ce port?
les Anglois, les Etats-Gé-
n'ayant jamais reconnu l'in-

1779.

Paul Jones relâche au Texel. Est il en sureté dans ce port?

dépendance de l'Amérique, devoient regarder le Commodore comme un Pirate, & ne pouvoient lui donner un asyle sans violer le droit des gens. Les papiers britanniques ne cessoient de répéter qu'à la premiere réquisition de la Cour de Londres, l'Angleterre alloit recouvrer la Serapis & la Comtesse de Scarborough. Mais ce recouvrement étoit au moins incertain. Paul Jones sortoit d'un port de France, il avoit sans doute plus d'une commission dans son porte-feuille, & plus d'un pavillon à son bord. C'étoient pour les Etats-Généraux, d'assez bonnes raisons de ne rien précipiter.

1779.

L'Ambassadeur d'Angleterre reclame les deux prises au nom de Sa Majesté Britannique. Conduite des Etats-Généraux en cette occasion.

Quoi qu'il en soit, cette circonstance parut favorable pour savoir ce que les Hollandois avoient dans l'ame, & si le crédit de la France l'emportoit à La Haye sur celui de l'Angleterre. En conséquence, Sir Joseph York eut ordre de présenter à Leurs Hautes-Puissances un mémoire où il réclamoit les deux prises angloises au nom de Sa Majesté Britannique, & où il demandoit que les Officiers & Ma-

telots bleſſés ſur la Serapis & la Comteſſe de Scarborough, fuſſent tranſportés à terre, pour y recevoir des ſecours aux frais du Roi ſon maître. Ce ſecond article de la réquiſition de l'Ambaſſadeur, ne ſouffrit aucune difficulté de la part des Etats; mais ils ne voulurent point s'immiſcer dans l'examen de la légalité ou de l'illégalité des priſes faites par l'eſcadre de Paul Jones, & malgré les inſtances réitérées du Chevalier York, ils ſe refusèrent conſtamment à la ſaiſie & à la reſtitution de ces priſes. Cependant Leurs Hautes-Puiſſances ne voulant rien haſarder d'où l'on pût inférer légitimement la reconnoiſſance de l'indépendance des Colonies américaines, elles firent ſignifier à Paul Jones qu'en lui prêtant un abri contre les déſaſtres de la mer, leur intention n'avoit point été de lui donner un aſyle. En même-tems, l'Officier commandant à la rade du Texel, reçut ordre de tenir la main à ce que le Commodore en ſortît avec ſes priſes dès que le vent le permettroit, & de n'admettre, à cet égard, aucune eſpèce de délai. En

1779.

conséquence de ces ordres, Paul
1779. Jones se disposoit à prendre le
large avec toute son escadre.

Cette résolution du 19 Novembre, concilioit les devoirs de la neutralité la plus scrupuleuse avec l'amitié qui subsistoit encore, du moins en apparence, entre la Grande-Bretagne & la République de Hollande; mais sur ces entrefaites, les circonstances ayant changé à l'égard de l'escadre américaine, les Etats-Généraux crurent devoir suspendre l'effet de leur résolution du 19 Novembre, par une autre du 26 du même mois. Ils avoient appris ce même jour, que, conformément aux ordres de Son Altesse Sérénissime le Prince Stadhouder, le Vice-Amiral Reynst, commandant à la rade du Texel, ayant envoyé le Capitaine Van Overmeer à bord de la Serapis, pour notifier à l'Officier-Commandant la nécessité de se pourvoir d'un Pilote-Côtier & de partir au premier vent favorable, il s'étoit trouvé que ce vaisseau n'étoit plus commandé par Paul Jones, mais par le Capitaine françois, Cotineau de Cosgelin,

ui en avoit pris possession au nom u Roi de France. Son Altesse éréniffime informée de ce chanement avoit écrit au Vice-Amiral, de ne point user jusqu'à ouvel ordre, des voies de forces, l'égard des vaisseaux, dont les Commandans seroient pourvus d'une commission de Sa Majesté Très-Chrétienne. Les ordres précédens restoient néanmoins dans leur entier, à l'égard du vaisseau l'Alliance, actuellement aux ordres de Paul Jones. Cette conduite sage & mesurée du Prince Stadhouder, fut avouée de Leurs Hautes-Puissances, qui se réservèrent cependant le droit de délibérer ultérieurement sur le parti à prendre dans cette circonstance. Il s'étoit élevé de grandes difficultés sur l'échange des prisonniers respectifs; elles furent applanies dans les derniers jours de Décembre. Entr'autres conditions, il fut stipulé que les Anglois feroient embarquer au Texel, leurs prisonniers, dont le nombre étoit de quatre cens cinquante; & de leur côté, les François convinrent d'en-

1779.

voyer chercher en Angleterre leurs
1779. prisonniers échangés.

Position embarrassante des Hollandois.

La position étoit délicate pour les Hollandois. Si, d'une part, ils avoient la majeure partie de leur fortune, placée dans les fonds de l'Angleterre, & qu'une rupture ouverte avec les Anglois, put entraîner, dans les conjonctures présentes, la ruine absolue des Provinces Unies; d'un autre côté, les Puissances liguées avoient dans cette guerre une prépondérance si marquée, & il paroissoit si difficile de rétablir l'équilibre en faveur de la Grande-Bretagne, que c'étoit tout risquer que d'entrer dans sa querelle. D'ailleurs la suspension des taxes imposées par arrêts du Conseil d'Etat du Roi de France, sur les vaisseaux de la province de Hollande, étoit à son terme depuis le premier Août, & les seules villes d'Amsterdam & de Harlem, continuoient de jouir des exemptions. Toutes les autres villes envioient cet avantage, & pour se le procurer, elles ne cessoient de solliciter la protection de Leurs Hau-

uiſſances. Il n'y avoit de ſû- 1779.
pour leur commerce, que dans
›nvois immédiats que les Etats-
raux n'ôſoient leur accorder
ıén agement pour l'Angleterre,
nt le refus indiſpoſa tellement
Négocians de Leyde, qu'ils
nt la réſolution d'abandonner
ville & d'aller s'établir à Amſ-
ım.

Le Chevalier d'York reclame de nouveau les ſecours de la Hollande.

ıur mettre les villes de la
l-Hollande dans la néceſſité
:éder à ſes meſures, la France
ıit de prohiber l'importation
urs fromages, & quoi qu'aſſez
érés, ces moyens agiſſoient
efficacement ſur les Hollan-
, que les voies de fait & les vio-
:s de l'Angleterre, dont toutes
ıégociations étoient autant de
aces. Le 22 Juillet elle avoit
préſenter à Leurs Hautes-
ances, un mémoire où elle
ımoit les ſecours de la Répu-
ıe, en vertu du *Caſus fœderis*,
ılé dans pluſieurs traités &
ımment dans celui de 1716.
ſilence de trois mois & demi
t tenu lieu de réponſe de la
des Etats-Généraux, lorſque

le Chevalier York renouvella ses demandes au commencement de Novembre, en des termes qui étoient moins une prière qu'une sommation. » C'est d'après la résolution de » Vos Hautes-Puissances, est-il dit » dans ce mémoire, que Sa Majesté » se réglera pour les mesures ultérieures les mieux adaptées aux » circonstances, & les plus convenables pour la sûreté de ses » Etats, le bien-être de ses peuples » & la dignité de sa couronne ».

1779.

Le refus des Hollandois, entraine de nouvelles insultes de la part des Anglois.

Le sens de ces paroles étoit clair, & les Hollandois ne pouvoient s'y méprendre. Les menaces qu'elles renfermoient s'étoient en partie réalisées, & chaque jour étoit marqué par quelque insulte faite à leur pavillon ; mais le refus des secours vainement réclamés par l'Ambassadeur d'Angleterre, détermina cette Puissance à ne plus garder de ménagemens avec les Provinces-Unies. Sous prétexte que la flotte marchande prête à sortir du Texel, sous l'escorte de trois vaisseaux de ligne, étoit chargée d'approvisionnemens pour la ville de Brest, le Commodore Fielding vint mouil-

tes-Puissances. Il n'y avoit de sûreté pour leur commerce, que dans les convois immédiats que les Etats-Généraux, n'ôsoient leur accorder par ménagement pour l'Angleterre, & dont le refus indisposa tellement les Négocians de Leyde, qu'ils prirent la résolution d'abandonner leur ville & d'aller s'établir à Amsterdam. 1779.

Pour mettre les villes de la Nord-Hollande dans la nécessité d'accéder à ses mesures, la France venoit de prohiber l'importation de leurs fromages, & quoi qu'assez modérés, ces moyens agissoient plus efficacement sur les Hollandois, que les voies de fait & les violences de l'Angleterre, dont toutes les négociations étoient autant de menaces. Le 22 Juillet elle avoit fait présenter à Leurs Hautes-Puissances, un mémoire où elle réclamoit les secours de la République, en vertu du *Casus fœderis*, stipulé dans plusieurs traités & notamment dans celui de 1716. Un silence de trois mois & demi avoit tenu lieu de réponse de la part des Etats-Généraux, lorsque

Le Chevalier d'York reclame de nouveau le secours de la Hollande.

pour ne point borner leur commerce
1779. & le maintenir dans cette liberté & cette indépendance illimitées qui en étoient l'ame, ils se prêtoient tour-à-tour & sans acception de personnes, aux besoins de chaque Puissance belligérante. Ce systême de commerce favorable aux Négocians qu'il enrichissoit, dut compromettre la République & hâter l'instant d'une rupture forcée avec l'Angleterre ou avec la maison de Bourbon. La fin de cette année alloit être le terme de la neutralité des Hollandois, & ce n'étoit point en faveur des Anglois qu'ils devoient s'en désister. Cette nouvelle alliance ne pouvoit qu'ajouter un grand poids à la prépondérance déjà si marquée des Puissances unies contre l'Angleterre, assurer le succès des expéditions projetées pour la campagne de 1780, & lui donner cette activité décisive, qui, peut-être, n'avoit point assez caractérisé, du moins en Europe, la campagne de 1779. Celle d'Amérique avoit été plus féconde en événemens, & si tous ne sont pas également dignes de l'attention

ɛteur, ils méritent au moins un d'œil, & nous allons en tra- 1779.
ɛſquiſſe.

Expéditions de mer, en Amérique.

Prises faites par le Commodore Hopkins.

e des expéditions de mer les remarquables, fut celle du nodore Hopkins. Il avoit ap- lé de Boſton le 13 Mars avec rren qu'il montoit, la Reine 'rance, commandée par le aine Olney, & un autre vaiſ- ıommé le Ranger aux ordres :pitaine Simpſon. Le 6 Avril ıcontrèrent & prirent la Goë- l'Hibernia, & le lendemain ils ıvrirent, par la latitude trente- trente-ſept, deux flottes, dont le neuf voiles alloit de New- en Géorgie. Les ſept plus lérables furent amarinées en : de quatre heures, & de l'a- u Colonel Campbell, l'un des -quatre Officiers faits priſon- dans cette circonſtance, la des Anglois évaluée à près ıt mille livres ſterling, fit plus ıalancer tous leurs ſuccès dans ıvince qu'ils alloient approvi- ɛr, & dut laiſſer le Général ɔſt dans une ſituation déplo-

1779.

Belle manœuvre de M. Grimoard, Commandant de *la Minerve*. Il prend la frégate angloise *la Providence*, & ne perd pas un seul homme.

Quoique moins importante, quant à ses effets, que l'expédition du Commodore américain, la rencontre de la frégate la Minerve avec l'escadre de la Jamaïque, fut pour notre marine un de ces événemens honorables bien dignes de figurer dans ses fastes. Par sa bonne contenance, sa manœuvre habile, le service expéditif & le courageux dévouement de son équipage, M. Grimoard, qui commandoit la frégate françoise sut faire tête au vaisseau de ligne le Ruby & à la frégate le Niger qu'il força de gagner la terre pour se réparer. Après un combat de trois quarts-d'heure, la Minerve qui cherchoit à s'éloigner, apperçut sous le vent deux autres vaisseaux de l'escadre, le Bristol & l'Eole qui lui coupoient chemin, & au même instant, elle se vit comme enchaînée par un calme au milieu de quatre vaisseaux ennemis situés à une lieue de distance les uns des autres. Heureusement le vent s'éleva, comme ils mettoient leurs canots dehors pour se faire remorquer. La Minerve prit chasse & le Niger qui

›it remis en mer fut détaché à
pourſuite. Cette frégate excel- 1779.
te voiliere eût pu forcer M.
imoard à ſoutenir un nouveau
nbat ; mais la bonne conténance
cet Officier le tira de ce mau-
s pas, &, par une manœuvre
ante, il parvint enfin à ſe dé-
ger de l'eſcadre angloiſe. La
nerve étoit ſortie le 3 Mars du
rt-au-Prince dans l'intention de
rendre au Mole ; le 8 du même
is, elle ſe trouva ſur le cap avec
vent contraire qui ne lui per-
t pas d'entrer ; ce qui l'obligea
changer ſa route & de la diri-
vers Emague où croiſoient un
nd nombre de vaiſſeaux en-
nis. M. Grimoard eut le bon-
ır d'y rencontrer la frégate an-
iſe la Providence qui ſe rendit
s combattre. Cette frégate de
gt - quatre canons étoit accom-
née d'un brigantin de quatorze,
profita du vent pour s'évader,
dis qu'on amarinoit ſa conſerve.
ns ces deux rencontres, la Mi-
ve n'eut pas un ſeul homme de
, &, comme on l'a dit, l'acquiſi-

tion de la Providence ne coûta pas aux François un ſeul coup de fuſil.

1779. Expédition de Penobſcot déſaſtreuſe pour les Américains.

Mais les principales opérations de cette campagne, tant dans l'Amérique proprement dite, que dans les Indes occidentales, étoient moins des combats de mer, que des expéditions de terre; les affaires maritimes n'y furent qu'acceſſoires & ſecondaires, comme dans l'expédition de Penobſcot (1) où les Anglois & les Américains ſe meſurèrent ſur l'un & l'autre théâtre, pour conſerver ou recouvrer des établiſſemens dans cette riviere. Le Colonel Mac Lean avoit reçu ordre de Clinton d'y établir un poſte, & d'employer à cet effet une partie des troupes de la nouvelle Ecoſſe, telle qu'il la jugeroit ſuffiſante, ſans pourtant négliger la ſûreté d'Hallifax. Pour mieux rem-

(1) *Penobſcot* eſt une riviere très-conſidérable, formée du courant de trois grands lacs, ſitués dans l'ancien gouvernement de Sagadahock, aujourd'hui comté de Lincoln, Etat de Maſſachuſett-Bay, dans la Nouvelle-Angleterre. Après avoir traverſé ce comté dans l'étendue de cent trente milles, elle ſe perd dans la baie à laquelle elle donne le nom de *Penobſcot-Bay*.

les vues du Général, le Co- 1779.
crut devoir s'y transporter
ıême, & le 16 Juin il arriva
enobscot avec quatre cens cin-
te fusiliers du soixante-qua-
eme Régiment & deux cens
uatre-vingt-deuxieme. Son dé-
ıement fut lent & pénible, &
ze jours s'écoulèrent avant qu'il
éclairci les bois & mis en sû-
ses approvisionnemens. Le 2
et, on n'avoit point encore
ué le terrein sur lequel on se
osoit de construire un fort,
jà l'on faisoit à Boston un ar-
ent considérable, pour arrêter
progrès de cet établissement.
ord l'état de Massachussett's-
fit proclamer une résolution
ıquelle il se désistoit, en faveur
équipages américains, de sa
on des prises qui pourroient
faites sur les Anglois pendant
édition. Ce redoutable arme-
t venoit d'appareiller, & le
ınel Mac Lean en eut avis le
Juillet. Suivant sa relation, il
avoit encore de commencé
deux bastions du fort; en beau-
› d'endroits le fossé n'avoit pas

trois pieds de profondeur, point de
1779. plate-forme, point d'artillerie montée. Il fallut renoncer à l'espoir de se fortifier complettement, & tirer de sa position le meilleur parti possible. Trois sloops anglois, l'Albany, le North, & le Nautilus étoient restés dans la riviere afin de protéger la garnison, ce qu'ils firent avec succès dès le 25 Juillet, jour auquel, les ennemis parurent avec une flotte de vingt-sept voiles. Ils commencèrent leurs attaques à deux heures après midi, & furent obligés de les suspendre jusqu'au lendemain. Leurs nouvelles tentatives ne réussirent pas mieux jusqu'au 28 qu'ils prirent terre, à l'insu du Colonel, dans la partie occidentale, où un piquet de quatre-vingts hommes ne put s'opposer à leur débarquement; il fut repoussé dans le fort, & sa retraite précipitée instruisit le Colonel de ce qui venoit de se passer. Il lui fallut retirer tous ses postes avancés, se concentrer dans ses ouvrages, & par des efforts incroyables, les rendre du moins imposans aux Américains. En moins de trois jours, ils avoient ouvert

avec beaucoup de vivacité
art & d'autre, & les escar-
:hes avoient été fréquentes,
: que les Anglois du fort vou-
t conserver avec leurs vaiss-
: une communication qui ne
àmais interrompue. Tout-à-
le feu des Américains ne se
us entendre & un piquet dé-
: pour aller reconnoître leur
, vint apprendre à Mac Lean
: avoient abandonné leurs ou-
es. En effet ils s'étoient em-
ués dans la nuit du 13 au 14
leurs troupes & leur artillerie,
ui ne put se faire sans une
usion que le Colonel se mettoit

reillé de Sandy-Hook le 3 A
1779. avec les vaisseaux le Raisonna
le Greyhound, la Blonde, la
ginie, la Camille, la Galatée
sloop l'Otter qui s'égara da
traversée. Cette escadre arri
13 dans la baie de Penobscot
le lendemain matin sur les
heures, elle découvrit la flott
Boston formée en croissant au
vers de la riviere, & qui paro
vouloir disputer le passage aux
seaux anglois; mais, vu la
riorité de leurs forces, il y a
eu de l'imprudence à le tente
le Commodore Saltonstall qui c
mandoit les vaisseaux bostonni
se conduisit sagement en cherc
son salut dans la retraite. Le C
modore anglois ne lui en d
pas le tems, & quoique son
cadre ne fut point encore form
il fit le signal d'une chasse gé
rale. Deux vaisseaux améric
le Hunter & la Défense, échouè
en voulant échapper à ce dan
le premier fut pris & l'autre f
sauter. Tel fut dans la suite
cette chasse, le sort de vingt-c
bâtimens américains & entr'au

belle frégate le Warren de
:-deux pièces de canon. Le 1779.
›dem qui en montoit vingt,
ıuva ſerré de ſi près, qu'il ne
'échouer; il fut contraint d'a-
r pavillon, & ſon équipage
a au pouvoir de l'ennemi. Les
ıts & les Matelots des autres bâ-
ıs échappèrent à la captivité
a fuite; mais en cherchant la
té au milieu des forêts & des
'ts, le grand nombre y trouva
nine & la mort. L'importante
'e de Penobſcot, ne coûta gueres
de trente hommes à l'Angle-
:, & les Américains y perdirent
: leur flotte, dont quatre ou
vaiſſeaux furent pris & le reſte
é.

e déſaſtre des Américains ne Défaite des Anglois à Stoney-Point
›oint compenſé par la défaite
Anglois à Stoney-Point ſur la
:re North, où le Brigadier-
éral Wayne attaqua leurs lignes
; la nuit du 16 Juillet. Il étoit
i la veille de Sandy-Beach avec
tre cens hommes, & à huit
res du ſoir ſon avant-garde
t à quinze cens pas du poſte
emi. Tandis que le Général &

les principaux Officiers alloie
1779. connoître les ouvrages, l'arn
formoit en colonnes; elle f
en mouvement ſur les onze l
& demie, tems fixé pour l'a
du poſte. Cent cinquante V
taires de la colonne droite s
cèrent la bayonnette au bo
fuſil, ayant le Lieutenant-C
Fleury à leur tête. Cent
Volontaires, commandés par l
jor Steward, formoient l'
garde de la gauche; ils marc
également avec la bayon
précédés ainſi que les prei
de vingt braves chargés d'
un paſſage à travers l'abat
d'écarter les autres obſtacles
ſaut de Stoney-Point devoit
mencer au plus tard à minuit
un marais qui couvroit le
des ouvrages en rendit les appi
plus difficiles qu'on ne l'avo
d'abord; cêt aſſaut fut différ
qu'à minuit & demi. Avan
les troupes ſe miſſent en
d'agir, le Général Wayne
avoit donné les ordres les

exécuté. La profondeur du marais, les doubles rangs d'un formidable abattis, la force des ouvrages qui couvroient les flancs & le front de l'ennemi, rien ne put ralentir l'ardeur des assaillans, qui, sous le feu d'une mousqueterie terrible & du canon chargé à mitraille, s'ouvrirent avec la bayonnette un chemin jusqu'aux lignes qu'ils emportèrent. 1779.

La garnison de Stoney-Point étoit composée du dix-septième Régiment d'infanterie, de la compagnie des Grenadiers du soixante-onzième, d'une compagnie d'Américains royalistes & d'un petit Régiment d'artillerie; ces troupes commandées par le Lieutenant-Colonel Johnson, furent ou tuées ou faites prisonnieres. Cette expédition fit beaucoup d'honneur au Général Wayne, & signala la bravoure des Officiers & des Soldats de sa petite armée; mais à la gloire d'avoir forcé le poste de Stoney-Point, ils ne purent joindre celle de le conserver. Avec le canon de cette place, les Américains s'étoient d'abord flattés d'enlever le

Ils ne peuvent conserver ce poste.

fort de Verplanks où le Lieutenant-Colonel Webfter commandoit
1779.
un corps de troupes confidérable; déjà même ils avoient commencé les attaques, lorfque les troupes légeres & quelques efcadrons de cavalerie, détachés de l'armée de Clinton, vinrent arrêter les progrès de l'ennemi du côté de la terre, tandis que le Brigadier-Général Stirling débarquoit d'un autre côté avec des forces fuffifantes pour fecourir Verplanks & recouvrer Stoney-Point. A la vue des trois Régimens qu'il commandoit, les Américains précipitèrent leur retraite; mais comme Webfter avoit effuyé leur feu fans daigner leur rendre un coup de canon, ils s'étoient perfuadé qu'il n'en avoit point, & avant que d'évacuer la place, ils firent defcendre une galere, pour enlever la groffe artillerie qu'ils ne pouvoient tranfporter par terre. Dans ce moment, Vebfter tourna contre la galere une pièce de dix-huit livres de balle qui l'eût coulée bas, fi l'équipage ne l'avoit fait échouer & brûler fur le rivage. Ce qui reftoit de ca-

ns à Stoney-Point, fut enterré jeté dans la rivière. 1779.

Expédition nocturne de Paulus-Hook plus avantageuse aux Américains.

L'expédition nocturne de Paulus-›ok, sur la riviere du Nord, ne ûta pas un Soldat aux Améri-ins & leur valut cent soixante isonniers. La surprise de ce fort ué à l'opposite de New-York t l'ouvrage d'un stratagême de ıerre qui réussit parfaitement au ajor Lée. Pour se rendre maître ce poste, il avoit imaginé d'en-›yer douze hommes détachés des ıatre cens qu'il commandoit; ils oient armés de flambeaux, & se ésentèrent comme déserteurs des ›upes américaines. La sentinelle s ayant laissé approcher, fut tuée ssitôt à coups de bayonnettes; se saisirent des armes de la garde, la garnison endormie se trouva isonniere à son réveil. Elle fut ılevée à l'insu des postes avancés, ns avoir pu tirer un coup de sil. La prudence & la valeur que Major Lée avoit déployées dans ette expédition, lui méritèrent es remerciemens de la part du ongrès, qui applaudit également son humanité envers les prison-

1779. niers anglois dans une circonſtance où tout ſembloit provoquer le reſſentiment des Américains. Ils venoient d'éprouver à Fair-Field les derniers excès de cette férocité tant de fois reprochée à la ſoldateſque britannique, & dont nous allons extraire quelques-uns des traits recueillis dans une lettre écrite de cette ville ſaccagée.

Victoire des Royaliſtes à Fair-Field. Cruautés des vainqueurs.

Le 17 Juin, ſur les quatre heures du matin, un coup de canon tiré de Grover's-Hill, près de la Sonde, annonça l'approche de la flotte angloiſe aux ordres de Sir *George Collier*. Elle gouvernoit à l'Oueſt, & parut d'abord vouloir prendre la route de New-York; mais ſur les dix heures, elle jeta l'ancre ſur le rivage occidental, & mouilla dans cette poſition juſqu'à quatre heures après midi, tems auquel l'ennemi commença le débarquement de ſes troupes à The-Pines un peu à l'Eſt de Kenzie's-Point. Elles longèrent la pointe, enfilèrent une ruelle qui fait face au centre de Fair-Field, pénétrèrent dans la ville, s'y formèrent en trois diviſions, & détachèrent des gardes

pour différens poſtes. Les habitans n'étoient point aſſez en forces, pour retarder les progrès de l'ennemi; cependant ils avoient oppoſé toute la réſiſtance qu'on pouvoit attendre de leur petit nombre, & l'armée des Généraux Garth & Tryon, à qui George Collier avoit cédé le commandement des troupes depuis leur débarquement, eut à ſoutenir, en avançant dans la ruelle, le feu d'une pièce de campagne chargée à mitraille, qui joint à celui de la mouſqueterie, la déconcerta pendant quelque tems. Mais cette poignée de braves défenſeurs ſe vit bientôt forcée de gagner les hauteurs de Fair-Field & d'abandonner cette place à la diſcrétion de l'ennemi. Il n'y reſta qu'un petit nombre de femmes & d'enfans, qui, ſe fiant ſur leur ſexe ou ſur leur foibleſſe, ôſoient attendre quelques égards de l'humanité d'un ennemi cru généreux. Leur confiance fut cruellement déçue, & bientôt ils virent leurs maiſons livrées au pillage, devenir le théâtre de tous les excès. Le Soldat inſenſible aux pleurs de ces femmes déſolées, ſe

1779.

1779. permit contre elles toutes les violences que l'avidité peut ſuggérer, & beaucoup de celles que la décence ne permet pas de décrire. Non content d'enlever & de briſer leurs meubles, il leur arrachoit les vêtemens les plus chers à la pudeur allarmée. Les enfants au berceau n'étoient pas plus reſpectés que leurs meres, & tandis que ces barbares tenoient la bayonnette ſur la mamelle de celles-ci, d'autres brigands dépouilloient les innocentes victimes qui en exprimoient le lait. Ce genre d'outrages ſignala ſur-tout la brutalité des Heſſois. Les Américains réfugiés, les ſecondoient par d'autres excès; s'ils ſe montrèrent moins acharnés contre un ſexe ſans défenſe; pour ſe venger de la confiſcation de leurs biens (1),

En vertu d'un acte de l'Etat de Maſſachuſett's-Bay du 5 Mai 1779, les biens de ces Américains infidèles à la cauſe commune avoient été confiſqués au profit du gouvernement & du peuple de cet Etat. Leurs perſonnes furent déclarées étrangeres, & privées, en conſéquence de leur abdication volontaire, de toute relation politique & civile avec les États-Unis d'Amérique.

ils saccagèrent les propriétés des Américains fidèles au Congrès. 1779.
Quoique moins forcenés que les autres, les Anglois encourageoient toutes ces horreurs comme un moyen, disoient-ils, de recouvrer ou d'affermir leur autorité en Amérique. L'incendie général de la ville de Fair-Field fut un des plus cruels effets de cette politique barbare. Il avoit commencé deux ou trois heures avant la nuit, & les cris des femmes éplorées, des enfans effrayés & des Ministres de la religion outragée, ne purent émouvoir le Général Tryon qui dirigeoit le progrès des flammes dans tout un quartier de la ville. Grace à la modération du Général Garth, qui, vu la nature de sa mission, se conduisit avec beaucoup d'humanité, une partie considérable de la ville existoit encore au lever du soleil; mais environ deux heures après, l'embrâsement devint général, & il n'y eut qu'un petit nombre de maisons qui échappèrent à la fureur de ces incendiaires. Les Allemands appellés *Jagers*, s'étoient montrés les plus inexorables; ils composoient

l'arriere-garde, & tout ce qui avoit
1779. échappé à la vigilance barbare du Général Tryon, devint la proie des *Jagers*, que l'auteur de la lettre appelle avec énergie *les enfants du pillage & de la devaſtation*. Cependant, lorſque l'ennemi ſonna la retraite, le fort de Fair-Field ſubſiſtoit encore. Quelques partis avoient tenté de l'enlever, & une galere à rames fut envoyée pour en faire taire le feu; mais le brave Jarvis le ſoutint victorieuſement avec vingt-cinq hommes; les Anglois ſe rembarquèrent ſans avoir pu s'emparer de cette bicoque. Leur retraite fut enſanglantée, & la milice du pays qui s'étoit raſſemblée à la hâte, mit beaucoup d'ardeur à leur pourſuite. Il y eut de part & d'autre beaucoup de morts & de bleſſés, & cette expédition barbare fut plus honteuſe qu'utile au parti des Royaliſtes. Enfin Sir George Collier fit voile pour Long-Iſland, où il trouva les affaires dans un état plus déſeſpéré que jamais.

Malgré quelques ſuccès particuliers, la détreſſe des Anglois n'étoit pas moins allarmante dans les

1779.

autres contrées de l'Amérique septentrionale. Ils ne pouvoient plus se dissimuler l'impossibilité de la réduire; & le sentiment de leur impuissance ne faisoit qu'irriter la fureur qui, dans le cours de cette campagne, multiplia les actes de cruautés inutiles, dont la prise de Fair-Field venoit d'offrir une scène effrayante, & qui se répétoient plus ou moins fréquemment dans plusieurs autres parties du continent. Leur excursion dans la baie de Chésapéak avoit sur-tout été marquée par des atrocités, dont la réunion formeroit un tableau révoltant qu'on doit épargner au lecteur. On se contentera d'en recueillir quelques traits.

Traits particuliers d'atrocité.

Une flotte de trente voiles, sous l'escorte d'un vaisseau de ligne & de trois frégates, étoit entrée le 8 Mai dans la rivière Elisabeth avec trois mille hommes détachés de l'armée de New-York. Sur les quatre heures après-midi, ils mouillèrent près du fort de Ports-Mouth. On n'étoit point préparé à les recevoir; le lendemain les troupes débarquèrent, sans trouver la moindre opposition, & marchèrent au fort, que la gar-

nison américaine avoit évacué plu-
1779. sieurs heures auparavant. Elle s'étoit repliée sur le poste de Great-Bridge, situé à moitié chemin de Ports-Mouth à Suffolk. L'ennemi l'y poursuivit le jour suivant, & se rendit le lendemain à cette derniere place qu'il réduisit en cendres. Un détachement fit, sans succès, une tentative sur *Hampton*; mais en quelques lieux que se portassent les Anglois, le feu, la violence & les dévastations marquoient leur passage. Parmi les horreurs qui révoltent le plus dans le tableau de cette expédition, on cite deux traits, dont la barbarie est à peine croyable. Le premier concerne sept François arrêtés sans armes près du poste de Great-Bridge, demandant la vie & massacrés de sang-froid. Le trait suivant est encore plus odieux. Un vaisseau américain, dont le Capipitaine & l'équipage étoient François, ainsi que huit passagers, fut obligé de se rendre après une vigoureuse défense; mais au lieu de l'hommage qu'un vainqueur généreux ne refuse jamais à la valeur d'un ennemi vaincu, les Anglois

souillèrent leur victoire par la mort de ces infortunés. Ils les massacrèrent impitoyablement, sans excepter le Capitaine qui, conduit à bord du vainqueur, y fut poignardé contre le droit des nations. « Je ne vous » présente, est-il dit dans la lettre » où ces faits sont consignés, qu'une » foible esquisse des horribles scè- » nes, dont la Virginie est le théâtre, » & je ne m'arrête qu'aux faits at- » testés ». 1779.

Rien ne prouve mieux la réalité de ces excès, que les représailles autorisés par un *résolvé* du Congrès, dont voici la traduction.

Acte du Congrès qui autorise les représailles.

» D'autant plus qu'il a été repré- » senté au Congrès que l'ennemi, de- » puis son invasion dans la Virginie, » a commis des noirceurs sans né- » cessité, & des cruautés outra- » geantes, tant envers les citoyens » de cet Etat, qu'envers plusieurs » sujets de Sa Majesté Très-Chré- » tienne résidans dans cette partie du » continent ». RÉSOLU : « que le » Gouverneur de la Virginie sera » requis de faire les enquêtes les » plus promptes, afin de reconnoî- » tre la vérité des représentations ci-

1779. » deſſus, & de tranſmettre au Con» grès l'évidence qu'il pourra re» cueillir à ce ſujet ». *Réſolu* : « que » le Congrès rendra la pareille pour » les cruautés exercées contre les » habitans de ces Etats, & ſpéciale» ment contre les ſujets de Sa Ma» jeſté Très-Chrétienne ».

Humanité des Américains après leurs victoires.

Les Américains ne ſe crurent point autoriſés par cet acte du Congrès à des repréſailles inhumaines contre leurs ennemis; ils ſe montrèrent généreux dans les actions les plus meurtrières. Le Général *Saint-Clair* avoit été chargé d'enlever deux forts qui ouvroient à l'armée de Clinton l'entrée des Jerſeys. Les ſix cens hommes qu'il commandoit emportèrent ces forts la bayonnette au bout du fuſil, & ce ne fut pas ſans un grand maſſacre des ennemis. Tous ceux qui échappèrent à la mort furent faits priſonniers, & leur nombre étoit d'environ cinq cens; il n'y en eut pas un ſeul qui n'eut à ſe louer de l'humanité des vainqueurs. Les Boſtoniens usèrent de la victoire avec la même modération, lors de l'importante affaire de Glaſcow-Bay, où les Anglois perdirent huit cens hom-

mes, un vaiſſeau de cinquante canons, deux frégates & un bâtiment armé. Ils avoient été ſurpris coupant des bois de conſtruction; & comme ils n'avoient d'autres armes que leurs haches, ils furent traités avec les ménagemens dûs à des ennemis ſans défenſe. 1779.

Retraite du Général Lincoln devant Stono-Ferry.

L'expédition de Stono-Ferry eut une iſſue moins heureuſe pour les Américains; elle coûta beaucoup de ſang à l'un & l'autre parti, & la retraite du Général Lincoln autoriſa les ennemis à s'attribuer la victoire. Trompé ſur la nature de leurs forces & de leur poſition, dans la matinée du 20 Juin, il avoit tenté de les forcer dans leurs poſtes; mais ils étoient couverts par de bonnes redoutes & défendus par une excellente artillerie. Celle de Lincoln étoit trop légere pour pouvoir endommager leurs lignes. L'attaque commença ſur la droite & devint bientôt générale. L'action ſe ſoutint cinquante-ſix minutes ſans interruption; elle fut très-vive & des plus meurtrieres; mais au fort de cette action, un gros détachement de l'iſle Saint-Jean vint renforcer les

1779. Anglois, ce qui détermina
ral américain à former sa
dans le meilleur ordre possib
cens hommes de son armé
restés sur le champ de batai
nombre de ses blessés fut en
considérable. Les Anglois
lèrent leurs pertes ; mais
qu'ils avoient été plus n
que les Américains.

Retraite du Général Prévost devant Charles-Town.

La retraite du Général
devant Charles-Town avo
dé, d'environ six semaine
du Général Lincoln, qui
fin d'Avril, s'étoit porté
gusta, dans l'intention d'y
une assemblée de député
cains, & de pénétrer dans
gie. Pour faire échouer c
projet, & tirer de la Car
provisions pour son armée
néral anglois avoit tenté u
sion dans cette province.
d'observation de l'armée a
ne put voir, sans étonner
troupes britanniques fran
marais jusqu'alors imprat
comme il étoit peu nomb
comparaison de ces troup
crut pas devoir leur disp

défilés, & le Brigadier-Général Moultrie, qui commandoit ce corps, le ramena prudemment sous le canon de Charles-Town. On n'imaginoit pas que les Anglois eussent d'autre intention que de fourrager dans le pays, & le Général Lincoln ne songea point d'abord à marcher au secours de la place. Dans la soirée du 10 Mai, on sut que l'armée royale campoit sur la rive méridionale de l'Ashley. Cette apparition subite obligea les troupes en quartier dans la ville à passer la nuit au bivouac. Le lendemain l'armée angloise étoit en deçà de la riviere. Le Général Polawski étoit allé la reconnoître avec un détachement qui avoit ordre d'en observer la marche. Lorsqu'elle se fut avancée sur trois colonnes à la distance de cinq milles de Charles-Town, le détachement fit feu pour avertir de l'approche des ennemis. Le Comte de Polawski venoit de rentrer dans la ville pour conférer avec le Conseil ; il en ressortit avec de nouvelles troupes, dont la mission étoit de charger l'armée royale. Quoique supé-

1779.

rieure en nombre, elle f
1779. cée d'abandonner son
& de songer à la retraite.
fut de quarante-cinq tant
que Soldats, & ce c
coûta que trente aux a
On ignoroit encore dan
cet échec du Général
& l'on s'y préparoit à
vigoureusement un assaut
lorsqu'on fut par un avis
la matinée du 13, que l'e
noit de repasser le bac
L'approche du Général
justifioit suffisamment la
tion de cette retraite, q
néral Prévost motive ain
relation. « L'artillerie r
» montée sur les remp
» vaisseaux & les galeres
» vroient & flanquoient
» rebelles, le peu de m
» nous avions, la crainte
» der à la fois & notre
» mée & la province de
» toutes ces considératior
» gèrent à regagner la
» dionale de la riviere A
» l'on avoit laissé une
» troupes, pour assurer

traite dans le cas où elle devien-
droit nécessaire ». 1779.

L'arrivée subite du Général Lincoln, força l'armée britannique à se replier vers Wappoo, & l'on crut d'abord que c'étoit avec le dessein de hasarder une action ; mais elle décampa la nuit suivante, & vint attendre dans l'isle de Saint-Jean, les secours que sa situation rendoit indispensables. Sept navires étoient partis de Savannah avec des munitions pour cette armée ; ils furent pris ou mis en fuite par des corsaires américains. Enfin, le *Per-* & la *Rose* vinrent approvisionner les troupes du Général Prévost, qui changea ses quartiers & se porta à Beaufort. Outre l'avantage de séjourner dans la Caroline, il y trouvoit celui d'occuper une position favorable pour couvrir efficacement la Géorgie, & la garantir des entreprises de l'ennemi. Mais il entroit dans le plan de la campagne de tenter le recouvrement de cette province, & nous verrons bientôt le Comte d'Estaing y déployer ces talens & cet héroïsme que des triomphes

Il se replie vers Wappoo & vient prendre ses quartiers à Beaufort.

multipliés avoient signalés fi
1779. autre théâtre. Avant que
suivre dans l'expédition moin
reuse de Savannah, l'ordr
tems nous oblige d'esquisser
bleau rapide de ses brillan
ploits dans les Indes occiden

Allarmes dans les Isles angloises.

La flotte de M. de la M
Piquet & toutes les division
pédiées pour renforcer le C
d'Estaing, s'étoient rendues à
Royal, sans aucun obstacle
part des Anglois, qui, rete
Sainte-Lucie, n'ôsoient p
montrer dans ces parages. L
démies & la désertion les a
mis dans l'impuissance d'agir
lement, & l'Amiral Byron av
vingt-six vaisseaux de ligne, cra
de mesurer ses forces contre ce
Vice-Amiral françois, qui av
Le 30 Juin. pareillé de la Martinique avec
quatre vaisseaux sous son pa
Ce départ annonçoit une ex
tion importante; l'allarme se
dit dans les Isles angloises, 
ticulierement à Saint-Christop
Tabago, à la Barbade, qui

Prise de Saint-Vincent.

s'attendoient à subir le sort d
de Saint-Vincent, dont un

étachement de notre armée na-
alè venoit de s'emparer, ſous le 1779.
ommandement du brave Cheva-
er de Rumain, Lieutenant des
aiſſeaux de Sa Majeſté. Dès les
remiers jours de Juin, le Comte
'Eſtaing avoit fait les diſpoſitions
éceſſaires pour cette expédition;
t dans la nuit du 9 la frégate du
loi le Lively, les corvettes l'Elis
t le Weazel, une goëlette, & le
ricq le Repriſal, appareillèrent avec
rois cens hommes de troupes. La
avigation de cette flotille fut con-
rariée par les vents, & le Cheva-
ier de Rumain ne mouilla que le
6 dans la baie de Young-Iſland,
ntre Caliaqua & King's-Town.
Quoique défendus par ſoixante-dix
u quatre-vingt Soldats, ces deux
oſtes ſe rendirent à la premiere
ommation, & l'on en fut en partie
edevable à l'apparition ſubite de
ix cens Caraïbes, dont l'inclina-
ion pour les François ne ſe dé-
nentit point en cette circonſtance.
Tandis qu'on étoit occupé à régler
es articles de la capitulation du
ort de Kings-Town, le Chevalier
le Rumain apperçut dans la baie

deux navires armés qui s'avan
1779. à pleines voiles ; sans perd
tems, il se jette dans une pir
appareille avec sa frégate, s'e
des deux bâtimens, & revien
Vincent avec ses prises. Il
suivit son expédition avec
d'activité que de bravour
comme il l'avoue dans sa rel
il fut puissamment secondé p
Officiers & les Soldats qui co
soient sa petite armée. Le Che
de Percin se signala particulier
à l'attaque du poste de Cal
Ce fort étoit défendu par vi
hommes & seize canons de
calibre ; ce brave Officier l'e
ta d'assaut & ne perdit p
Soldat. Le zèle & l'intrépid
sieur Canonge, eurent aussi l
grand éclat dans cette journé
le Commandant en chef, ne
tra pas moins d'humanité q
bravoure. On ne peut trop
le Chevalier de Rumain
reprimé le pillage des Car
qui s'étoient répandus dans
bitations ; & rien ne lui fa
d'honneur que ses procédés
les cent trente prisonniers qu

la frégate le Lively, & 1779.
rette l'Elis. Le reste de
fut transféré à Antigues.
toit en deux cens qua-
ept hommes de troupes
ns y comprendre la mi-
rent échangés pour un
gal de prisonniers fran-
rouva dans l'isle de S.
nviron cinquante pièces
artillerie. Presque tous
s de la capitulation fu-
dés, conformément aux
du Gouverneur *Morris*.
bes furent congédiés &
lans leurs habitations res-
mais le Gouverneur ne
r qu'ils fussent désarmés;
voir ces ménagemens aux
riginaires de cette Isle,
tié pour la France se ma-
ans toutes les occasions.
pour motif des services
part, & des traitemens
le la part du Gouverne-
annique.

tu du traité de 1763, qui
x Anglois l'isle de Saint-
les Caraïbes étoient passés
omination de la Grande-

Les Caraïbes ennemis des Anglois. Origine de cette inimitié.

Bretagne. Elle s'empara de leurs
1779. établissemens & nomma des Commissaires pour morceler leurs propriétés, dont ils furent dépouillés en grande partie. Ces peuples connus pour braves & d'un caractere indépendant, se plaignirent de cette infraction du Traité de Paris, dont ils invoquèrent la protection. On leur répondit par d'autres vexations encore plus criantes; dans leur désespoir, ils chassèrent, à main armée, les Commissaires & leurs satellites. Cet acte de vigueur indisposa le Gouvernement britannique, & l'on fit passer dans l'Isle de nouveaux régimens, dont la mission étoit de réduire les Caraïbes à quelque prix que ce fut. Leur résistance devint plus opiniâtre; ils se rassemblèrent en force & dispersèrent les premieres troupes détachées pour les expulser de leurs domaines. On en fit marcher de nouvelles & de plus nombreuses contre ces infortunés qui, dès ce moment, furent déclarés rebelles. En conséquence de cette déclaration, Lord Hillsborough alors Sécretaire d'Etat, disposa de leurs terres en faveur de ceux même

ur les en dépouiller, avoient
: la rebellion, & mit fur 1779.
; forces fuffifantes pour con-
cette même partie de l'Ifle
raité affuroit aux Caraïbes.
rras du Miniftre étoit de
:e qu'il feroit des malheu-
ibitans échappés au fil de
lorfqu'on jeta les yeux fur
ier appellé l'ifle de Saint-
, que fa ftérilité rendoit
ble. Il fut décidé qu'au lieu
périr les Caraïbes par la
ette, on les enverroit dans
le déferte, où la famine les
ffonnés en très-peu de jours.
Hillsboroug étoit à la tête
partement qui dirigeoit ces
atroces dans le cabinet de
ames; fur ces entrefaites, il
ra du miniftère, & Lord
uth fut chargé de les faire
er. Quatre régimens déta-
Amérique, s'étoient embar-
ous les ordres du Colonel
nple, pour aller exterminer
raïbes, qui fe refuferoient à
ranfmigration; mais de telles
rs étoient une violation trop
le du Traité de Paris, & là

1779. France témoigna au Gouvernement d'Angleterre, qu'elle n'en feroit point spectatrice indifférente. Cette menace indirecte sauva les Caraïbes, & cette expédition qui avoit déjà coûté quatre ou cinq cens mille livres sterling ne fut point consommée; mais ces braves insulaires n'oublièrent jamais ce qu'ils devoient à la France, & leur reconnoissance ne fut pas moins active que leur ressentiment. Comme ces deux affections contraires ont dirigé toutes leurs demarches dans le cours de cette guerre, on a cru devoir en indiquer l'origine dans une courte digression qui est moins étrangere qu'on ne pense aux événemens, dont on va reprendre le fil.

L'Amiral Byron quitte Sainte-Lucie pour aller escorter la flotte des isles sous le vent.

Tandis que le Chevalier de Rumain prenoit l'isle de Saint-Vincent, l'Amiral Byron appareilloit de Sainte-Lucie pour se rendre à Saint-Christophe, d'où il partit bientôt après, avec la flotte des Isles sous le vent, qu'il devoit escorter jusqu'à une certaine latitude. La protection de ce convoi si précieux aux Négocians d'Angleterre, coûta

coûta cher à la nation, en ce qu'elle tira l'Amiral de cette inaction salutaire qui, dans l'opinion des Anglois, avoit forcé jusqu'alors l'inaction du Comte d'Estaing. En quittant sa station de Sainte-Lucie, Byron paroissoit avoir préféré la sûreté de quelques navires au salut des Indes occidentales; on lui reprochoit sur-tout d'avoir favorisé par son éloignement les jonctions & les renforts qui mettoient le Général françois en état de porter des coups aux isles britanniques. L'intention de l'Amiral, en regagnant Sainte-Lucie, étoit de toucher à la Barbade; mais un fort courant avoit tellement retardé sa marche, qu'il ne put se trouver au vent de la Martinique que le 30 Juin, jour auquel l'escadre du Comte d'Estaing avoit appareillé sur les neuf heures du matin, pour une grande expédition, dont il ne vouloit se fier qu'à lui-même. Cinq mille hommes montoient cette escadre, composée de vingt-cinq vaisseaux de ligne, de quinze frégates, corvettes ou mouches, & de la gabarre la *Mé-*

1779.

Expédition de la Grenade.

1779. *nagere*. Elle se rangea sur trois colonnes, côtoya Sainte-Lucie & S. Vincent, & vint mouiller le 2 Juillet en de-çà des forts (1) sur la côte de la Grenade. Dans la soirée du même jour, on débarqua dix-huit cens hommes qui s'emparèrent des hauteurs voisines; & dans la nuit, le Comte d'Estaing se mit à la tête de la majeure partie de ces troupes, & tourna le Morne de l'Hôpital, dont la pente extrêmement rapide étoit fortifiée d'une palissade & de trois retranchemens. Dès la pointe du jour, il reconnut la position de l'ennemi sur cette redoute, dont huit cens hommes défendoient les approches. Quoique sans artillerie, le Général fit ses dispositions pour l'enlever dans la nuit suivante. Son dessein étoit d'attaquer sur trois colones la partie de l'Est, & il ordonna en conséquence une fausse attaque du

(1) Les deux principaux sont le Fort-Royal, à l'entrée du port, & la redoute située sur une hauteur qui domine la ville, le port, la rade & toutes les autres forteresses; on l'appelle le Morne de l'Hôpital.

côté de la riviere Saint-Jean ; mais
avant que de rien tenter, il fit 1779.
sommer Lord Macartney de se rendre. Ce Gouverneur de la Grenade répondit qu'il connoissoit ses forces, & qu'il feroit tout ce qui dépendroit de lui pour bien défendre son isle. Avant la nuit, le Comte de Dillon & les autres Commandans des divisions, étoient allés examiner les retranchemens & reconnoître le chemin que les troupes devoient suivre ; sur le minuit elles se mirent en mouvement & se trouvèrent, en moins de deux heures, à un quart de lieue du Morne qu'elles devoient attaquer. Là, se formèrent les trois colonnes. Celle de la droite, commandée par le Vicomte de Noailles, étoit composée de cent Chasseurs du régiment de Champagne, de soixante Grenadiers d'Auxerrois, de cent trente hommes tant de ce régiment que de celui de la Martinique, & de dix Soldats d'Artillerie. La colonne du centre, aux ordres du Comte Edouard Dillon, étoit formée de trois cens hommes du régiment de ce nom, & de dix

Soldats d'Artillerie. Le Comte
1779. Arthur Dillon commandoit la colonne de la gauche, composée de tous les Grenadiers & de la majeure partie des Soldats de son régiment; on y comptoit dix hommes d'Artillerie comme dans les autres colonnes. Le Général marchoit à la tête de celle-ci, qui étoit précédée immédiatement par l'avant-garde. Le Comte de Durat, Colonel en second du régiment de Cambresis, commandoit les cinquante Volontaires & les cent trente Grenadiers qui la composoient. Deux cens hommes des régimens de Champagne, Viennois, la Martinique, & de la Légion de Lauzun, formoient la division qui, sous les ordres du Comte de Pondevaux, commença la fausse attaque sur les deux heures après minuit. Au même instant les trois colonnes débouchèrent vers le Morne de l'Hôpital, en suivant les routes indiquées. Quand on fut près des retranchemens, il en partit un feu très-vif; & le bâtiment du Roi d'Angleterre, le *York*, mouillé dans le carénage, incommoda beaucoup la colonne

du centre, ſur laquelle il tiroit à cartouche; mais elle ſe joignit bientôt, ainſi que la colonne de gauche, à l'avant-garde qui venoit de franchir la paliſſade, & qui déjà graviſſoit le Morne. Ni le feu le plus violent, ni l'extrême difficulté des lieux, rien ne put rallentir l'ardeur des troupes, qui ſuivirent leur Général dans les retranchemens, où il s'étoit jeté le premier avec les Grenadiers. A l'attaque de cette forteresse, le Soldat qui lui donnoit la main pour l'aider à franchir un paſſage difficile, fut emporté par un boulet de canon. « Mes amis, s'écria le Comte d'Eſtaing, en s'adreſſant aux Grenadiers, il faut venger ce brave homme; qu'on me ſuive: VIVE LE ROI ». Toute la troupe qu'anime ſon exemple, lui répond par la même acclamation & force tous les obſtacles.

1779.

L'action dura depuis deux heures & demie du matin, juſqu'à quatre, & l'ennemi forcé de toutes parts, ne put différer la capitulation que juſqu'au lendemain. Lord Macartney eût bien voulu la traîner

Capitulation de la Grenade.

en longueur jufqu'à l'arrivée de
1779. l'Amiral Byron, qu'il attendoit avec fon efcadre; mais le Comte d'Eftaing lui fit dire que s'il ne fe rendoit pas dans un quart-d'heure, il alloit l'écrafer dans fon fort. Cette menace produifit l'effet qu'on en devoit attendre, & le Gouverneur de la Grenade fe foumit aux conditions qu'il plut au Général françois de lui impofer. Une des plus dures fut d'obliger les Anglois de jeter leur pavillon dans le foffé, & d'arborer eux-mêmes le pavillon françois à un nouveau mât. Le Comte d'Eftaing exigea de plus que les anciennes propriétés des François leur fuffent rendues aux mêmes conditions qu'on les leur avoit enlevées : des propos injurieux à la France, attirèrent ce traitement à Lord Macartney. Tant à l'attaque du Morne qu'à celle du fort, nous perdîmes tout au plus trente-cinq hommes, & n'eûmes que foixante-dix bleffés. Quelques Officiers de Marine avoient obtenu comme une grace, de fe trouver à l'affaire de la Grenade, & de ce nombre furent MM. de Rumain,

de Broves, de Combaud & de Barras. Les autres restèrent simples spectateurs de cette brillante expédition ; mais ce fut bientôt leur tour de se signaler. 1779.

L'Amiral Byron informé de la prise de Saint-Vincent, avoit appareillé dans l'intention de reprendre cette isle. Sa flotte consistoit en vingt-un vaisseaux & une frégate, & il n'en falloit pas tant pour réussir dans son entreprise ; il y disposoit son armée, lorsqu'il apprit le danger de la Grenade. A l'instant il change de résolution, & dirige sa route de ce côté-là. Le 5 Juillet, une frégate vint annoncer au Comte d'Estaing, l'approche de l'escadre ennemie, & sans perdre de tems, ce Général fait signal d'appareiller & dispose tout pour le combat. L'Amiral ne parut point ce jour-là ; mais le 6 à trois heures du matin, son escadre se présenta dans le meilleur ordre ; la nôtre n'avoit point encore eu le tems de se mettre en ligne de bataille. Voulant profiter de cette circonstance, l'Amiral força de voiles pour venir mouiller sous le fort, dont

L'escadre angloise est battue par celle du Comte d'Estaing.

il ignoroit la prise. Sa manœuvre
1779. étoit décidée, & il fallut accepter le combat ; en moins d'un quart-d'heure l'action devint générale. Le feu étoit vif de part & d'autre ; mais nous doublions celui des Anglois. Leur armée couroit le bord du Sud, & nous celui du Nord. A peine eurent-ils apperçu les pavillons blancs sur les murs de la Grenade, qu'ils virèrent tous de bord dans la même position. Le feu devint plus violent que jamais. Le Fier-Rodrigue, l'Amphion & l'Annibal, se trouvoient alors à la queue de l'escadre ; ils essuyèrent les volées de six vaisseaux, dont un étoit commandé par le Vice-Amiral Barrington. Pour éviter l'abordage, la seule ressource du Fier-Rodrigue, fut de présenter la poupe à trois vaisseaux de ligne, & peu s'en fallut qu'il ne succombât dans cette circonstance, où le Capitaine Montaut fut renversé sur le gaillard par un boulet ramé de trente-six livres de balle ; il mourut quelques minutes après. L'Amphion fut encore plus maltraité que le Fier-Rodrigue. Le César, la Pro-

vence & le Tonnant, souffrirent aussi beaucoup dans cette journée; 1779.
mais ce dernier vaisseau y surpassa l'idée qu'on avoit de sa force. M. de Breugnon qui le commandoit, & qui étoit alors dangereusement malade, se fit porter sur le pont dans un fauteuil. La présence des ennemis sembla lui rendre sa premiere vigueur, & il foudroya le vaisseau de l'Amiral Barrington, de maniere à lui faire quitter sa ligne. Cependant l'escadre angloise avoit cinq de ses vaisseaux démâtés de leur mât de hune, & plusieurs autres avoient beaucoup souffert dans leurs agrès. Par une manœuvre habile du Comte d'Estaing, trois de ces vaisseaux furent séparés du gros de l'armée. Celui qui étoit le plus éloigné, fit vent arriere. En le chassant, on s'en fût emparé; mais il eût fallu pour cela tomber avec lui sous le vent de la Grenade; il étoit plus sage d'y rentrer, & de constater ainsi l'avantage de l'armée françoise.

Le Comte d'Estaing reste maître du champ de bataille.

Ce combat si glorieux pour notre Marine avoit commencé vers les sept heures & demie, & s'étoit

1779. soutenu jusqu'à midi; il recommença à deux heures & continua jusqu'au coucher du soleil. On observa que pendant toute l'action, l'Amiral Anglois avoit évité de se mesurer avec le Comte d'Estaing qui cherchoit à le combattre. Le mauvais état de l'escadre ennemie, sa constance à tenir le vent, tandis qu'un de ses vaisseaux séparé fuyoit vent arrière; la retraite de l'Amiral Byron, l'abandon qu'il fit du champ de bataille, la prise d'un transport chargé de cent cinquante Soldats, une colonie perdue, toutes les circonstances en un mot de cette expédition, en attestent le succès. Il eût sans doute été plus complet, si le Comte d'Estaing avoit pu développer toutes ses forces dans le combat naval; mais neuf de ses vaisseaux ne prirent aucune part à l'action, & ceux qui combattirent ensemble eurent toujours le désavantage du vent. Cette circonstance, même en ajoutant à notre gloire, dut nécessairement diminuer la perte de l'ennemi. Elle n'est évaluée dans les relations angloises qu'à cent quatre-vingt trois morts & trois cens qua-

rante-six blessés. On n'y fait aucune mention des cent cinquante Matelots ou Soldats pris sur le transport, dont un de nos vaisseaux s'empara le lendemain de l'action, & qui par conséquent ne put joindre l'armée britannique à Saint-Christophe où l'Amiral Byron s'étoit réfugié après sa défaite. Suivant le rapport de cet Amiral, notre perte auroit été plus considérable que la sienne, d'environ dix-huit ou vingt morts, & de cinquante blessés ; ce qui n'est ni vrai ni probable (1).

1779.

Relations infidèles de l'Amiral Byron & de Lord Macartney.

Lord Macartney est encore moins fidèle dans sa relation du combat de terre. Non content d'exagérer les forces du Comte d'Estaing qu'il fait arriver à la Grenade avec six mille cinq cens hommes de troupes destinées au débarquement, il réduit le nombre des siennes à moins de trois cens hommes, & le fait est qu'il en avoit placé quatre cens sur le Morne de l'Hôpital, avec ordre de défendre

(1) Par les relevés les plus exacts, les deux affaires coûtèrent à la France cinq cens quatre hommes, & le nombre des blessés fut de cinq cens vingt-sept.

ce poste jusqu'à la dernière extrémité; ordre qui fut suivi à la lettre par ces braves Anglois qui se laissoient écraser, tandis que le Gouverneur se tenoit réfugié dans le fort, d'où l'on ne tira pas un seul coup de canon. Mais rien ne dément l'assertion hasardée dans la lettre de Lord Macartney, comme les sept cens prisonniers faits à la prise de la Grenade. La triste situation de ce Gouverneur peut seule excuser les erreurs de sa relation, & l'on ne doit imputer qu'à son désespoir la fierté ridicule & l'indécente animosité qu'il mit dans ses propos contre la France, même en présence de ses vainqueurs. Pendant sa traversée en Europe qui fut de quarante-neuf jours, son chagrin s'exhaloit souvent en termes injurieux à l'équipage de la frégate la Diligente. M. du Chilleau qui la commandoit, l'avertit plusieurs fois qu'il étoit son prisonnier; cela ne l'empêchoit pas de répéter sans cesse que la frégate n'arriveroit point en France, & qu'elle seroit infailliblement la proie des bâtimens anglois. Le Capitaine, ennuyé de cette arrogance,

parvint enfin à la réprimer, en disant à Lord Macartney; « Monsieur » l'Ancien Gouverneur, j'ignore » si je descendrai dans un port étran» ger, mais je puis vous assurer que » ni vous ni moi n'aborderons en » Angleterre ». 1779.

Son arrivée à la Rochelle.

Arrivé à la Rochelle, Lord Macartney demanda la permission de se transporter à Paris. Sa conduite extraordinaire fit rejeter sa demande & on parla de le confiner dans le Château d'Angoulême. Peut-être l'eût-on puni davantage, en le rendant témoin des fêtes de la Capitale ainsi motivées dans la lettre du Roi à M. l'Archevêque de Paris. « En » Afrique, le Sénégal & les diffé» rens forts de la côte appartenans » aux Anglois, ont été enlevés ou » détruits. En Amérique, l'Isle de la » Dominique a été surprise par mes » frégates & mes troupes, que le » Marquis de *Bouillé*, Gouverneur » général de mon isle de la Marti» nique, avoit conduites à cette ex» pédition. Plus récemment, des » frégates & des troupes envoyées » par le Comte d'Estaing, Vice» Amiral, commandant mes forces

» navales en Amérique, se sont em-
1779. » parées de l'isle de Saint-Vincent.
» Enfin, dans la nuit du 3 au 4 de
» Juillet dernier, mes troupes sous
» le commandement du Comte d'Es-
» taing qui marchoit à leur tête, ont
» enlevé, l'épée à la main, les forts
» de l'isle de la Grenade, & fait sept
» cens prisonniers, qui ont été con-
» traints de se rendre à discrétion,
» ainsi que le Gouverneur, & d'aban-
» donner leurs drapeaux, plus de
» cent pièces de canon, seize mor-
» tiers, & un grand nombre de bâ-
» timens de mer qui étoient sous la
» protection des batteries. Deux
» jours après, l'escadre angloise,
» forte de vingt-un vaisseaux, &
» commandée par l'Amiral Byron,
» amenant sous son escorte quatre
» mille hommes de débarquement,
» s'est approchée de l'isle de la Gre-
» nade, dans le dessein de tenter de
» la reprendre sur mes troupes. Le
» Comte d'Estaing a fait appareiller
» mes vaisseaux, a offert & livré
» combat à l'escadre du Roi d'An-
» gleterre, l'a forcée de prendre la
» fuite, après avoir désemparé plu-
» sieurs fois ses vaisseaux & con-
» servé la conquête » . . .

Le Vice-Amiral François n'avoit donné que huit jours aux Capitaines de son escadre pour se réparer ; il appareilla le 16 Juillet pour une nouvelle expédition ; & voulant assurer son triomphe du 6, il vint à Saint-Christophe offrir un second combat à l'Amiral Byron qui s'y refusa obstinément, & constata de cette manière l'avantage des François, avantage qu'il scella bientôt par son départ subit pour l'Angleterre, & par la division de sa flotte dans trois stations purement défensives. Le Comte d'Estaing ayant établi sa supériorité dans les mers des Indes Occidentales, vint toucher à Saint-Domingue où il avoit donné rendez-vous à tous les bâtimens marchands des isles sous le vent, les réunit aux vaisseaux de cette colonie, en prit soixante trois sous son escorte, les accompagna jusqu'au débouquement, les expédia pour les ports d'Europe & fit voile pour la Géorgie avec un renfort de dix-huit cens Volontaires & d'abondantes munitions de guerre. L'opinion générale étoit que la nouvelle expédition regardoit ou la Ja-

1779.

Départ du Comte d'Estaing pour une seconde expédition.

Le 22 Juillet.

1779. maïque ou New-York. On prétendoit que Washington avoit rassemblé toutes ses troupes pour favoriser l'attaque de cette Ville, où l'Amiral Arbuthnot s'étoit, disoit-on, réfugié. On ajoutoit que les troupes de Gates & de Sullivan s'avançoient pour le même objet, & l'on se promettoit de grands succès de la réunion de ces forces.

Allarmes de la Jamaïque. C'est vers la Géorgie que le Vice-Amiral françois dirige sa marche.

Lorsqu'on sut à la Jamaïque que le Comte d'Estaing avoit appareillé du Cap François avec toute son escadre, cet évènement y fut regardé comme l'avant-coureur d'une invasion dans cette isle déjà fort allarmée depuis la déclaration de l'Espagne; elle se crut menacée d'une subversion prochaine, & cette crainte paroissoit d'autant mieux fondée, que depuis le commencement de la guerre, on n'avoit rien ajouté à ses forces naturelles. Cependant la terreur n'entraîna point le découragement de la colonie; la loi martiale fut proclamée sur le champ, & en moins de huit jours, dix sept mille blancs se trouvèrent sous les armes. Les esclaves ne furent point armés, parce qu'on manquoit de mous-

quets; mais l'Amiral Parker fortifia si bien le port de Kingston, qu'il rendit cette ville imprénable du côté de la mer, & ce ne fut pas sans de prodigieuses dépenses toutes faites en pure perte, du moins pour le moment. Depuis le 24 Juillet, le Vice-Amiral François cingloit vers le Nord dans l'intention, comme on l'a dit, de se rendre en Géorgie & d'effectuer le projet d'une grande expédition qui fut à peine retardée par la tempête, dont la violence avoit dispersé plusieurs de ses vaisseaux. Avec la partie la moins endommagée de sa flotte, il gagna le Cap Lookout dans la Caroline, d'où il fut à portée de coopérer avec les troupes rassemblées dans les environs de Charles-Town à l'expulsion du Général Prévost. Il avoit expédié deux vaisseaux & trois frégates pour annoncer son arrivée au Général Lincoln. 1779.

Le 8 Septembre on découvrit au Sud de Tybée quarante voiles tant françoises qu'américaines; elles alloient au plus près du vent qui les poussoit au Sud de Savannah. Le Général Prévost in-



vaiſſeaux à l'iſle de Port-
9, la totalité de la flotte
mouilla devant la barre;
nemi faiſoit les diſpoſi
ceſſaires pour ſoutenir un
Le lendemain & les jour
tous les poſtes établis dan
gie ſe replient ſur la v
débarque les canons des
on fait des faſcines; l'
Moncrieffe redouble d'ac
les ouvrages ſe continuent
ardeur qui ne ſouffre poi
lentiſſement. Cependant
navires américains & fra
ſent la barre d'Oſſibeau, 
tie des troupes combiné
que à Beaulieu. Le Gé

à rentrer dans Savannah, & 1779.
leve six hommes; enfin, le
e d'Estaing somme la Ville de se
e aux armes du Roi de France.
énéral Prévost que cette som-
n intimide, après avoir con-
les Officiers de l'Etat Major,
u Comte d'Estaing de lui faire
ître ses termes; mais c'est aux
és à proposer les leurs, & notre
Amiral le déclare positive-
dans sa réponse, où il promet
order tout ce qui pourra se
lier avec son devoir. Une trè-
: vingt-quatre heures pour dé-
:r est tout ce qui résulte de
correspondance. Dans cet in-
lle, le Genéral Prévost conti-
le se retrancher malgré la con-
on qui devoit suspendre les
ux pendant la durée des con-
ces. Comme il parut démon-
qu'en demandant la trève sous
xte d'arranger des articles, il
it eu d'autre intention que de
énager le tems nécessaire pour
oir des secours, cette con-
irrégulière fit craindre au
te d'Estaing une nouvelle infi-
é de la part du Général An-

La ville de Savannah sommée de se rendre aux armes de la France.

1779. glois qui avoit sollicité pendant le blocus en faveur des vieillards, des femmes & des enfans de Savannah, la permission de descendre la rivière sous la protection des vaisseaux françois. Cette grace ne fut point accordée ; mais en cédant à la rigueur du devoir, les Généraux de l'armée combinée déploroient le sort des malheureuses victimes que ce refus dévouoit aux horreurs de la guerre. Ce qu'ils auroient dû prévoir ne manqua pas d'arriver, & dans la journée du 17, tout ce qu'il y avoit à Beaufort d'hommes en état de servir, arriva & prit son poste dans la ligne. Une heure avant le coucher du soleil, le canon du soir avertit que la trève venoit d'expirer. Les six jours suivans furent employés à de nouveaux préparatifs d'attaque & de défense, & le 24, les François avoient poussé la sape à trois cens verges de l'abbatis de Savannah. Pour arrêter leurs progrès & reconnoître leurs forces, le Major Grham fit une sortie avec trois compagnies d'Infanterie-Légère qui s'élançant hors de la place, gagnèrent un des

Préparatifs d'attaque & de défense.

ges de l'ennemi d'où elles fu- 1779.
chassées au même instant par
colonnes françoises qui, s'é-
trop avancées, essuyèrent avec
le feu de l'artillerie angloise.
ant onze jours les travaux du
p & de la ville se poursuivirent
une ardeur que les bombar-
iens & les canonnades n'étoient
it capables de ralentir. Le 6 Oc-
e, avant le point du jour, on
mença l'attaque des lignes, &
me les dispositions s'en étoient
s dans l'obscurité, les assiégés
it quelques tems sans trop sa-
de quels côtés ils devoient se
sur leurs gardes; ils prirent
arti d'attendre l'ennemi dans
postes. Les troupes qui étoient
les lignes eurent ordre de le
ger au moment où il tenteroit
pénétrer, tandis qu'arrêté dans
rogrès, par les redoutes avan-
& par le feu des batteries dis-
es dans la plaine, il auroit à
usser l'attaque du corps de ré-
e qui devoit l'assaillir dans cette
tion critique.

Cependant l'armée du Comte Blessé & trahi, le Comte d'Estaing
taing s'avança sur trois colon-



furmontable. Le feu des p
campagne & celui des tro
ries servies par les matelot
si terribles contre les F
qu'ils se virent contraints
à l'effort des Grenadiers du
& du soixantième Régim
s'élançant des lignes, rep
les assiégeans dans les ma
autre colonne qui se trou
la gauche fut également
faire sa retraite, mais en f
dre, que les assiégés n'ô
poursuivre. On continua
d'autre à se canonner, sans
d'effet. Enfin, dans la nu
Octobre, les François ab
rent leurs ouvrages, gagnè
bateaux & s'embarquère

viron. L'armée du Comte d'Estaing n'avoit pas moins souffert ; 1779.
elle étoit composée de deux mille huit cens vingt-trois Européens, dont cent quatre-vingt quatre restèrent sur la place. Le nombre des blessés fut de quatre cens cinquante-deux hommes, parmi lesquels on distinguoit le Général. Il avoit reçu deux coups de feu qui pouvoient avoir des suites fâcheuses ; mais le sentiment de sa défaite étoit la plus sensible de ses blessures. Le témoignage d'avoir été contrarié par des circonstances étrangères à l'ennemi ; d'avoir fait respecter des Anglois eux-mêmes cette bravoure nationale si vigoureusement déployée à l'attaque des redoutes de Savannah ; d'avoir multiplié ses droits aux hommages accordés à cette intrépidité personnelle, dont il portoit des marques honorables ; la gloire dont il s'étoit couvert, même en cédant à la fortune du Général Prévost ; les vœux de la France qui, même après cet échec, le proclama Général-Amiral de la nation, rien ne peut le consoler du mauvais succès de cette dernière expédition de la cam-

pagne d'Amérique. Le Comte d'Estaing l'eut ſans doute terminée par une victoire, ſi la déſertion des Torys qui s'étoient gliſſés dans ſon armée & qui l'abandonnerent au beſoin, n'avoit trahi le ſecret de ſes attaques, & fixé la réſiſtance de l'ennemi aux ſeuls endroits où devoient ſe porter les aſſaillans.

1779.

Son retour en France. Hommages qui lui ſont rendus.

Le Comte d'Eſtaing n'eſpérant pas de réparer cette année ſon échec dans la Géorgie, renvoya treize vaiſſeaux aux Antilles ſous le commandement de M. de Graſſe, & fit voile pour Breſt avec le reſte de ſon eſcadre. Le Languedoc qu'il montoit en fut ſéparé par un coup de vent aux atterrages de France. Le 5 Décembre, il gagna la rade avec deux priſes qu'il avoit faites peu de jours auparavant; ſavoir, un vaiſſeau de cinquante canons & une frégate de quarante. Le vaiſſeau s'étoit défendu environ deux heures & demie, & le Vice-Amiral fut bleſſé grièvement dans ce combat, ce qui ne l'empêcha pas de ſe mettre en route pour Verſailles dès qu'il ſut que ſa diviſion étoit rentrée en grande partie dans nos ports ſans

ans aucun évènement fâcheux. A
on départ de Breſt, ſa voiture fut 1779.
couverte de fleurs & de lauriers, Le 12 Décembre.
& il ne fallut pas moins que les
ordres réitérés de ce guerrier modeſte, pour faire enlever la couronne qu'on y avoit attachée. Dans ſa route, les cris répétés de *vive le Roi ! vive d'Eſtaing*, annonçoient par-tout ſon approche, & ces acclamations le ſuivirent juſqu'à Pontchartrain où il reçut les témoignages de la ſatisfaction de Sa Majeſté, dont le Comte de Maurepas fut l'interprête en cette occaſion. C'étoit le prélude de l'accueil flatteur & mérité que lui deſtinoit notre auguſte Monarque. En effet, malgré le mauvais ſuccès de nos tentatives devant Savannah, la France avoit lieu d'être ſatisfaite du progrès de ſes armes dans la campagne d'Amérique. Notre dernier échec en Géorgie étoit moins une défaite qu'une expédition manquée, & les Anglois ne pouvoient y voir une compenſation de la perte de Saint-Vincent & de la Grenade. La priſe de ces deux iſles n'avoit pas coûté moins d'hommes à

1779. l'Angleterre, qu'il ne périt de François à la journée de Savannah; c'étoit d'ailleurs pour le commerce de la Grande-Bretagne, une perte annuelle de quinze cens mille livres ſterling. Quant aux évènemens maritimes, un des plus fâcheux pour la Marine françoiſe en Amérique, fut la priſe de notre frégate la Prudente de trente ſix canons, que le Ruby força d'amener pavillon, après un combat où le Vicomte d'Eſcars qui la commandoit, ſignala ſes talens & ſa bravoure; mais à l'époque du blocus de Savannah, la flotte du Comte d'Eſtaing s'étoit emparée de l'Expériment & de l'Ariel, & ce fut preſque un dédommagement du mauvais ſuccès de ce blocus.

Priſe de notre frégate la Prudente, compenſée par celle de l'Expériment & de l'Ariel.

Il paroit démontré que l'Angleterre ne fit point cette année en Amérique une guerre moins funeſte que les années précédentes, & nos eſpérances pour la campagne prochaine embraſſoient un avenir encore plus conſolant, en ce que les efforts de la France y devoient être ſecondés par les entrepriſes de l'Eſpagne, qui, juſqu'ici n'avoit fait que ſe défendre contre celles de

nnemi commun. La prise du Fort
in Fernando d'Omoa prouve que 1779.
in d'être armés suffisamment pour
ttaque, les Espagnols ne l'étoient
is même assez pour la défense. La
oire de cette expédition fut due
i Capitaine Dalrymple, comman-
ant le Porcupine avec un déta-
hement des Volontaires Royaux Ir-
ndois, & au Commodore Luttrell,
Capitaine du vaisseau de ligne le
Châron. Leur petite escadre étoit
'ailleurs composée des frégates la
Lowestoffe & la Pomone, du Race-
horse, de trois goëlettes & de plu-
ieurs petits navires armés. On étoit
convenu d'attaquer par terre & par
ner la garnison d'Omoa & les ga-
ions espagnols. L'escadre fit voile
pour la baie de Porto-Cavallo à
quatre lieues du fort. C'étoit l'en-
droit destiné pour le débarquement
qui fut exécuté dans la soirée du 16
Octobre. Les troupes marchèrent
toute la nuit par des chemins extrê-
mement difficiles; & le lendemain
elles s'emparèrent d'une éminence
qui dominoit sur le fort & sur la
ville, à laquelle le Capitaine Dal-
rymple fit mettre le feu. Tandis

Escalade du fort San Fernando d'Omoa.

qu'elle étoit la proie des flammes,
'9. l'eſcadre entra dans la baie, & le Commodore Luttrell jugeant le moment favorable pour battre le fort, plaça ſes vaiſſeaux par le travers. Ils commencèrent leur feu & le diſcontinuèrent preſqu'auſſitôt, parce que les troupes de terre n'étoient point encore en état de coopérer avec l'eſcadre. Le lendemain ſe paſſa en eſcarmouches; mais le 18 on fit jouer l'artillerie de part & d'autre. Celle des Eſpagnols fut ſouvent réduite au ſilence, & l'on s'apperçut qu'ils jetoient déjà leurs morts dans le foſſé. Cependant un ſiége de cette nature ne pouvoit que traîner en longueur ; & pour former des approches régulières, ouvrir une bréche & en venir à un aſſaut, il eût fallu un train d'artillerie beaucoup plus conſidérable que celui des Anglois. Cette conſidération détermina le Capitaine Dalrymple à tenter l'eſcalade du fort d'Omoa, tandis que les vaiſſeaux canonneroient la muraille. Cent cinquante hommes des plus déterminés furent choiſis pour ce coup de main, & le vingt Octobre, ſur les quatre

heures du matin, ils s'avancèrent à petit bruit ſous le feu des batteries angloiſes, ſans être apperçus de la garniſon eſpagnole, dont l'attention ſe portoit ſur l'eſcadre & ſur les poſtes qu'ils venoient d'abandonner. Ils étoient aux pieds des ſentinelles, lorſque le Tambour battit aux poſtes d'allarme. Auſſitôt le canon fut dirigé contre les aſſaillans; mais les échelles étoient déjà dreſſées, & pluſieurs Soldats ou Matelots avoient atteint le faîte de la muraille. Ils furent bientôt renforcés par leurs camarades; & cette ſurpriſe jeta les Eſpagnols dans une conſternation qui glaça leur courage ordinaire; ils s'enfuirent dans les caſemates, & pluſieurs s'échappèrent par-deſſus les murailles. Ainſi le fort d'Omoa fut pris ſans beaucoup d'effuſion de ſang. Le Gouverneur & les principaux Officiers vinrent trouver le Capitaine Dalrymple, & lui délivrèrent leurs épées & les clefs de la fortereſſe qu'ils n'auroient pu défendre longtems faute de munitions de guerre & d'une artillerie ſuffiſante pour faire tête à deux attaques combinées. Suivant les An-

1779.

glois, la perte de ce fort, dont la ſtruc-
1779. ture admirable avoit coûté vingt-cinq ans de travail & la vie de pluſieurs milliers d'Eſpagnols, fut aggravée par celle des vaiſſeaux de regiſtre, dont le Commodore prit poſſeſſion. En y comprenant les cargaiſons de quelques autres navires moins conſidérables, toutes ces priſes furent évaluées à trois millions de piaſtres.

Les Anglois ne gardent cette place que cinq ſemaines.

Tel eſt, à quelques changemens près, l'Extrait des Gazettes britanniques ſur la priſe de Saint-Ferdinand d'Omoa; mais les relations eſpagnoles ne donnent pas cette importance à l'expédition du Capitaine Dalrymple. S'il faut les en croire, la prétendue ville d'Omoa n'eſt qu'une bourgade auprès de laquelle la Cour d'Eſpagne fit conſtruire la bicoque de Saint-Ferdinand, dans l'unique vue de ſurveiller les Anglois réfractaires au traité de Paris, dont l'article 16 portoit qu'ils démoliroient le fort toujours ſubſiſtant dans la baie d'Honduras. Le port d'Omoa n'étoit point fait pour un commerce ſuivi, & ce ne fut jamais l'entrepôt des fonds qui s'envoyoient en Europe. Les Anglois

ne peuvent donc pas y avoir fait les riches prises que supposent leurs Gazettes. Quant à la résistance du fort, elle ne dut être que foible, puisque la construction en étoit à peine commencée, que divers accidens en avoient retardé les travaux, & que la grosse artillerie s'y trouvoit dans le plus mauvais état. Au reste cette place enlevée aux Espagnols le 20 Octobre, fut recouvrée par eux le 28 du mois suivant. Ils n'eurent qu'à se montrer pour forcer la garnison angloise à l'évacuer. Une maladie épidémique l'avoit réduite à soixante ou quatre-vingt Soldats, qui s'embarquèrent à la hâte après avoir encloué les canons, & mis à bord des vaisseaux, ce qu'ils purent sauver de leurs munitions de guerre & de bouche. Quoi qu'il en soit de ces relations contradictoires & peut-être également exagérées, la premiere expédition de San-Fernando avoit d'autant plus allarmé le Congrès, que c'étoit, pour ainsi dire, le début des Espagnols dans la guerre d'Amérique, & que cet échec pouvoit affoiblir leur zèle, réfroidir leur

1779.

Le Congrès est allarmé de ce premier échec des Espagnols.

1779. courage & réhausser par conséquent les espérances de l'ennemi. D'ailleurs comme sujets de la Maison de Bourbon & comme alliés de la France, ils avoient des titres à l'affection & à la reconnoissance de la Nouvelle République. Quoiqu'on ait pu dire, sa gratitude ne s'étoit jamais démentie dans le cours de cette guerre, & ce fut le témoignage que lui rendit M. Gérard, à son retour de Philadelphie, où le Comte de la Luzerne étoit allé le remplacer en qualité de Ministre plénipotentiaire de la Cour de Versailles auprès des Etats-Unis.

M. Gérard est remplacé par le Comte de la Luzerne. Instruction du nouvel Ambassadeur.

Une des principales instructions du nouvel Ambassadeur étoit d'y préparer le Congrès au prochain départ du Comte d'Estaing, & d'offrir à l'Amérique, comme un dédommagement de cette perte, la flatteuse perspective d'y voir incessamment le Comte Duchaffault à la tête de nos escadres. En effet, neuf vaisseaux nouvellement armés dans le port de Brest étoient au moment d'appareiller avec six mille hommes de troupes, & l'on croyoit généralement que leur destination étoit d'al-

ler ſe joindre aux treize vaiſſeaux, dont M. de la Mothe-Piquet avoit le commandement par *interim*, en attendant l'arrivée du nouveau Général dans les Indes occidentales. Depuis le retour de Byron & de Barrington, le Miniſtère britannique ſongeoit auſſi à leur donner un ſucceſſeur; mais il falloit que ce choix convînt à la nation; & quoiqu'on exagerât en Angleterre les avantages de Prévoſt dans la Géorgie, quoique la levée du blocus de Savannah eût fait tirer pour la premiere fois le canon de la tour de Londres, cependant il n'étoit pas aiſé de raſſurer les Anglois ſur leur poſition en Amérique. Leurs déſaſtres aux Antilles donnoient ſurtout de juſtes ſujets d'inquiétude. Pour les réparer, il falloit un Général plus heureux & non moins experimenté que l'Amiral Byron. Le choix des Miniſtres tomba ſur l'Amiral Rodney, à qui l'on deſtina ſix vaiſſeaux détachés de la grande flotte de Ports-Mouth, & ſous l'eſcorte de cette diviſion, dix mille hommes de troupes aux ordres du

1779.

L'Amiral Rodney doit remplacer l'Amiral Byron.

Général Waughan qui étoit nouvel-
1779. lement arrivé de Terre-Neuve.

Etat des François & des Anglois dans les Indes orientales.

Comme on l'a dit, le vœu des François étoit de voir partir M. Duchaffault pour les Indes occidentales, & l'on attendoit avec une égale impatience le départ du Chevalier de Ternay pour l'Isle de France avec quatre vaisseaux qui, disoit-on, alloient convoyer le régiment d'Austrasie, quinze piquets de Volontaires & un détachement considérable de la légion de Lauzun. Nous avions des forces respectables dans cette isle, & ce nouveau renfort pouvoit établir l'égalité dans cette partie du monde où la Compagnie des Indes soutenoit encore l'honneur de la nation britannique. Elle y soudoyoit cent trente mille hommes de troupes; mais dont à peine la vingtième partie étoit européenne. Ses forces navales n'étoient pas moins imposantes. Huit vaisseaux de ligne & trois frégates composoient l'escadre royale aux ordres de l'Amiral Hughes. La marine de Bengale & celle de Bombay étoient au moins de dix frégates entretenues aux frais

de la Compagnie. Il y avoit là de quoi rassurer les Anglois dans cette partie de leur Empire, contre les entreprises de la France réduite à ses propres forces; mais secondés par les Marattes, nous pouvions encore balancer la puissance britannique dans les Indes orientales. 1779.

Malheureuse expédition de Poonah.

On révoquoit en doute la funeste expédition contre Poonah, & l'on n'avoit point d'éclaircissemens sur cette affaire malheureuse, lorsqu'on reçut à Londres une lettre de Bombay qui confirmoit en ces termes la nouvelle de ce désastre: « Jamais l'é-
» clat de nos armes ne fut terni
» comme il vient de l'être... Après
» avoir traversé une partie considé-
» rable du pays des Marattes, nos
» troupes enveloppées de tous cô-
» tés se sont vues forcées de capi-
» tuler aux conditions les plus dures:
» il a fallu livrer aux vainqueurs
» *Ragaboy* qu'elles conduisoient
» comme en triomphe pour en
» faire un Nabab. Par une autre
» clause de cette capitulation hu-
» miliante, le Comité qui prési-
» doit à l'expédition de Poonah,
» s'est obligé de restituer aux Ma-

1779. » rattes tout ce que nous leur avons » enlevé dans cette guerre & dans » les précédentes. On conçoit qu'il » est impossible de remplir cet en» gagement, & cependant nous » avons donné des ôtages ».

L'auteur de la lettre pouvoit ajouter que les troupes chargées de l'expédition contre la capitale de l'Empire des Marattes, formoient une armée de dix mille combattans; qu'il n'en existoit que six mille au moment de la capitulation, & qu'indépendamment de cette perte, l'expédition désastreuse de Poonah coûta plus de cent mille livres sterling à la Compagnie. La mort du Général Leslie avoit précédé ce fâcheux événement que sa prudence, ses talens & sa bravoure auroient su prévenir. Ce triomphe des Marattes sur les Anglois ne fut point balancé par la prise de Mahé qui se rendit aux troupes de Madrass en vertu d'une capitulation qui maintenoit les habitans dans leurs propriétés. Une garnison de cent cinquante Européens & de trois cens Sypahis ne pouvoit défendre cette place, d'ailleurs mal fortifiée, con-

Prise de Mahé par les troupes de Madrass.

tre un détachement de trois compagnies d'Artillerie, d'un bataillon 1779.
d'Infanterie européenne & de trois bataillons indiens. Le Colonel Braith-Waite qui le commandoit, somma la place de se rendre, & la réponse des François fut de tirer sur l'ennemi, qui déjà faisoit ses dispositions pour un assaut général. Mais le Gouverneur de Mahé, M. Bernard Picot, ne crut pas devoir se sacrifier en pure perte lui & sa garnison, & le 19 de Mars il envoya un Parlementaire au Colonel BraithWaite avec les articles de la capitulation. Tous furent accordés, à l'exception de l'article concernant les fortifications & les édifices publics qui furent laissés à la discrétion de la compagnie : c'étoit dire assez clairement qu'on se proposoit de raser cette place. L'expédition se termina sans effusion de sang de part ni d'autre. La prise de Mahé n'en fut pas moins un événement fâcheux pour les François, qu'elle réduisit, en quelque sorte, à n'avoir pas dans cette partie de l'Inde une seule banniere flottante ; mais, comme on l'a dit, on rassembloit à l'Isle de France des forces suffisantes

pour réparer les désastres de l'Inde, 1779. & prendre sa revanche sur les possessions des Anglois dans cette partie du monde. L'arrivée de M. d'Orves avec deux vaisseaux de ligne & plusieurs navires armés, venoit de mettre cette isle dans l'état le plus respectable, & l'avoit approvisionnée de maniere à rendre inutiles les tentatives de l'ennemi, & particulierement celles de l'escadre, dont l'Amirauté d'Angleterre hâtoit l'équipement. Les cinq vaisseaux qui devoient la composer, étoient destinés à balancer nos forces navales dans les mers de l'Asie, ou plutôt à maintenir la Grande-Bretagne dans cet état de supériorité qu'elle avoit dû si longtems au délabrement de notre Marine. Mais comme on l'a vu, la France ne s'endormoit plus sur cet objet, le plus important de son administration politique. On faisoit dans nos ports des armemens redoutables qui sembloient préparer enfin une campagne décisive, & qui, réunis à ceux de l'Espagne, devoient effrayer les Anglois sur les suites d'une guerre, dont la prolongation ne leur offroit

utre perſpective qu'un épuiſe-nt irréparable. 1780.

Déjà M. de Guichen avoit pris ;ommandement de l'eſcadre, que ſanté toujours incertaine de Duchaffault ne lui permit pas conduire en Amérique. Les nze vaiſſeaux qui la compoſoient, ;ndoient les derniers ordres dans ade de Breſt, & l'on ne doutoit , qu'avant la fin de Janvier, ils miſſent à la voile pour les Indes :identales, où toutes nos forces ritimes devoient obéir à ce nou-ıu Commandant. Le départ de l'A-al Rodney qui venoit de quitter ports d'Angleterre, avoit pré-lé de quelques jours celui du mte de Guichen ; mais quelle : fut la deſtination de l'eſcadre ;loiſe, il étoit difficile qu'embar-ée d'un convoi nombreux elle rançât la nôtre en Amérique. ı apprit bientôt qu'avant de faire ile pour les Indes occidentales, miral devoit toucher à Gibral-, & tenter une expédition dans détroit, ou contre Don Juan de ngara, ou contre l'eſcadre aux dres de Don Gaſton & de M. de

M. de Guichen prend le commandement de la flotte deſtinée à M. Duchaffault.

1780. Beauffet qui venoient de quitter la rade de Breſt, avec quatre vaiſſeaux françois & vingt eſpagnols ; mais le 17 Janvier, à trente lieues du port, cette diviſion eſſuya un coup de vent terrible qui diſperſa la plûpart des vaiſſeaux. Quelques-uns rentrèrent à Breſt, & l'armée ne put ſe réunir à tems pour aller ſecourir Don Juan qui, avec huit vaiſſeaux, eut à ſoutenir un combat de retraite contre toute l'eſcadre de Rodney. Dans la matinée du 16 Janvier, cet Amiral parut à l'embouchure du détroit avec vingt-deux vaiſſeaux, quelques frégates & ſon convoi. Le mauvais tems avoit diſperſé trois vaiſſeaux de Langara, & huit ſeulement eurent part à l'action. Pour l'éviter, ce Commandant avoit fait ſignal de prendre chaſſe ; mais les Eſpagnols furent joints par les Anglois ſur les deux heures après-midi, & il fallut ſe réſoudre à combattre un contre trois jusqu'à dix heures du ſoir. Ce combat trop inégal pour ſe terminer à l'avantage des Eſpagnols, leur coûta le Saint-Dominique, vaiſſeau de ſoixante-dix canons qui ſauta en

Combat de Don Juan de Langara & de l'Amiral Rodney.

·, au fort de l'action, & le Phœ-
de quatre-vingt canons que
ıtoit le Commandant. Il s'étoit 1780.
forcé d'amener pavillon, après
défense qui lui mérita l'ad-
ation des deux escadres. Voici
ıme Don Juan de Langara, alors
onnier à Gibraltar, s'en expli-
: dans sa relation, où il défie les
ıqueurs d'ôser le démentir.

Le feu continuel de cinq vaisseaux
nglois qui nous attaquoient par
ı proue, la poupe & le travers,
ous avoit mis hors d'état de gou-
erner : toutes nos manœuvres
toient coupées, notre grande
oile criblée, notre mât de hune
ε son perroquet tombés, notre
nât d'artimon perdu, nos grands
ε petits *focs* emportés, notre
rand mât offensé en plusieurs en-
lroits, & notre entre-pont plein
l'eau. Nous n'avions plus que la
nisaine, dont le mât avoit con-
enti, & le petit mât de hune &
on perroquet qui ne pouvoient
orter la voile. Telle étoit notre
ituation lorsque nous amenâmes,
ı dix heures du soir, le pavillon
que nous avions défendu, pour la

1780. » gloire de notre patrie, contre » des forces, dont la ſupériorité, » juſtifie notre défenſe. Les enne- » mis eux-mêmes peuvent dire ſi » ma relation eſt conforme à la » vérité ».

Quoiqu'aſſez maltraité, le reſte de l'eſcadre eſpagnole vint mouiller dans la baie de Cadix en meilleur état que pluſieurs des vaiſſeaux ennemis. Les plus endommagés étoient entrés à Gibraltar, & de ce nombre furent deux vaiſſeaux à trois ponts.

Avantage de ce combat peu déciſif.

Pendant cette action, les vents contraires avoient pouſſé le convoi de Rodney dans la méditerranée. Le Commandant du camp de Saint-Roch prit toutes les meſures néceſſaires pour inquiéter ce convoi, &, s'il étoit poſſible, pour empêcher le débarquement. Mais la levée du blocus de Gibraltar du côté de la mer, facilitoit les moyens d'approviſionner la place, & les Anglois ne laiſsèrent point échapper cette occaſion de s'y renforcer. Ce fut le ſeul avantage qu'ils retirèrent d'un combat peu déciſif, dont la gloire appartenoit toute entiere aux

& qui porta moins de pré- 1780.
eurs affaires que l'enlève-
onvoi, dont le même Rod-
it emparé dans la matinée
vier, à la hauteur de Ca-
: flotte composée de vingt-
iles avoit appareillé de
àstien le premier du mois,
›rte d'un vaisseau de ligne,
[frégates de la Compagnie
Curaçao. A l'exception
transport, tout le convoi
:n moins de trois heures.
:hargé de vivres & d'ap-
nemens de marine, dont
ıt évaluée à plusieurs mil-
vente des prises & la ran-
juipages produisirent deux
mille deux cens cinquante
ling. Le huitième de cette
.t réparti entre MM. Rod-
& Digbi, les trois Offi-
éraux de l'escadre victo-

Rodney enleve un convoi aux Espagnols.

:cès de l'Amiral dans les
de 8 & du 16 Janvier,
:xalté les têtes angloises,
lierement celles des Mi-
.e Comte de Sandwich à
›re des Pairs, & Lord

Inconvéniens du retard de Rodney.

1780. North à la Chambre de Communes, proposèrent de décerner à Rodney les honneurs d'un vœu de remerciement. Les Amiraux Howe & Keppel se distinguèrent par leur empressement à seconder cette motion, & tous les membres des deux Chambres y acquiescèrent unanimement. Le Marquis de Rockingham ne s'en tint pas là; il fit observer à la Chambre-Haute, que vu le mauvais état de la fortune de l'Amiral, il falloit que les témoignages de la reconnoissance nationale ne se bornassent pas à de vains remerciemens. « Il y a longtems, ajouta-t-il, que la place de Lieutenant-Général des troupes de la marine est vacante; & je n'en puis douter, le vœu de la nation est que Sa Majesté en dispose en faveur de l'Amiral Rodney ».

Mais en votant pour lui des honneurs & des récompenses, la plus saine partie de la nation ne s'aveugloit pas sur les inconvéniens du séjour trop prolongé de l'escadre angloise dans les parages de Gibraltar. Le départ du Comte de Guichen justifioit l'inquiétude de tous

ceux qui mettant plus de prix à la conquête d'une isle qu'à la prise de quelques vaisseaux, trembloient pour les Indes occidentales. « Nos » vaisseaux, disoient-ils, sont faits » pour défendre nos possessions ou » pour attaquer celles de l'ennemi; » que nous importe d'en prendre » quelques-uns dans telle partie du » globe, si dans une autre partie, » nous n'en avons pas assez pour » empêcher nos ennemis de nous » porter les coups les plus funestes. » Cette avidité avec laquelle nos » Commandans sur mer cherchent » des prises, utile à un seul égard, » est infiniment nuisible sous d'autres » aspects. Un Officier qui s'y livre » n'a point de station fixe; est-il » chargé de garder un passage, bien- » tôt la soif du butin l'entraîne ail- » leurs, & le passage devient libre... » Ainsi l'espoir de reprendre la Gre- » nade s'évanouit. Tandis que Rod- » ney s'amuse dans les parages de » Gibraltar, Guichen vole au se- » cours de la Mothe Piquet; la supé- » riorité des François va renaître sur » les mers des Indes occidentales, » & avant que notre *preneur* de

1780.

1780. » vaiſſeaux ſoit arrivé, les *preneurs* » d'iſles nous auront peut-être en» levé juſqu'à la Jamaïque ».

Départ de cet Amiral.

La ſageſſe de ces réflexions ne hâtoit pas d'un inſtant le départ de l'eſcadre angloiſe qui, renfermée dans le port de Gibraltar où elle étoit venue ſe réparer après le combat du 16 Janvier, s'y tint oiſive juſqu'au 13 du mois ſuivant, qu'elle ſortit enfin avec vingt-deux vaiſſeaux, deux frégates & douze bâtimens de tranſport, ne laiſſant dans la baie que trois vaiſſeaux de ligne, une frégate, un corſaire & quelques bâtimens d'un rang inférieur. Le Lieutenant-Général Don Juan de Langara, & tous les Officiers & Gardes-marine faits priſonniers avec lui, furent renvoyés le même jour au camp de Saint-Roch, & leur échange précéda de quelques heures, le départ de l'Amiral anglois qui fit route vers l'Oueſt avec ſon eſcadre.

Le ſiége de Minorque eſt concerté dans les cabinets de Verſailles & de Madrid. Tout ſemble annoncer celui de Gibraltar.

Cette ſortie précipitée déconcerta, pour le moment, les projets des Généraux eſpagnols, qui déjà avoient pris des meſures pour s'aſſurer une prompte revanche. Ils fi-

ent d'autres dispositions, & ce ne 
ut plus des hasards d'un combat, 1780.
u'ils attendirent le succès de la 
ampagne. Si les travaux de Gibral-
ar & ceux du camp de Saint-Roch 
e continuoient avec une égale ac-
ivité, si la garnison de cette place 
aturellement imprenable étoit de 
ix mille hommes, & son artillerie 
l'environ cinq cens grosses pieces, 
i les approvisionnemens de toute 
spèce, arrivés sous l'escorte de Sir 
George Rodney y justifioient la sé-
curité du Gouverneur Elliot, enfin, 
i les tentatives contre Gibraltar 
e promettoient d'autre avantage 
que d'arrêter & d'occuper dans le 
détroit une partie considérable des 
forces navales d'Angleterre, l'isle 
de Minorque n'opposoit point les 
mêmes obstacles au succès des ar-
mes espagnoles. Les trois vaisseaux 
de ligne, les quatre frégates, les 
mille Soldats, & les munitions de 
guerre nouvellement arrivés à Ma-
hon n'étoient pas un renfort suffi-
sant pour calmer les allarmes du 
Gouverneur qui, réduit à une gar-
nison de quatre mille cinq cens

1780. hommes, en exigeoit trois mille autres pour assurer à l'Angleterre la conservation de cette place, d'ailleurs trop foiblement pourvue de vivres & d'artillerie, & par conséquent hors d'état de soutenir une attaque vigoureuse & prolongée. Le siége de Minorque étoit déjà concerté dans les cabinets de Versailles & de Madrid; mais c'étoit encore vers Gibraltar que paroissoient se diriger toutes les mesures de l'Espagne. L'armée de Saint-Roch venoit d'être augmentée de six nouveaux bataillons. Des trente-un vaisseaux réunis dans la baie de Cadix, neuf se disposoient à partir vers la mi-Février, pour aller renforcer l'escadre de Don Barcelo à Algésire; déjà quatre autres vaisseaux détachés de la même flotte croisoient dans le détroit avec deux frégates & trois chébecs, & ces forces rassemblées en cas de besoin suffisoient pour bloquer la place, ainsi que la petite escadre que Rodney avoit laissée dans le port de Gibraltar. Tout sembloit annoncer le siége prochain, mais inutile, de cette forteresse inaccessible.

Quant

1780.

Quant à l'armée navale aux ordres de Son Excellence Don Louis de Cordova, on prétendoit qu'elle avoit passé sous le commandement de Don Miguel Gaston, par la démission de son premier chef qui, disoit-on, venoit d'être nommé Commandant de la Marine de Cadix. Pour mettre à la voile, elle n'attendoit que l'arrivée des onze bataillons détachés pour la renforcer. On ignoroit encore sa destination précise; mais la célérité dans l'approvisionnement, tant du convoi que des escadres, annonçoit le projet d'une jonction instante, avec notre armée de la Manche, au commandement de laquelle la voix du peuple appelloit M. le Comte d'Estaing.

On suppose que Don Gaston remplace Don Louis de Cordova. La voix du peuple appelle le Comte d'Estaing au commandement de la flotte combinée.

Les Anglois se flattoient en vain d'empêcher cette jonction : l'Amiral espagnol pouvoit revenir à Brest avec trente-sept vaisseaux de ligne, en y comprenant ceux de Toulon, qui devoient s'y réunir; & depuis le départ de Rodney, l'Angleterre n'avoit pas trente vaisseaux en Europe. La France en comptoit au moins quarante dans ses

Projet d'une grande expédition en Amérique confiée à MM. de Ternay & de Rochambeau.

1780. différens ports, & de ce nombre vingt-ſept étoient deſtinés pour la flotte combinée. Des treize autres vaiſſeaux, huit devoient compoſer la premiere diviſion de l'armée qui, ſous les ordres de M. de Ternay, ſe diſpoſoit à mettre à la voile pour aller tenter une grande expédition en Amérique. On ne parloit pas moins que d'embarquer douze mille hommes; & MM. de Viomeſnil, de Chatellux & de Wittgenſtein, étoient déjà nommés pour les commander ſous les ordres de M. de Rochambeau. Ce Lieutenant-Général avoit pris congé de Sa Majeſté; & venoit d'entrer à Breſt comme eſcorté de quatre cens chariots chargés de boulets & de tous les uſtenſiles néceſſaires à une grande armée. Dès le 29 Mars, M. de Ternay n'attendoit pour appareiller, que l'arrivée des convois de Bordeaux & du Hâvre. Enfin, le premier Mai tout fut diſpoſé pour le départ, & le lendemain matin la premiere diviſion mit à la voile ſur les cinq heures. Elle étoit compoſée du Duc de Bourgogne, vaiſſeau de quatre-

vingt canons que montoit le Commandant, du Neptune & du Conquérant chacun de soixante-quatorze, de la Provence, de l'Eveillé, du Jason, de l'Ardent, & du Fantasque de soixante-quatre canons; des frégates la Surveillante & l'Amazone de trente-deux, du cutter la Guêpe de quatorze, & de vingt-trois bâtimens chargés de transporter le corps d'armée qu'on faisoit monter à six mille hommes, sans y comprendre les piquets répandus sur chaque vaisseau. Le départ de la seconde division fut retardé par la disette de bons Matelots, & la difficulté de l'approvisionner. Quelques Officiers supérieurs impatiens de rejoindre leur Général, obtinrent la permission de s'embarquer séparement sur le *Magnifique* ou sur l'*Actif*, vaisseaux de ligne équipés pour les Antilles; ce qui justifia l'opinion où l'on étoit, que l'armée du Comte de Rochambeau passeroit aux isles du vent, après son expédition dans l'Amérique septentrionale.

1780.

Il suit de cet exposé, que c'étoit dans cette partie du monde

Que c en Améri que doiv

1780. que devoit s'établir le principal théâtre de la guerre. Malgré les travaux du camp de Saint-Roch, toujours suivis avec la même ardeur ; quoiqu'on hâtât l'équipement des escadres de Brest & de Cadix, dont la réunion dans la Manche alloit menacer les côtes de la Grande-Bretagne d'une invasion non moins vraisemblable cette année que les années précédentes ; quoique M. le Comte de Vaux eût déjà pris congé du Roi pour aller visiter les cantonnemens des troupes en Bretagne ; quoique tout l'Etat Major de son armée eût reçu l'ordre de se rendre à Brest avant la fin de Juin, & que M. le Comte d'Apchon se fût déjà mis à la tête de l'armée de Flandres, ce n'étoit point en Europe qu'on se proposoit de frapper les grands coups de la guerre. Les quatre vaisseaux françois aux ordres de M. de Beausset, se disposoient au commencement d'Avril, à quitter le port de Cadix, (1) & comme

*[marge : …e porter les …ands coups …e la guerre.]*

(1) Ce Chef d'Escadre ne mit à la voile que le 4 Mai, & ce fut pour aller croiser à la hauteur de Lisbonne.

ils prenoient des vivres pour six mois, on ne doutoit pas que leur destination ne fût d'aller renforcer les escadres de M. de Guichen ou de M. de Ternay. Enfin, on assuroit que ce premier Commandant étoit arrivé à la Martinique avec toute sa flotte, & que depuis sa jonction avec les escadres de MM. de Grasse, de la Mothe-Piquet & de Vaudreuil, nos forces navales rassemblées devant cette isle consistoient en vingt-neuf vaisseaux de ligne; qu'aux isles sous le vent, les Anglois en avoient tout au plus vingt à nous opposer, & que dans ce nombre, il s'en trouvoit sept ou huit qu'il faudroit réformer à l'arrivée du Commodore Walsingham, dont les sept vaisseaux joints à ceux de Rodney, porteroient tout au plus à vingt-huit vaisseaux toutes les forces navales de l'Angleterre dans les Indes occidentales. Jusques là l'inégalité n'eût pas été bien sensible entre les Anglois & nous; mais il y avoit six vaisseaux de ligne espagnols à la Havanne, & ce surcroît de forces

1780.

Supériorité de nos forces dans les Indes occidentales.

nous assuroit la prépondérance au moins dans les isles.

1780.

Le Marquis de la Fayette part pour l'Amérique.

On ne négligeoit rien pour la conserver dans l'Amérique septentrionale. M. le Marquis de la Fayette avoit obtenu la permission d'aller cueillir de nouveaux lauriers dans cette partie du monde ; son retour y porta de l'encouragement, & fut regardé comme un présage du succès de la campagne. Son arrivée à Boston le 28 Avril, y précéda de quelques jours l'arrivée de M. de Ternay, dont on avoit ignoré jusqu'alors la véritable destination.

Washington médite une expédition contre New-York. En quelles circonstances ?

Le Marquis de la Fayette ne tarda pas à reprendre le commandement d'une division dans l'armée des Etats-Unis, & ce fut à une époque bien attrayante pour son courage. Le Général Washington méditoit alors ou paroissoit méditer une entreprise non moins importante que les expéditions qui avoient enlevé aux Anglois Boston, Philadelphie & Rhode-Island. Déjà ses troupes réunies à celles du Général Sullivan, marchoient

vers New-York; & des armemens considérables tant à Amboy que dans plusieurs autres rades, attendoient le signal de mettre à la voile. Ce n'étoit plus le moment de temporiser; le Gibraltar de l'Amérique, New-York se trouvoit sans Gouverneur & presque sans garnison; Clinton l'avoit, pour ainsi dire, évacuée le 26 Décembre, en s'embarquant avec dix mille hommes pour une expédition secrete dans les parties méridionales du continent. Les secours d'Europe n'étoient point encore arrivés, la ville se trouvoit ouverte en différens endroits, & le Major Pattison, à qui le Général en avoit confié la garde, recevoit des avis certains de la marche de Washington. Dans ce moment de crise, son unique ressource fut d'armer les habitans de New-York & d'en former des corps militaires; il fit publier à cet effet une proclamation qui n'exceptoit que les vieillards & les enfans. Le zèle & l'ardeur de ces braves citoyens, surpassèrent l'attente du Major-Général, & ne

1780.

P 4

le rassuroient point sur l'événement du siége, dont il se croyoit menacé.

1780.

Les Anglois sont allarmés pour les deux Florides.

Les Anglois n'étoient pas moins allarmés pour les deux Florides, dont les Espagnols se proposoient ouvertement la conquête. Ils s'étoient déjà mis en possession du canal de Bahama, où deux vaisseaux de ligne & trois frégates coupoient le passage du Nord de l'Amérique dans les Indes occidentales, & gênoient infiniment la navigation de la Grande-Bretagne.

Mort de l'Amiral Hardy. Il est remplacé par l'Amiral Francis Geary.

Ces dispositions pour la campagne prochaine, annonçoient chez les nations confédérées, de grandes ressources & de puissans moyens pour consommer cette année l'ouvrage de l'indépendance des Américains. A ces préparatifs redoutables, l'Angleterre devoit opposer les derniers efforts d'une résistance héroïque, si l'opiniâtreté pouvoit l'être, & qui, souvent téméraires & ruineux, ne furent pas toujours infructueux pour sa gloire. Malgré son épuisement, elle venoit de rassembler à Spithéad vingt-trois vaisseaux de ligne, cinq frégates

La flotte angloise met à la voile dans les premiers jours de Juin.

& plusieurs brûlots. Cette flotte destinée pour la Manche, alloit être confiée à l'Amiral Francis Geary, qui dut ce commandement au refus de l'Amiral Barrington, d'abord nommé pour succéder à Sir Charles Hardy, mort le 17 Mai, dans la soixante-septième année de son âge. Il s'étoit rendu la veille à bord du *Victory*, où il fut salué par les escadres; il se trouva indisposé le soir même, & mourut le lendemain d'une inflammation d'entrailles. Le 29, le nouveau Commandant fit signal de se tenir prêt à appareiller, & la grande flotte mit à la voile dans les premiers jours de Juin.

1780.

Deux escadres angloises mettent à la voile pour les Indes occidentales.

Deux autres escadres avoient quitté Ports-Mouth pour aller renforcer les armées britanniques dans les Indes occidentales; mais avant que de gagner l'embouchure de la Manche, elles furent arrêtées deux mois par les vents contraires & par la négligence des Ministres, qui, faute d'avoir prévu cet obstacle, n'avoient point suffisamment approvisionné les convois. Après avoir été longtems séparées,

1780. elles se rejoignirent enfin à Torbay, d'où l'Amiral Graves appareilla le 19 Mai, avec quatre vaisseaux de ligne, deux frégates & trois mille hommes de troupes attendues à la Jamaïque dès le commencement d'Avril, & destinées à completter un armement considérable, dont l'objet étoit encore ignoré. Cinq vaisseaux & deux frégates composoient la seconde escadre aux ordres du Commodore Walsingham. Sa destination étoit pour les Antilles, où le retard du Commodore réduisoit l'Amiral Rodney à une espèce d'inaction. Cette escadre étoit au moment d'appareiller, lorsqu'il survint un ordre de l'Amirauté, d'attendre de nouveaux transports destinés pour Quebec, & les vaisseaux des Indes orientales, qu'elle devoit convoyer jusqu'à Madere. Il fallut différer encore le départ de la flotte ; elle mit enfin à la voile le 18 Mai, au grand étonnement de la majeure partie des Anglois qui la croyoient déjà bien loin. Quatre cens navires marchoient sous l'escorte des deux escadres, & de mémoire d'homme, l'Angleterre n'a-

voit point mis en mer de convois plus considérables.

1780.

Troupes nationales réservées pour la défense des côtes d'Angleterre.

Les troupes embarquées sur les flottes, étoient en grande partie des recrues levées tout récemment à Arolsen, à Brunswick, & surtout à Cassel, où le Landgrave avoit permis au Général-Major Faucit, d'enrôler quatre mille hommes. La crainte d'une invasion fit réserver les troupes nationales pour la défense des côtes, où l'on établit trois camps & trois régimens casernés, formant ensemble un corps d'environ dix mille Soldats.

On parle à Londres d'une nouvelle flotte d'observation.

Quelque imposant que fut le tableau (1) de la Marine britanni-

(1) Etat exagéré de la Marine britannique au commencement de l'année 1780.

| | |
|---|---|
| *Flotte de la Manche.* | Fregates........9 |
| Vaisseaux de ligne 33 | Sloops..........2 |
| De 50 canons....6 | Cutter..........1 |
| Frégates.......48 | *Escadre de l'Amiral Arbuthnot dans l'Amérique septentrionale.* |
| Sloops.........25 | Vaisseaux de ligne 5 |
| Cutters........22 | De 50 canons....1 |
| Brûlots........15 | Frégates.......17 |
| Navires armés...14 | Sloops..........9 |
| *Escadre de Sir George Rodney.* | |
| Vaisseaux de ligne 21 | |

1780. que préſenté dans les papiers anglois, il étoit bien difficile qu'après de tels armemens pour l'Amérique, elle entretînt au Détroit & ſur-tout dans la Manche, des for-

*Eſcadre du Contre-Amiral Hyde Parker, aux iſles ſous le vent.*
Vaiſſeaux de ligne 17
De 50 canons · · · · 2
Frégates · · · · · · 7
Sloops · · · · · · · · · 5
Galiote à bombes · 1

*Eſcadre du Vice-Amiral Sir Peter Parker, à la Jamaïque.*
Vaiſſeaux de ligne 2
De 50 canons · · · · 3
Frégates · · · · · · · · 8
Sloops · · · · · · · · · 6

*Eſcadre de l'Amiral Sir Edward Hughes, aux Indes orientales.*
Vaiſſeaux de ligne · 8
Frégates · · · · · · · · 3
Sloop · · · · · · · · · · 1
Galiotes à bombes 2

*Sous le Commodore Jarvis, en croiſière aux Açores.*
Vaiſſeaux de ligne 2
Frégates · · · · · · · · 4

*Eſcorte du convoi de Cork pour l'Amérique.*
Frégates · · · · · · · · 2

*A Lisbonne ſous le Commodore Johnſtone.*
Vaiſſ. de 50 canons 1
Frégate · · · · · · · · · 1

*A la découverte ſous le Capitaine Clerke.*
Frégate · · · · · · · · · 1
Sloop · · · · · · · · · · 1

TOTAL.
Vaiſſeaux de ligne 89
Vaiſ. de 50 canons 13
Frégates · · · · · · · 99
Sloops · · · · · · · · 48
Cutters · · · · · · · · 23
Brûlots & galiottes à bombes · · · · 18
Navires armés · · · 14

Voiles · · · · · · 304

ces capables d'intimider les Puissances confédérées. Cependant on 1780.
parloit à Londres d'une nouvelle flotte d'obſervation pour empêcher la jonction de celles de France & d'Eſpagne, & pour intercepter les renforts que ces deux Puiſſances envoyoient dans l'Amérique du Nord ou dans les Indes occidentales. Mais ce nouvel armement n'eut pas lieu cette année, & nos convois n'eurent preſque à redouter, en cas de diſperſion, que la rencontre des corſaires anglois répandus ſur toutes les mers d'Europe.

Heureuſement qu'on avoit à leur Prouesses nos corsai
oppoſer, dans cette eſpèce de guerre, des Marins que leurs prouesses avoient déjà ſignalés ſous l'un ou l'autre hémiſphere. Celles de l'intrépide Capitaine du *Black-Prince*, eurent pour théâtre le canal de S. George. Des ſuccès multipliés y couronnèrent ſa bravoure & ſon expérience, & au mois de Janvier, il avoit déjà fait paſſer quarante bâtimens anglois dans les différens ports de France. Ce Capitaine non moins heureux qu'entreprenant,

étoit né à Rush en Irlande. Sous
1780. beaucoup de rapports, c'étoit un second Paul Jones; il fut comme lui la terreur des Anglois, & porta des coups sensibles à leur commerce.

Le Commodore américain nouvellement échappé du Texel où les Anglois s'étoient flattés vainement de le tenir bloqué, étoit venu mouiller à la Corogne au commencement de cette année, avec le fameux corsaire *Cunningham*, qu'il avoit recueilli à bord de la frégate l'*Alliance*, lors de son évasion des prisons d'Angleterre. Ces deux intrépides Marins expédièrent pour Boston les nouvelles prises qu'ils avoient faites, & remettant à la voile, ils affrontèrent tous les périls de la guerre & des flots, pour conserver le même éclat au pavillon américain. Ce fut dans la Manche que la bravoure de Paul Jones trouva de nouvelles occasions d'accroître sa rénommée.

Les Capitaines *Fabre* & *Royer*, furent après lui, ceux de nos corsaires, dont la valeur & l'audace, firent le plus de bruit. Le dernier

étoit forti du port de Dunkerque dans le mois d'Avril, il y rentra le 5 Mai, couvert de bleffures, & mourut le jour même au grand regret de fes compatriotes, dont il fut la gloire. Ce brave Dunkerquois faifant route au Nord avec deux frégates de vingt-deux canons chacune, le corfaire le *Calonne* & deux autres navires armés, avoit rencontré un bâtiment anglois qu'il rançonna. Sur le rapport de l'ôtage, qu'il fe trouvoit à peu de diftance une flotte marchande de quarante voiles protégée feulement par trois frégates d'un rang inférieur, le fieur Royer fe crut affez fort pour aller, fans rifque, à la découverte de ce convoi, qu'il fe propofoit d'attaquer. Il le découvrit en effet, mais efcorté de trois frégates qui montoient vingt-huit & trente-fix canons, au lieu de vingt ou vingt-deux, comme l'avoit annoncé l'ôtage. Le Capitaine Royer n'en donna pas moins le fignal du combat, & malgré l'inégalité de forces, il ôfa fe mefurer avec la frégate de trente-fix canons. Deux coups de feu qu'il reçut au com-

1780.

Mort du Capitaine Royer.

1780. mencement de l'action, ne lui firent point abandonner le commandement ; mais un troisième le mit pour toujours hors de combat.

Mort du Chevalier de Couëdic.

A cette époque, la Marine françoise gémissoit encore sur la fin glorieuse de M. de Couëdic. Ce brave Capitaine étoit mort au commencement de Janvier, des suites de sa blessure reçue au combat du Quebec & de la Surveillante. Sa Majesté sensible à la perte de cet excellent Officier, crut devoir, en considération de sa rare valeur & de ses services signalés, transmettre à la dame de Couëdic & à ses enfans, les bienfaits destinés à leur illustre pere.

Aveux des Anglois honorables pour les Officiers & les Ministres de France.

La Marine françoise ne se consoloit de ces pertes & de beaucoup d'autres qu'il seroit trop long de rappeller, qu'en jettant les yeux sur cette foule de braves Marins qui lui restoient encore. Ses moindres Officiers avoient des titres à la gloire ou brûloient d'en acquérir ; mais la prudence des Chefs, leur valeur & leur expérience lui promettoient sur-tout des triomphes. C'étoit à MM. de Guichen,

de Ternay & de la Mothe-Piquet, qu'étoit particulièrement confié l'honneur du pavillon françois, & c'est dire assez qu'il ne reçut point d'affront pendant toute cette campagne. Ces noms redoutables n'imposoient pas moins aux ennemis, que la supériorité des forces qu'on devoit leur opposer, & les Amiraux anglois ne rougissoient pas d'en convenir. Nous pourrions citer vingt de ces aveux honorables à notre Marine, que leur arracha l'habileté de ses Officiers supérieurs; mais nous nous bornerons à celui de l'Amiral Hyde Parker, dont l'admiration ne put se taire sur la manœuvre savante de M. de la Mothe-Piquet, qui, forcé de se rendre de la Martinique à la Guadeloupe avec cinq vaisseaux de ligne & cinq frégates, dans une circonstance périlleuse, sut, à force de talens, éviter l'approche de cet Amiral, dont l'escadre de beaucoup supérieure, se fût nécessairement emparée de la division françoise, si elle eût pu l'atteindre. « Pour sau» ver la division, dit l'Amiral Par» ker, il n'y avoit qu'une seule ma-

1780.

» nœuvre à faire, & M. de la
1780. » Mothe Piquet étoit ſeul capable
» d'imaginer cette manœuvre ».

Les talens & le patriotiſme de nos Miniſtres ne devoient pas moins concourir au ſuccès de la campagne, que la valeur & l'expérience de nos Généraux. L'aveu ſolemnel qu'en firent les Anglois, retentit plus d'une fois à la Chambre des Communes. Dans la ſéance du 28 Avril, le Général Conway fit un long diſcours particuliérement conſacré à l'éloge de notre auguſte Monarque, & qu'il termina par celui des Miniſtres de France. « Hélas! dit-il en finiſſant, ſi nous » haſardons la comparaiſon, ſous » quel point de vue différent n'en» viſagerons-nous pas les Miniſtres » de l'une & l'autre Cour? Com» bien les Miniſtres françois n'ont» ils pas acquis de droits à la vé» nération, à la confiance, à la bé» nédiction des peuples, en don» nant à leur maître des avis ſalu» taires ſi favorablement accueillis? » Combien les Miniſtres anglois, » éclipſés par le mérite, par la » gloire des premiers, ne ſont-ils

s blâmables, pour avoir né-
igé de donner à leur Prince 1780.
:s avis utiles qui souvent font
destinée des Empires»?

Que les efforts de l'Angleterre pouvoient entraîner la ruine de la nation.

n effet, la confiance des Fran-
étoit encore moins fondée sur
uissance de nos armes, que sur
agesse de Louis XVI, & le
iotisme éclairé de ses Conseil-
. La politique du Cabinet de
sailles dirigeoit toutes les opé-
ons de la guerre non-seulement
Europe, mais dans les deux
es; & cette politique étoit pour
Anglois un ennemi redoutable
ls ne savoient plus combattre
mes égales. Depuis la naissance
troubles une aveugle inflexibilité
it présidé constamment à toutes
s délibérations; la sagesse des
seils ne secondoit plus en Angle-
e les efforts du patriotisme. Vu
sition désespérée, elle en avoit
d'incroyables pour cette cam-
ne; mais ces préparatifs déjà
ieux devoient entraîner de nou-
es dépenses ou rester infruc-
ux. Pour en tirer quelqu'avan-
e, il falloit soumettre la fortune
particuliers à des sacrifices illi-

1780. mités qui auroient achevé d'écraser la nation, ou faire adopter au Ministère un plan d'économie, dont l'exécution pouvoit sauver la Grande-Bretagne ; mais qui eût perdu les Ministres en mettant des bornes à l'influence de la Couronne.

Pétitions du Comté d'York. Leur objet.

Ce dernier point étoit beaucoup plus difficile à obtenir que le premier. En effet, malgré l'épuisement où se trouvoit l'Angleterre, lorsque Lord North vint proposer à la Chambre des Communes divers impôts sur le produit desquels devoit être assigné le paiement des intérêts d'un nouvel emprunt de douze millions sterling, toutes ses propositions & les motions qu'elles avoient occasionnées, passèrent sans difficulté. Il n'en fut pas ainsi des pétitions du peuple relatives à l'influence de la Cour, & à l'emploi souvent abusif des deniers publics. Vingt-quatre Comtés s'étoient associés pour solliciter une réforme sur ces grands objets, & ce fut d'abord avec quelqu'apparence de succès. Le Comté d'York avoit été le premier à jeter l'allarme. Voici la substance de la pétition arrêtée

nanimement le 30 Décembre, 1780.
ns une assemblée de la Noblesse,
 Clergé & des Francs-Tenanciers
 ce Comté.... » Que les supplians
bservent aux honorables Commu-
s que dans l'état d'appauvrisse-
ent & de calamité où se trouve
nation, plusieurs individus jouis-
nt ou de places sans fonctions
xquelles des émolumens exor-
tans sont attachés, ou de pensions
nsidérables qui n'ont point été
éritées par des services publics,
 moyen desquelles places & pen-
ons la Couronne acquiert chaque
ur une influence inconstitution-
elle qui peut devenir funeste à
Angleterre. Que la *bourse* na-
onale étant confiée à la garde de
ette honorable Chambre, ils de-
andent la permission de représen-
r que jusqu'à l'entier redressement
es griefs énoncés dans cette péti-
ion, l'octroi d'aucune somme ex-
édant le produit des impôts ac-
uellement établis, nuiroit aux droits
du peuple & à la dignité de ses
eprésentans; qu'enfin les supplians
éclament l'autorité de la Chambre
pour que les deniers publics soient

1780. uniquement appliqués aux besoins de l'Etat, & de la maniere qui paroîtra le plus convenable à la sagesse du Parlement ».

Il y fut résolu unanimement qu'un plan d'association rédigé sur des principes constitutionels, à l'effet d'appuyer cette réforme, seroit présenté à la même assemblée tenue par ajournement le mardi de la semaine de Pâques. Un Comité de soixante-un citoyens fut chargé de cette rédaction.

Plan d'association nationale adopté par divers comtés.

Ce plan d'association déjà adopté par la cité de Londres, le fut bientôt par les Comtés d'Hampshire & de Middlesex. Le vendredi 7 Janvier, les principaux citoyens de ce dernier Comté s'étoient assemblés pour le même objet à Hackney, dans la taverne dite la Mermaid; ils y prirent les mêmes résolutions que ceux du Comté d'York, & le sieur Byng exposa dans ces termes les griefs de l'assemblée. « Il n'est » personne qui n'ait gémi sur la prodigalité avec laquelle les deniers » publics sont administrés depuis » une certaine époque; cependant » je me tairois sur les abus d'une

le administration, si l'on n'avoit
reprocher aux Administrateurs 1780.
s finances publiques que leur
faut d'économie ; mais elles
nt évidemmeut employées à
rrompre le Parlement, à dé-
uire l'indépendance des repré-
ntans du peuple, à sapper les
ndemens de la constitution. Ce
est point assez de se plaindre
un tel désordre, il faut aviser
x moyens de le réprimer. On
sait à quoi monte le nombre
s places & des pensions; le ca-
ndrier de la Cour en présente
ne liste; mais le fait est qu'il en
iste plusieurs qui n'y sont point
ésignées. On prétend, & il y a
out lieu de le croire, qu'à la fin
e chaque session, on ajoute à
e calendrier un supplément fait
our l'œil du Roi, & qu'on brûle
ussitôt qu'il est signé. Le devoir
u peuple est de prendre des me-
ures contre cette influence, au
oyen de laquelle le ministère
eut asservir le Parlement à tou-
es ses vues, faire avorter les
fforts des membres qui, avant
e voter de nouveaux octrois,

1780. » veulent connoître l'emploi qui » en sera fait, ce que doit coûter » chaque département du service » public, & ce qu'on a fait des » sommes antérieurement votées. » Sans sortir du Comté de Middlesex, il est notoire que ses » Francs-Tenanciers payent déjà » quinze schelings dans la livre » sterling; il est tems qu'ils s'oc» cupent des moyens de conserver » les cinq schelings qui leur res» tent. Le seul efficace est de fer» mer leurs bourses ; dès que la » source de la corruption sera ta» rie, il faudra bien que la cor» ruption cesse ».

Seize Comtés réformateurs. Lord Sandwich s'oppose en vain aux progrès de l'association.

A l'époque de la mi-Janvier, seize Comtés réformateurs concouroient déjà à l'exécution du plan d'association nationale. Le Comté de Sussex, ou plutôt M. John Harrisson, son grand Shérif, marqua d'abord quelqu'opposition aux mesures des seize Comtés ; mais le Duc de Richmond qui en étoit Lord-Lieutenant, prit sur lui de convoquer l'assemblée. Sa pétition, la même pour le fond, que toutes celles qui avoient déjà paru, étoit bien

bien différente quant à la forme, il fut aisé de voir que l'éloquent Lord Duc s'étoit chargé de la rédaction de cette piece originale, dont tous les articles furent adoptés unanimement. Il n'en fut pas tout-à-fait ainsi à l'assemblée d'Huntingdon, où Lord Sandwich s'étoit rendu, accompagné de plusieurs Lords déterminés, comme lui, à combattre les résolutions qu'on devoit y proposer ; mais il eut le chagrin de voir que le nombre des réformateurs titrés, excédoit de plus de moitié, celui des opposans de la même classe. Les résolutions passèrent, & ce Ministre fit enregister une vaine protestation qui fut signée de tous ses partisans.

1780.

Le nombre des villes & des comtés favorables au projet d'une association nationale augmentoit tous les jours, & celui des pétitions qui devoient être présentées aux Communes, croissoit en proportion. Il se formoit de toutes parts des comités qui tendoient visiblement au même but ; mais de toutes ces assemblées la plus imposante, la plus distinguée, & sans comparaison la

Quatre mille habitans assemblés pour le même objet dans la grande salle du palais de Westminster

1780. plus nombreuse, fut celle qui se tint le 2 Février dans la grande salle du Palais de Westminster; elle étoit composée d'environ quatre mille habitans, à la tête desquels on remarquoit un grand nombre de Lords & tout ce que les Communes avoient d'orateurs célèbres. On ne put se méprendre aux dispositions de l'assemblée, lorsqu'on entendit que M. Fox en étoit nommé Président d'une voix unanime. Il la remplit de son éloquence impétueuse pendant les trois quarts de la séance. Son discours roula presqu'entierement sur les excès de l'influence royale, sur la dépravation du Parlement, & sur la souveraineté du peuple anglois, dont il rappella les droits en des termes regardés comme séditieux par-tout ailleurs qu'en Angleterre. « Que » ce peuple, dit-il, se réunisse, » qu'il combine ses efforts; & l'obstination du Prince, & la vénalité » du Parlement ne lui résisteront » pas. En deux mots, le peuple » sait qu'il n'a à attendre de l'administration actuelle que l'indigence & la ruine: qu'il se dise

M. Fox, Président de cette assemblée. Caractere de son éloquence.

ement, *ſoyons nous-mêmes libérateurs*; & il ſera délivré. 1780.
exemples propres à l'encoura-
ſont auſſi récens que mémo-
es; il vient de voir l'Améri-
, il vient de voir l'Irlande lui
igner comment il faut ſe con-
e, lorſqu'on eſt forcé aux
émités par des hommes per-
. N'avons-nous pas une ori-
commune avec ces peuples?
rie, la liberté nous ſont-elles
is chères qu'aux Américains
ux Irlandois? Le ſang cir-
-t-il moins librement dans
veines que dans les leurs?
'ons-nous pas reçu comme
une éducation qui nous inſ-
du mépris pour la vie, lorſ-
notre liberté eſt en danger?
peres n'ont-ils pas, auſſi bien
les leurs, combattu & verſé
ſang pour la défenſe de leurs
ts? Au moment du péril &
'allarme, ſerons-nous moins
reſſés que ces illuſtres morts,
nſerver cette liberté dans la-
le nous ſommes nés? En un
, le cœur de l'Empire ſera-t-il
mouvement, tandis que ſes

1780. plus nombreuſe, fut celle qui ſe tint le 2 Février dans la grande ſalle du Palais de Weſtminſter ; elle étoit compoſée d'environ quatre mille habitans, à la tête deſquels on remarquoit un grand nombre de Lords & tout ce que les Communes avoient d'orateurs célèbres. On ne put ſe méprendre aux diſpoſitions de l'aſſemblée, lorſqu'on entendit que M. Fox en étoit nommé Préſident d'une voix unanime. Il la remplit de ſon éloquence impétueuſe pendant les trois quarts de la ſéance. Son diſcours roula preſqu'entierement ſur les excès de l'influence royale, ſur la dépravation du Parlement, & ſur la ſouveraineté du peuple anglois, dont il rappella les droits en des termes regardés comme ſéditieux par-tout ailleurs qu'en Angleterre. « Que » ce peuple, dit-il, ſe réuniſſe, » qu'il combine ſes efforts ; & l'ob» ſtination du Prince, & la vénalité » du Parlement ne lui réſiſteront » pas. En deux mots, le peuple » ſait qu'il n'a à attendre de l'ad» miniſtration actuelle que l'indi» gence & la ruine : qu'il ſe diſe

M. Fox, Préſident de cette aſſemblée. Caractere de ſon éloquence.

» seulement, *soyons nous-mêmes* 
» *nos libérateurs*, & il sera délivré. 1780.
» Les exemples propres à l'encoura-
» ger sont aussi récens que mémo-
» rables; il vient de voir l'Améri-
» que, il vient de voir l'Irlande lui
» enseigner comment il faut se con-
» duire, lorsqu'on est forcé aux
» extrémités par des hommes per-
» vers. N'avons-nous pas une ori-
» gine commune avec ces peuples?
» La vie, la liberté nous sont-elles
» moins chères qu'aux Américains
» & aux Irlandois? Le sang cir-
» cule-t-il moins librement dans
» nos veines que dans les leurs?
» N'avons-nous pas reçu comme
» eux une éducation qui nous ins-
» pire du mépris pour la vie, lors-
» que notre liberté est en danger?
» Nos peres n'ont-ils pas, aussi bien
» que les leurs, combattu & versé
» leur sang pour la défense de leurs
» droits? Au moment du péril &
» de l'allarme, serons-nous moins
» empressés que ces illustres morts,
» à conserver cette liberté dans la-
» quelle nous sommes nés? En un
» mot, le cœur de l'Empire sera-t-il
» sans mouvement, tandis que ses

1780. » membres ſont en activité ? Non, » non, je ne crains pas que les ra- » vages de la corruption ſe ſoient » étendus au point d'énerver la vi- » gueur, de détruire la ſenſibilité » du peuple. Que le mot *aſſociation* » ne l'allarme pas ; ce mot n'a rien » de contraire à l'eſprit de la conſti- » tution. Qu'il ſe pénètre d'une » vérité importante, c'eſt qu'au » moyen des aſſociations, il con- » ſervera ſon indépendance. Sans » aſſociations, il faut qu'il ſuccom- » be ſous l'influence de la Couron- » ne ; influence parvenue à un ex- » cès inconnu à toute autre pério- » de de notre hiſtoire ; influence, » dont l'accroiſſement ultérieur » conſommeroit l'eſclavage de l'An- » gleterre. Qu'on détruiſe cette in- » fluence, & notre glorieuſe conſ- » titution réglera ſa durée ſur la » durée des ſiècles ».

Effet de ſon diſcours. Ce diſcours fut reçu avec tranſport de l'aſſemblée la plus nombreuſe, qui, de mémoire d'homme, eût été convoquée en Angleterre. Dans ce moment d'enthouſiaſme, le docteur Jebb demanda que lors de l'élection générale, M. Fox ſe pré-

ſentât comme Candidat pour Weſt-
minſter. La ſoule des Electeurs 1780.
applaudit à cette propoſition avec une égale unanimité, & l'on finit par charger M. Fox d'expoſer aux Communes la pétition, dont on étoit convenu. Sir George Saville avoit reçu la même commiſſion pour le Comté d'York, & il s'en acquitta dans la ſéance du 8 Février, dont l'iſſue parut répondre à l'attente du public. La pétition ſut accueillie & dépoſée ſur la table, conformément à la motion de l'honorable Baronnet.

Plan d'économie tout-à-tour adopté & rejetté par Lord North.

Les partiſans de l'adminiſtration n'étoient point encore ſuffiſamment préparés dans la Chambre des Communes contre cette premiere inſurrection du parti populaire, & les proteſtations n'eurent pas lieu dans cette ſéance. Dans les ſuivantes, Sir George Saville demanda qu'il ſût mis ſous les yeux de la Chambre, un Etat des places occupées en vertu de lettres patentes ou autrement, & des penſions, dont la liſte civile étoit chargée, avec les noms des penſionnaires, & le montant des émolumens attachés à cha-

cune de ces places. Lord North & M. Cornwal s'opposèrent à cette motion sous des pretextes vains, mais spécieux, qui donnèrent lieu à de longs débats où le Ministre des Finances affecta plus de modération, qu'il ne montra de logique. D'abord il avoit temoigné en général la plus grande admiration pour le plan d'économie nationale proposé à la Chambre des Communes, & lorsqu'on en vint aux détails de ce plan, il les rejeta tous les uns après les autres. Cette contradiction fournit des traits ironiques à M. Burke, auteur de ce chef-d'œuvre d'érudition & de raisonnement. Enfin, lorsqu'on recueillit les voix, il s'en trouva cent quatre-vingt-six pour la motion pure & simple de Sir George Saville, & cent quatre-vingt-huit pour les amendemens. L'assemblée étoit composée de trois cens soixante-quatorze membres, & par conséquent le Ministre n'eut pour lui qu'une majorité de deux voix.

1780.

Bill relatif à l'économie nationale. Lord North essaie d'en

Le 23 Février, M. Coke ayant présenté à la Chambre les demandes de l'assemblée de Norfolk, M. Ba-

con observa que ce n'étoit pas celles du Comté, dont une partie avoit protesté contre. C'est ainsi que la faction ministériele affectoit de méconnoître la voix du peuple dans les pétitions des particuliers ; mais elles s'accumuloient tous les jours, l'association étoit presque générale, & les trois quarts de la Chambre paroissoient intimidés par les instructions de leurs constituans. Il étoit au moins fort douteux que le Ministère conservât la majorité, lorsqu'il seroit question de prononcer sur le sort de ces pétitions. Le peuple attendoit cette décision avec impatience, & pour en hâter l'instant, M. Burke, qui venoit d'obtenir la premiere lecture de son bill relatif à l'économie nationale, demanda la seconde lecture pour le Mardi suivant. Lord North insistoit pour qu'elle fût renvoyée au terme de quinze jours, sous prétexte qu'il lui falloit tout ce tems pour examiner un bill, dont les principes & l'objet étoient déjà connus de tous les membres des Communes. Rien n'étoit d'ailleurs moins compliqué que le plan de M. Burke ; il por-

1780. éloigner la seconde lecture.

1780. toit sur deux points uniques. 1°. Retrancher de la liste civile toutes les places inutiles qui sont à sa charge; statuer que tous les deniers votés à l'avenir pour cette même liste seront appliqués aux objets pour lesquels le vœu du Parlement les aura destinés; verser le surplus, s'il y en a, dans la caisse d'amortissement, & le soustraire ainsi à l'avidité des Ministres de la corruption. 2°. Assurer au Roi la jouissance de ses revenus; mais empêcher que les sommes votées pour l'entretien de sa famille, de son aisance particuliere, de son indépendance & de sa dignité ne soient employées à acheter les suffrages du Parlement.

Une des clauses portoit qu'on abolît la charge de troisième Secrétaire d'Etat. Cette clause n'est point admise.

D'ailleurs en traînant en longueur la grande affaire du bill économique, on s'exposoit à voir le Parlement prorogé avant la décision de cette affaire; suivant M. Fox, les délais du Ministre n'avoient pas d'autre objet. Cette observation ne permit plus à Lord North d'insister, & il fut convenu que la seconde lecture du bill auroit lieu le 2 Mars. Une des clauses portoit qu'on abolît la charge de troisième Sécretaire d'E-

tat ; cette clause étoit conçue de maniere à ne pouvoir s'appliquer qu'à Lord George Germaine. Ce Ministre entra dans un détail circonstancié des émolumens de sa charge; il démontra qu'en réunissant le département des Colonies à celui du Sud, la nation ne gagneroit pas quatre mille livres sterling par année. M. Burke répliqua avec son énergie ordinaire; mais toute son éloquence secondée par celle de M. Fox ne put rien obtenir, & cette partie du bill fut rejetée à la pluralité de deux cens huit voix contre deux cens une.

1780.

Mémoire lu dans l'assemblée générale des Députés des comtés réformateurs. Son objet.

Cependant il s'étoit formé dans la grande salle de king-street une assemblée générale des députés nommés par les villes & comtés réformateurs; on y fit lecture d'un mémoire contenant la récapitulation des griefs du peuple, des résolutions déjà prises pour en obtenir le redressement, & des additions faites au plan de réforme & d'association universelle. Pour mieux en assurer le succès, les députés recommandoient fortement dans ce mémoire adressé aux différens Comités, de refuser leurs suffrages, dans les prochaines élections, à tout can-

l'Angleterre, qu'il ne périt
1779. çois à la journée de Savann
toit d'ailleurs pour le comm
la Grande-Bretagne, une
nuelle de quinze cens mil
ſterling. Quant aux évènem
ritimes, un des plus fâcheu
Marine françoiſe en Amériq
priſe de notre frégate la Pru
trente ſix canons, que le Ru
d'amener pavillon, après un
où le Vicomte d'Eſcars qui
mandoit, ſignala ſes talens &
voure; mais à l'époque du
de Savannah, la flotte du
d'Eſtaing s'étoit emparée d
periment & de l'Ariel, &
preſque un dédommagem
mauvais ſuccès de ce bloc

Prise de notre frégate la Prudente, compensée par celle de l'Experiment & de l'Ariel.

Il paroît démontré que l'
terre ne fit point cette a
Amérique une guerre mo
vive que les années préc
& nos eſpérances pour la
née prochaine embraſſoient
lui encore plus conſolant, en
les efforts de la France y d
être ſecondés par les entrep
l'Eſpagne, qui, juſqu'ici n'av
que ſe défendre contre cell

ptées
e que 1780.
non-
dans
pro-
vœu
nbre
dans
ecou-
ante-
dont

mble
er Sa
dre le
roro-
t qu'il
mbre
ur di-
ronne,
es au-
les pé-

e aux
Cham-
fut un
sition.
nandé
Lundi
pit en

In ignatio de M. Fox & de tous le Citoyens zé lés.

1780. didat qui n'auroit point fait ferment de concourir à cette réforme salutaire, & d'appuyer au Parlement toutes les mesures qui pourroient tendre à diminuer l'influence de la Couronne. A cette même époque, l'assemblée fit le rapport de ses résolutions au comité du Conseil de la Cité de Londres, établi pour entretenir la correspondance avec les autres Comités des Comtés, Villes & Bourgs du Royaume. A la fin de Mars on en comptoit au moins quarante qui avoient présenté des requêtes à la Chambre des Communes.

La Chambre des Communes finit par céder à l'ascendant du ministère.

Ces pétitions d'abord traitées avec assez de légereté commençoient enfin à produire quelqu'effet. Une partie du bill économique avoit passé & reçu la sanction de la Chambre. On l'avoit purgée des gens à contrats qui fortifioient le parti ministériel, & l'on venoit d'établir une commission chargée d'instruire la nation de l'emploi des deniers publics. On se croyoit au moment de consommer le grand ouvrage de la réforme, & malgré les protestations de Lord North, toutes les motions

des anti-miniftériaux furent adoptées unanimement. Le tour favorable que prenoit cette affaire fembloit annoncer des difpofitions populaires dans la Chambre des Communes, & promettoit une iffue contraire au vœu des Miniftres; mais cette Chambre ne tarda pas à fe démentir, & dans la féance du 24 Avril, ils recouvrèrent une majorité de cinquante-une voix contre la motion, dont voici l'énoncé. 1780.

« Qu'il foit préfenté une humble » adreffe au Roi, pour fupplier Sa » Majefté de ne point diffoudre le » Parlement, & de ne point proroger la feffion actuelle, avant qu'il » n'ait été pris dans cette Chambre » des mefures efficaces, pour di» minuer l'influence de la Couronne, » & opérer le redreffement des au» tres griefs mentionnés dans les pé» titions du peuple ».

Indignation de M. Fox & de tous les Citoyens zélés.

Cette motion fi conforme aux précédentes réfolutions de la Chambre, fut rejetée par elle, & ce fut un coup de foudre pour l'oppofition. Le fieur Dunning ayant demandé que le Comité s'ajournât au Lundi fuivant, M. Fox l'interrompit en

1780. s'écriant: « ses délibérations sont » désormais superflues ; il vient de « rejeter les pétitions du peuple, de » se parjurer, de violer sa parole, » d'anéantir ses résolutions du 6 » Avril, &c.

Tel fut l'ascendant du Ministère, lorsqu'il fallut prononcer sur le sort des pétitions, & telles avoient été les dispositions de la majorité de la Chambre, lors même que l'opposition parut triompher un moment. Tout ce qu'il y avoit de citoyens zélés en Angleterre, partagea l'indignation de M. Fox contre les Communes, & ne vit plus dans les résolutions d'abord favorables au plan d'économie nationale, qu'un manege de corruption & d'astuce pour faire taire les murmures du peuple sur les impôts destinés à l'acquit des intérêts du nouvel emprunt de Lord North.

Influence de la couronne en Irlande comme en Angleterre.

L'influence de la Couronne ne se faisoit pas moins sentir en Irlande qu'en Angleterre ; elle y prévalut dans un moment où toutes les circonstances sembloient s'être combinées pour completter le triomphe de l'indépendance irlandoise. Ce

n'étoit plus au ſein de l'eſclavage, du tumulte ou de l'anarchie que ſe déployoient les prétentions des Irlandois. Ils écoutoient la voix de leurs Chefs ; & la ſageſſe des Conſeils préſidoit au développement de leurs forces, qui chaque jour croiſſoient ſous les auſpices d'une politique éclairée. Ils commençoient à goûter les prémices de la liberté, & tous les membres de l'Etat concouroient aux moyens de la conſolider & de l'accroître. Les droits qu'ils avoient recouvrés n'étoient point ſuffiſamment affermis, & ne répondoient pas encore à l'étendue de leur patriotique ambition. Cependant quarante-cinq mille citoyens s'étoient armés pour l'émancipation politique de l'Irlande ; & dans cette armée de braves Volontaires commandés par des Chefs plus ou moins accrédités dans l'opinion publique, il n'en étoit pas un ſeul qui fût ſoupçonné d'entretenir des vues contraires ou même étrangères au patriotiſme. Le Duc de Leinſter lui-même, contre lequel on s'étoit permis des ſoupçons offenſans, déclara publiquement, & de la maniere la

1780.

plus solemnelle, qu'il soutiendroit le
1780. peuple dans la revendication de ses droits à une constitution indépendante. Mais les Communes d'Irlande ne secondoient point unanimement ces résolutions populaires. Les avis étoient partagés dans cette Chambre, & bientôt la majorité se déclara contre les prétentions du peuple qui refusoit de reconnoître les actes du Parlement d'Angleterre, & qui menaçoit de faire main-basse sur quiconque entreprendroit de les mettre à exécution. Le Procureur-Général avoit dit que l'Angleterre ne se départiroit pas de ses droits, & que, si le peuple s'obstinoit, la contestation ne pouvoit être décidée que les armes à la main. Le sieur Gratham le plus éloquent Orateur de l'indépendance, n'en fit pas moins cette motion. » *Résolu*, » que la Très-Excellente Majesté du » Roi, les Pairs & les Communes » d'Irlande forment la seule puissance capable d'assujettir le peuple irlandois, & de promulguer » des loix dans ce Royaume ». Le Procureur-Général répéta sa menace, en ajoutant, qu'il voyoit s'ou-

vrir une fcène de carnage & d'horreur, dont la feule idée le faifoit frémir. 1780.

Discours patriotique du fieur Gratham.

Ces débats animés & foutenus de part & d'autre avec beaucoup de fermeté dans la féance du 18 & du 19 Avril, offrirent à l'éloquence du fieur Gratham une nouvelle occafion de fe déployer dans le magnifique difcours qui précéda l'expofé de fa motion. Ce chef-d'œuvre mérite d'être tranfmis dans les faftes de l'hiftoire, & l'on nous faura gré de le préfenter fans lacunes & fans mutilations.

» Jamais la Chambre ne s'affem» bla pour un objet plus important » & plus décifif ; il ne s'agit de rien » moins que de protefter aujourd'hui » contre l'ufurpation du Parlement » de la Grande-Bretagne, que d'é» lever de concert & nos mains & » nos voix contre cette ufurpation; » s'il s'agit de répondre au cri de trois » millions d'habitans qui nous de» mandent juftice ! Dans ce moment » folemnel, fi le ciel m'eût donné » un fils, on me verroit, comme le » pere d'Annibal, le conduire à l'au» tel pour y faire ferment de pro-

» téger les droits ſacrés du peuple!

1780. » Ne le diſſimulons pas, ce peu-

Suite du discours de Grathan.

» ple a ſes droits, & entr'autres » celui de nous ſommer de les lui » conſerver. Un cri qui part de plu- » ſieurs millions de bouches, eſt un » cri puiſſant; c'eſt la voix du ton- » nerre; on a beau chercher à l'é- » touffer, elle frappe l'oreille la plus » dure. Cette voix vous crie qu'il « reſte encore beaucoup à faire pour » l'Irlande; que les eſprits ne ſont » pas tranquilles, qu'ils ne ſont pas » ſatisfaits; que ſi quelque choſe » peut en calmer l'effervefcence, » c'eſt la confiance qu'il eſt naturel » de placer dans cette Chambre » gardienne née de la liberté qu'ils » réclament. Cette idée conſolante » fixe ſur vous les yeux de la mul- » titude qui vous parle ainſi: RAP- » PELLEZ la Grande-Bretagne aux » notions ſimples de la juſtice; for- » cez l'Angleterre à *reſtaurer* votre » liberté politique, en même tems » qu'elle *reſtaure* la liberté de votre » commerce: dites-lui que la maniere » dont elle vous a diſpenſé cette der- » niere faveur eſt allarmante; que » le Miniſtre britannique en vous

» l'annonçant, n'a pas dit qu'il étoit » *juste*, mais qu'il étoit *expédient* » de vous accorder certains avantages ! Obſervez-lui que ce mot » *expédient* annonce une réſerve » inquiétante, qu'il eſt fatal dans » la bouche de la Grande-Bretagne, qu'il lui a coûté l'Amérique, » qu'il l'a plongée en des fleuves de » ſang, en des abîmes de miſère » & d'horreur ! Dites-lui : tant que » les réſerves tacites enveloppées » dans ce mot *expédient*, exiſteront, » nous regarderons comme précaires les avantages accordés à notre » commerce, parce qu'étant ſans » ceſſe à la diſpoſition de la Grande-Bretagne, elle peut nous les retirer, » dès qu'elle le jugera à propos. Ajoutez que dans cette poſition, nous » nous regardons comme des eſclaves à qui l'on permet de reſpirer » un moment, mais qui voyent toujours les fers, dont ils étoient chargés, prêts à les accabler de leur » poids. Parlez avec confiance ; la » circonſtance eſt favorable. Un » Dieu, Dieu lui-même a créé pour » nous ce moment de nous émanciper ainſi que notre poſtérité : ne

1780.

Suite du même discours.

» laissez point échapper ce moment;
1780. » Gardez-vous sur-tout d'attendre
Suite du même discours. » l'époque dangereuse de la paix;
» ce qui seroit paix pour les autres,
» seroit guerre pour vous ; la Gran-
» de-Bretagne ne croiroit point en
» jouir, si elle ne voyoit pas votre
» isle humiliée rentrer dans l'escla-
» vage ! C'est au nom de tout ce
» qui vous est cher, c'est pour l'hon-
» neur de votre patrie, pour l'hon-
» neur de la nature humaine, par
» le souvenir des injustices que vous
» avez essuyées, par l'amour que
» vous portez à votre postérité,
» que je vous conjure, que je vous
» supplie de saisir cette occasion
» fortunée, de marquer ce mo-
» ment pour celui de votre liberté!
» N'en doutez pas, la Grande-Bre-
» tagne n'ignore plus que ses pré-
» tentions à la suprématie univer-
» selle sont une chimere, une absur-
» dité. Des légions d'ennemis l'en-
» vironnent, la pressent, fondent
» sur elle de toutes parts; sa supré-
» matie s'éclipse par tout, la mer
» n'est plus son domaine, l'honneur
» de ses conseils & celui de son pa-
» villon sont également flétris; elle

a plus d'armées, elle n'a plus de 1780.
ottes, point d'Amiraux, point de
énéraux ; l'engourdissement de Suite du même discours.
ndolence caractérise toutes ses
iesures; la division aigrie par les
ivers préside à ses conseils. Il
'en est pas ainsi parmi nous; ce
ioment est l'aurore de nos beaux
ours ; jamais l'Irlande, jamais au-
un peuple de la terre ne put se
atter d'avoir un Sénat aussi bien
omposé que le nôtre ; jamais peu-
le ne fut mieux disposé à secon-
ler les grandes vues de son Sénat.
Jn feu divin embrâse tous les
cœurs ; un enthousiasme sacré,
lont l'antiquité même ne four-
iit point d'exemple, a converti
ine multitude languissante en un
peuple fier. Portez les yeux de
'imagination au-delà de cette en-
ceinte, vous verrez quarante mille
hommes sous les armes attendant
en silence le résultat de vos déli-
bérations. Leur vœu est uniforme;
ils soupirent tous après la liberté.
La providence semble leur sourire:
oui, la main de Dieu est visible, je la
vois, c'est elle qui a tout préparé,
c'est elle qui va tout consommer !



» suffit pour vous en c
» Hier, on a demandé
» teurs de la Couronne si
» de quinze mille Irland
» être assujettie en Irland
» de l'Angleterre? Ils on
» que oui! c'est à cet excè
» que votre indiscrétion le
» Vous avez donné dès n
» joie immodérée, en o
» révocation de quelques
» ques qui vous opprim
» vous ont cru pleinemen
» où ils ont feint de le c
» réjouissances anticipées
» les plus beaux de vo
» Vous avez cru un infl
» obtenu, & vous n'avez

ros yeux un édifice qui ne porte
ur aucun fondement. En un mot 1780.
votre situation est étrange ; vous Suite du même discours.
avez un commerce sans liberté,
& un Sénat sans Parlement ! Y a-t-il matiere à réjouissance ? Il est tems que le prestige cesse, il est tems que vous obteniez une déclaration positive de vos droits ; il est tems que vous sentiez que trois millions d'hommes, formant un corps de société séparé, ont à la liberté politique des droits aussi sacrés que ceux du peuple anglois. Ces trois millions d'hommes vous demandent cette liberté » par ma voix ; ils la demandent » avec confiance, parce qu'ils res» pectent leur Parlement, parce » qu'ils le regardent comme l'égal » de celui d'Angleterre ; comme » une assemblée de Sénateurs, dont » Rome se fût honorée, lorsque » Rome faisoit honneur à la nature » humaine.

» Il est possible que les ennemis » de l'Irlande traitent les nobles » efforts du peuple, d'attentats de » la populace ; mais je demande si » les pétitions de dix-huit ou dix-

1780. Suite du même discours

» neuf Comtés, sont la voix de la po-
» pulace ou celle du peuple; je de-
» mande si vous connoissez d'au-
» tres constituans que le peuple, si
» vous devez obéir à d'autres voix?
» —— Mais, dira-t-on, si l'Angle-
» terre s'obstine, si—— Ecartons de
» vaines terreurs; l'Angleterre peut
» être obstinée; mais elle n'a pas le
» don de se multiplier? Fera-t-elle
» la guerre à vingt-quatre millions
» de François, à douze millions
» d'Espagnols, à trois millions d'A-
» méricains, à trois millions d'Ir-
» landois? Que peut-elle opposer à
» tout cela? Dix millions d'hommes
» courbés sous le poids de deux cens
» millions sterling de dettes, un éta-
» blissement de quatorze millions
» sterling en tems de paix, de vingt-
» un millions, en tems de guerre. Est-
» ce avec cette multitude d'entraves
» qu'elles défiera le genre humain?
» Au reste, avez-vous reçu des ins-
» tructions de la part de vos cons-
» tituans? Lorsque vous vous y con-
» formerez, vous pouvez faire fond
» sur leur appui. Déjà vos Juges
» & vos Commissaires ont donné
» l'exemple, ils ont cessé de recon-

noitre les loix angloises: votre conduite sera-t-elle une censure de la leur? Déjà dix-huit Comtés ont déclaré qu'ils méconnoissoient ces loix. Il y a plus, c'est en se conformant aux instructions du peuple que ce côté de la Chambre. (l'opposition) s'est refusé à ce qu'aucun bill pécuniaire passât avant que nous eussions obtenu un acte déclaratoire. Trahirez-» vous les intérêts du peuple? Lui » désobéirez-vous? le pourrez-vous » impunément? mais, vous dira-t-on » encore, vous choisissez pour of-» fenser la Grande-Bretagne, le mo-» ment où elle vous donne des preu-» ves de sa bienveillance; vous êtes » des ingrats; des ingrats! Oh! je » n'admets point de reconnoissance » qui m'impose le joug de l'escla-» vage! vous êtes insatiables; vous » demandez sans cesse: nous de-» mandons! quoi? la restitution de » ce qu'on nous a pris; le plus cher, » le plus saint de nos droits: celui » du Roi à la couronne n'est pas plus » sacré que celui que nous avons » à la liberté! c'est à cette liberté » qu'il s'agit aujourd'hui d'élever

1780.

Suite du même discours.

1780. Suite du même discours.

» un temple en Irlande, ou bien » vous en éleverez un à l'infamie. » Craignez les réflexions, les re- » mords, les regrets impuissans de » la vieillesse; redoutez les malé- » dictions de vos enfans; qu'elles ne » vous accompagnent pas dans la » tombe, que l'on ne dise pas d'âge » en âge, de générations en géné- » rations: en 1780, le Parlement » d'Irlande a été acheté par un Mi- » nistère banqueroutier, des de- » niers d'un trésor vuide; il s'est » fait un Dieu de l'intérêt, & a » fléchi le genou devant l'idole de » corruption.

» Cette perspective fait frémir! » Encore une fois, au nom de la » Providence qui vous fournit l'oc- » casion, au nom de l'affection que » vous devez à votre postérité, au » nom de tout ce qui constitue le » bien-être, la prospérité d'un peu- » ple, établissez, constatez les droits, » les libertés de votre pays. Si je » suis pressant, si je parle avec cette » émotion, assurément je n'ai que » votre intérêt en vue, que celui » de ma patrie. Tout ce que je de- » mande pour moi des faveurs que

les

» les hommes difpenfent, c'eft de » refpirer en commun avec tous mes » concitoyens l'air pur qu'on ref- » pire fur une terre de liberté. Ma » poitrine fera oppreffée, la vie fera » pour moi un fardeau pénible, tant » que je verrai au pied du dernier » de nos payfans un chaînon de la » chaîne britannique ».

1780.

Le fieur Bushe démontre les inconvéniens de la motion de Gratham.

Plufieurs membres appuyèrent la motion du fieur Gratham; beaucoup d'autres s'élevèrent contre, & les déclamations des uns & des autres n'étoient point faites pour entraîner la Chambre; mais le fieur Bushe, quoique partifan de l'oppofition éclairée, porta dans la difcuffion de cette affaire autant d'impartialité que de zèle, & le réfultat de fes obfervations, fut de fe déclarer contre une motion qui tendoit à juftifier le reproche d'ingratitude fait à l'Irlande, à replonger ce Royaume dans fes premiers troubles, à faire naître dans le Confeil de Saint-James le projet de la rendre efclave, & de borner aux termes de la guerre préfente les effets de la bienfaifance royale en vers les Irlandois. « En » fuppofant, dit-il, que l'Angle-

1780. » terre diſſimulât aujourdhui ſon » reſſentiment ; il faut que le mo- » ment de la paix arrive .... Eh ! » quel ſeroit votre ſort, ſi une ſœur » irritée, avant de mettre bas les » armes, les tournoit un moment » contre vous? »

La pluralité eſt contre la motion.

Heurter de front des motions populaires n'eſt pas le bon parti; le grand ſecret en pareil cas eſt de temporiſer. On éluda l'effet de la motion du ſieur Gratham en gagnant du tems. Ses traits d'éloquence furent oubliés; & le 26 Avril l'affaire ayant été remiſe ſur le tapis, la Chambre vota contre la motion avec une pluralité de quarante-cinq voix. Le lendemain 27, le torrent de l'influence royale ſuivit ſon cours ordinaire; on lut pour la premiere fois, un bill pour accorder des ſubſides au Roi, & ce bill paſſa malgré les réſolutions antérieures. Les efforts de la liberté ne répondirent point alors en Irlande à l'attente du public; mais ils apprirent aux moindres individus de cette nation, que l'Angleterre n'avoit pas le droit de l'aſſujettir par ſes actes. La connoiſſance de cette vérité avouée des Servi-

eurs même de la Couronne, diſpo-oit les Irlandois à de nouvelles ntrepriſes contre l'autorité ſoit égitime, ſoit uſurpée de l'admi-iſtration britannique. L'eſprit l'indépendance, ou le ſentiment ouable de leurs prérogatives, de-roit les porter bientôt à des excès u d'héroïſme ou de révolte qui irent préſager la ſéparation de l'Ir-ande d'avec l'Angleterre. En at-endant ce moment de criſe, les Miniſtres jouiſſoient ſans prévoyan-ce, de quelques triomphes momen-anés ſur la liberté des deux Royau-nes. Les derniers échecs des anti-niniſtériaux les avoient plongés dans e découragement, & par conſé-quent énervé le reſſort du patrio-iſme national. Ce relâchement fit craindre aux partiſans de l'oppoſi-tion quelque retour funeſte à la conſ-titution de la Grande-Bretagne. 1780.

Si l'exceſſive influence de la Cou-ronne & la mauvaiſe adminiſtration des Finances juſtifioient, à cette époque, les allarmes des véritables Anglois dans l'intérieur des trois Royaumes, rien ne détruiſoit leurs eſpérances au dehors, comme la réu-

Réunion des Puiſſances neutres. La Porte ſemble vouloir entrer dans cette eſpèce de confédération.

1780. nion des Puiſſances neutres dans le parti ſage & bien concerté de ne point renoncer à cette neutralité politique, & de s'armer au beſoin pour en maintenir les droits, en prévenir les inconvéniens, & forcer l'Angleterre à la reſpecter. La Porte ſembloit entrer dans cette eſpèce de confédération ; & ſur les plaintes de l'Ambaſſadeur de Hollande, le Reis Effendi avoit fait expédier aux Commandans des ports & fortereſſes ſitués le long des côtes, l'ordre de veiller à ce qu'aucun bâtiment neutre ne fût moleſté par des corſaires; & le 13 Février, il fit remettre à tous les Miniſtres étrangers, copie d'un nouveau réglement de neutralité pour toutes les mers ottomanes.

La Ruſſie invite ces Puiſſances à ſeconder le projet d'une neutralité armée.

La Ruſſie manifeſta ſes diſpoſitions à cet égard, d'une maniere encore plus poſitive; & le projet d'une neutralité armée fut particulierement l'ouvrage de cette Puiſſance. Elle invita par ſes Ambaſſadeurs, la Hollande, le Portugal, la Suede & le Danemarck à faire cauſe commune avec elle, en leur déclarant qu'elle n'avoit pas moins à

cœur de maintenir la neutralité que l'honneur du pavillon russe, & que s'ils étoient dans les mêmes dispositions, elle desiroit de concourir au succès d'un systême avantageux à la navigation en général. Sa Majesté l'Impératrice de Russie fit en même tems une déclaration aux Cours de Londres, de Versailles & de Madrid, où elle se plaignoit de la violation du droit des gens contre ses sujets, dont le commerce & la navigation avoient été troublés plus d'une fois par les sujets des Puissances belligérantes. Dans cette espèce de manifeste, elle exposoit aux yeux de l'Europe les principes sur lesquels elle vouloit diriger l'exécution de son plan de neutralité armée, qui se réduisoit aux cinq articles suivans. 1780.

1°. Que tous les vaisseaux neutres doivent naviguer librement d'un port à l'autre, & même sur les côtes des Puissances actuellement en guerre..

2°. Que les effets appartenans aux sujets des Puissances belligérantes, seront libres dans les navires neutres,

les ſeules marchandiſes de contrebande exceptées.

1780.

3°. Que Sa Majeſté l'Impératrice, s'en tiendra ſtrictement à tout ce qui a été ſtipulé par les articles X & XI de ſon traité de commerce avec la Grande-Bretagne, concernant la maniere dont on doit en uſer avec toutes les puiſſances belligérantes.

4°. Que pour ce qui concerne un port bloqué, on ne doit véritablement regarder comme tel, qu'un port ſi bien fermé par un nombre fixe de vaiſſeaux appartenans à la Puiſſance ennemie, qu'on ne puiſſe tenter de s'y introduire ſans un danger évident.

5°. Enfin, que les principes ci-deſſus poſés doivent ſervir de regle dans les procédures, & lorſqu'il s'agit de prononcer ſur la légitimité des priſes.

Armement de la Ruſſie.

Pour aſſurer & maintenir les droits de ſon pavillon ſouvent léſés pendant cette guerre, Sa Majeſté Impériale ne ſe borna pas à de vaines négociations avec les Puiſſances européennes; elle faiſoit équiper à

Cronſtadt quinze vaiſſeaux de ligne & cinq ou ſix frégates. On écrivoit de Péterſbourg, qu'avant deux mois, l'armement ruſſe ſeroit en état de mettre à la voile. 1780.

La Suede & le Danemarck accedent au projet d'union. La France & l'Eſpagne n'en ſont point allarmées.

Ces préparatifs d'une défenſe légitime en cas d'inſulte de la part des Puiſſances belligérantes, donnoient le plus grand poids aux déclarations de la Ruſſie. Les Cours de Stockolm & de Copenhague accédèrent au projet d'union pour le maintien de la neutralité & la protection de leur commerce. Elles armèrent en conſéquence chacune dix vaiſſeaux de ligne & ſix frégates, qui, dès le mois de Mai, n'attendoient que le premier ordre pour être employés. Ces précautions de la Ruſſie & des autres Puiſſances neutres, n'allarmoient ni la France ni l'Eſpagne, & ces deux Cours répondirent au Manifeſte de l'Impératrice, que la guerre dans laquelle elles ſe trouvoient engagées, n'ayant d'autre objet que la liberté des mers, elles voyoient avec ſatisfaction Sa Majeſté Impériale adopter le même

principe, & se montrer résolue à le soutenir.

1780.

Interprétation donnée au manifeste de l'Impératrice de Russie.

Cette déclaration de la Cour de Pétersbourg & particulierement un Mémoire de cette Cour à Leurs Hautes Puissances les Etats-Généraux, dérangeoient absolument le systême accrédité par le Ministère britannique, concernant la Russie & la Hollande. Ce Mémoire sembloit dire aux Hollandois : unissez-vous à la Russie, & l'on ne vous fouillera plus, on ne saisira plus vos marchandises. La déclaration démentoit formellement l'annonce tant de fois répétée dans les papiers anglois, d'un secours puissant envoyé par l'Impératrice. Il paroissoit à la lecture de ces deux pieces qu'en invitant à la neutralité toutes les Puissances maritimes de l'Europe, l'intention de cette Souveraine étoit d'abandonner l'Angleterre à la discrétion de ses ennemis, si elle différoit plus longtems à remplir le vœu des nations européennes, à reconnoître l'indépendance de l'Amérique. Telle fut l'interprétation donnée généra-

lement aux deux pièces émanées du cabinet de Petersbourg. 1780.

Conduite imprudente de l'Angleterre dans ce moment de crise.

Une paix générale, ou l'alliance des Hollandois, étoit l'unique ressource de l'Angleterre dans ce moment de crise; mais elle attendoit pour mettre un terme à la guerre, qu'elle fût à son dernier période d'épuisement ; & c'étoit moins que jamais l'intérêt des Hollandois de s'allier avec la Grande-Bretagne. Ils venoient d'accéder au projet d'une neutralité armée, dont l'exécution pouvoit les affranchir des vexations britanniques, ou leur faciliter le succès des représailles dans le cas d'une rupture ouverte. Cette considération auroit au moins dû éclairer le Cabinet de Saint-James sur la nécessité de suspendre, dans cette circonstance, les voies de fait contre les Puissances neutres ; mais à l'époque du manifeste, ou plutôt du code maritime, où la Russie établissoit comme une loi que les vaisseaux libres rendent libres les effets dont ils sont chargés, les Anglois arrêtèrent plusieurs navires hollandois, & saisirent des marchandises, dont le transport ne fut

jamais interdit aux neutres par les
1780. traités. Pour justifier ces violences, ils alléguoient l'opiniâtreté des Etats-Généraux dans le refus des secours si vivement sollicités par le Chevalier York, & la déclaration du Roi d'Angleterre qui rangeoit les Hollandois dans la classe des neutres non privilégiés. En conséquence de ce refus qui n'étoit le violement d'aucun traité, & de cette déclaration où Sa Majesté Britannique s'arrogeoit des droits qu'elle n'avoit pas, les Anglois se permirent ouvertement & sans autre prétexte, les voies de fait les moins légitimes contre les vaisseaux de la République. Ces nouveaux excès devoient hâter l'instant d'une rupture déjà projetée dans le Conseil de Leurs Hautes Puissances, & suffisamment justifiée par des vexations, dont l'Angleterre ne contestoit l'illégitimité, que pour en éluder la réparation. Mais de tous les outrages faits au pavillon des Provinces-Unies, le plus éclatant & le moins tolérable avoit été l'attaque des navires escortés par le Comte de Byland,

Chef d'Escadre de la marine hollandoise. 1780.

L'escadre du Comte de Byland est insultée par le Commodore Fielding.

Ce Commandant étoit dans la Manche avec son convoi lorsqu'il apperçut, le 30 Décembre, plusieurs vaisseaux qui suivoient la même route que les siens. C'étoit une escadre angloise aux ordres du Commodore Fielding, qui sur le champ mit à la mer une de ses chaloupes, avec des Officiers chargés de visiter le convoi hollandois. Le Comte de Byland leur montra l'acte signé de tous les Patrons des bâtimens marchands, par lequel ils déclaroient n'avoir à bord de leurs navires aucune marchandise de contrebande; & lui-même garantit sur son honneur l'exactitude de leur déclaration. Ne pouvant rien obtenir des Officiers anglois, il envoya son Capitaine au Commodore qui persista dans sa premiere demande. Quoique très-inférieur en forces, le Comte de Byland fit ses dispositions pour une résistance vigoureuse, & toute la nuit fut employée aux manœuvres préliminaires d'un combat. Le lendemain matin, le Commodore Fielding ayant détaché

1780. ſes chaloupes avec ordre aux mêmes Officiers, de tenter la viſite, le Comte de Byland leur tira deux coups à boulet, qui ſuſpendirent leur marche. Auſſitôt on hiſſa de part & d'autre le ſignal du combat, & les deux eſcadres commencèrent à ſe canonner. Mais conſidérant le danger d'une action où les Anglois avoient, comme on l'a dit, la ſupériorité du nombre, le Commandant hollandois la diſcontinua, & fit ſignal à ſes vaiſſeaux de guerre d'amener pavillon, ce qui fut exécuté ſur le champ. Tandis qu'ils ſe raſſembloient autour de lui pour conſtater la violence exercée par les Anglois au mépris des traités, il vit paroître le Capitaine Marshall qui venoit l'informer, de la part du Commodore Fielding, qu'il étoit libre de ſe rendre à ſa deſtination avec tous ſes vaiſſeaux de guerre. Le Comte de Byland déclara qu'il n'abandonneroit point ſon convoi, & qu'il vouloit l'accompagner à la rade de Spithéad, où il arriva le 4 Janvier avec l'*Argo* & le *Faucon*, après avoir ordonné aux Capitaines Nau-

man & Mulder de poursuivre leur route vers les Indes occidentales. 1780.

Suite de cette affaire.

Cette violence exercée contre la navigation & le commerce des Hollandois ne pouvoit manquer d'exciter de vives plaintes. Les propriétaires des sept navires amenés à Ports-Mouth par l'escadre du Commodore, avoient présenté une requête aux Etats-Généraux qui réclamèrent en leur nom la prompte restitution de ces prises, & une satisfaction proportionnée à l'insulte que venoit de recevoir le pavillon de la République; mais la Cour de l'Amirauté d'Angleterre ne tint aucun compte de ces réclamations; les navires furent déclarés de bonne prise, & leurs cargaisons condamnées comme effets de contrebande. Cette décision contraire au traité de 1674, parut injurieuse à toutes les Puissances neutres, & à la Russie en particulier. Bien loin d'approuver en cette circonstance la conduite des Anglois, comme ils affectoient de le débiter, elle vit dans ce procédé une violation manifeste du droit des gens, un attentat contre la souveraineté des Puis-

1780. sances indépendantes. La détention des bâtimens enlevés par le Commodore Fielding fut peut-être ce qui décida le plan de la neutralité armée.

La Hollande se determine enfin à de justes représailles.

La République de Hollande étoit plus intéressée qu'aucune autre Puissance à l'exécution de ce projet; elle y acquiesça par le double motif de l'intérêt & d'une juste vengeance; mais les témoignages de son ressentiment contre l'Angleterre ne devoient pas se borner à cette accession. Dès que, par les dépositions des témoins interrogés dans le Conseil de Guerre, où la conduite du Comte de Byland venoit d'être examinée, il fut reconnu que ce Chef-d'Escadre n'avoit point outrepassé ses instructions lors de sa rencontre avec le Commodore Fielding, leurs Hautes Puissances s'occupèrent enfin sérieusement des moyens de représailles les plus efficaces, contre une agression où toutes le loix de la mer étoient manifestement transgressées.

Effets de cette résolution.

Il y eut des conférences à la Haye entre le Duc de la Vauguyon, le Vicomte de la Herreria & le Grand

Pensionnaire de Hollande. Le résultat des premières négociations entre les Etats-Généraux & les Cours de Versailles & de Madrid, fut de la part de Sa Majesté Catholique, un ordre formel de hâter l'expédition du procès des bâtimens hollandois arrêtés dans le détroit, de les traiter avec condescendance, & de les relâcher en considération de sa constante amitié pour Leurs Hautes Puissances. La bienveillance de Sa Majesté Très-Chrétienne se manifesta par la suppression du droit de quinze pour cent, auquel étoient assujetties les marchandises de la Hollande, à leur entrée dans les ports de France. Les Etats-Généraux répondirent à ces témoignages d'affection, en rejetant avec plus de confiance & d'irrévocabilité, les demandes toujours plus fieres & plus menaçantes de l'Ambassadeur d'Angleterre. Ils tinrent la main sur-tout à l'exécution de l'ordonnance peu respectée jusqu'alors, qui faisoit défense à tous les sujets de la République d'entretenir aucune liaison avec les Anglois de Gibraltar, sous peine d'encourir l'indignation

1780.

1780. de Leurs Hautes Puiſſances, & de payer une amende de dix mille florins. Mais pour détourner les fâcheux effets qui pouvoient réſulter de cette oppoſition aux vœux de la Grande-Bretagne, à ſes prétentions & même à ſes eſpérances, il falloit développer les efforts & les reſſources d'une Puiſſance reſpectable par ſes forces maritimes, & mettre la République dans un état de défenſe impoſant, qui la raſſurât ſur l'iſſue d'une guerre déſormais regardée comme inévitable. On accéléra en conſéquence l'armement déjà commencé de cinquante-deux vaiſſeaux de grandeurs différentes; & les Etats reſpectifs des ſept Provinces convinrent enfin unanimement d'accorder des convois à tous les navires marchands portant pavillon hollandois. Pour les faire jouir efficacement & ſans retard de la protection de l'Etat, il fut réglé par une ordonnance qu'aucun vaiſſeau appartenant à des ſujets de la République, ne pourroit mettre en mer, avant que d'avoir délivré au Collège de l'Amirauté de ſon reſſort, le troi-

sième homme de son équipage. Il n'y eut d'exception à cette loi, qui soumettoit les Armateurs & les Capitaines réfractaires à une amende de six cens florins, qu'en faveur des bâtimens employés aux différentes pêches, & des vaisseaux de la Compagnie des Indes, où il falloit surtout se prémunir contre les attaques de l'Angleterre. Les Etats-Généraux sentoient cette nécessité, &, avant toutes choses, la République pourvut à la sûreté des isles & des forts dans les Indes orientales; un corps de troupes considérable s'embarqua sur des vaisseaux de guerre équipés pour cette destination. Ainsi la Puissance de l'Europe la plus intéressée à se renfermer dans les bornes d'une exacte neutralité, alloit en sortir pour venger des affronts & repousser des outrages encore moins tolérables que les fléaux d'une guerre ouverte.

1780.

Droit des gens violé de la part des Anglois.

On conçoit que si l'Angleterre s'attira le reproche d'avoir violé le droit des gens avec les Puissances neutres, elle dut encore moins respecter ce droit avec les Puis-

sances belligérantes. Le premier
1780. Mai, sur les cinq heures du soir, le vaisseau françois le *Sartine*, frété par le Gouvernement de Madrass, pour amener en France M. & Madame de Bellecombe, & une partie de l'Etat Major & de la garnison de Pondichery, avoit rencontré dans le Sud du cap Saint-Vincent, le vaisseau anglois le Romney, de cinquante canons, commandé par le Capitaine *Home*. A six heures, le Capitaine d'Allès voulant faire connoître qu'il avoit à son bord un Officier de marque, arbora pavillon de cartel avec un guidon au grand mât. Le vaisseau anglois se trouvoit à portée de faire feu; il tira un premier coup qui bientôt fut suivi de toute la volée chargée à boulets & à mitraille. Le Capitaine du Sartine fut tué, ainsi que deux hommes du régiment de Pondichery. Ce procédé contraire au droit des nations, porta l'étonnement dans tout l'équipage du Sartine qui amena son pavillon & ses voiles, dans l'espérance de faire taire la batterie du Romney, dont le feu n'en conti-

. pas moins. Enfin, un canot
lois fut mis à la mer avec plu- 1780.
urs Officiers. Arrivés à bord du
ſeau françois, ils affectèrent de
ſurpriſe de ſe trouver ſur un
ſeau de cartel; & alléguèrent
raiſons auſſi vagues que foi-
s, pour excuſer l'indigne pro-
é de leur Capitaine. Cependant
Sartine horriblement maltraité,
oit quatre pouces d'eau par heu-
& ce ne fut pas ſans courir
nouveaux dangers, qu'il par-
t à gagner la baie de Cadix,
il mouilla le 3 Mai, après une
igation d'environ dix mois.

Ce même droit des gens ne fut
res moins offenſé par le traite-
nt barbare fait aux Officiers
vaiſſeau françois le *Prothée*,
nt la belle défenſe méritoit plus
gards de la part du Contre-Ami-
Digby, leur vainqueur. Non-
lement ils furent dépouillés de
s leurs effets; mais, ce qui eſt
s exemple, ils ne purent obte-
la permiſſion d'écrire à leur
mille, pour ſe procurer quelques
ouciſſemens dans leur pénible
tention. La relation infidèle du

1780. combat qui l'avoit précédée, un outrage encore plus sensibl Officiers & à l'équipage de ce seau; toute la Marine françoise indignée. Dans ce compte r par la Gazette de la Cour de dres, on cachoit avec affect que le Prothée s'étoit battu tre cinq vaisseaux de ligne, ne se rendit qu'à la derniere mité, & qu'il étoit en si ma état qu'il fallut le remorque ques dans le port; mais la re angloise fut bientôt démenti cet exposé plus exact.

Combat du Prothée contre cinq vaisseaux anglois.

Les vaisseaux du Roi le P & l'*Ajax*, la frégate la Charn & la corvette l'Argus, comm par le Vicomte du Chillea sieur Bouvet, le Baron Hage & le Chevalier de Troi escortoient douze voiles de pour l'isle de France, lorsqu la matinée du 23 Février, pa rante degrés de latitude N Sud de l'isle de Madere, la mante signala une escadre rieure qui chassoit le conv du Chilleau fit signal aux bâ sous ses ordres, de se rallier

ıdre la route du Nord-Nord- 1780.
ſt. Il courut largue juſqu'à
ıit dans l'intention d'attirer
ıdre ennemie le plus loin poſ-
du convoi françois ; lorſqu'il
'ut en ſûreté, il revint au plus
du vent. Sa manœuvre fut
ırée de toute l'eſcadre ; mais
ıccident l'empêcha d'en tirer
. La marche du Prothée
ıit d'être rallentie par la chûte
ıetit mât de hune qui déchira
oile de miſaine & embarraſſa
l'avant du vaiſſeau. Les enne-
l'atteignirent, & ſur les deux
es il fut attaqué par la *Réſo-
n*, vaiſſeau de ſoixante-qua-
: canons, qu'il combattoit avec
tage, lorſque deux autres vaiſ-
ĸ de même force, le *Bedford*
: *Marlborough*, vinrent le ca-
ıer de l'arriere. Toutes les ma-
vres du *Prothée* furent bientôt
ıées & ſes voiles miſes en piè-
Il n'étoit déjà plus en état de
ıerner, lorſque le *Raiſonnàble*
*nvincible* ſe joignirent aux trois
ıiers vaiſſeaux de ligne, & for-
ıt enfin le Prothée à ſe rendre,
s un combat d'une heure &

demie. Il avoit soutenu en
1780. tems le feu de cinq vaisseau
soixante - quatorze canons,
trouvoit dans un tel délabrem
la fin de l'action, que les en
employèrent deux jours à le
rer ; encore fallut-il le remo
jusqu'au port.

La frégate la Charmante vient se perdre à la vue de Brest.

La *Charmante* avoit pris
dès le commencement de l'a
elle fut poursuivie à diverses
ses, par des vaisseaux anglois
quels elle eut le malheur d'éch
Cette frégate ayant rangé de
près la chaussée des Saints, v
perdre à la vue du port de
& la majeure partie de l'équ
fut engloutie pour ne plus re
tre. La Marine eut à regrett
cette occasion d'excellens Ma
& plusieurs Officiers d'un
déjà signalé. De ce nombre f
Mengaud, Commandant de l
gate submergée. On sut qu'au
ment du naufrage, il s'étoit t
sur des ballots de foin à côté
Soldat de sa compagnie ; qu'i
rent renversés tous les deux
un coup de mer ; que M.
gaud ne reparut plus, & q

soldat revenu sur l'eau, se saisit d'une vergue flottante à laquelle il se tint attaché assez longtems pour attendre du secours. 1780.

La triste fin de la Charmante, & la prise du vaisseau le Prothée, furent deux événemens fâcheux pour la Marine de France; mais ces malheurs particuliers étoient au moins balancés par les désastres de la Marine angloise. Sans parler du Ramillies & du Bienfaisant, presqu'entierement fracassés à la vue de Plymouth dans une tempête, où les seuls équipages furent épargnés, la frégate le Léviathan qui, avec le Charon, escortoit la flotte de la Jamaïque, venoit de couler bas par le degré de latitude quarante, longitude quarante-cinq. La cargaison de ce vaisseau de guerre, chargé en grande partie des richesses de Saint-Ferdinand d'Omoa, étoit évaluée à quatre cens mille livres sterling; elle fut engloutie avec le Léviathan, dont on ne sauva que l'équipage. Ce naufrage ne fut que le prélude d'un autre désastre encore plus grand. A l'entrée de la Manche un coup

La frégate angloise le Leviathan éprouve le même sort.

Le convoi de la Jamaïque, qu'elle escortoit, est dispersé par une tempête.

de vent sépara les trente-six voiles,
1780. dont la flotte étoit composée ; il en périt douze ou quinze, & de ce nombre fut le *Lord-Howe*, qui jeté sur des sables, échoua derriere l'isle de Wight.

Soixante bâtimens venus de Saint-Domingue entrent dans les ports de France.

A cette époque, soixante bâtimens venus de Saint-Domingue, entroient dans les ports de France, sous la protection du *Tonnant*, & des frégates la Nymphe & l'Hirondelle. Ce riche convoi, estimé vingt-cinq ou trente millions, n'avoit souffert aucun dommage dans la traversée. L'arrivée de cette flotte marchande fut un événement très-heureux pour le commerce, & ne le fut guères moins pour la Marine royale, à laquelle elle fournit un nombre suffisant de Matelots, pour completter les équipages des vaisseaux destinés à soutenir l'honneur du pavillon françois contre l'armée britannique de la Manche. Quoique forte de quarante-six vaisseaux y compris les frégates, cette armée ne pouvoit se comparer à la nôtre, tant pour le nombre, que pour la solidité des bâtimens. Ceux des Anglois étoient en grande partie

tie de vieilles machines hors d'état de combattre les flots dans un voyage de long cours, & c'étoit la raison qui les faisoit employer en Europe; mais falloit-il opposer moins de résistance aux efforts d'une artillerie foudroyante, qu'aux vagues les plus courroucées de la mer Atlantique? Cette réflexion bien naturelle, fit soupçonner aux observateurs, que l'intention de l'Angleterre étoit d'éviter, cette année comme les précédentes, une affaire générale & décisive.

1780.

La flotte angloise de la manche, est composée en grande partie de vieux vaisseaux.

Traîner la guerre en longueur, n'étoit pas un parti qui dut sauver la Grande-Bretagne, & ce n'étoit point en Amérique qu'elle pouvoit espérer désormais de la terminer heureusement. Dans l'affreuse crise où se trouvoient les Anglois, la politique ne leur offroit de ressources que dans la paix; mais le comble de l'imprudence fut d'étendre le théâtre de la guerre hors des limites de l'Europe. Leurs plus sages spéculateurs avoient compris la nécessité d'y concentrer leurs efforts, ou de les développer dans les autres parties du monde contre

Que l'intérêt de l'Angleterre étoit ou de faire une paix générale, ou de tourner toutes ses forces contre la France & l'Espagne.

1780.

la ſeule Maiſon de Bourbon. Le Général Conway démontra cette néceſſité dans l'éloquente introduction du bill qu'il communiqua le 6 Mai à la Chambre des Communes. C'étoit un plan de conciliation entre l'Angleterre & l'Amérique, où la premiere étoit invitée à ſe déſiſter abſolument de toute prétention à la ſouveraineté des Colonies. Mais le Miniſtère ne pouvoit goûter ce conſeil, & l'Angleterre devoit ſe conſumer en armemens pour l'Amérique, où ſes ſuccès même concouroient à ſon épuiſement.

Ses ſuccès dans les Indes occidentales.

On ne peut diſconvenir qu'elle n'en ait eu d'aſſez marqués dans les Indes occidentales. L'eſcadre du Contre-Amiral Hyde Parker, Commandant en chef des vaiſſeaux de Sa Majeſté Britannique, aux Iſles ſous le Vent, s'étoit ſignalée dans ſes croiſieres par une aſſez grand nombre de priſes, dont la liſte préſentoit trois frégates françoiſes aux ordres de M. de Marigny : ſavoir, la Blanche de trente-ſix canons, la Fortune de quarante-deux, & l'Ellis de vingt-

huit. La même escadre prit en outre onze bâtimens tant françois qu'espagnols ; & le Contre-Amiral Rowley eut la principale gloire de cette expédition qui, il faut l'avouer, balançoit les plus brillans succès de M. de la Motte-Piquet ; mais le Commandant françois avoit fait respecter notre pavillon dans ces parages, avec des forces bien inférieures à celles de Parker, du moins jusqu'à l'arrivée du Comte de Guichen. MM. de Grasse & de Vaudreuil en avoient également soutenu la gloire, toutes les fois que la prudence leur permit de tenter quelqu'entreprise, ou de s'opposer à celles de l'ennemi. Le 13 Mars, la fortune parut offrir à M. de la Motte-Piquet une belle occasion de signaler sa valeur & son habileté dans les combats de mer. Etant sorti de Fort-Royal avec quatre vaisseaux de ligne, & un convoi de trente voiles, il rencontra aux atterrages de Saint-Domingue, trois vaisseaux de ligne ennemis, se mit à leur poursuite, les atteignit & commençoit à les combattre quoique séparé du reste

1780.

Danger que court M. de la Motte-Piquet.

1780. de son escadre, qui n'avoit pu le suivre que de loin dans cette chasse. Il étoit survenu un calme, & la marche des trois vaisseaux séparés de l'*Annibal*, fut tout-à-coup suspendue ; ainsi M. de la Motte-Piquet se vit un moment à la discrétion de l'ennemi. Heureusement qu'il parvint à se tirer de ce mauvais pas à l'aide de sa chaloupe & de ses canots. Quoique blessé griévement à la poitrine, il chercha le lendemain à renouer la partie ; mais les Anglois s'étoient renforcés de trois vaisseaux, & le Chef-d'Escadre françois gagna le Cap, où son convoi l'avoit précédé.

Choc des deux escadres sous MM. de Guichen & Rodney.

Comme on l'a dit, l'arrivée de M. de Guichen aux Antilles avoit déconcerté les projets des Amiraux Rodney & Parker, dont les escadres s'étoient réunies à la Barbade dans les premiers jours d'Avril. Ils sembloient méditer une expédition contre quelques-unes de nos isles, & déjà ils avoient rassemblé des troupes pour en former un corps d'armée ; mais à l'approche de l'escadre françoise, elles furent renvoyées à leurs stations

respectives, où l'ennemi parut vouloir se tenir sur la défensive. Ce n'étoit qu'une feinte, & la mission de l'Amiral Rodney étoit de combattre cette escadre ou de la forcer à l'inaction. 1780.

En effet, le Comte de Guichen ayant appareillé de la Martinique le 13 Avril, avec vingt-trois vaisseaux de ligne, un vaisseau de cinquante canons, trois frégates, un lougre, un cutter & trois mille hommes de débarquement aux ordres du Marquis de Bouillé, l'escadre angloise qui en eût connoissance, se trouva prête à mettre à la voile, & le 16 du même mois, elle parut devant la rade de Saint-Pierre. Le lendemain 17, elle accepta le combat sous le vent de la Dominique. L'action avoit commencé à une heure après midi; à cinq heures les ennemis serrèrent le vent, & la nuit favorisa leur retraite; le Comte de Guichen resta maître du champ de bataille. Comme l'escadre angloise ne reparut point le 18, le Commandant françois la poursuivit pendant quelques jours; mais se voyant trop

1780. près de Sainte-Lucie pour espérer d'attirer l'Amiral Rodney dans un second combat ; d'ailleurs ne craignant plus d'être inquiété dans l'expédition qu'il avoit en vue, il porta sur la Guadeloupe, où, sans laisser tomber l'ancre, il déposa ses malades & ses blessés, qui montoient à sept ou huit cens hommes. La seule *Iphigénie* mouilla quelques heures à Basse-Terre, où MM. de Grasse & de Saint-Simon descendirent un moment pour visiter les hôpitaux. La flotte qui étoit toujours sous voiles, prit la route du Nord de l'isle, ce qui fit croire que M. de Guichen alloit attaquer Saint-Christophe, dont la garnison composée d'un seul régiment & de quelques milices, n'étoit point en état de se défendre contre vingt-trois vaisseaux & trois mille hommes de nos meilleures troupes.

Second échec de la flotte de Rodney.

Notre flotte avoit peu souffert dans la journée du 17, celle de l'Amiral Rodney fut beaucoup plus maltraitée ; il eut plusieurs vaisseaux désemparés, & de ce nombre fut le Princess-Royal, de quatre-vingt-dix canons ; que Parker ne put

ıdre contre M M. de Retz & 1780.
ier, Capitaines du *Vengeur* &
*Artésien*. Ce dernier vaisseau
t acharné pendant toute l'ac-
sur le Princess-Royal, qu'il
sit à une telle détresse, qu'il
le remorquer hors de la ligne
: la fin du combat. Ce ne fut
ıns beaucoup de frais que l'es-
: angloise parvint à se réparer.
remit à la voile dans les pre-
: jours de Mai, & le 15, la
te la *Brune* ayant découvert
tte françoise, vint en donner
à l'Amiral, qui croisoit alors
les parages de la Martinique.
e champ il ordonna le signal
une chasse générale. Suivant
:lations angloises, la seule di-
ı de l'Amiral Rowley eut part
second combat. Elle étoit com-
: de sept vaisseaux doublés de
e, & qui par conséquent étoient
eurs voiliers que les autres.
rivèrent à portée de l'arrière-
: & du centre de notre armée,
laquelle ils s'engagèrent dans
ombat très-inégal. Un calme
ı enchaînoit alors le reste de
:te angloise, & la mettoit par

conséquent hors d'état de secourir
1780. la division de Rowley, dont les sept vaisseaux désemparés, & particulierement le Conqueror & le Cornwal, furent conduits à la remorque jusqu'à Sainte-Lucie.

Allarmes de la Jamaïque.

Ce double échec de l'Amiral Rodney n'étoit pas d'une augure favorable pour le reste de la campagne, & le début du Général françois porta l'allarme dans toutes les Isles sous le Vent; le nom de Guichen n'y fut pas moins redouté cette année, que l'avoit été celui du Comte d'Estaing l'année précédente. La Jamaïque, toujours sans défense, ou du moins toujours bornée à des forces insuffisantes, trembloit que le nouveau Commandant n'effectuât contre elle l'attaque, dont son prédécesseur avoit formé le plan; les craintes de l'Angleterre & les menaces de la France ne devoient point se réaliser dans cette isle. La Jamaïque ne fut le théâtre d'aucun événement bien funeste, du moins relativement à la guerre; mais à défaut d'autres ennemis, les élémens parurent s'être ligués pour sa ruine. Un coup

de vent furieux qui s'éleva le 23 Février, ſur les onze heures du ſoir, avoit ſi prodigieuſement enflé la mer dans ces parages, que dans la matinée du lendemain tous les vaiſſeaux de la rade furent ſucceſſivement emportés par les vagues. Le port ſe trouva bientôt couvert de débris, & il n'y eut pas un ſeul bateau qui échapât à la deſtruction. Toutes les maiſons voiſines du rivage ſe reſſentirent plus ou moins de ce déſaſtre. Le canal qui communiquoit avec la crique fut comblé ; tout préſentoit l'image de la déſolation & de la ruine. Un jour ou deux avant ce terrible événement, on avoit obſervé dans le barometre & dans le thermometre des variations ſubites & juſqu'alors inconnues qui ſuppoſoient une grande révolution dans l'atmoſphere. Vingt-huit bâtimens périrent dans cette tourmente, dont l'hiſtoire de la Jamaïque n'offre point d'exemple.

1780. Une tourmente y cauſe d'affreux ravages.

Telle étoit, au commencement de la campagne, la poſition reſpective des Puiſſances belligérantes dans les Indes occidentales. Celle des

Nouvelles tentatives contre Charles-Town.

Anglois dans l'Amérique septen-
1780. trionale, sembla d'abord vouloir prendre une face nouvelle & plus heureuse. Le nombre des prises & reprises faites par l'escadre d'Arbuthnot, se montoit à plus de quarante navires, même avant son départ de New York pour l'expédition secrette, dont il devoit partager la gloire avec le Général Clinton. On apprit enfin qu'en appareillant de Sandy-Hook, ils avoient fait voile pour Charles-Town & qu'une seconde tentative contre cette capitale de la Caroline méridionale, étoit l'objet de leur formidable armement. Cette navigation ne fut point heureuse; la tempête dispersa plusieurs de leurs vaisseaux & en submergea quelques-uns; la Défiance qui montoit soixante-quatre canons, fut du nombre des vaisseaux naufragés. Il fallut jeter à la mer sept cens chevaux pour prévenir la disette absolue du fourrage. Enfin l'armée arrive à James's-Island à l'entrée du port de Charles-Town; mais cette ville nouvellement fortifiée sous la direction des Ingénieurs françois,

est défendue par une nombreuse garnison, & couverte par un corps de six mille hommes parfaitement retranchés ; il est aisé de voir que les Américains vont faire la plus vigoureuse résistance. Les forces navales qui mouilloient devant Charles-Town consistoient en cinq frégates, un vaisseau de soixante canons, plusieurs brigantins & quelques galeres. Clinton n'espéra point de réduire cette place, s'il ne renforçoit son armée. En conséquence il fit expédier au Brigadier-Général Paterson l'ordre de lui amener un renfort de quatre mille hommes qu'il avoit mis en réserve dans la Géorgie. Ces lenteurs nécessaires renvoyèrent jusqu'au mois d'Avril le siége de Charles-Town, dont on n'avoit point encore fait les approches dans les derniers jours de Mars. Le débarquement n'eut lieu que le 29 de ce mois, & la tranchée fut ouverte dans la nuit du surlendemain. Il n'avoit fallu que huit jours pour mettre les batteries en état de jouer, & il n'en fallut pas davantage pour rendre Arbuthnot maître du port. Le 10

1780.

1780. Avril, les Généraux anglois concertèrent cette ſommation qu'ils envoyèrent au Major-Général Lincoln, Commandant de Charles-Town.

Sommation faite au Général Lincoln.

» Sir Charles Henri Clinton & » le Vice-Amiral Arbuthnot, ré» pugnant à l'effuſion du ſang & » aux détreſſes inévitables qui doi» vent réſulter d'un aſſaut général, » penſent qu'il eſt de l'humanité d'a» vertir la ville & la garniſon de » Charles-Town, des ravages & de » la déſolation, dont elles ſont me» nacées. On offre aux habitans » l'alternative, ou de ſauver leur » vie & ce qu'il leur appartient dans » l'enceinte de la ville, ou d'en » paſſer par les conſéquences fatales » de la canonnade & de l'aſſaut. Si » la place, dans une ſécurité trom» peuſe; ſi le Gouverneur, par » une indifférence coupable pour » le ſort des habitans, différoient » de ſe rendre; ſi l'on détruiſoit » les magaſins publics ou les vaiſ» ſeaux, le reſſentiment d'une ſol» dateſque irritée peut s'allumer; » mais ces offres dictées par la » compaſſion ne pourront jamais

» être renouvellées. Les Comman- 1780.
» dans respectifs qui somment la
» ville par la présente, ne craignent
» point que l'on prenne un
» parti aussi téméraire que ce-
» lui d'une longue résistance ; ils
» s'attendent au contraire à voir
» ouvrir les portes, à se voir reçus
» avec ce degré de confiance qui
» sera le présage d'une réconcilia-
» tion ultérieure ».

Voici dans quels termes le Général Lincoln répondit à cette sommation :

Sa réponse.

» Messieurs, il s'est écoulé soixante jours depuis qu'on a su que vos intentions à l'égard de cette ville étoient hostiles : pendant tout ce tems on auroit eu celui de l'abandonner ; mais le devoir & l'inclination concourent à indiquer combien il est convenable de la défendre jusqu'à la dernière extrémité ».

Siége de Charles-Town.

Le lendemain les batteries angloises furent ouvertes, & le feu des ouvrages avancés de l'ennemi ne tarda pas à se ralentir. Quelques jours après, quatorze cens hommes se détachèrent pour couper aux

assiégés toute communication avec
1780. les dehors de la place; & le Lieutenant-Colonel Webster eut ordre de l'investir du côté de la rivière Cooper; ce qui ne pouvoit s'effectuer sans la défaite préliminaire d'un corps de cavalerie américaine, dont l'attaque fut confiée avec tout le succès possible au Lieutenant-Colonel Tarleton. Pour completter l'investissement du côté de la mer, l'Amiral Arbuthnot fit passer quelques navires armés du port de Charles-Town dans la baie de Servée, & en mit d'autres en station dans le passage de Spencer. Sur ces entrefaites Clinton avoit reçu de nouvelles Troupes; le Lieutenant-Général Comte de Cornwallis en prit le commandement & vint renforcer le détachement du Colonel Webster au-dela de la rivière. Le 6 Mai, on avoit poussé la sape jusqu'à l'écluse qui contenoit les eaux du canal de Charles-Town, & le Major Moncrieff, Ingénieur en chef, se vit à portée d'apprécier au juste les défenses de la ville du côté de la terre. Elles consistoient en une chaîne de re-

, de lignes & de batteries 1780.
tendoient de l'Ashley à la
r; en front de chaque flanc
vrages, plusieurs marais réu-
le canal épanchoient leurs
ians l'une & l'autre rivière.
ces obstacles & la place, ré-
un double rang d'abattis.
ſſé à double palissade & un
;e à corne en maçonnerie,
ient le centre de la ligne;
-vingt pièces d'artillerie tant
que mortiers défendoient
es ouvrages.

endant tout faisoit à la ville
arles-Town une nécessité de
:ulation. L'Amiral Arbuthnot
lébarqué à Sullivan's-Island
ps de Matelots & de troupes
marine aux ordres du Capi-
Hudson; & sur la menace de
battre le fort par l'artillerie
aisseaux, la garnison s'étoit
: à la première sommation.
omte de Cornwallis n'avoit
i moins de succès dans les
, & la cavalerie aux ordres
:leton, avoit chargé celle des
.cains à Santée, l'avoit mise
oute, & forcé la plûpart des

La capitulation est différée jusqu'au 11 Mai.

1780. Cavaliers à se précipiter dans la rivière ou dans les marais. Pour éviter la cruelle extrêmité de l'assaut, il s'établit une espèce de négociation entre les assiégeans & les assiégés ; mais les prétentions du Général Lincoln parurent trop étendues au Général Clinton, & la capitulation n'eût pas lieu ce jour-là. Le feu recommença de part & d'autre, & celui des assiégeans obtint une supériorité manifeste ; sous le couvert de ce feu, les Anglois gagnèrent la contrescarpe de l'ouvrage extérieur qui flanquoit le canal. Le Commandant de la place assiégée comprit enfin qu'il n'y avoit plus moyen de la sauver, & il se hâta d'accepter les termes de la capitulation qu'il avoit refusés deux jours auparavant. Les articles en furent signés de part & d'autres le 11 Mai, & le lendemain le Major-Général Leslie prit possession de la ville où l'on fit prisonniers sept Officiers Généraux, un Commodore, dix régimens continentaux, trois bataillons d'artillerie, la milice de la ville & de la campagne. Le tout, y compris les

Perte des Américains.

François & les Matelots, montoit à ſix mille hommes armés. Le député Gouverneur titulaire, le Conſeil & les Officiers civils ſubirent le ſort de la garniſon. Quatre frégates, pluſieurs navires armés, un nombre conſidérable de bateaux & environ quatre cens pièces de groſſe artillerie, tombèrent au pouvoir des Anglois. Quant aux vaiſſeaux pris ou coulés bas dans le port de Charles-Town, l'Amiral Arbuthnot en porta le nombre à dix bâtimens, ſans y comprendre quatre galères, quelques brigantins & autres petits navires. Suivant le rapport du Général Clinton, l'importante expédition de Charles-Town ne lui coûta que ſoixante-ſeize hommes, & le nombre de ſes bleſſés ne fut pas de deux cens; mais cette relation n'eſt pas toujours exacte. Il eſt certain que les Anglois ne perdirent guères moins de monde que les Américains à l'attaque de Charles-Town, & leurs pertes antérieures ne furent point compenſées par la reddition de cette place. Il ſeroit difficile d'évaluer ce que leur coûta le tranſport

1780.

La perte des Anglois n'eſt guères moins conſidérable.



1780. de l'armée de New-York dans la Caroline méridionale. Quant à la gloire de l'expédition, elle fut égale des deux côtés; & si les assiégeans développèrent un grand courage dans l'attaque de Charles-Town, les assiégés n'en montrèrent pas moins dans la défense de leurs ouvrages. Malheureusement la garnison quoique nombreuse, ne le fut point assez pour défendre les fortifications qui avoient trois milles de circonférence. Il falloit qu'elle cédât tôt ou tard aux forces combinées d'Arbuthnot & de Clinton; mais les fruits de leur victoire devoient-ils répondre à son éclat? Et la conquête de Charles-Town ne fut-elle pas trop achetée, si, comme on le présumoit, les vainqueurs ne devoient conserver cette place que le court espace d'un été; si, dans leur position, c'étoit s'affoiblir que de multiplier ses postes; si les chaleurs excessives qui, dans la Caroline méridionale, se font sentir dès le commencement d'Avril & se soutiennent jusqu'à la fin d'Octobre, étoient seules capables de ruiner leur armée & de réduire, en

Que cette conquête fut trop achetée.

quatre ou cinq mois, la garnison à un nombre de Soldats insuffisant pour soutenir le premier assaut de l'ennemi ? 1780.

Tandis que Clinton occupoit les troupes de New-York au siége de Charles-Town, le Général Washington profitant de son absence, méditoit l'attaque de Staten-Island où s'étoient retranchés dix-huit cens hommes aux ordres du Brigadier-Général Sterling. Le Général américain avoit détaché de son armée cantonnée à Morris-Town un corps de deux mille sept cens hommes avec six pièces de canon, deux mortiers & quelque cavalerie. Les postes avancés de Staten-Island s'étoient retirés à l'approche des troupes continentales qui, après quelques mouvemens, firent aussi leur retraite avec un butin d'environ deux cens bêtes à cornes. A la nouvelle de cette invasion, un détachement considérable s'étoit embarqué à New-York pour voler au secours de l'isle menacée. Sur la fin du jour, l'ennemi découvrit les transports, & c'en fut assez pour le déterminer à cette retraite dans

Invasion des Américains à Staten-Island Autres affaires peu décisives.

laquelle il perdit quelques hommes.
1780. Peu de jours après, le Major Lumm enleva une compagnie d'Américains poſtés à Newark, & le même jour le Général Sterling détacha le Lieutenant-Colonel Boskirk qui ſurprit le piquet d'Eliſabeth-Town & fit priſonniers de guerre deux Majors, trois Capitaines & quarante-ſept Soldats. Le poſte de Jonh's-Houſe dans les plaines blanches, fut attaqué par le Colonel Northon, & ce coup de main ne réuſſit pas au gré de ſes eſpérances; cependant il fit perdre aux Américains cent trente-ſept hommes, dont quarante reſtèrent ſur la place. Dans la nuit du 22 Mars, les Anglois ſurprirent dans les Jerſeys, un poſte d'environ deux cens cinquante hommes, dont ſoixante-cinq furent faits priſonniers. Ces différentes entrepriſes ne coûtèrent pas dix Soldats aux vainqueurs, & les vaincus n'en perdirent guères plus de quatre cens, même en y comprenant les priſonniers; elles ne durent rien changer à la poſition des uns & des autres.

Cinq nations ſauvages dévaſtées par l'armée de Sullivan.

L'expédition du Général Sullivan contre cinq nations ſauvages con-

fédérées pour l'Angleterre, fut plus décisive en faveur des Américains. 1780.
Après la victoire qu'il avoit remportée l'année précédente sur ces hordes de barbares, il crut devoir les poursuivre dans les contrées presqu'inaccessibles où ils avoient coutume de se réfugier, pour reparoître bientôt après tout aussi redoutables qu'avant leurs défaites. Au moment de s'engager dans ces repaires de bêtes féroces, il voulut consulter les dispositions de son armée, & il n'y eut pas un Soldat qui ne montrât la plus grande ardeur pour une expédition aussi périlleuse. Cet intrépide Général se mit donc en marche, après avoir renvoyé sa grosse artillerie qu'il ne pouvoit transporter dans les routes difficiles qu'il avoit à parcourir; mais il n'en traînoit pas moins à sa suite la dévastation & la ruine. Arrivé à Caterins-Town, il détruisit cette ville & tous les établissemens des environs. Le Colonel Dayton remonte la Teoga avec une partie de l'armée; en dévaste tous les rivages; la flamme dévore les bâtimens, les forêts & les mois-

1780. sons. La ville de Kendain éprouve le même sort ; Kanadarega n'est pas plus épargnée. Kanadaque, Hanayaga & Chinesée, la capitale des Etats indiens, ne sont bientôt plus que des monçeaux de cendre. Jusqu'à cette dérnière ville, la vengeance de Sullivan avoit étendu ses ravages sans rencontrer le moindre obstacle; mais le Lieutenant Boyd étant allé reconnoître les dehors de cette place avec un détachement peu considérable, s'égara pendant la nuit & tomba dans un parti de quatre ou cinq cens Indiens qui le poignardèrent lui & quelques-uns de ses Soldats, après leur avoir coupé le nez & la langue, leur avoir arraché les ongles, les sourcils & les paupières. Ces barbares étoient, dit-on, commandés par le Colonel Butler.

Elles se repentent d'avoir cédé à la séduction des Anglois.

L'armée de Sullivan fit de nouvelles incursions bien au-delà de Chinesée. Elle revint enfin sur ses pas, toujours en dévastant les possessions des Indiens fugitifs. A l'exception d'un petit bourg situé dans le voisinage d'Allegany, il ne resta pas un seul établissement

dans toute la contrée des cinq nations ſoulevées contre les Américains à l'inſtigation des émiſſaires britanniques. A la vue de leurs habitations incendiées, pluſieurs de ces ſauvages ſe repentirent d'avoir cédé à la ſéduction des Anglois, & peu s'en fallut que le Colonel Jonhſon ne devînt la victime de ce repentir infructueux & tardif. L'objet de cette expédition conduite par le Général Sullivan avoit été de rendre plus redoutable aux ſauvages du déſert le poids des armes arméricaines; cet objet fut rempli & les frontières déſolées reſtèrent moins expoſées qu'auparavant aux incurſions de ces barbares; cependant la détreſſe & la vengeance en précipitèrent quelques-uns dans les comtés de Bedford & de Northumberland, ce qui jeta les habitans en de vives allarmes. Heureuſement qu'on ne s'étoit point trop repoſé ſur les ſuccès de Sullivan, & qu'on venoit d'aſſigner des poſtes avantageux aux troupes deſtinées à garantir ces frontières d'une invaſion ultérieure. 1780.

Quelque pénible qu'eût été la Harmonie

1780. campagne du Général Sullivan, il avoit ramené des bords du Niagara son armée victorieuse; plus aguerrie & presqu'aussi complette qu'avant son départ. Elle vint se cantonner dans les derrières de la Pensylvanie, où elle attendit de nouveaux ordres. Le Général Washington avoit choisi son poste à vingt-cinq milles de New-York, avec une armée de dix mille hommes, parfaitement bien disciplinés. Le Général Gates en commandoit quatre mille tant à Rhode-Island que dans ses environs. En Virginie, un corps de milice considérable & deux mille cinq cens hommes de troupes continentales servoient sous les ordres des Généraux Williamson & Nelson. Les autres provinces n'étoient pas moins bien défendues; mais la confiance & l'harmonie qui regnoient entre le Congrès & le Peuple, étoient le plus sûr garant du triomphe de la liberté en Amérique. Le crédit du papier-monnoie commençoit à revivre depuis qu'on avoit mis des bornes à sa multiplication trop longtems illimitée. L'avilissement de

Entre le Congrès & le peuple Américain.

Crédit du papier-monnoie en partie rétabli.

ce

ce papier avoit sa source dans la contrefaçon de cette monnoie courante, & dans le monopole des particuliers, qui, à l'insu du Congrés, l'échangeoient en espèces à de très-grosses pertes. Cet agiotage en avoit enrichi plusieurs au détriment de l'Etat; mais le Congrès prit de sages mesures pour arrêter le désordre, & la valeur du papier-monnoie haussa considérablement; ce qui dément l'article de la gazette de New-York, du 16 Avril, où il est dit que le 11 de ce mois, il s'étoit élevé à Philadelphie des troubles occasionnnés par la décadence prodigieuse du papier-monnoie, que dans une de ces émeutes la populace avoit maltraité plusieurs Membres du Congrès, & que, pour réprimer l'audace des mécontens, un corps de mille hommes s'étoit armé sous les ordres du Génénal Kalp.

1780.

Indemnités accordées aux descendans de Guillaume Penn.

Cette même gazette ajoute qu'il se forma dans la Pensylvanie une association militaire sur le plan de celle, dont Cromwel s'étoit servi pour chasser du Parlement les représentans du peuple, & s'affermir

dans son usurpation. Le fait est qu'à
1780. cette époque il ne se passa point d'acte, qu'il ne se fit point de déclaration dans cette province qui n'eut l'approbation générale. L'affranchissement de la Pensylvanie, dont la propriété & le gouvernement appartenoient aux descendans de Guillaume Penn, en vertu de la chartre qui lui fut accordée, le 4 Mars 1691, par le Roi Charles II, les avoit d'abord vivement allarmés; mais ils furent bientôt également satisfaits & du parti que le Congrès prit à l'égard de leurs censives, & de la maniere généreuse avec laquelle il assura leurs propriétés compatibles avec la liberté générale de la République. (1) L'acte, en vertu duquel les biens

(1) Il avoit été statué dans l'assemblée générale de Pensylvanie, tenue le Jeudi 23 Septembre 1779, que la somme de 130 mille livres sterling, seroit payée à titre d'indemnité, aux légataires de Thomas & de Richard Penn, & à la veuve dudit Thomas; que cette somme ne pourroit être acquittée en partie, qu'un an révolu après la conclusion de la guerre, & que

des réfugiés avoient été confisqués & vendus au profit de l'Etat, procura de grandes ressources à la province, & n'excita de murmures que parmi les ci-devant propriétaires de ces biens, & le petit nombre des habitans encore mal affermis dans leur patriotisme. 1780.

Désintéressement des sujets de la nouvelle République.

Le corps législatif de l'Etat de New-York avoit passé le même acte contre tous ceux des habitans de cette Province qui avoient épousé le parti de la Grande-Bretagne. La liste des proscrits suivoit le préambule de l'acte, & les noms du Comte de Dunmore & de William Tryon, les deux derniers Gouverneurs de la Colonie, étoient à la tête; le nom de Sir Henri Clinton ne venoit qu'après. Ces trois Officiers supérieurs & une centaine d'habitans plus ou moins notables, étoient déclarés atteints & convaincus de haute trahison; leurs biens étoient confisqués, leurs personnes bannies à perpétuité, sous peine, dans le cas où elles seroient

---

chaque payement annuel seroit au plus de vingt mille livres sterling, & au moins de quinze mille.

appréhendées ſur le territoire dudit
1780. Etat, d'être miſes à mort comme coupables de félonie. Le dévouement des autres Provinces à la cauſe commune, ſe manifeſtoit auſſi par des actes patriotiques auxquels l'acquieſcement général des habitans donnoit une autorité bien impoſante pour quiconque auroit été tenté de ſe montrer réfractaire à ces ordonnances. Quoi qu'on ait pu dire, le nombre des oppoſans en fut toujours peu conſidérable, & à quelques exceptions près, tous les Américains brûloient de voir la révolution ſe conſommer même au péril de leurs fortunes. Ce déſintéreſſement patriotique ſe manifeſtoit chez les plus mal-aiſés, toutes les fois qu'il étoit queſtion de ſubvenir aux beſoins des Etats par de nouveaux ſacrifices. Au commencement de cette année, le Congrès avoit écrit à ſes conſtituans une lettre circulaire ſur la néceſſité des ſubſides; malgré l'épuiſement & la détreſſe du grand nombre, on n'oppoſa pas la moindre difficulté, pas le moindre murmure, aux demandes du Congrès. Tant d'harmonie &

d'unanimité dans les divers membres de la République Américaine étoient le plus sûr garant de la prospérité de ses armes. 1780.

Prise du San-Carlos, vaisseau espagnol de cinquante-deux canons.

Par ce qu'elle a déjà fait à l'ouverture de la campagne, on a dû prévoir ce qu'elle opposeroit de résistance aux efforts partagés des Anglois toujours réduits à leurs propres forces contre trois grandes Puissances confédérées. On a vu qu'en Amérique ils avoient débuté avec l'Espagne par la conquête de Saint-Ferdinand d'Omoa. Ils parurent d'abord vouloir conserver leur avantage par quelques prises faites sur la marine espagnole. La plus considérable fut celle du San-Carlos, vaisseau de cinquante-deux canons, dont trente-trois étoient de bronze & du calibre de douze livres de balle. Armé pour le compte de quelques particuliers, ce vaisseau faisoit voile de Cadix pour Saint-Fernando sous le commandement de Don Juan Antonio de Zavelletta. Il fut attaqué dans la baie d'Honduras à la hauteur de Porto de Sall, & forcé de se rendre au Capitaine Inglis, après avoir fait une belle

1780. défense qui tint longtems la victoire incertaine entre le San-Carlos & le Salisbury. Ce vaisseau de ligne anglois violemment endommagé dans ses agrès & dans sa mâture, eut une navigation très-pénible jusqu'à la Jamaïque où il vint se réparer avec sa prise. Le commandement en fut donné au sieur Haines, premier Lieutenant du Salisbury (1).

Rapides expéditions de Don Galvez, sur les bords du Missisipi.

Tandis que l'Angleterre s'applaudissoit de ces foibles avantages sur les Espagnols, ceux-ci remportoient dans une autre contrée de l'Amérique des triomphes plus décisifs, & dont l'enchaînement nous ramene à une époque antérieure aux événemens de cette campagne. Le Gouverneur de la Louisianne Don Ber-

(1) Le San-Carlos pris dans la baie d'Honduras & conduit à Port-Royal, n'étoit point un vaisseau de ligne, comme on le suppose dans les papiers anglois, mais un simple corsaire armé par les Dames de Cadix. Percé pour soixante-quatre canons, il n'en avoit réellement que cinquante-deux. On ne le confondra pas avec le San-Carlos de la Marine royale, alors en station au Ferrol, & qui montoit quatre-vingt pièces de canon.

nard de Galvez, à peine informé de la rupture entre l'Angleterre & l'Espagne, avoit formé le projet d'une expédition contre les établissemens anglois sur les bords du fleuve Missisipi. En conséquence de ce plan, il se rendit le 7 Août 1779 dans les districts de son Gouvernement pour y lever des troupes qui, réunies à celles de la Nouvelle Orléans, lui composèrent une petite armée d'environ quatorze cens hommes, dont huit cens étoient tirés des vieux Corps. Le reste n'offroit qu'un mélange d'Indiens de castes & de couleurs différentes, de mulâtres & de negres libres. Il se mit à la tête de sa troupe, & se rendit en peu de jours devant Manchack, poste anglois éloigné de trente-cinq lieues de la capitale. Quoique le tiers de ses gens eût péri dans cette marche forcée; pour attaquer ce poste, Don Bernard de Galvez ne crut pas devoir attendre un renfort qui lui avoit été promis de la Havane, & le 7 Septembre il surprit & emporta d'assaut le fort de Manchack où il fit vingt prisonniers. Six jours après, le Commandant espagnol di-

1780.

rigea sa marche vers Bâton-Rouge, 1780. autre poste beaucoup mieux fortifié que le premier, & dont la garnison étoit de quatre cens hommes de troupes réglées, sans y comprendre cent habitans armés. Un fossé de dix-huit pieds de large sur neuf de profondeur, une pallissade & quatorze canons défendoient les approches de ce fort. Don Galvez jugea qu'il étoit impossible de le prendre d'assaut, & il se résolut à l'assiéger dans les régles. Il fit ses dispositions en conséquence, & sa batterie commença à jouer le 21 Septembre; mais avec tant de succès, que sur les trois heures & demie, le fort étoit en si mauvais état, que les Anglois battirent la chamade. Alexandre Dickson, leur Commandant, envoya demander à capituler; & Don Bernard y consentit aux conditions que la garnison seroit prisonniere de guerre, & qu'on rendroit le fort appellé Panmure, dans le pays de Natchez.

Projets du Général Campbell déconcertés.

Comme il n'y avoit plus d'établissemens anglois à soumettre dans tout le Mississipi, cette rapide expédition du brigadier Galvez, mit

ſous la domination de Sa Majeſté Catholique un pays immenſe, & le plus fertile de tous ceux qu'arroſe cette riviere. Le plus grand avantage de cette expédition fut de prévenir & déconcerter les projets hoſtiles des Anglois qui, même avant que la déclaration de guerre fut venue à la connoiſſance des Eſpagnols, avoient pris des meſures, pour tomber ſur eux à l'improviſte. Cette ſurpriſe concertée entre le Major Général Campbell & le Brigadier Stuart auroit d'autant mieux réuſſi, qu'ils en coloroient les préparatifs de toutes les apparences d'une expédition contre les Illinois. Des lettres interceptées démaſquèrent en même-tems leurs manœuvres ſecretes pour ſoulever les ſauvages indiens contre les Eſpagnols. Quoique avortées, ces perfidies britanniques les avoient indignés, & ils réſolurent de pourſuivre les opérations hoſtiles en d'autres parages de la même Province. Dans le courant de Septembre, leurs navires s'emparèrent de pluſieurs goëlettes & brigantins qui venoient de Penſaçola. De toutes ces priſes, la

1780.

plus remarquable fut celle de la bélandre angloise, dont un habitant de la Nouvelle-Orléans s'étoit rendu maître par un stratagême digne d'être rapporté. Ce brave Marin, nommé Don Vincent Rieux, commandoit une goëlette armée pour croiser dans les lacs. Il vint se placer à l'embouchure du fleuve de Manchak sur la route des navires qui de Pensacola alloient porter des secours dans les établissemens anglois. Averti qu'un de ces bâtimens alloit passer, il débarqua ses canons, se fit avec des arbres une espèce de retranchement, derriere lequel il se tint caché, & dès que l'ennemi parut, il fit sur lui le feu le plus vif, & mit tant de mouvement & de bruit dans la manœuvre de sa petite troupe, qu'il persuada aux Anglois qu'ils avoient affaire à cinq cens hommes au moins. Dans leur effroi, ils se retirèrent à fond de cale, & Don Vincent étant monté à bord de ce navire, en fit tout l'équipage prisonnier. Il n'avoit avec lui que treize ou quatorze hommes, & le vaisseau ennemi en montoit environ soixante-dix; de ce nombre

1780.

Stratagême d'un brave marin nommé Don Vincent Rieux.

étoient cinquante-quatre grenadiers du régiment de Waldeck. 1780.

Conquête de Pensacola. Importance de cette acquisition.

De tous les triomphes de l'Espagne dans la Floride occidentale, le plus important fut la conquête de Pensacola, dont le Paquebot le Carteret apporta la nouvelle dans les derniers jours de Janvier. On sut par les dépéches, dont il étoit chargé, que la place s'étoit rendue le 24 Décembre, que les François & les Américains avoient partagé la gloire de cette expédition avec les Espagnols, & que le nombre des prisonniers faits à Pensacola se montoit à plus de onze cens hommes. Mais ce qui ajoutoit un prix infini à cette acquisition, c'est que, vu la proximité de la partie occidentale de l'isle de Cuba, cet établissement favorisoit les entreprises des Anglois sur les possessions espagnoles; c'est que la baie de Pensacola, offre en tout tems aux vaisseaux un abri sûr contre les tempêtes; c'est que depuis le traité de Versailles de 1763, qui mit l'Angleterre en possession de cette vaste baie, elle y avoit dépensé des sommes prodigieuses. Cette

1780. perte irréparable pour l'Empire britannique en général, l'étoit sur-tout pour la Jamaïque, dont le commerce se trouvoit par-là sans débouchés avec l'Amérique septentrionale. Depuis le commencement de la guerre, les planteurs de cette isle avoient tiré de Pensacola tous les articles importans de leur négoce, tels que l'indigo, le coton, les pelleteries, les bois de teinture, &c. Dans le cours de l'année précédente, les exportations de cet établissement enlevé à l'Angleterre, avoient été évaluées à cent vingt-deux mille livres sterling, & les importations à plus de cent cinquante mille. Cette perte devoit naturellement influer sur le commerce de Londres, & le premier bruit qui s'en répandit fut, pour deux maisons puissantes de la cité, le signal d'une faillite de trois cens mille livres sterling.

Les Anglois chassés des habitations de *Rio-Hondo.*

Tandis que la Colonie de la Floride occidentale passoit tout entiere sous la domination espagnole, Don Roberto Rivas Bétancourt, Gouverneur par *interim* de Yucatan, avoit tenté diverses expéditions contre les établissemens britanni-

ques, dont il vouloit purger la côte de cette Province. Après une marche longue & pénible, il vint attaquer avec huit cens hommes les habitations de *Rio-Hondo*, il en chassa les Anglois dans les premiers jours de Septembre, y fit un grand nombre de prisonniers, & s'empara de plusieurs bâtimens sur lesquels il embarqua trois cens soldats détachés pour aller surprendre l'importante possession de Cayo-Cozina. Ce poste fut enlevé le 15 Septembre, sans la moindre perte du côté des Espagnols. Déjà l'on avoit embarqué les Officiers de justice & les familles prisonnieres qui devoient passer à Bacalar, lorsqu'il arriva de la Jamaïque deux frégates angloises de quarante canons chacune, & un brigantin de seize canons, avec sept cens hommes qui venoient pour assurer leurs possessions, & se maintenir dans la coupe du bois de *Campêche*. L'Officier détaché pour l'expédition de Cayo-Cozina, ne pouvoit résister à ces forces supérieures, sans risquer de compromettre l'honneur des armes espagnoles; il abandonna ce poste & se retira dans le

1780.

Plusieurs autres expéditions plus ou moins heureuses pour les Espagnols.

1780. meilleur ordre, emmenant avec lui les Officiers de justice, les principaux habitans, & environ cent cinquante esclaves. Lors de sa retraite, deux compagnies, l'une de Grenadiers miliciens, & l'autre de Chasseurs du bataillon fixe de Castille, se joignirent aux troupes de l'expédition, & avec ce renfort, elles entrèrent dans la riviere *Neuve*, dont les Anglois venoient d'évacuer les habitations. La troupe espagnole y détruisit trois cens trente-huit maisons, y prit quelques negres, & revint à Bacalar en attendant une occasion favorable, pour aller attaquer les ennemis retranchés à l'embouchure de la riviere Walix.

La province de Campêche est entièrement purgée d'ennemis.

Cependant le Gouverneur de Yucatan faisoit des préparatifs pour une nouvelle expédition; & le 28 Octobre, le Lieutenant Colonel Don Francisco Pineiro avoit mis à la voile avec cinq Goëlettes prises sur les Anglois, dix pirogues & huit doris bien armés. Le lendemain, il vint mouiller à la vue de *Cayo*, dont les habitans s'étoient réfugiés à la Jamaïque. Cet établissement composé d'environ deux cens maisons,

fut ruiné de fond en comble. Pendant ce tems, un bâtiment étoit entré dans le *Rio-Nuovo* avec quelques troupes, qui, prenant leur route par le même ſentier que les Anglois avoient ſuivi dans leur retraite, détruiſirent un grand nombre de maiſons ſituées le long de cette riviere, dont toutes les peuplades furent extirpées en un inſtant. Cent vingt hommes embarqués ſur neuf pirogues ſoutenues par deux goëlettes, pour aller ruiner les établiſſemens du Rio-Chevun, y remplirent complettement leur miſſion, ſous la conduite du Capitaine Don Joſeph de Vrrutta. En retournant à Bacalar, les troupes de l'expédition renversèrent cinquante ou ſoixante maiſons que les Anglois poſſédoient encore ſur la riviere du Nord. Ainſi la Province de Campêche ſe trouva purgée d'ennemis, ſans qu'il en eût coûté dix hommes aux Eſpagnols. Les Anglois y perdirent environ trois cens eſclaves, dix goëlettes, & quarante autres bâtimens. En y comprenant les maiſons détruites, les armes, les munitions, le bétail & les meubles qu'elles renfermoient,

1780.

le dommage fut évalué à près d'un
1780. million de piastres fortes.

Prise du Fort La Mobile.

Mais les opérations du Général Don Galvez eurent encore plus d'éclat que celles de M. Rivas Bétancourt. L'expédition de La Mobile avoit sur-tout signalé la persévérance & l'activité de ce Gouverneur de la Louisiane, dont la petite armée composée d'environ huit cens hommes parvint à forcer ce Château après quatre jours de tranchée ouverte. La résistance des trois cens hommes qui le défendoient, avoit été vigoureuse; ce fort étoit avantageusement situé, & les Anglois venoient d'ajouter sept pieds d'épaisseur aux parapets. Une circonstance rendoit sur-tout périlleuse l'expédition de La Mobile : le Général Campbell étoit venu avec onze cens hommes de Pensacola, qui n'étoit point encore rentré sous la domination des Espagnols, dans la ferme résolution de les attaquer & de faire manquer leur entreprise. Son armée, dont l'avant-garde étoit à la vue du camp, n'effraya point les assiégeans; le Général anglois se

contenta de les obſerver, & le 14 Mars le fort ſe rendit pour ainſi dire ſous ſes yeux. Après huit jours d'une vaine apparition, ces onze cens hommes reprirent le chemin de Penſacola au grand regret de Galvez & du Colonel Don Geronimo Giron qui, de l'aveu du Gouverneur, avoit eu la principale direction de l'attaque de La Mobile. Ils attendoient à tout moment un renfort de la Havane; & s'il fut arrivé à tems, ils ſe propoſoient d'envelopper l'armée de Campbell qui n'avoit de vivres que pour cinq on ſix jours & qui, dans ce cas, auroit eu le ſort de l'armée de Burgoyne à Sara-Toga. Cette circonſtance eût ſans doute hâté l'inſtant de l'acquiſition de Penſacola, dont l'attaque étoit le principal objet de la campagne de Galvez. Le retard des ſecours attendus de la Havane, dût ralentir les opérations militaires dans cette partie de l'Amérique. 1780.

Que la perte de Charles-Town ne ralentit point l'ardeur des Américains.

La guerre ſe continuoit dans les parties ſeptentrionales; mais ſans rien terminer en faveur des Anglois. La priſe de Chales-Town

1780. n'avoit rien changé dans leur position ; & de leur aveu, cette conquête leur coûta dix-sept cens hommes. S'il faut s'en rapporter à la lettre d'un Membre du Conseil de Massachusett, le courage des Américains ne s'étoit point réfroidi, & jamais ils n'avoient autant espéré des circonstances. Voici l'extrait de cette lettre datée du 21 Juillet.

» Malgré la perte de Charles-» Town, nos affaires politiques » prennent une face très-heureuse. » Déjà treize mille hommes se sont » mis en marche de cet Etat, pour » joindre l'armée continentale ; les » efforts des autres Etats sont les » mêmes à proportion. Nous comp-» tons ouvrir la campagne avec » quarante mille hommes effectifs, » non compris six mille hommes » de troupes réglées arrivés de » France avec huit vaisseaux de » ligne & plusieurs frégates; ces » forces de terre & de mer sont » aux ordres du Général Washing-» ton. La ville de Boston a prêté » au Gouvernement un million & » demi; Philadelphie & les autres » grandes villes n'ont pas marqué

» moins de chaleur & de zèle; on » se dispute à qui fera davantage, » pour la cause commune; les ef- » forts sont unanimes, les prépa- » ratifs universels. 1780.

Suites de leurs triomphes.

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'effet, si prodigieusement exagéré dans les papiers anglois de la proclamation du Général Clinton après sa conquête, se réduisit à la défection d'environ deux cens habitans de Charles-Town. L'humble adresse qu'ils envoyèrent au Général anglois, fut regardée par tous les autres, comme un monument d'opprobre qui manifestoit aux yeux de leur compatriotes les dispositions antérieures de ces lâches Torys. Cependant la prise de Charles-Town fut un évenement fâcheux pour les Américains, en ce qu'il rehaussa les espérances de l'Angleterre en Amérique; mais ce triomphe ne devoit pas être de longue durée. Au commencement de Juin, les Anglois ayant fait une invasion dans le Jersey, furent battus & repoussés par la milice du pays. Leur déroute fut complette, & les Amé-

ricains firent au moins six cens
1780. prisonniers. Vers la fin du même mois, ils s'emparèrent dans la rivière de Saint-Laurent, de quinze bâtimens chargés de provisions & de troupes pour Quebec & Montréal. Chaque jour étoit marqué par quelque prise faite sur les convois d'Angleterre. Les Armateurs américains se signaloient particulierement sur les bancs & dans les environs de l'isle de Terre-Neuve, où peu s'en fallut qu'ils ne détruisissent entierement la pêche.

Les Anglois réduisent en cendres le bourg de Springfield.

Ces pertes toujours foiblement réparées minoient insensiblement les forces britanniques dans cette partie du monde. Les Anglois ne pouvoient se le dissimuler, & le pressentiment de leur ruine prochaine, les porta, comme nous avons eu occasion de le remarquer, à des actes de cruauté qui n'avoient d'excuse que dans leur désespoir. L'expédition du 23 Juin, à laquelle furent employés cinq ou six mille hommes, parut n'avoir d'autre objet que l'incendie du Bourg de Springfield. L'ennemi s'étoit avancé d'Elisabeth-Town avec

quinze ou vingt pièces d'artillerie; la marche fut rapide & se fit sur deux colonnes, l'une dans le grand chemin qui conduit à Springfield, & l'autre sur la route de Vaux-Hall. Le Major Lée, avec sa cavalerie & ses piquets, & le Colonel Dayton avec son régiment, firent face aux deux colonnes. Leur résistance fut supérieure à leurs forces; mais le nombre l'emporta enfin sur la bravoure opiniâtre, & les troupes continentales se virent forcées de gagner les hauteurs & d'ouvrir le passage à l'armée angloise jusqu'au Bourg qu'elle réduisit en cendres. Cette expédition consommée, l'ennemi fit sa retraite avec une précipitation qui ne permit point aux Américains indignés d'atteindre son arrière-garde. Pour l'accélerer, il avoit abandonné quelques traineurs la plûpart torys ou refugiés; le Major Lée les fit tous prisonniers. On ne sait pas quelle fut d'ailleurs la perte des Royalistes; mais lors de l'action, ils étoient postés de maniere à souffrir beaucoup, & il est à présumer que l'embrâse-

1780.

ment de Springfield leur fut encore plus funeste qu'aux Américains, dont la perte en hommes se monta tout-au-plus à treize morts, & à quarante neuf blessés.

1780.

Affaire de Cambden & de Catawba-Fords.

Quelques actions peu meurtrieres tinrent en haleine les troupes angloises & continentales pendant les mois de Juin & de Juillet. Une partie de l'armée de Clinton étoit restée à Charles-Town, tant pour former la garnison de la place, que pour tenir la campagne sous les ordres de Lord Cornwallis, & tenter des entreprises dans les deux Carolines; mais cette armée peut-être assez nombreuse pour faire des conquêtes, ne l'étoit point assez pour les conserver; toutes les tentatives de cet habile Général échouèrent, ou furent sans résultats décisifs. Il en faut pourtant excepter l'affaire de Cambden, où Lord Cornwallis déploya avec succès les talens & l'activité d'un grand homme de guerre. Il étoit parti le 10 Août de Charles-Town pour voler au secours de Lord Rawdon, que les mouvemens du Général Gates avoient mis dans

a nécessité de resserrer ses postes
& de rassembler ses forces à Camb- 1780.
den. La mauvaise position de cette place ne permettoit guère d'y attendre une attaque; & le Général anglois eût d'abord tenté d'effectuer sa retraite à Charles-Town; mais cette démarche pouvoit entraîner la perte de toute la Géorgie; il y avoit d'ailleurs à Cambden huit cens malades & une grande quantité de munitions de guerre qu'il eût fallu abandonner, à la discrétion de l'ennemi. Cette considération détermina Cornwallis à prévenir le Général américain; & dans la matinée du 15 Août, il se mit en marche avec deux mille trois cens hommes, pour en aller attaquer six mille. Il croyoit l'armée de Gates retranchée dans le voisinage de la maison du Colonel Rugeley; mais à peine avoit-il marché l'espace de trois lieues, que sa garde avancée rencontra l'ennemi. Le terrein sur lequel se trouvoient les deux armées, rétréci par des marais, étoit favorable à l'infériorité des troupes royales. Lord Cornwallis prit toutes les mesures né-

1780. cessaires, pour qu'il ne fût pas au pouvoir de l'ennemi d'éviter le combat sur ce terrein; & le Général Gates se fiant en la supériorité de ses forces hâtoit, de son côté, l'instant d'une action générale. Toutes les dispositions étant faites, les deux armées en vinrent aux mains dans la matinée du 16. Le feu devint très-vif de part & d'autre, & se soutint avec une égale ardeur pendant trois quarts d'heure. Enfin les troupes américaines commencèrent à plier, & aussitôt la cavalerie angloise se mit en devoir d'en completter la déroute; ce qui fut exécuté avec autant de célerité que de bravoure. Après avoir chargé l'ennemi sur le champ de bataille, elle le poursuivit jusqu'à vingt-deux milles, lui tua beaucoup de monde, fit un grand nombre de prisonniers, enleva cent cinquante chariots chargés d'artillerie, & des munitions de l'armée vaincue. Huit cens Américains périrent dans cette journée, & le nombre des prisonniers fut de mille environ; on n'y comptoit pas moins de six cens blessés.

De

Le surlendemain le Lieutenant-Colonel Tarleton fut détaché à la poursuite du Général Sumpter qu'il atteignit le 18 près de Catawba-Fords, & dont il battit la petite armée d'environ sept cens hommes; il en tua cent cinquante sur la place même, en fit trois cens prisonniers, & remit en liberté deux cens cinquante miliciens du parti royaliste. S'il faut s'en rapporter aux dépêches du Général Cornwallis, ces deux brillantes expéditions ne lui coûtèrent que soixante-huit morts & deux cens quarante-cinq blessés; mais suivant les relations américaines, la journée de Cambden ne fut pas moins funeste aux Anglois qu'à leurs adversaires. 1780.

L'extrait de la Gazette de Pensylvanie inséré dans la Gazette de France du 27 Octobre de cette même année, porte que le » 16 Août sur les deux heures » du matin, il y eut un combat » sanglant à huit milles de Cambden, » dans la Caroline méridionale, » entre le Général Gates, à la tête » d'environ trois mille hommes,

1780. » dont neuf cens de troupes ré-
» glées, & l'armée angloise
» commandée par le Comte de
» Cornwallis, consistant en dix-huit
» cens hommes de troupes & deux
» mille quatre cens réfugiés ». Suivant ce même rapport, « le combat se soutint de part & d'autre
» avec le plus grand acharnement.
» L'apparence du succès fut d'abord pour les Américains, qui
» chargèrent l'ennemi la bayonnette
» au bout du fusil, & l'obligèrent
» à lâcher pied en laissant derrière lui plusieurs canons, dont
» ils s'emparèrent ; mais tout-à-coup la fuite inopinée de quelques corps de milice, ramena la
» victoire du côté des Anglois.
» Cet événement fit perdre au
» Général Gates quatre ou cinq
» cens hommes des troupes réglées, & dans ce nombre il y
» avoit plusieurs excellens Officiers. La perte de l'ennemi ne
» fut guères moins considérable.....
» Malgré cet échec, le Général
» américain, dont le quartier
» étoit à Hillsboroug, dans la
» Caroline septentrionale, rassem-

1780.

» bla des forces plus nombreu-
» ses que celles de sa première ar-
» mée, & parut décidé à courir
» les risques d'une nouvelle action».

Heureux effets d'une amnistie.

L'armée de Gates se montoit encore à six mille hommes; & l'amnistie publiée en faveur de ceux que la terreur des châtimens & les menaces de confiscation avoient détachés du parti républicain dans le département méridional dont il venoit d'obtenir le commandement, ramena plusieurs transfuges, qui devoient signaler leur repentir par des actions d'une bravoure éclatante. Cette proclamation fit plus que réparer le désastre de la journée de Cambden; & le retour de ces braves déserteurs completta l'armée du Sud, & ne fit qu'ajouter à son encouragement; mais la campagne devoit se terminer sans fournir au Général l'occasion si desirée d'une revanche mémorable. Tous les combats de terre se réduisirent dans son département, à quelques rencontres peu meurtrieres; & il en fut à-peu-près de même dans les autres Etats de la Nouvelle République.

Washington, toujours fidèle à son

ſyſtême de temporiſement, continuoit d'éviter les affaires déciſives, bien perſuadé qu'une guerre de poſtes devoit à la longue épuiſer les reſſources de l'Angleterre, & ſinon accélérer, du moins aſſurer le triomphe de la liberté dans le Nouveau Monde. Le Congrès adoptoit ce ſyſtême qui pouvoit éloigner le terme de la guerre ; mais qui en garantiſſoit le ſuccès. Si l'on excepte un petit nombre d'actions aſſez vives, cette campagne ſe paſſa plutôt en préparatifs qu'en exécution. En général les Américains étoient moins jaloux d'attaquer que de ſe défendre victorieuſement. Encore une fois cette ſage diſpoſition devoit traîner la guerre en longueur, & le Congrès ne ſe le diſſimuloit pas.

1780.

Pourquoi Washington continue de temporiſer.

Rien ne fit plus d'honneur à ſa prévoyance que l'établiſſement d'une armée permanente, dont les troupes conſtamment proportionnées à la nature du ſervice, pouvoient, ſans excéder les facultés des Etats, ſe recruter de maniere à toujours conſerver leur nombre complet. Ce nouveau réglement annonçoit une

Armée permanente du Congrès.

nouvelle campagne, & le projet de la rendre décisive. Quant aux mesures pour la campagne présente, le Congrès en avoit pris de très-efficaces pour coopérer avec l'armée françoise dans le département septentrional, & pour arrêter les progrès des armes britanniques dans les États méridionaux. Si le Gouvernement ne négligeoit rien pour donner de la vigueur aux opérations militaires, les particuliers se faisoient un devoir d'y concourir par des efforts patriotiques. En un mot, jamais le Congrès ne fut plus révéré, mieux secondé, mieux servi que dans cette campagne. Cette assertion dément bien celles des papiers anglois ; mais l'événement fera voir que la révolution prête à se consommer, devoit être l'ouvrage de l'union des Chefs de la République, & du dévouement généreux de ses différens Membres.

1780.

Les Puissances alliées développèrent aussi en faveur de l'Amérique, des efforts bien désespérans pour l'Angleterre. Le Chevalier de Ternay venoit de débarquer six mille hommes à Rhode-If-

Projet échoué d'une expédition contre Rhode-Island.

land; & M. de Rochambeau em-
1780. ployoit ces troupes aux fortifications de l'isle, dont on vouloit faire une place d'armes. Des munitions de toute espèce y favorisoient ce projet. Dix mille Américains s'étoient retranchés dans la partie septentrionale, & tous les gens de mer appartenant aux transports françois, étoient déjà distribués dans les forts, dont la défense leur étoit confiée en cas d'attaque de la part de l'ennemi. La place se vit menacée quelque tems par le Vice-Amiral Arbuthnot, qui s'étoit porté devant l'isle le 22 Juillet avec toute son escadre; mais à la vue du camp ennemi, & du bel ordre des vaisseaux qui bordoient le rivage, il trouva sa position dangereuse, & se hâta de gagner la baie de Gordiner à plus de quarante milles de Rhode-Island.

Cependant le Général Clinton s'étoit embarqué avec la majeure partie de ses troupes, & faisoit route vers cette isle dans l'intention d'y former l'attaque des forces de terre & de mer. Les François étoient préparés à le bien recevoir; & le Général Washington qui eut avis de

ce mouvement, sortit du camp de Pracknest, passa la riviere North, se joignit aux troupes du Major-Général Howe, & se disposoit à marcher contre New-York, lorsqu'il apprit que l'ennemi venoit de renoncer à son expédition. Les François & les Américains auroient desiré qu'il l'effectuât; ils s'en étoient promis tout à la fois, & l'acquisition de New-York & la défaite de Clinton à Rhode-Island. Le Général anglois avoit redouté, comme très-probable, ce premier événement, & ce fut ce qui décida son retour précipité. Mais en cédant à la nécessité de défendre New-York, il regreta d'avoir manqué l'occasion de remporter une victoire, & s'en plaignit amèrement dans une lettre aux Ministres d'Angleterre, qu'il menaça, dit-on, d'abandonner le commandement, si par le retard des secours attendus, il se voyoit encore dans l'impuissance de soumettre les rebelles de l'Amérique, & d'humilier leurs défenseurs. 1780.

Cette présomption du Général Clinton ne changeoit rien à l'impossibité de réduire les Américains. Effet des proclamations de MM. de la Fayette

1780.

: de Rochambeau, dressées aux abitans du Canada.

ils combattoient pour la jouissance paisible de la liberté recouvrée, & les François les soutenoient dans cette prétention ; c'en étoit assez pour affermir son empire dans les provinces déjà affranchies, & peut-être assez pour l'étendre à celles qui ne l'étoient pas encore. Le plus zélé défenseur de la liberté Américaine, M. le Marquis de la Fayette, à qui les proclamations angloises avoient toujours paru autant de piéges tendus à la fidélité des nouveaux Républicains, en fit publier une, dont l'objet étoit d'engager les Canadiens à se joindre à la confédération des Etats-Unis. Cette invitation faite au nom de Sa Majesté, quelques jours avant l'arrivée de M. le Comte de Rochambeau, disposa les esprits à bien recevoir celle que ce Général devoit proclamer d'une maniere encore plus solemnelle. L'effet de ces deux pièces fut très-sensible dans le Canada, pendant les deux dernieres années de la guerre, & il est à présumer que cette grande province eût secoué le joug, si la paix n'étoit venue l'enchaîner pour quelque tems encore à l'Empire britannique.

L'intérêt des Puissances alliées n'étoit pas d'accélérer l'instant de cette paix trop longtems différée pour l'Angleterre. Le moyen le plus sûr de la réduire à cet excès d'épuisement, qui ne laisse plus de ressource même au courage, fut peut-être d'éviter ces combats au succès desquels la fortune a souvent plus de part que la valeur & la prudence, & de tenir constamment les Anglois dans un état d'infériorité qui ne laissât à leur choix que les coups de désespoir ou l'abandon de leurs prétentions. Pour se conformer à ce systême & à l'injonction précise de la Cour, le Chevalier de Ternay se vit forcé, dans sa traversée, d'éviter le combat, dont la rencontre de l'Amiral Graves lui présentoit une occasion bien attrayante pour l'armée françoise.

1780.

Que l'intérêt des Puissances alliées est d'éviter une affaire décisive.

Les deux Commandans étoient arrivés à la même époque en Amérique ; mais quoique les secours envoyés par la France y balançassent au moins les renforts de l'Amiral anglois, ils n'étoient point suffisans pour remplir les vues de la confédération ; & M. de Rocham-

Dispositions du Comte de Rochambeau à Rhode-Island.

beau le fils eut ordre de s'embar-
1780. quer sur la frégate l'Amazone, & d'aller presser à Brest le départ de la seconde division de l'armée alors occupée des fortifications de Rhode-Island. Elles étoient en si bon état au commencement du mois d'Août, que des forces trois fois supérieures à celles du Général François n'auroient pu troubler la sécurité des habitans & de l'escadre qui les protégeoit. Les travaux du camp de Newport une fois achevés, M. de Rochambeau fit ouvrir de nouvelles marches vers les différens points de l'isle où il étoit possible de tenter une descente, & ce fut là que l'armée, considérablement accrue par les milices du pays, vint attendre l'ennemi qu'elle brûloit de combattre. Le Marquis de la Fayette étoit venu passer huit ou dix jours à New-Port, & s'y étoit rencontré avec les députés du Congrès, & les plus notables habitans des environs; il en fut rappellé pour commander l'avant-garde de l'armée de Washington, qui devoit se monter à quinze mille hommes enrégimentés, sans compter les milices. Le Géné-

ral Heath en commandoit six mille sur les hauteurs, & ces troupes étoient disposées de maniere, que la communication de son armée avec celle de Washington, ne pouvoit être coupée. 1780.

Même en supposant un retard considérable dans l'envoi des secours attendus de l'Europe, l'état présent des choses ne laissoit point d'inquiétude sur le sort de nos armes dans cette partie de l'Amérique; & il n'étoit pas à présumer que M. de Guichen, dont la présence étoit si nécessaire dans les Indes occidentales, abandonnât nos isles à la merci des escadres angloises. Il s'étoit rendu avec toute sa flotte à Saint-Domingue, d'où il veilloit sur les mouvemens de l'ennemi. Il devoit s'y fixer jusqu'à la fin de la campagne, & l'inaction apparente de ses escadres remplit parfaitement l'objet de sa mission qui étoit de rendre inutile toute l'activité des Anglois, de faire échouer leurs projets, & de les laisser se consumer en tentatives aussi ruineuses que vaines. Rien de plus sage & de mieux combiné que ce plan de la campagne de

Rodney part pour l'Amérique, & le Comte de Guichen pour la France.

1780. M. le Comte de Guichen ; cependant l'Amiral Rodney ſe perſuada, contre toute vraiſemblance, que l'eſcadre françoiſe alloit ſe porter en Amérique, & il ſe hâta de l'y devancer. Le Comte de Guichen profita de ſon abſence, & diſpoſa tout pour le départ d'une riche flotte que la France & l'Eſpagne attendoient avec la plus grande impatience ; & dès que le tems favorable aux opérations dans les Indes occidentales ſe fut écoulé, il partit lui-même avec une grande partie de ſon eſcadre, dont l'eſcorte protégea le convoi jusqu'à la rade de Cadix, où il arriva ſans avoir perdu un ſeul navire.

Fauſſe prévoyance de l'Amiral Rodney.

La fauſſe prévoyance de l'Amiral Rodney l'avoit égaré dans ſes ſpéculations, & ſa conduite en cette circonſtance fut généralement deſapprouvée. Cette imprudence ne pouvoit ſe réparer qu'en battant les eſcadres de l'Amérique. L'Amiral anglois ôſa ſe le promettre, & ſa confiance à cet égard lui fit annoncer avec une eſpèce de ſolemnité, qu'il rendroit inceſſamment bon compte des ſix mille hommes que

la France venoit d'y faire passer sous l'escorte de cinq vaisseaux de ligne aux ordres du Comte de Barras; mais il en fut de cette flotte ce qu'il en avoit été l'année précédente de celle du Comte d'Estaing; l'Amiral finit par ne rien entreprendre contre M. de Barras. 1780.

Jonction des escadres combinées, antérieure au départ de M. de Guichen.

Ces fanfaronades de Rodney si mal soutenues en Amérique, n'avoient pas eu plus d'effet dans les Indes occidentales. Informé de l'approche d'une flotte espagnole aux ordres de Don Solano partie de Cadix le 28 Avril, il avoit si bien compté sur la prise des douze vaisseaux qui la composoient, qu'il annonça publiquement l'arrivée de cette escadre, comme un renfort qui lui venoit d'Espagne. Plein de cette confiance, il s'étoit mis en route de la Barbade avec dix-sept vaisseaux de ligne; mais le Comte de Guichen avoit pris les devants avec ses vingt-trois vaisseaux que Rodney croyoit hors d'état de tenir la mer. Ainsi la jonction des flottes alliées s'effectua le 19 Juin, & pour ainsi dire sous les yeux de l'Amiral anglois qui vint attendre à Sainte-

1780. Lucie la foible escadre de Walsingham. Ce renfort étoit insuffisant pour donner à Rodney une supériorité que M. de Guichen venoit de fixer en faveur des Puissances confédérées.

Cette jonction allarmante pour les Anglois, avoit jeté la consternation parmi leurs négocians; elle portoit la flotte combinée dans les Indes occidentales à trente-cinq vaisseaux de ligne & douze frégates; & les forces de terre qui devoient seconder les opérations navales, étoient au moins de quatorze mille hommes. On trembloit pour la Jamaïque & pour toutes les isles angloises; & l'on cherchoit envain à se rassurer en débitant que la jonction formidable de MM. de Guichen & Solano étoit accidentelle & nullement préméditée; que les troupes de ce dernier n'étoient point destinées à seconder les opérations du Général François, & que leur véritable mission les appelloit à la défense des possessions espagnoles les plus exposées aux hostilités britanniques. A la premiere nouvelle de l'approche de Solano, les An-

glois avoient suspendu ces hostilités, & le Gouverneur Dalling se renfermant dans la défense de la Jamaïque, venoit de renoncer à tout projet de guerre offensive; il avoit même rappellé les troupes angloises à peine instalées dans le fort *Saint-Jean*, poste important qu'un détachement aux ordres du Capitaine Polson avoit enlevé le 29 Avril. Cependant la partie du public anglois qu'on nommoit, par dérision, les *Consolateurs*, s'obstinoit à voir encore les choses en beau; elle se rassuroit particulierement sur l'indolence & l'inactivité faussement attribuées aux Espagnols. Le parti contraire opposoit à cette supposition gratuite, les traits de bravoure & d'héroïsme qui les avoient signalés depuis le commencement des hostilités. On n'oublioit pas l'admirable trait qu'on va recueillir, & qui mérite si bien d'être transmis dans les fastes de la gloire espagnole.

1780.

Trait héroïque du caractere espagnol.

» Un des vaisseaux dont l'Amiral Rodney s'étoit emparé devant Gibraltar, trop foible d'équipage pour manœuvrer par

1780. » un gros tems, se voyoit sur » le point d'échouer ou de périr; » les Anglois voulurent forcer les » prisonniers espagnols, qu'ils » avoient renfermés à fond de cale, » de les aider à sauver le vaisseau. » Ces prisonniers répondirent tous » qu'ils étoient prêts à mourir avec » leurs vainqueurs; mais qu'ils ne » leur donneroient aucune assistance, » à moins qu'ils n'eussent la liberté » de conduire le vaisseau dans un des » ports d'Espagne. La nécessité ayant » forcé les Anglois d'y consentir, » les Espagnols ramenèrent leurs » vainqueurs prisonniers à Cadix ». L'histoire soit ancienne ou moderne offre bien peu d'exemples de ce patriotisme héroïque.

Eloge de Don Solano. Il se rend à la Havane.

Quant au Général qui commandoit l'escadre espagnole aux Antilles, c'étoit ce même Joseph Solano qui, dans la guerre précédente, étant Capitaine du *Buon Consejo*, vaisseau de soixante canons, soutint devant Cadix, un combat terrible contre l'Achilles, vaisseau anglois qui en montoit soixante-quatre; il y perdit un bras, un œil, eut cent soixante hommes

tués sur son bord, & finit par forcer son adversaire à la retraite. Il étoit difficile de se persuader qu'un pareil Officier manquât d'activité; mais les maladies avoient fait de cruels ravages dans son escadre; & ce fut un obstacle aux expéditions projetées. Il se rendit à la Havane dans les premiers jours d'Août, il y débarqua les troupes commandées par Don Victorio de Navia, & l'on n'espéra plus qu'il se tentât rien d'importent aux Indes occidentales avant la fin de l'hivernage. Seulement M. de la Motte-Piquet fut chargé d'observer avec une partie de la flotte combinée, les desseins & les entreprises de l'Amiral Rodney qui s'étoit retiré à la Jamaïque.

1780.

Ouragans aux Indes occidentales. Désastres des Isles angloises.

Il suit de tout ce qu'on vient de lire, que les efforts de l'Angleterre tant en Amérique que dans les Indes occidentales, furent en pure perte cette année comme les années précédentes, & que cette campagne ruineuse ne fit qu'approfondir l'abyme où l'opiniâtreté des Anglois les avoit précipités. L'impuissance de leurs armes que la

ſupériorité des forces combinées
1780. de leurs adverſaires réduiſoit à
l'inaction, ne fut pas le ſeul obſtacle
au ſuccès de leurs entrepriſes dans
ces contrées. Les élémens qui ſembloient
s'être ligués pour leur ruine
en beaucoup d'autres occaſions,
ſe ſoulevèrent contre eux le 10
Octobre, avec une violence inconnue
juſqu'alors dans les Indes
occidentales. Pluſieurs coups de
vent terribles avoient annoncé
cette tempête, qui dura huit jours.
Toutes les iſles angloiſes eurent
plus ou moins de part à la calamité
générale; mais Saint-Chriſtophe,
la Barbade & Sainte-Lucie
furent les plus maltraitées; quatre
cens navires appartenans à ces iſles
furent engloutis en une ſeule nuit.
Bridg-Town, qui, peu d'heures
auparavant étoit une des plus
belles villes des Indes occidentales,
fut convertie en un monceau de
ruines; cinq mille habitans y périrent,
tous ſes environs furent
dévaſtés. Les autres villes de la
Barbade éprouvèrent le même ſort.
Ceux des malheureux habitans qui
ſurvécurent à ce déſaſtre, ſe trou-

vèrent environnés de décombres, 1780.
ſans vivres, ſans édifices où ils puſſent ſe réfugier, ſans matériaux ſans inſtrumens pour en conſtruire, & s'ils en avoient eu, ſans ouvriers pour les mettre en œuvre. On pourroit faire à-peu-près la même deſcription des ravages de Sainte-Lucie. On ſe contentera d'obſerver que tout ce qu'il y avoit de vaiſſeaux dans la rade de cette iſle, fut emporté d'un ſeul coup de vent, ſur le glacis du Morne *Fortuné*. Si dans cette circonſtance l'Amiral Rodney avoit gardé ſa ſtation, la flotte angloiſe n'eût pas échappé ſans doute aux horreurs de cette tempête; mais il s'étoit porté ſur les côtes de l'Amérique, & cette démarche imprudente en elle-même, fut, par l'événement, le ſalut de ſon eſcadre.

Trahiſon d'Arnold.

Ce terrible ouragan ſi funeſte aux iſles britanniques, ne cauſa que peu de ravages dans les nôtres; & cette circonſtance avouée des Anglois, ajoutoit infiniment au malheur de leur ſituation. Elle ne fit qu'empirer depuis cette époque, & particulièrement en Amérique où

toutes les ressources leur manquèrent à la fois, sans excepter celles
1780. de la séduction & des négociations insidieuses avec les sujets de la République les moins bien affermis dans leur patriotisme. Le fameux Arnold étoit un des plus corruptibles ; les Anglois ne l'ignoroient pas, aussi n'épargnèrent-ils rien pour achever de le débaucher. A tous les vices d'un mauvais citoyen, cet Officier joignoit, comme on l'a vu, les rares talens d'un grand homme de guerre. Même en soupçonnant sa fidélité, le Congrès séduit par l'éclat de ses qualités martiales, avoit continué de l'employer dans les premiers grades de l'armée : on avoit eu l'imprudence de lui confier deux mille sept cens hommes, & de mettre à sa disposition quatre forts importans, dont ceux de West-Point & de Stoney-Point faisoient partie. L'occasion parut belle à Sir Henry Clinton ; il connoissoit à fond l'intérieur d'Arnold, & peut-être l'avoit-il pressenti depuis longtems. En conséquence, il assembla une espèce de Conseil formé de ses Aides-de-

Camp & de quelques Officiers de confiance, pour délibérer ſur les moyens d'amener le Général américain à une défection abſolue. Il parut dangereux de lui propoſer la déſertion du corps qu'il commandoit, & l'on crut plus ſage de ſe concerter avec lui pour attirer ſa diviſion vers un lieu convenu où le Général anglois devoit apoſter des forces ſuffiſantes pour l'envelopper. Cette détermination priſe, il ne fut plus queſtion que de la communiquer à Arnold. L'Adjudant-Général André, offrit ſes ſervices, & malgré le danger d'une telle négociation, il ſe traveſtit en payſan, arriva au camp américain, pénétra juſqu'à la tente du Général, convint de tout avec lui, & reprit le chemin de New-York; mais il fut obſervé dans ſa retraite par trois Miliciens qui, l'ayant arrêté, lui firent des queſtions auxquelles il répondit en homme qui a perdu la tête. Par l'effet d'une diſcrétion inconcevable, au lieu de produire un paſſe-port que lui avoit donné le Général américain, il tira de ſa poche une montre & cent

1780.

1780. guinées, qu'il offrit pour ſa rançon. Plus l'offre étoit conſidérable, plus l'homme arrêté devenoit ſuſpect. Il fut conduit à la tente du Général Washington qui, l'ayant fait fouiller, trouva dans ſes bottes des papiers qui découvroient le complot d'Arnold. Comme il eût été dangereux de le faire enlever avec éclat, le Général imagina de lui écrire que MM. de Rochambeau & de la Fayette deſirant voir ſa diviſion, il le prioit de la tenir le lendemain ſous les armes. Arnold donnoit dans le piège, lorſque l'Aide-de-Camp chargé du meſſage eut l'imprudence de parler d'un eſpion qui venoit d'être arrêté. Le Général conſpirateur, ne demanda point d'éclairciſſement; mais il diſparut ſous quelque prétexte, gagna le rivage, ſe jeta dans une barque de pêcheur, & eut le bonheur d'arriver ſans accident à New-York.

L'Adjudant Général André eſt condamné comme eſpion à perdre la vie.

Cependant le malheureux André étoit chargé de fers. La nouvelle en parvint bientôt au Général Clinton, qui expédia ſur le champ un parlementaire pour traiter de l'é-

change de ce prisonnier. Washington ne voulut entendre à aucune proposition, à moins qu'on ne lui livrât Arnold. L'Adjudant-Général fut jugé dans un Conseil de Guerre, & condamné comme espion à perdre la vie; l'exécution suivit de près cette sentence. On prétend que ses Juges fondoient en larmes en la lui annonçant. A peine entré dans sa vingt-septième année, André réunissoit à toutes les vertus sociales, les talens militaires d'un Officier consommé. Quant au traître Arnold, il jouit impunément du salaire de son crime, si toutefois on peut regarder comme impunie une lâcheté qui le couvrit de honte aux yeux même des Anglois qui la récompensèrent. En vain essaya-t-il de se justifier dans une adresse au peuple de l'Amérique, envain prodiga-t-il les invectives contre le Congrès; personne ne fut tenté de le croire excusable, & l'horreur qu'inspira sa trahison, ne fit que resserrer les nœuds du patriotisme américain. 1780.

Ce complot échoué enleva aux Anglois leur dernière ressource en Amérique, du moins pour cette

Que les Hollandois sont prêts à rompre ou-

campagne. On a vu que depuis
1780. longtems ils étoient hors d'état dans
vertement avec les Anglois. les Indes occidentales, de rien exécuter à force ouverte contre les François & les Espagnols. Faute d'ennemis qu'ils pussent vaincre, ils en cherchoient de tous côtés qu'ils pussent vexer impunément. De toutes les Puissances neutres, les Hollandois étoient celle qu'ils avoient outragée avec le plus de confiance dans les quatre parties du monde. Ils croyoient cette nation disposée à tout souffrir plutôt que de se désister en faveur des alliés, d'une neutralité sans laquelle son existence même étoit compromise, ou paroissoit l'être. Mais la dépendance où ils avoient tenu si longtems la république de Hollande étoit une usurpation, dont elle pouvoit enfin s'affranchir, grace à la révolution prête à s'opérer dans le systême politique des Puissances. Un dernier outrage fait à la souveraineté de cette République dans les Indes occidentales, décida sa rupture avec la Grande-Bretagne. Voici le fait tel qu'on le trouve consigné

consigné sans variations dans tous les papiers du tems. 1780.

Au commencement du mois d'Août, sept bâtimens américains poursuivis par des vaisseaux de guerre détachés de l'escadre de Rodney, s'étoient réfugiés dans le port de l'isle Saint-Martin, l'une de celles qui appartiennent aux Hollandois. Le 9, un vaisseau de ligne, six frégates & un cutter anglois vinrent mouiller devant cette isle, & le Commandant de l'escadre ayant fait débarquer un détachement des troupes de la marine, se rendit chez le Gouverneur Heyliger qu'il somma de lui livrer les sept bâtimens américains, leurs équipages & leurs cargaisons. Sur le refus du Gouverneur, l'Officier le menaça d'exécuter à l'instant les ordres de l'Amiral Rodney, qui lui prescrivoient de mettre la ville en cendres & de raser les fortifications, s'il éprouvoit la moindre résistance. M. Heyliger lui demanda de vouloir certifier par écrit, que l'Amiral étoit autorisé par la Cour de Londres à faire exécuter une menace aussi positive. Le Ca-

Violence faite au Gouverneur de l'isle Saint-Martin.

1780. pitaine anglois donna cette déclaration, & le Gouverneur ne crut pas devoir s'oppoſer davantage à cette violence britannique. Les vaiſſeaux américains furent enlevés, ainſi que leurs cargaiſons & leurs équipages.

La Grande-Bretagne prévient la Hollande par un manifeſte.

L'atteinte manifeſte portée à la neutralité du port Saint-Martin, n'étoit pas une inſulte tolérable; & l'aſcendant du Prince d'Orange toujours plus diſpoſé pour les Anglois, ne fût plus capable de balancer les intérêts du commerce viſiblement ſacrifiés à de vaines conſidérations, à des ménagemens puériles envers une nation, dont la politique n'admettoit aucuns ménagemens. Les Etats-Généraux, dès longtems ébranlés par les ſollicitations de la France & de l'Eſpagne, ſe décidèrent enfin aux repréſailles ſi violemment provoquées dans l'iſle de Saint-Martin, & récemment juſtifiées en Europe par mille autres vexations, dont la plus injurieuſe fut de vendre à l'enchère les navires enlevés au Comte de Byland, par le Commodore Fielding. Ces derniers outrages ne pouvoient ſe réparer par d'autres

voies que celles des hostilités ; & Leurs Hautes-Puissances ordonnèrent des préparatifs de guerre qui manifestoient ouvertement leurs nouvelles dispositions à cet égard. On arma dans quelques ports de Hollande, & l'objet de ces armemens ne fut ignoré de personne. On assignoit publiquement à la premiere escadre sa destination pour les Indes occidentales. On renforçoit les garnisons des places maritimes. Tous les chantiers de la République annonçoient le projet d'une marine respectable ; & ce qui dût enfin éclairer la Grande-Bretagne sur les intentions ultérieures des Provinces-Unies, plusieurs des vaisseaux en construction devoient être équipés aux frais & pour le compte de l'Amérique. La Cour de Londres comprit enfin, qu'une guerre ouverte avec l'Angleterre n'étoit pas de toutes les perspectives la plus effrayante pour les Hollandois ; & que cette rupture si longtems regardée comme impossible, étoit désormais inévitable, à moins que pour conjurer ce nouvel orage, elle ne descendît à des sou- 1780.

1780. missions, & n'effectuât de bonne-foi des réparations trop longtems éludées sous les plus vains prétextes. La fierté britannique ne pouvoit embrasser une ressource humiliante; & pour sauver au moins l'honneur dans cette conjoncture critique, elle suggéra aux Ministres de la Grande-Bretagne un parti moins sage qu'audacieux, celui de prévenir la Hollande par un manifeste qui eut tout l'effet d'une declaration de guerre.

Griefs allégués dans ce manifeste.

Les griefs sur lesquels Sa Majesté Britannique insiste particulièrement dans cette pièce, sont tous assez vagues & peu faits pour justifier une rupture entre les deux Puissances. Le plus grave est un traité signé au mois de Septembre 1778, & dont le premier article portoit qu'il y aura une paix ferme, inaltérable & universelle, ainsi qu'une amitié sincère entre Leurs Hautes-Puissances les Etats des sept Provinces-Unies de Hollande, & les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale. Ce traité longtems ignoré des Ministres d'Angleterre fut trouvé dans les malles de M. Henry Lau-

rens, ci-devant Président du Congrès, & nommé depuis Ambassadeur à La Haye. Il s'étoit embarqué à Philadelphie sur le paquebot le Mercury, qui fut pris dans la traversée. On conduisit à Londres ce respectable Américain, on le renferma dans la tour, & parmi ses papiers, dont on s'étoit saisi, on découvrit une copie de ce traité susceptible d'une interprétation favorable. Aux yeux des Ministres britanniques c'étoit une violation manifeste des traités subsistans, & suivant les Bourg-Mestres & Magistrats d'Amsterdam, les seuls qui eussent signé la pièce en question, leur conduite ne supposoit point de négociation régulière avec les Etats-Unis, & devoit être envisagée comme une mesure préparatoire nécessairement sans effet, jusqu'à la décision encore incertaine du grand procès qui divisoit l'Angleterre & ses Colonies. Il est vrai que M. Van-Berkel, Pensionnaire d'Amsterdam, avoit signé l'esquisse de ce traité conditionel, concerté entre des particuliers sans caractère; mais que pouvoit-il y voir d'offensant

1780.

1780. dans un projet qui ne devoit avoir ſon exécution que dans le cas où l'Angleterre reconnoîtroit l'indépendance de l'Amérique, & que les Etats-Généraux y donneroient leur approbation? C'étoit une ſimple ſpéculation à laquelle la nation n'avoit pris aucune part. Il s'en forme de pareilles dans tous les Gouvernemens du monde, & perſonne ne s'en trouve offenſé. Cependant le Chevalier York jeta les hauts cris, ſe plaignit amèrement au nom de ſa Cour, demanda qu'on punît les auteurs du projet, & M. Van-Berkel qui l'avoit favoriſé. Le Chevalier York ne ſe diſſimuloit pas l'incongruité de ſa demande; mais il ne cherchoit qu'un prétexte à cette déclaration de guerre, dont la témérité fit l'étonnement de toute l'Europe.

Manœuvres de l'Angleterre pour aliéner la Porte contre la France.

Cette démarche alloit ajouter un nouveau dégré de force à la confédération des ennemis de l'Angleterre, dans une circonſtance où elle perdoit enfin tout eſpoir de ſe ménager une alliance utile parmi les autres Puiſſances de l'Europe. Toutes paroiſſoient diſpoſées à fa-

vorifer le projet de la ligue déjà formée dans le Nord en faveur de la neutralité armée. Envain la Cour de Londres avoit fait preſſentir la Porte; envain eſſaya-t-elle, par des négociations ſecretes, par des ſuppoſitions toujours odieuſes & par les manèges indécens d'une politique aux abois, d'aliéner cette Puiſſance amie conſtante de l'Empire françois. La Porte continua de l'être, en regrettant que ſa poſition ne lui permît pas en cette circonſtance de jouer le rôle d'alliée. 1780.

Que le Portugal n'eſt point libre d'accéder au traité de neutralité armée.

L'influence que l'Angleterre conſerve ſur le Portugal, laiſſoit peu d'eſpoir qu'il ſe prêtât à la confédération armée pour le maintien de la neutralité, au moins dans l'étendue néceſſaire pour la rendre efficace; mais il ſe paſſoit tous les jours, &, pour ainſi dire, ſous les yeux de la Cour de Liſbonne, des faits bien capables de la convaincre de la néceſſité de cette confédération. Ses ports étoient en quelque ſorte un marché public où les corſaires anglois venoient trafiquer de leurs priſes, ſans excepter celles

1780. qu'ils avoient faites sur les neutres. Envain le Juge-Conservateur voulut s'oppoſer à cette licence; les Agents britanniques procédoient impunément à la vente des navires & de leurs cargaiſons. En gémiſſant ſur de pareils excès, la Cour de Portugal ſe voyoit forcée de les tolérer. Mais les avantages qui devoient réſulter pour le commerce des Puiſſances liguées en faveur de la neutralité, la protection réciproque à laquelle elles s'engageoient par le traité déjà conclu entre les Cours de Ruſſie, de Suede & de Dannemark, & les réquiſitions vives & preſſantes de la France & de l'Eſpagne, étoient de puiſſans motifs pour attirer le Portugal dans la confédération des neutres. Cette Puiſſance mit enfin un terme à ſes acceptions trop manifeſtes pour l'Angleterre, & le port de Liſbonne ceſſa d'être un moment le théâtre des vexations britanniques. Par un Edit de Sa Majeſté Très-Fidele, ce port fut déſormais fermé ſans diſtinction à tous les vaiſſeaux de guerre qui s'y préſenteroient avec des priſes, le ſeul cas d'une ex-

trême détresse excepté, encore falloit-il qu'ils n'y séjournassent que vingt-quatre heures, & qu'ils en sortissent avec leurs prises intactes. Cet édit changeoit absolument la face des choses au désavantage de la Grande-Bretagne, qui se trouvoit par-là sans autre communication avec l'Océan, que le port de Gibraltar. Soit volontaire ou forcée, cette démarche du Portugal occasionna de vives plaintes & de terribles menaces de la part des Anglois, qui par un effet de leur ascendant sur cette Puissance, vinrent à bout de faire annuler son reglement, & d'empêcher son accession au traité de la Russie, de la Suede & du Dannemark. 1780.

Conjectures sur les flottes combinées en Europe.

Ces trois nations réunies avoient une marine suffisante pour faire respecter leur neutralité. D'ailleurs, l'Angleterre venoit enfin d'apprendre qu'il est un terme où les vexations retombent sur ceux qui les exercent. L'exemple des Hollandois pouvoit être imité, & dans sa position, il n'étoit pas vraisemblable qu'elle songeât encore à troubler la paix des Puissances impartiales.

1780. La supériorité des alliés se soutenoit en Europe comme dans les autres parties du monde; & la marine de France & d'Espagne sembloit avoir acquis un nouveau degré de puissance & de vigueur, en recouvrant M. le Comte d'Estaing, que le vœu général appelloit au commandement de la flotte combinée, qui, disoit-on, étoit au moment de se rassembler à la Corogne. Le bruit se répandit qu'il alloit prendre la conduite de cette flotte, & que c'étoit l'objet de son voyage en Espagne. En effet, il étoit arrivé le 4 Août à Madrid où l'on prétendit que Sa Majesté Catholique l'avoit déclaré Généralissime de ses troupes de terre & de mer. Il partit de Saint-Ildephonse le 15 Septembre, pour se rendre à Cadix, où trente-neuf vaisseaux, disoit-on, alloient mettre à la voile sous les ordres du Vice-Amiral, pour se joindre aux douze vaisseaux de Brest, qui, réunis à la forte escadre de M. du Pavillon, devoient porter la totalité de la flotte à plus de soixante vaisseaux de ligne. Mais tous ces bruits n'avoient encore d'autre

fondement que la possibilité de les réaliser. La France ayant pourvu à la défense de ses isles & à la protection de l'Amérique, ne projetoit aucune opération importante en Europe ; & quant à l'Espagne, toutes ses vues se portoient vers le détroit, d'où il lui suffisoit d'écarter les secours destinés pour Gibraltar. 1780.

M. de la Touche-Treville est désigné Commandant d'une flotte prête à partir pour l'Amérique.

La chose dont on s'occupoit le plus à cette époque, étoit l'équipement d'une escadre & d'un convoi destinés pour l'Amérique. M. de la Touche-Tréville avoit d'abord été choisi pour la commander. Les douze vaisseaux de ligne doublés en cuivre, dont elle étoit composée, devoient convoyer un grand nombre de bâtimens chargés de vivres & d'environ six mille hommes de troupes, savoir, les régimens de Neustrie, d'Auvergne, de Rouergue & d'Anhalt, & des recrues pour les completter en cas de maladies. La majeure partie de ces troupes alloit joindre l'armée de M. le Comte de Rochambeau, & tenir lieu de la seconde divi-

sion, dont l'envoi fut si vivement

1780. sollicité par ce Général.

Le départ de M. de la Touche Tréville, fixé d'abord au mois d'Octobre, fut retardé jusqu'à la fin de l'année & précédé par celui du Comte d'Estaing, dont le voyage & le séjour en Espagne, n'avoient eu d'autre objet que la sûreté du nombreux & riche convoi des Indes occidentales, arrivé à Cadix sous l'escorte de M. de Guichen, & qui devoit gagner les ports de France sous la protection du Vice-Amiral, sans perdre un seul vaisseau. Par les sages dispositions de cet illustre Commandant, l'escadre & le convoi avoient été suffisamment approvisionnés en moins de cinq ou six jours. Toute la flotte françoise mit à la voile le 30 Octobre, quoique le vent ne fut pas très-favorable; & la belle manœuvre de M. d'Estaing fut admirée en cette occasion. Don Louis de Cordova appareilla le lendemain pour accompagner nos escadres jusqu'au cap Saint-Vincent. Les deux armées réunies formoient un nombre de soixante-

M. le Comte d'Estaing ramene de Cadix dans les ports de France l'escadre & le convoi de M. le Comte de Guichen.

trois vaiſſeaux de ligne, ſans y comprendre les vaiſſeaux de cinquante canons. Le 28, les navires de la Méditerranée s'étoient ſéparés du grand convoi; mais ce jour-là même, ils furent obligés, à cauſe du mauvais tems, de jeter l'ancre ſous Rota. Le 2 Novembre, un coup de vent terrible obligea les deux eſcadres & le convoi de rentrer dans la baie de Cadix. Vingt vaiſſeaux de ligne & autant de navires avoient été diſperſés par la tempête; de ce nombre étoit le Robuſte, que montoit M. le Comte de Graſſe. Le 5 tous les vaiſſeaux diſperſés reparurent à l'entrée de la baie, & il ne s'en trouva pas un ſeul d'égaré. Le Commandant du Robuſte reçut ordre de mouiller en cet endroit, parce que le vent étoit redevenu favorable, & que M. le Comte d'Eſtaing ſe diſpoſoit à ſortir du port; ce qu'il fit le ſoir même avec tous ſes vaiſſeaux. Le 7, la flotte & le convoi mirent à la voile accompagnés ſeulement de trois frégates & de ſix vaiſſeaux eſpagnols; quoiqu'un peu lente, cette navigation fut heureuſe

1780.

[redacted] jusqu'à leur arrivée dans les ports
1780. de France.

Politique de la France dans les préparatifs d'une invasion en Angleterre.

Cet objet rempli, l'inaction de nos escadres fit bien voir aux Anglois que ce grand appareil de guerre n'avoit point eu pour motif, le projet d'une invasion sur leurs côtes; mais la politique des Cours alliées étoit de leur faire craindre cette invasion, & de les forcer à se tenir sur une défensive ruineuse, qui tôt ou tard devoit épuiser leurs dernières ressources. Cette méthode adoptée par la France, pendant toute la campagne de 1780, n'étoit pas la plus analogue à la valeur impétueuse de nos armées; peut-être étoit-ce la manière la plus lente & par conséquent la plus dispendieuse de réduire nos fiers ennemis; mais elle épargnoit le sang françois, & le dévouement de la nation ne

Patriotisme des François.

connoissoit point de bornes. Elle avoit des milliers de citoyens disposés à tout sacrifier aux besoins de l'Etat, & même leur fortune & celle de leur postérité. L'Angleterre n'avoit pas les mêmes ressources que la France, & le pa-

triotifme des Anglois ne pouvoit furpaffer le nôtre. Qu'on fe repréfente l'abyme de détreffe où dut la plonger la néceffité qu'elle s'étoit impofée de faire face à trois Puiffances refpectables par elles-mêmes, & dont la confédération ajoutoit infiniment aux forces de chacune en particulier. Le prodige de cette guerre eft que la Grande-Bretagne ait pu reculer auffi longtems fa défaite; mais plus elle développoit d'efforts, plus fa ruine étoit néceffaire. On a vu ce qu'ils étoient en Amérique; ils ne furent pas moins impofans en Europe dans tout le cours de cette campagne. 1780.

Forces navales des Anglois en Europe. Que la réunion de leurs ennemis les rend infuffifantes.

Quoiqu'il faille rabattre beaucoup des exagérations britanniques dans le tableau des forces navales d'Angleterre, il eft pourtant vrai de dire que la flotte de l'Amiral Geari ne montoit pas à moins de trente-fix vaiffeaux de ligne, lorfque par la démiffion de cet Amiral, elle reprit fa feconde croifière fous le commandement de l'Amiral Darby. On parloit à cette époque du prochain départ d'une autre efcadre de huit vaiffeaux & de cinq

frégates; elle partit en effet le 28
1780. Novembre, non pour aller, suivant sa première destination, renforcer l'Amiral Rodney aux Indes occidentales; mais pour se joindre à la grande flotte & seconder ses opérations ou dans la manche, ou dans le détroit de Gibraltar. L'arrivée de M. de Guichen avoit changé les premières dispositions relativement aux Indes occidentales, où son absence rendoit moins pressant le besoin des renforts destinés à Rodney. Le retour du contre-Amiral Hyde Parker, son escadre & le riche convoi qu'elle escortoit, furent un surcroit de forces pour la marine angloise en Europe, & l'on ne peut disconvenir qu'elle n'y fut peut-être supérieure à la marine des autres Puissances belligérantes prises chacune séparément; mais la réunion les fortifioit au point de les rendre invincibles. Leur grand avantage étoit de soutenir la guerre à moins de frais que leur ennemie, &, comme on l'a dit ailleurs, de n'avoir besoin pour la réduire que des efforts qu'elle faisoit pour ne le point être. Encore

une fois, la position de l'Angleterre ne lui permettoit pas de chercher l'occasion d'une affaire générale, & la politique des alliés leur défendoit de faire naître cette occasion. Ils n'en vouloient point à la vie des Anglois ; mais à leur puissance usurpée sur un élément qui ne reconnoît d'autres maîtres que les vents & les tempêtes. Il est vrai que la liberté des mers devoit abaisser la Grande-Bretagne au rang des Puissances inférieures ; mais l'intérêt général demandoit son abaissement, & la gloire de la France est d'avoir procuré cet avantage à l'Europe au moins de frais possible. 1780.

Combien il importoit à l'Angleterre de tenter de grandes expéditions en Europe.

Cette observation suffit pour justifier l'espèce d'inaction qui caractèrisa cette campagne d'Europe ; car c'est le nom qui convient aux opérations de la guerre dans la période que nous parcourons. La plûpart figureroient à peine dans l'histoire, si l'objet de cette guerre ne rendoit intéressans ses moindres détails. Cependant il importoit à l'Angleterre de mettre à profit cette campagne. Dans sa position désespérée, elle n'avoit d'espoir que

1780. dans les hasards heureux d'une grande expédition ; mais faute d'occasions & de moyens, elle ne tenta que de petites choses, dont le succès ne changea rien à sa situation.

Prise de notre célèbre frégate la Belle-Poule.

La prise même de notre célèbre frégate la Belle-Poule, ne fut pour les Anglois qu'un bien foible triomphe, si l'on considére la supériorité du vaisseau qui la força d'amener pavillon. Le Chevalier de Kergarion qui la commandoit, fut tué dans le combat qu'elle soutint la nuit du 15 au 16 Juillet, contre le *Sans-Pareil*, vaisseau anglois de soixante-quatorze canons. La Belle-Poule n'en montoit que trente-deux ; & sa résistance n'en fut pas moins de trois heures & demie. Le sieur de la Motte-Tabourel qui en avoit pris le commandement depuis la mort du Capitaine, ne se rendit qu'à la dernière extrêmité, & lorsqu'il vit plus de la moitié de sa batterie démontée, toutes ses manœuvres en désordre, ses mâts criblés ainsi que ses vergues, ses voiles hachées & plus de six pieds d'eau dans la cale. Cette belle défense avoit mis soixante-huit hom-

mes de ſon équipage hors de combat, & comme il le dit dans ſa lettre au Miniſtre de la marine, l'humanité lui faiſoit une loi d'amener pavillon. Ce combat devenu fameux par les regrets qu'on donna longtems à la perte de la Belle-Poule, fut livré à quelques lieues des ſables d'Olonne. 1780.

Belle défenſe de notre frégate la Capricieuſe.

Dix jours auparavant, notre frégate la Capricieuſe de trente-deux canons, ſe trouvant au quarante-quatrième degré de latitude & au neuvième de longitude, avoit ſoutenu un combat encore plus terrible contre les deux frégates angloiſes la Prudente & la Licorne, l'une de vingt-ſix & l'autre de vingt-huit canons. L'action commença ſur les onze heures & demie du ſoir, & continua juſqu'à quatre heures du matin avec une fureur, dont on a peu d'exemples. Le Capitaine françois perdit la vie dans ce combat, & plus de cent hommes de ſon équipage éprouvèrent le même ſort. La frégate étoit percée à l'eau de treize boulets, lorſqu'elle ſe rendit à l'ennemi après une action de cinq heures, qui couvrit de

1780. gloire le Chevalier de Cherval & tout l'équipage qu'il commandoit. Le feu avoit pris à la Capricieuse au moment de l'amariner, & cet incendie ne s'éteignit que dans les flots où elle fut engloutie à la vue des frégates angloises. Heureusement que tous les François venoient de l'abandonner, & qu'on eut le tems de sauver les blessés.

Prise de [l]a frégate [l'Ar]tois.

Le premier de Juillet, le vaisseau anglois le Romney avoit pris, à la hauteur du cap Finisterre, notre frégate l'Artois, construite par la province de ce nom. M. Fabre, gentilhomme Artésien, très-distingué par ses talens & sa bravoure, commandoit cette frégate de 36 ou 40 canons, & l'une des plus belles de la marine françoise. Il fut contraint de se rendre au Capitaine Home, après un combat très-vif où il eut vingt Matelots tués. Le nombre de ses blessés fut d'environ quarante hommes.

Combat [glo]rieux de [la] Nymphe [co]ntre la [Fl]ora.

Le combat des frégates la Nymphe & la Flora nous paroît mériter une attention particuliere, en ce qu'il offre un exemple de l'intrépidité françoise, qui tient presque du

merveilleux. Quoique la Flora portât quarante-quatre canons, & que notre frégate n'en montât que vingt-six, le Chevalier de Rumain qui la commandoit, n'en montra pas moins d'ardeur pour le combat, du moment qu'il apperçut la frégate ennemie. Elles commencèrent par se canonner sur les six heures du soir, & ce prélude coûta la vie au brave Capitaine de la Nymphe, qui, avant de succomber, avoit reçu quatre blessures en moins d'un quart-d'heure. La canonnade ne pouvant qu'être funeste au bâtiment françois, il n'avoit de ressource que dans l'abordage, & bientôt tout l'équipage de la Nymphe se jeta dans la frégate angloise. On combattit corps à corps pendant plus d'une heure avec un acharnement qui fit perdre la vie à soixante François, parmi lesquels on distingua M. de Keranstret premier enseigne, qui fut tué à bord de la frégate angloise, & M. du Couëdic, qui, renversé d'un coup de pique, fut écrasé entre les deux bâtimens. Presque tout l'équipage de la Nymphe, avoit été plus ou moins blessé; & la plûpart des Officiers le furent

1780.

1780. grièvement. M. de Taillard qui commandoit à la place du Chevalier de Rumain, reçut presque au même instant un coup de hache à la tête, & deux coups de fusil, l'un à l'épaule & l'autre dans la hanche droite; il avoit perdu connoissance: revenu à lui, il eut la douleur de voir les Anglois maîtres de la frégate françoise.

Avantage des Anglois dans le combat du Bienfaisant & du Charon contre notre vaisseau le Comte d'Artois.

De tous leurs triomphes dans les mers d'Europe, le plus exalté fut la prise du Comte d'Artois, vaisseau de soixante canons, commandé par le Chevalier de Clonard qui se rendit le 13 Août au Bienfaisant & au Charon qui en montoient, l'un soixante-quatorze & l'autre cinquante-deux. Ce combat soutenu pendant plus de deux heures à la vue de la côte d'Irlande, fut très-glorieux à l'équipage françois qui eut à se battre des deux bords à la fois, contre le Bienfaisant qui le canonnoit par le travers, & contre le Charon qui le tenoit en hanche & l'enfiloit de l'avant à l'arrière. Un autre avantage des vaisseaux anglois, c'est qu'on y chargeoit les canons de boulets & de mitraille, & que le vaisseau

françois ne pouvoit faire usage que du boulet rond. Pendant toute l'action, le Chevalier de Clonard avoit fait l'impossible pour *élonger* le Bienfaisant qui se refusa constamment à l'abordage, le seul genre de combat qui put convenir au Comte d'Artois, vu l'infériorité de ses forces, & le mauvais état de son artillerie. 1780.

Ces échecs sont au moins balancés par ceux des Anglois.

Tous ces avantages de la marine angloise furent au moins balancés par ses échecs. Sans parler des succès plus ou moins heureux de nos frégates, les corsaires françois se signaloient par de riches prises, dont la valeur fut portée à des sommes considérables. Ceux de Dunkerque s'emparèrent dans la mer du Nord de cinquante bâtimens anglois évalués à cinq millions; ving-huit de ces vaisseaux avoient été rançonnés, & par conséquent ne rendirent à l'Etat que la moindre partie de leur valeur. Ces rançons trop multipliées étoient un abus qui méritoit l'attention du Gouvernement; elles donnèrent lieu à un arrêt du Conseil d'Etat du Roi, portant défense à tous

Défense de rançonner les vaisseaux anglois.

1780. les Capitaines corsaires de rançonner les bâtimens ennemis ; on n'excepta que les prises faites dans les mers d'Irlande, dans le canal de Bristol, dans celui de Saint-George & dans le Nord-Ouest de l'Ecosse. En effet, le but de la course étant d'affoiblir l'Angleterre en la privant de ses bâtimens & de leurs équipages, ce grand objet se trouvoit éludé par l'abus des rançons ; la France eut à s'applaudir de ce réglement qui porta un grand préjudice à l'ennemi sur qui nous fîmes beaucoup de prises depuis l'époque de l'arrêt.

21 Octobre.

Avantages des Espagnols

Les Espagnols eurent aussi l'avantage dans la petite guerre de mer. Dès le commencement de Septembre, les vaisseaux de Don Barcelo avoient enlevé plus de soixante-dix navires dans la baie de Gibraltar; mais toutes ces pertes, tant de notre côté que de celui des Anglois, se réparoient plus ou moins par des avantages partiels & des succès de détail qui auroient éternisé la guerre, si la position de la Grande-Bretagne avoit été moins désespérée. Elle trouvoit du moins

moins quelque encouragement dans cette succession de petits échecs & de petits triomphes; mais à tous les événemens sans résultats qui caractérisent cette campagne, il s'en joignit un qui sembloit fait pour déconcerter les espérances de l'Angleterre. 1780.

Riche convoi enlevé aux Anglois.

Tandis que l'escadre aux ordres de l'Amiral Darby étoit à se morfondre devant Brest pour empêcher la jonction des escadres combinées, deux grandes flottes avoient appareillé de Ports-Mouth le 28 Juillet, sous la foible escorte des trois vaisseaux de ligne le Buffalo, l'Inflexible, le Ramillies, & des frégates la Southampton & la Thetis; encore les deux premiers vaisseaux devoient-ils s'en séparer à la hauteur du cap Finisterre, ce qui fut exécuté peu de jours après le départ. Don Louis de Cordova en avoit eu connoissance; il appareilla de Cadix dans la soirée du 8 Août, avec quarante voiles de la flotte combinée; & le lendemain, le Capitaine du Ramillies vit tout son convoi enveloppé par les vaisseaux ennemis qui formoient un croissant.

1780. Il donna le signal de sauve qui peut; mais il n'étoit plus tems ; le cercle étoit presque formé, & le Général espagnol avoit fait le signal d'une chasse générale. Trente-six bâtimens se rendirent sur le champ & furent d'abord amarinés. Le Ramillies, les deux frégates, & quelques autres vaisseaux furent chassés par l'escadre légere aux ordres de M. de Beausset, qui ne pouvant les atteindre, se mit à la poursuite des navires qui fuyoient à la partie du Sud-Ouest; il réussit à les intercepter. Ces nouvelles prises, jointes aux trente-six premieres, complettèrent le nombre de cinquante bâtimens. Le Chef d'escadre Don Vincent Doz fut chargé de la conduite de cette riche flotte qui vint mouiller dans le port de Cadix, accrue de quelques autres prises faites dans la traversée. Le convoi enlevé aux Anglois par l'imprudence de leurs Ministres, étoit, sinon le plus nombreux, au moins le plus important qui fut sorti depuis longtems des ports de la Grande-Bretagne. Il seroit inutile d'observer combien ce coup dût être sensible pour les éta-

ɔlissemens britanniques dans les deux Indes. La perte en argent fut évaluée à un million & demi sterling; & c'étoit la moins fâcheuse. Le pire du calcul fut que le nombre des prisonniers débarqués à Cadix se montoit à trois mille, tant Soldats que Matelots, sans y comprendre les Officiers. 1780.

Mauvaise excuse de Lord Sandwich.

La prise de ce riche convoi fit perdre tout espoir aux bons spéculateurs anglois, & devint la matiere des plus vifs reproches contre Lord Sandwich. Le premier Lord de l'Amirauté crut se disculper suffisamment en disant qu'il y auroit eu de l'imprudence à retirer la flotte des parages de Brest pour la conduire au cap Finisterre, & que la perte du convoi étoit l'effet d'un hasard très-commun à la guerre. Mais, comme l'observe un auteur estimable, (1) s'il eût été imprudent à la flotte angloise de se porter jusqu'au cap, c'étoit une preuve qu'on y appercevoit quelque danger; il y avoit donc de l'imprudence d'y envoyer le convoi sous une foible escorte. Au reste,

(1) M. Joly de Saint-Valier.

1780.

il est difficile de concevoir comment il étoit dangereux pour l'Amiral Darby de se porter jusqu'au cap Finisterre. Quant aux hasards de la guerre; si le désastre du convoi fut un de leurs effets, il n'y a rien qu'on ne puisse mettre sur le compte du hasard, & désormais le hasard seul doit répondre des événemens.

Désastre de la flotte de la Jamaïque.

L'Angleterre imputoit avec raison aux mauvaises combinaisons de ses Ministres, la perte de ces deux flottes équipées pour l'une & l'autre Inde; mais elle n'eut à s'en prendre qu'aux flots des désastres qu'essuya la flotte de la Jamaïque, jusqu'à son arrivée dans les ports de la Grande-Bretagne. Le tiers des vaisseaux périt dans la traversée, & ceux qui abordèrent les côtes britanniques se ressentoient plus ou moins des ravages de la tempête.

L'Angleterre songe à tenter encore les hasards de la guerre.

Telle étoit la position fâcheuse des Anglois à la fin de cette campagne qui, sans doute, auroit été la derniere, s'ils avoient suivi les conseils d'une politique sage & prévoyante; mais l'inaction ruineuse de leur grande flotte qui venoit de mouiller à la rade de Saint-Helen,

après une croisiere aussi pénible qu'infructueuse, fut pour la Grande-Bretagne une raison de plus de tenter encore les hasards de la guerre. Cependant cette flotte avoit rencontré deux fois celle du Comte d'Estaing sans ôser l'attaquer, & il n'étoit pas à présumer que l'occasion se montrât plus belle une autre année. Quoi qu'il en soit, dans la séance du 24 Novembre, M. Jenkinson lut cette résolution à la Chambre des Communes.

1780.

» Que pour le service de 1781, » il soit employé comme forces de » terre trente-neuf mille six cens » soixante-six hommes effectifs, y » compris quatre mille deux cens » treize invalides ».

Lequel est le plus expédient pour l'Angleterre, ou d'augmenter ses forces navales, ou d'accroître ses troupes de terre?

Après quelques difficultés, on finit par voter ce nombre d'hommes; mais dans la séance du 28, lorsqu'il fut question d'entendre le rapport du Comité des subsides relativement aux troupes, M. Hussey déclara qu'il avoit des objections à faire contre la résolution proposée le 24. Il motiva son opposition, en blâmant la préférence qu'on donnoit aux troupes

de terre sur les forces navales; & il annonça l'intention où il étoit de proposer une augmentation de vingt mille Matelots. Comme il avoit demandé dans le cours de sa motion quels étoient les hauts faits capables de compenser la somme de dix millions sterling que coûtoit à l'Etat l'entretien des armées de terre; M. Jenkinson répondit à cette question que dans le cours entier de la derniere campagne, les Anglois n'avoient pas essuyé de perte essentielle, qu'on ne leur avoit pas enlevé une armée, une isle, un seul vaisseau de ligne, & qu'ils avoient remporté des victoires signalées en Amérique. » On ne peut » nier, ajouta-t-il, que les troupes » de terre n'ayent eu beaucoup de » part à nos succès; ce sont elles » qui ont mis Sir Henry Clinton » en état de tenir si longtems en » échec le Général Washington; » ce sont elles qui forcent encore » à l'inaction & le Général améri- » cain & les troupes que la France » a fait passer à son secours, sous » les ordres du Comte de Rocham- » beau; ce sont elles qui, dispersées

» dans les isles que l'ennemi paroif- 
» soit menacer, lui en ont interdit 1780.
» l'accès dans un tems où ses forces
» navales étoient supérieures aux
» nôtres, & l'ont mis dans l'impossi-
» bilité d'agir jusqu'à l'arrivée de
» notre flotte envoyée pour proté-
» ger ces isles.... Graces aux troupes
» de terre, dont on voudroit mé-
» connoître l'utilité, l'ennemi n'a
» pu rien entreprendre; il a trouvé
» par-tout ces troupes disposées à
» le recevoir, & assez en forces
» pour le repousser ».

Tous ces prétendus avantages de l'Angleterre en Amérique, n'étoient si gratuitement exagerés par les Ministres, que pour faire goûter au peuple anglois la prolongation de la guerre; & ce fut dans le même esprit, qu'ils firent solliciter au Parlement un vœu de remerciemens en faveur de Lord Cornwallis, de Sir Henry Clinton & de l'Amiral Arbuthnot. Cette motion passa avec les amendemens ordinaires, malgré l'opposition de la minorité qui n'approuvoit ni la guerre d'Amérique, ni les honneurs accordés aux Généraux.

1780.

Que les Américains, suivant M. Wilkes, sont dans le même cas que le peuple anglois soulevé contre Charles I.

» Quels que soient, dit M. Wilkes, » les succès, dont vous vous pro» posez de récompenser les auteurs, » je regarderai toujours les Amé» ricains comme ayant pris les armes » dans les mêmes principes que » ceux du peuple anglois armé » contre Charles premier. Ce Prince » vouloit puiser dans la bourse de » ses sujets sans leur consentement; » il portoit atteinte à la constitution: » le peuple réclama ses droits; il » prit les armes. La position des » Américains est absolument la » même que celle de vos ancêtres; » ils ont les mêmes droits, & ces » droits sont également violés. » En tirant l'épée contre les Amé» ricains, Sir Henry Clinton & Lord » Cornwallis l'ont plongée sans pro» vocation dans le sang innocent. » Je suis prêt à voter des remer» ciemens pour les Officiers qui » ont remporté des victoires sur » la France ou sur l'Espagne; mais » en voter en faveur de ceux, qui » dans la supposition même d'une » rébellion de la part des Améri» cains, n'auroient servi que dans » une guerre civile, c'est ce dont

» on ne trouve point d'exemples
» dans les annales du monde. Jamais Rome ne décerna les honneurs du triomphe à un Général qui n'avoit à faire valoir que des victoires remportées sur ses concitoyens ».

1780.

Dispositions des Anglois pour la campagne de 1781.

Toutes les déclamations des anti-ministériaux ne devoient rien changer au plan de la campagne prochaine. Ces dispositions embrassoient les quatre parties du monde ; & déjà les papiers publics avoient désigné les objets sur lesquels on devoit asseoir l'impôt des vingt-cinq millions nécessaires aux frais de la guerre dans le courant de 1781. A peine rentrée dans le port, la grande flotte se disposoit à lever l'ancre, pour recommencer sa croisière & protéger le retour des quatre flottes marchandes attendues de l'Amérique & des Indes orientales. On équipoit une escadre de cinq vaisseaux aux ordres de Lord Mulgrave, pour aller exercer les hostilités récemment dénoncées aux Etats-Généraux. Le Commodore Johnstone se disposoit à reprendre sa station devant Lisbonne avec

1780. trois vaisseaux de ligne & huit frégates. On parloit d'une forte escadre destinée à renforcer l'Amiral Hughes aux Indes orientales, & cette escadre, disoit-on, alloit mettre à la voile sous le commandement de l'Amiral Pallifer.

Leur position dans l'Inde. Lord Macartney est désigné pour succéder à Sir Thomas Rumbold dans le Gouvernement de Madrass.

La position des Anglois dans cette partie du monde, n'étoit pas moins allarmante que sur les autres théâtres de la guerre. Le désordre régnoit dans toutes les possessions de la compagnie, & particulièrement à la côte de Coromandel, où les Gouvernemens étoient déchirés par les factions & les troubles civils. La guerre avoit été la première cause des malheurs de l'Inde britannique, & la négligence ou l'incapacité des Gouverneurs en avoit favorisé les progrès. Le peuple toujours précipité dans ses jugemens, s'en prenoit sur-tout à la mauvaise administration de Sir Thomas Rumbold qui venoit de résigner le Gouvernement du fort Saint-George ou de Madrass. On lui faisoit un crime des quinze cens mille livres sterling qu'il avoit amassées, en moins de quatre ans, dans

cette place lucrative. Pour remédier aux désordres, le Général 1780.
Smith avoit proposé dans une assemblée des actionnaires de la compagnie des Indes, entr'autres moyens nécessairement efficaces, de choisir le successeur de Sir Rumbold parmi les serviteurs de cette compagnie. C'étoit le vœu de quelques membres de l'assemblée; mais Lord Macartney, ci-devant Gouverneur de la Grenade, aspiroit à la présidence du fort Saint-George, & ce Lord l'emporta sur ses concurrens. Rien ne prouvoit l'influence de la Cour dans les délibérations de la compagnie, comme cette élection contre laquelle le Général Smith & d'autres actionnaires protestèrent jusqu'au jour de la décision. Le 13 Décembre, les Directeurs à qui ce choix appartenoit, avoient déjà reçu de Lord Macartney le serment d'usage en pareille circonstance. Le 20, il adressa à la Cour des actionnaires réunis dans leur Hôtel un discours très-modeste où il se qualifioit enfant adopté par ce corps respectable. M. Burke releva cette proposition en obser-

vant, avec humeur, que la com-
1780. pagnie avoit des enfans dans son sein, & qu'il n'étoit pas besoin d'en adopter d'étrangers; mais son opposition, celle de M. Smith & de quelques membres de cette Cour, ne devoient rien changer aux résolutions de l'assemblée. On prit en faveur de Lord Macartney, le suffrage qui confirmoit, pour le moment, le choix des directeurs, & qui donnoit la certitude de le voir confirmé, lorsqu'on en viendroit au scrutin.

Victoire d'Ayder-Aly.

Dans l'état présent des choses, il falloit autant de présomption que de courage pour ôser se charger du gouvernement de Madrass; mais Lord Macartney ne manquoit ni d'intrépidité, ni de confiance en ses talens, & les fâcheuses nouvelles de l'Inde, ne ralentirent point son ardeur pour le service de la compagnie. Cependant on venoit d'apprendre qu'Ayder-Aly-Kan, à la tête d'une armée formidable de Marattes, n'attendoit pour former le siége de Madrass, que l'arrivée des Ingénieurs françois qui devoient le diriger. On avoit d'autant

plus lieu de craindre pour cette place, qu'il y régnoit de grandes divisions entre la garnison & les habitans. D'ailleurs ce fameux conquérant venoit de ravager plusieurs possessions angloises sur la côte de Coromandel. Au mois de Juillet de cette année, il étoit entré dans le Carnate avec quatre-vingt mille hommes, auxquels devoit se joindre une armée détachée des isles françoises. Il commença les hostilités par envoyer cinq mille chevaux dans les environs de Madrass où ils pillèrent les maisons & les jardins des habitans, qui tous se réfugièrent dans la ville & sous la protection du fort. Il fallut beaucoup de tems pour former une armée des troupes éparses dans les garnisons angloises; la cavalerie d'Ayder couvroit le pays & retardoit nécessairement la jonction des petits corps dispersés. Enfin un gros détachement de trois mille Sypahis & de quatre mille cinq cens Européens aux ordres du Colonel Baillie, rencontra vingt mille Marattes commandés par le fils d'Ayder. Ils plièrent au premier choc; mais s'étant bientôt

1780.

1780. ralliés, ils revinrent à la charge contre le Colonel qui se trouvoit alors à cinq ou six milles de la grande armée de Sir Hector Munro, Généralissime des troupes de la compagnie britannique. A cette seconde attaque, Ayder qui commandoit en personne, fit jouer trois batteries qui causèrent un tel désordre parmi les troupes royales, que la ligne angloise fut entièrement rompue. Cependant le Colonel & une partie de son détachement s'ouvrirent un passage avec la bayonnette jusqu'au village le plus voisin; mais un parti ennemi fondit sur eux & les battit si complettement, qu'il n'y eut qu'un petit nombre d'Européens qui échappèrent à ce désastre.

Le royaume d'Arcote est abandonné à la merci du vainqueur

Sir Hector Munro en fut informé sur le champ & ne crut pas devoir tenter une revanche trop périlleuse. Il se retira précipitamment à Madrass, laissant le royaume d'Arcote à la merci de ce vainqueur redoutable par sa bravoure & ses talens personnels; mais encore plus à craindre par la valeur des troupes européennes qui faisoient la principale

force de son armée. Elles étoient commandées par un vieux Sergent françois à qui l'on avoit envoyé la Croix de Saint-Louis & le Brevet de Lieutenant-Colonel, sur de bons témoignages de sa capacité, de ses services & de son attachement aux intérêts de la France. Ce brave homme avoit eu beaucoup de part à la dernière victoire des Marattes, dont le succès étoit fait pour changer la destination du Commodore Johnstone qui, disoit-on, étoit allé avec sa petite escadre tenter une expédition à Buenos-Ayres, dans un pays éloigné de tous les établissemens anglois & défendu par un régiment de troupes reglées & six mille hommes de milice aux ordres d'un excellent Officier des armées espagnoles. L'Amiral eût nécessairement échoué dans cette tentative. Il reçut ordre de diriger sa marche vers le cap de Bonne-Espérance où l'intention de l'Angleterre étoit de commencer les hostillités contre les Hollandois. Ce mouvement avoit été prévu, & le Commandeur de Suffren étoit parti pour l'Inde avec

1780.

Projets échoués du Commodore Johnstone.

1780. une escadre considérable, un convoi nombreux & des renforts pour le cap de Bonne-Espérance. Ce qui dut ajouter aux allarmes de la compagnie angloise, ce fut la destination des six vaisseaux de ligne qui, le 8 Octobre, avoient mis à la voile de l'Isle-de-France pour aller tenter une expédition à l'embouchure du Gange. Le plan de M. d'Orves, Commandant de cette escadre, étoit d'intercepter les bâtimens qui descendroient le fleuve, de croiser ensuite sur les côtes de Coromandel & de Malabar, & de se mesurer, s'il étoit possible, avec l'Amiral Hughes qui n'avoit alors que cinq vaisseaux à Madras.

Prise du fort Basan par le Général Goddard.

La prise du fort Basan situé sur les confins du pays des Marattes, est le seul événement heureux pour l'Angleterre, dont cette partie du monde ait été le théâtre à cette époque. Le 13 Novembre, le Général Goddard s'étoit porté sur cette place très-bien fortifiée & défendue par une nombreuse garnison. Avec les troupes qu'il avoit amenées de Surate, & les renforts qui lui vinrent de Bombay, il se mit en

devoir de former une attaque régulière. Le 28, il établit sa première batterie; & en moins de douze jours elles furent toutes en état de jouer. Elles étoient si bien servies, que le 11 Décembre la place se rendit à discrétion. C'étoit la plus importante du pays. Les ouvrages du fort Basan avoient coûté originairement aux Marattes, soixante-dix laques de roupies, & le Général Goddard se flattoit que, pour en recouvrer la possession, ces Indiens se joindroient aux troupes de la compagnie contre Ayder-Aly-Kan; mais cette conjecture n'avoit de fondement que dans la présomption du Général anglois; & les Marattes étoient plus éloignés que jamais de cette défection imaginaire. 1780.

Projet sans exécution contre le port de Mangalore.

Quoi qu'il en soit, ce Général après avoir laissé une assez forte garnison à Basan, marcha vers Mangalore avec des troupes & de l'artillerie tirées de Bombay. Mangalore est un port de mer dans la Péninsule en deçà du Gange sur la côte de Malabar, & cette place située sur une colline est la plus considérable du royaume de Ca-



